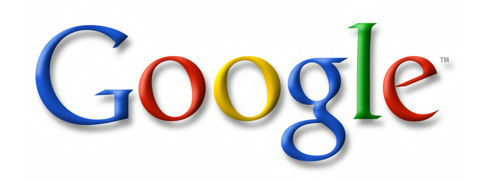
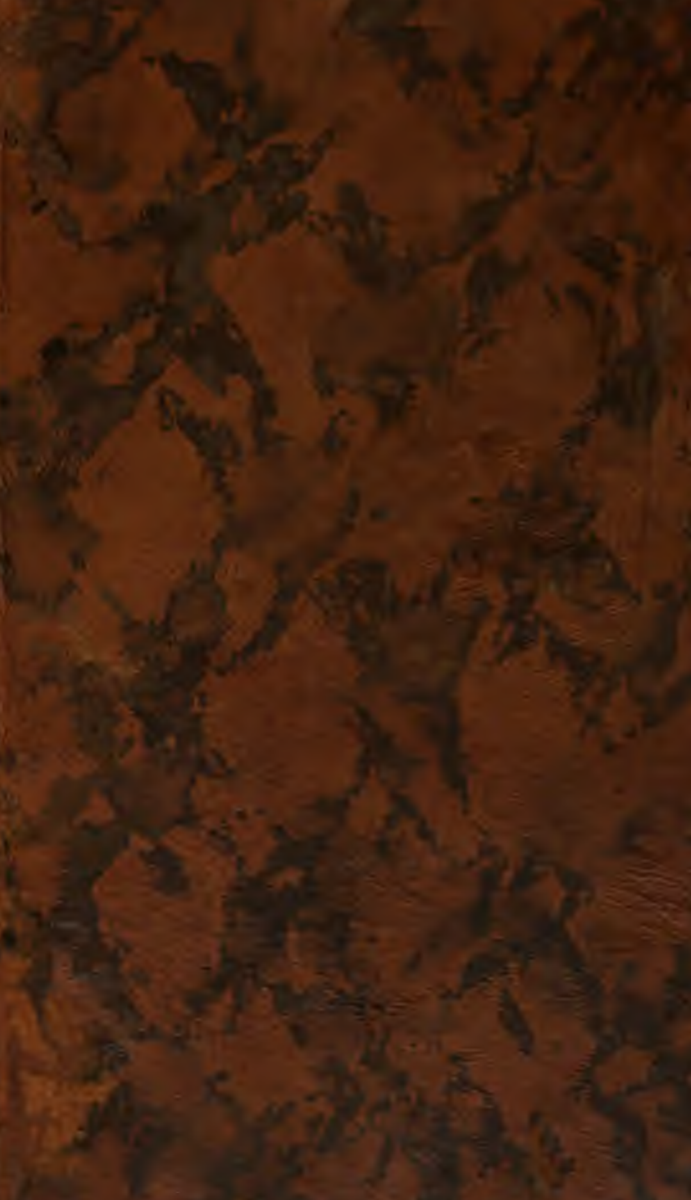
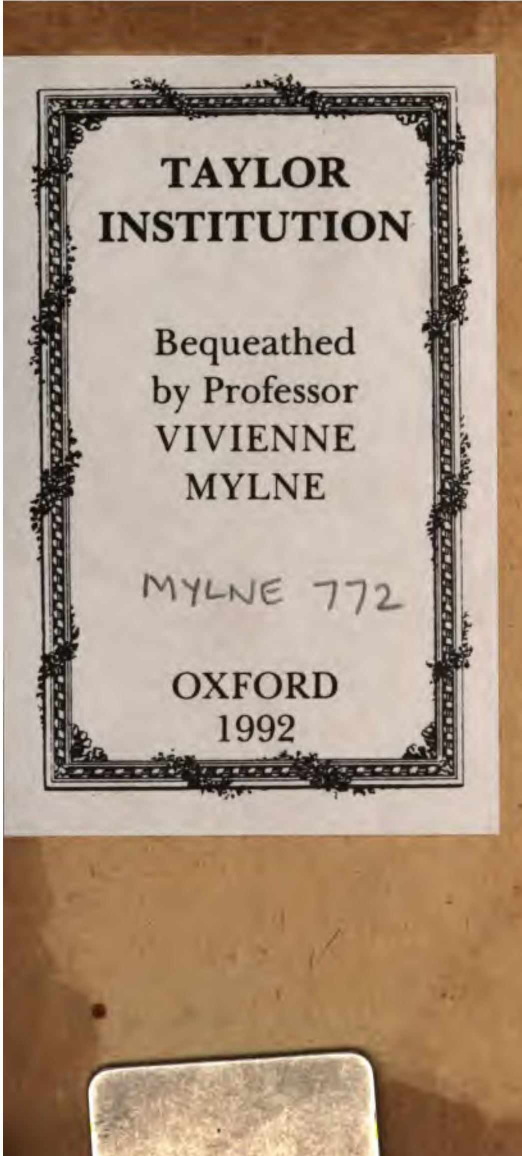

Google




TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 772
OXFORD
1992

HISTOIRE

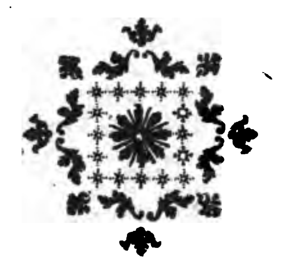
DU CHEVALIER

GRANDISSON.

NOUVELLES
LETTRES
ANGLOISES,
OU
HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

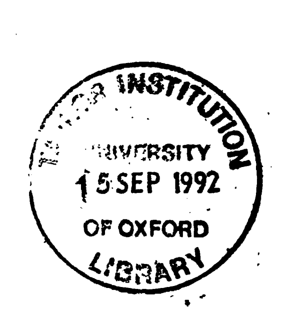
Par l'Auteur de PAMELA ET DE CLARISSE.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXIII.





HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

LETTRE XXXVIII.

Miss BYRON, *à Miss* LUCIE SELBY.

Colnebroke, 7 de Mars.

JE me retrouve, chere Lucie, dans le plus heureux de tous les aziles: mais que mes sentimens ressemblent peu à ceux avec lesquels j'y suis entrée la premiere fois! Quels ont été les mouvemens de mon cœur, lorsqu'un des Laquais de Sir Charles, qui nous accompagnoit à cheval, nous a montré, par l'ordre des deux Dames, le lieu où se rencontrerent les deux carrosses, où la dispute commença. Ce seul souvenir a renouvellé mon effroi; mais n'est-ce pas à ce

terrible accident, que je dois l'amitié avec laquelle je suis admise dans une si charmante famille ?

La conversation, pendant la route, est tombée naturellement sur le voyage de Sir Charles, dont les deux Sœurs se flattent que M. Grandisson leur apprendra le mystere. Elles en ont pris occasion de me raconter que dans le diner de samedi, Sir Hargrave a déclaré qu'il est résolu de voyager un an ou deux, parce qu'il ne peut demeurer dans le Royaume sans me voir, & qu'il espere du soulagement de l'absence. M. Bagenhall & M. Merceda consentent à l'accompagner. Mais, ce que vous ne vous imagineriez-pas, ma chere, Sir Charles ayant parlé du repentir de Wilson à ses Convives, & les ayant fait convenir que la corruption d'un jeune homme, que ses bonnes qualités peuvent rendre utile, étoit une perte pour la Société, a trouvé le moyen d'engager Sir Hargrave à promettre cent guinées pour son mariage. M. Merceda, touché des mêmes argumens, en a promis cinquante. Wilson ne recevra les deux sommes, qu'en épousant la jeune fille à laquelle il s'est engagé ; & Sir Charles, prenant sur lui-même la conclusion de cette affaire après son retour de Cantorbery, a déclaré qu'il joindroit une libéralité à celles des deux autres. Ce n'est pas tout, ma chere Lucie ; il a chargé ses Sœurs de me faire agréer cette action, & de me demander si je la lui pardonnois. Ah ! je la trouve trop

belle & trop digne de lui, pour ne pas la regarder avec admiration! Je me ſouviens de lui avoir entendu dire, qu'il falloit s'efforcer de rendre le bien pour le mal même. C'eſt joindre la pratique aux maximes. Inſpirer de la bonté aux Méchans, forcer ſes Ennemis de l'aimer, rappeller un Libertin aux bonnes mœurs, & lui faire trouver ſon intérêt à devenir honnête homme! Si je lui pardonnerai des actions ſi nobles! Mais je me ſouviens auſſi que ſuivant la Lettre de ce pauvre Miſérable, je lui ai quelque obligation. Il n'a pas été auſſi méchant qu'il pouvoit l'être. D'ailleurs, la jeune fille de Padington a marqué de la compaſſion pour moi. Je ſuis réſolue d'ajouter cinquante guinées aux cinquante de M. Merceda, pour me prouver à moi-même que je ſuis capable de ſuivre un bel exemple. O chere Lucie! Je me trouve ſi petite, dans cette admirable famille, que pour employer une expreſſion de Sir Hargrave, j'ai peine à ſupporter ma propre baſſeſſe.

De-là, nous ſommes paſſées à leurs affaires domeſtiques; car j'ai fait ſouvenir les deux Sœurs, qu'elles m'avoient promis un peu d'explication. Voici ce que j'ai pu recueillir de leurs ouvertures.

Le Chevalier Thomas Grandiſſon, leur Pere, étoit un des plus beaux hommes de ſon tems. Il avoit un goût de magnificence, qu'il conſerva toute ſa vie. Tous les plaiſirs à la mode étoient les ſiens, à la réſerve du

jeu, pour lequel il avoit de l'averſion: mais il donna dans un autre excès, qu'il appelloit un vice plus noble. Il ſe faiſoit honneur d'avoir les plus beaux chevaux du Royaume & la plus belle meute; dépenſe qu'il portoit juſqu'à la profuſion. Son Pere, auſſi reſſerré que le Fils étoit prodigue, avoit employé toute ſa vie à groſſir ſon bien. Sa ſucceſſion conſiſtoit en ſix mille livres ſterling de rente, formées de pluſieurs belles terres dans le Royaume; & près de deux mille en Irlande, avec beaucoup d'argent dans ſes coffres. La femme de Sir Thomas étoit d'une naiſſance diſtinguée, Sœur de Mylord W... C'étoit la meilleure de toutes les femmes. J'ai pris plaiſir au témoignage que ſes deux Filles rendoient à ſa bonté & à leur propre mérite, par l'abondance de leurs larmes. Il étoit impoſſible que le caractere d'une ſi vertueuſe Mere ne me rappellât point le ſouvenir de la mienne, & je n'ai pu m'empêcher de joindre mes larmes à celles que je voyois répandre. Miſs Jervin a pleuré auſſi, non-ſeulement par tendreſſe & par ſympathie, mais, comme elle nous l'a confeſſé, parce qu'elle n'a pas les mêmes raiſons de ſe réjouir de la vie de ſa Mere, que nous avons de pleurer celles que nous avons perdues.

Ce que j'ai à dire de plus, de Sir Thomas Grandiſſon; eſt ſorti par intervalles, & comme à regret, de la bouche des deux Sœurs. Je n'ai pas obſervé ſans plaiſir avec

combien de lenteur & de répugnance elles m'ont parlé de ses défauts, & quelle satisfaction, au contraire, elles paroissoient prendre à relever ses bonnes qualités. O! chere Lucie, combien n'en auroient-elles pas trouvé, à s'étendre sur les louanges d'un Pere, aussi bon, aussi supérieur que le mien à toutes sortes de foiblesses! Qu'il est agréable pour des Enfans vertueux, de se rappeller les perfections de ceux auxquels ils doivent le jour!

Mylady Grandisson apporta un bien considérable à son Mari. Il avoit des talens distingués pour la Poésie, avec une passion extrême pour les cultiver. Quoiqu'héritier d'une si brillante fortune, ce fut à sa figure & à ses vers, qu'il dut la préférence que sa femme lui donna sur un grand nombre de Concurrens. Il n'avoit pas néanmoins autant de jugement qu'elle. Sir Thomas étoit Poëte; & j'ai entendu dire que cette qualité demande une imagination ardente, qui nuit quelquefois au jugement. Mylady ne se détermina point en sa faveur, sans le consentement de sa famille; mais on m'a fait entendre que ses Parens n'y consentirent, que par complaisance pour son choix. L'essor que Sir Thomas avoit pris, en succédant aux richesses de son Pere, faisoit juger à tout le monde qu'il étoit propre à les diminuer.

Cependant, il fut ce qu'on appelle un bon Mari. Son esprit, sa politesse, & l'am-

bition qu'il eut de paſſer pour le plus galant homme d'Angleterre, ne lui permirent jamais de manquer de civilité & de complaiſance... Mais les qualités de Mylady Grandiſſon méritoient un homme plus tendre & plus réglé. Ses oreilles & ſes yeux lui avoient fait illuſion. Une femme, qui fait tomber ſon choix ſur un homme admiré de tout le monde, doit s'attendre, s'il n'a pas toute la bonté qu'elle ſuppoſe, à lui trouver des inclinations & des goûts qui ne s'accorderont point avec les devoirs domeſtiques. Elle s'efforça d'abord de l'attacher à ſa maiſon, & de lui faire mettre ſon bonheur à vivre avec elle. Auſſi, l'aima-t-il longtems avec une vive paſſion? Il paroiſſoit fier du mérite de ſon Epouſe. Mais après l'avoir montrée de toutes parts, & lorſqu'elle ſe trouva dans les circonſtances où l'humeur d'une femme commence à devenir plus ſérieuſe, il retomba dans ſes anciennes habitudes. Bientôt, lui laiſſant toute la conduite de ſes affaires, pour laquelle il ne ceſſoit point de louer ſes talens, il ne paſſoit avec elle qu'une très-petite partie de l'Eté; & les quatre mois de l'Hiver étoient employés à Londres, où il ſe rendoit le Protecteur commun des Spectacles & de tous les amuſemens publics. Dans les premiers tems de ſon mariage, il étoit fort empreſſé d'y mener ſa femme avec lui. Elle acceptoit volontiers ſon invitation, pour ne pas donner à un homme, qu'elle avoit reconnu

fort dissipé, la moindre occasion de secouer le joug des apparences, auxquels son orgueil le tenoit encore assujetti. Mais ensuite, lorsqu'elle le vit plus froid dans ses instances, & qu'elle eut observé que sa présence lui faisant prolonger son séjour à la Ville, c'étoit une augmentation considérable de dépense, elle trouva des raisons pour se dispenser de le suivre; d'autant plus qu'ayant alors les trois Enfans qui lui sont restés, elle jugea que Sir Thomas seroit aussi satisfait qu'elle, de la voir renfermée dans les soins domestiques. Mylady Grandisson, voyant qu'elle ne pouvoit engager son Mari à diminuer ses excessives dépenses, regarda comme une partie de son devoir d'employer toute son habileté à le mettre en état de les soutenir; leurs Enfans étoient si jeunes, que leur éducation n'en demandoit pas de longtems.

Quelle Mere, ma chere Lucie! Dira-t-on que les Meres ne soient pas la plus utile partie des familles, lorsqu'elles sont attachées à leurs devoirs, & qu'un Mari néglige les siens? Sir Thomas Grandisson rapportoit tout à lui-même; & sa Femme ne connoissoit de plaisir que dans son Mari & ses Enfans.

Cependant, avec la plus sage économie, cette vertueuse Dame n'avoit pas le cœur étroit. Elle se faisoit aimer par ses généreuses inclinations; tous ses Voisins l'adoroient. Sa table étoit abondante: elle

y recevoit la meilleure compagnie du Canton, autant pour suivre la noblesse de son propre cœur, que pour faire honneur à son Mari. Dans l'occasion de faire du bien, c'étoit au nom de Sir Thomas que sa générosité s'exerçoit; souvent lorsqu'elle avoit été des mois entiers sans le voir, & qu'elle ignoroit le tems de son retour. Elle n'ambitionnoit que le second degré du mérite, quoiqu'elle eût droit au premier. Je ne suis, disoit-elle, que l'Aumonier de Sir Thomas. J'entre dans ses intentions. Ce que je fais, Sir Thomas le feroit s'il étoit ici; peut-être sa bonté iroit-elle plus loin. Un jour qu'il ne l'avoit quittée que pour six semaines, il fut absent six mois entiers. Son dessein, en partant, n'étoit que de faire un tour à Paris: mais une compagnie de son humeur l'engagea dans de plus longues courses; & ce qui paroît incroyable, il n'en informa sa femme que par la main d'autrui; pendant toute son absence, il ne lui écrivit pas un mot de la sienne: cependant, à son retour, il affecta de la surprendre, par une apparition subite, avant qu'elle le sût en Angleterre. Insupportable vanité! il se croyoit si sûr d'une tendresse qu'il ne méritoit pas, qu'il supposa qu'au premier moment le plaisir de le revoir feroit oublier toutes ses duretés. Cependant après les premieres émotions, car elle le reçut avec une joie réelle, il lui demanda si elle pouvoit lui pardonner? Vous pardonner, Monsieur! oui,

lui dit-elle, si vous pouvez vous pardonner à vous-même. Il trouva cette réponse un peu sévere. Sir Thomas avoit raison; car elle étoit juste. La bonté de Mylady Grandisson étoit fondée en principes, sans aucun mêlange de servilité & de foiblesse. Loin les airs sérieux, reprit-elle, en l'embrassant. Votre question marque elle-même que vous croyez avoir quelque chose à vous reprocher. Pas une ligne de votre main depuis six mois! Mais je vous revois en bonne santé, toutes les inquiétudes que vous m'avez causées sont oubliées.... Puis-je dire que j'ai vécu sans inquiétude? Je vous plains, ajouta-t-elle, de mille plaisirs que vous avez perdus dans une si longue absence. Venez; ou plutôt, que les chers Nourrissons paroissent à ce moment, pour recevoir la bénédiction de leur Pere. Quelles délices, de voir l'aurore de leur raison! Leurs progrès passent mes espérances. De quelle satisfaction vous êtes-vous privé par ces longues absences?

Miss Grandisson me fait presser de descendre. Qu'elle m'accorde quelques momens. Le charme du sujet m'arrête. Qui ne seroit pas tentée, ma chere Lucie, de se voir à la place de cette femme à demi-méprisée, de cette respectable Mere; en un mot d'être Mylady Grandisson!

Une réflexion, chere Miss Charlotte; je ne vous demande que le tems de faire une réflexion, avant que de quitter ma plume.

Je regretterois trop de l'avoir perdue. Quel est l'homme au monde, qui considérant en général la vie gaie & voluptueuse de Sir Thomas Grandisson, quelque jeune, quelque ami qu'il soit de la joie & de la volupté, puisse se proposer d'être plus heureux que Sir Thomas ne s'imaginoit l'être? Quelle est la femme, quelque goût qu'elle ait, pour le plaisir & la dissipation, qui prenant aussi toute la vie, sage, utile, paisible & bienfaisante de Mylady Grandisson, ne voie pas, dans cette esquisse imparfaite, tout ce qu'elle souhaiteroit d'être elle-même; & le vain bonheur de l'un, & le solide contentement qui ne peut manquer à l'autre, aussi bien dans cette vie que dans celle qui doit la suivre?

Chere Miss Grandisson, je donnerois bien plus de force & d'étendue à cette idée, si vos instances étoient moins pressantes. Je descends, je descends.

On m'a forcée, chere Lucie, de lire publiquement une partie de ce que je venois d'écrire. Nous sommes sûres, m'a dit Miss Grandisson, que votre Lettre nous regarde, & nous jugerons qu'elle n'est point à notre avantage, si vous refusez de nous en lire quelque chose. Ensuite, du ton arbitraire qu'elle prend avec tant de graces, elle n'a pas exigé moins absolument que je lui fisse à mon tour l'histoire de ma famille, en promettant à cette condition de continuer celle de la sienne.

Nous étions à prendre le thé, & Mylord L... étoit présent. Jugez, ma chere Lucie, avec quelle satisfaction je me suis répandue sur le caractere de mon Pere & de ma Mere, tel que je l'ai entendu représenter tant de fois par ma Grand-maman. Charmant souvenir! Mais croyez-vous qu'on ne m'ait point interrogée aussi sur des circonstances plus récentes! On a pris tant de plaisir à mes récits, qu'on est dans une impatience extrême de connoître personnellement, & ma Grand-maman Sherley, & mon Oncle Selby, & ma Tante, & ma Cousine Lucie, & M. Dean, mon Parrain. Tout le mérite, ma chere, n'est pas uniquement renfermé dans la famille des Grandissons. Si vous jugez que je me suis étendue particulierement sur l'histoire d'une jeune personne, dont la prudence a triomphé de l'amour, & qui n'est pas plus chere à elle-même qu'à moi, vous ne serez pas trompée. Tout ce que j'appréhende, Lucie, c'est que les deux Sœurs ne vous aiment à présent plus que moi.

Avant que je reprenne l'histoire de leur famille, je vous demande, ma chere, si vous ne pensez pas comme moi, que le Ciel a béni ces heureux Enfans, en faveur de leur excellente Mere? Qui sait, si ce n'est pas une récompense du respect qu'ils ont toujours eu pour un Pere, dont il semble que la conduite en méritoit moins? Je trouve dans mes idées que les obligations

sont réciproques : la négligence de l'un à remplir ses devoirs, ne dispense point l'autre des siens. Il est difficile, à la vérité, d'avoir la même tendresse pour des Parens vicieux, que pour ceux dont on ne reçoit que des exemples de vertu & de bonté : mais le respect n'est pas moins indispensable ; & l'observation de ce devoir donne peut-être d'autant plus de droit à la récompense, que les Parens ont moins rempli leurs propres obligations : sans compter une autre considération, qui me paroît mériter d'entrer en compte, c'est qu'un Enfant bien disposé ne tire pas moins d'avantage des mauvais exemples que des bons ; ce que je crois merveilleusement vérifié, dans Sir Charles, par ceux de son Pere & de sa Mere.

Mylady Grandisson n'eut pas l'heureuse fin qu'elle méritoit par tant de vertus. Un jour son Mari, qui n'avoit pris congé d'elle que pour une absence de quelques jours, fut rapporté, une heure après, mortellement blessé dans un duel. La surprise & la douleur, dont elle fut saisie à cette vue, la jetterent dans un état dont elle ne revint jamais parfaitement. Sa constitution demeura si altérée par de continuels évanouissemens ; & par des alarmes, qui durerent long-tems pour la vie de Sir Thomas, qu'après avoir langui près d'un an, elle mourut à la fleur de son âge, regrettée fort amerement de son Mari, qui se reprochoit d'avoir mis au tombeau la meilleure de toutes les femmes, &

tendrement pleurée de ses Enfans, quoique trop jeunes encore pour sentir toute la grandeur de leur perte.

On m'a fait remarquer, en passant, que ce souvenir n'a pas peu contribué à fortifier les principes de religion & d'honneur, qui ont toujours donné à Sir Charles une juste horreur pour les duels. Mylady L..., qui me faisoit cette relation, y a joint une peinture fort touchante des derniers momens de sa Mere, & sur-tout des tendres instances avec lesquels son inquiétude & son affection pour ses Filles lui firent conjurer son Fils de prendre pour ses deux Sœurs tous les sentimens que la mort alloit éteindre dans le cœur de leur Mere. Avec la bonté dont Sir Charles est rempli, m'a dit Mylady L..., il n'avoit pas besoin d'être pressé en notre faveur. Mais il est si éloigné d'avoir oublié les exhortations d'une Mere mourante, qu'il paroît quelquefois prendre un délicieux plaisir à nous les rappeller; & si quelque chose a pu nous consoler d'avoir perdu les deux cheres personnes à qui nous devons le jour, c'est d'avoir retrouvé l'une & l'autre dans le plus aimable des Freres.

Il fut inconsolable de leur perte commune. Quoiqu'il portât beaucoup d'affection à son Pere, les plus tendres mouvemens de son cœur avoient toujours été pour sa Mere. Sir Thomas, qui ne se voyoit point d'autre Fils, parut l'aimer passionément, malgré le peu de soin qu'il avoit donné jusqu'alors à son

éducation ; & sa joie fut extrême, en s'appercevant que sa négligence avoit été fort heureusement réparée par l'attention de sa femme, qui n'avoit laissé manquer aucuns Maîtres à l'Héritier de leur fortune & de leur nom. Le jeune homme étant tombé dans une profonde mélancolie, que le tems ne guérissoit point, son Pere attendit à peine qu'il eût dix-sept ans, pour lui faire commencer ses voyages. Il lui donna pour Gouverneur un ancien Officier militaire, qui avoit servi sous le Général W..., Frere de Mylord W, & mille guinées de pension pour sa dépense.

Les deux Filles furent demandées par Mylady W.... leur Tante, qui se chargea de leur éducation. Mais la mort leur ayant enlevé cette Dame, environ deux ans après celle de leur Mere, elles retournerent chez Sir Thomas, qui étoit alors consolé de sa perte, & qui n'étoit pas moins rétabli de ses blessures. Il mit auprès d'elles, avec la qualité de Gouvernante, une Femme, nommée Madame Oldham, veuve d'un de ses anciens Amis, dont la fortune n'avoit pas résisté, comme la sienne, aux dissipations dans lesquelles ils avoient donné tous deux. Il me semble qu'on peut appliquer aux Débauchés d'une fortune médiocre ce que je me souviens d'avoir entendu dire des tempéramens foibles. Ils doivent craindre de se lier avec les Débauchés d'une constitution plus forte, c'est-à-dire, plus opulens qu'eux ; parce que les excès, qui ne font qu'ébranler les uns,

entraînent ordinairement la ruine entiere des autres.

Madame Oldham avoit des qualités estimables, entre lesquelles on compte beaucoup d'intelligence pour les affaires domestiques. Elle méritoit d'avoir été plus heureuse dans son mariage; & ses jeunes Eleves, qui avoient reçu des principes d'ordre & d'économie dans une Ecole encore plus parfaite, tirerent un nouvel avantage de ses instructions. Mais elles m'ont appris, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, & comme une chose que je ne puis ignorer long-tems, si je continue de fréquenter leur maison, que la reconnoissance de Sir Thomas s'exerça, pour cette femme, par des voies qui lui ont couté sa réputation. En un mot, elle se vit obligée de quitter la province, pour se refugier à Londres, où elle en fut quitte pour quelques semaines de retraite.

Mylady L... étant alors âgée d'environ dix-neuf ans, & sa Sœur de seize, elles eurent toutes deux assez de fermeté, pour s'opposer au retour d'une Gouvernante, qui n'étoit plus nécessaire à leur âge. Elles se chargerent des soins domestiques, dans la principale Terre de leur Pere, qui est celle de Hamp-Shire. Mais Sir Thomas en avoit une fort belle en Essex, où il conduisit Madame Oldham; & pendant quelque tems, tout le monde se persuada qu'ils étoient mariés. Elle avoit de la beauté & de la naissance. Quoiqu'elle eût le malheur

de s'être laissée séduire, par les présens & les artifices de Sir Thomas, sa réputation avoit été sans tache, avant qu'elle se fût chargée de l'éducation de ses Filles. Il fut vivement choqué du refus que ses Filles avoient fait de la recevoir. Il s'étoit imaginé que les raisons de son absence étoient fort secrettes, parce qu'il souhaitoit qu'elles le fussent; mais elles faisoient l'entretien public, dans tous les lieux où il n'étoit pas.

Cette femme vit encore. Elle a de Sir Thomas, deux Enfans qui vivent aussi, & un de M. Oldham. Les deux Sœurs m'ont promis d'autres circonstances de son Histoire, lorsqu'elles seront arrivées à celle de leur Frere.

Sir Thomas se rendit à ses anciens goûts. L'amour du plaisir s'étant fortifié par l'habitude, il étoit devenu l'esclave de ce qu'il nommoit la liberté. Madame Oldham n'étoit pas la seule femme avec laquelle il vécût dans un commerce intime. Il avoit à Londres une autre Maîtresse, qui avoit le même goût que lui pour les vains amusemens, & qui prit même son nom. Cependant il ne se dispensoit pas de faire, par intervalles, un voyage au Château de Grandisson. Il affectoit toujours d'y arriver sans être attendu. Mais quoique cette Terre eût fait autrefois ses délices, il y demeuroit peu: il n'y trouvoit aucun amusement; & lorsqu'il la quittoit, son départ avoit l'air d'une fuite. Jamais Pere, néanmoins, n'a-

voit eu plus à se louer de la conduite & du respect de ses Filles. Il le disoit lui-même; il en faisoit gloire dans leur absence. Mais, devant elles, il ne cessoit de se plaindre & de gronder. Il avoit toujours quelque reproche à leur faire.

Ce qui les surprit & les affligea beaucoup, ce fut de se voir interdire tout commerce avec leur Frere, qui étoit alors dans le cours de ses voyages. La défense portoit de ne pas lui écrire & de ne pas répondre à ses Lettres; mais leur Frere ayant cessé depuis le même tems de leur donner de ses nouvelles, elles jugerent qu'on lui avoit imposé les mêmes loix; & la suite des événemens confirma leurs soupçons. Cette conduite ne pouvoit être expliquée que par la crainte, où leur Pere étoit que l'oubli de lui-même, dans lequel il paroissoit vivre, ne fît le sujet de leurs Lettres; d'autant plus que son bien souffroit beaucoup de ses profusions. Les deux sœurs n'en continuerent pas moins d'écrire; sur quoi Miss Grandisson, qui me faisoit ce récit, m'a déclaré avec sa vivacité ordinaire, qu'elle n'avoit jamais été capable de se soumettre à des ordres, qui blessent également la raison & la nature. Elle m'a demandé qu'elles étoient là-dessus mes idées? & la Comtesse m'a priée aussi de lui en dire mon sentiment.

J'appréhende, leur ai-je répondu, la partialité des Enfans sur un point si délicat. S'ils se font leurs propres Juges sur la nature

& la distinction des devoirs, n'est-il pas à craindre que leur penchant ne soit plutôt écouté que la raison? Mais, chere Henriette, a répliqué Miss Grandisson, n'auriez-vous pas écrit dans les mêmes circonstances? Il me semble, ai-je repris, que je ne l'aurois pas fait; ne fut-ce que par cette raison, que j'aurois cru mon Frere assujetti au même ordre, & qu'en le violant je me serois déclarée rébelle, sans en retirer aucun autre fruit; ou que si mon Frere m'avoit répondu, je n'aurois fait que l'engager dans la même faute. Miss Charlotte a prétendu que cette idée n'étoit qu'un rafinement politique, & que je ne lui soutiendrois pas qu'un commandement qui blessoit la nature, ;... Elle s'est arrêtée, en me regardant; mais ses yeux m'excitoient à parler. Le commandement, lui ai-je dit, m'auroit paru dur. Cependant j'aurois jugé qu'il y avoit plus de mérite à se soumettre. Peut-être aurois-je supposé à mon Pere des raisons que je ne pénétrois point. Mais de grace, Mesdames, que fit Sir Charles?

Oh! m'ont-elles répondu toutes deux, il obéit sans réplique. Me pardonnerez-vous? ai-je repris: il me semble, Mesdames, que sur un point de devoir, quand il auroit été plus douteux, j'aurois eu quelque chagrin que mon Frere eût marqué plus de scrupule, plus de délicatesse que moi. Miss Charlotte a loué cette réflexion: que votre doctrine soit juste ou non, m'a-t-elle dit, d'accord sur ce dernier point.

La défenſe de leur Pere les affligeoit d'autant plus, qu'elle pouvoir jetter dans l'eſprit de Sir Charles les fondemens d'une froideur & d'une indifférence, que les derniers diſcours de Mylady Grandiſſon leur avoient appris à redouter. Cette reſpectable Mere leur avoit fait envisager un tems, où l'affection de leur Frere pouvoit leur devenir néceſſaire. D'ailleurs il leur avoit promis à ſon départ de leur écrire régulièrement les circonſtances de ſon voyage, & ſes obſervations ſur tous les lieux qu'il s'étoit propoſé de viſiter. Il avoit déja commencé à remplir cet engagement; & dans ſes dernieres Lettres, il leur avoit demandé *quelques éclairciſſemens* qui regardoient ſon Gouverneur, auxquels diverſes raiſons ne leur avoient point encore permis de répondre.

Elles ſe réduiſirent à demander ſouvent à leur Pere des nouvelles qu'elles n'eſpéroient plus de recevoir par une autre voie: il leur répondoit avec plaiſir, & quelquefois les larmes aux yeux, qu'il avoit un excellent Fils, un Fils noble, vertueux, digne de ſes Ancêtres. Dans toutes les compagnies il faiſoit gloire d'être Pere d'un fils tel que le ſien. Un jour Mylord W..., qui depuis la mort de ſa Femme s'eſt accordé ouvertement des libertés dont juſqu'alors on n'avoit fait que le ſoupçonner, (dans ce ſiecle, ma chere, les caracteres vertueux ſont bien rares,) répondit à quelques Amis, qui s'étonnoient que Sir Thomas tînt ſon fils éloigné depuis

tant d'années, qu'il n'en falloit pas chercher d'autre raison que la différence des mœurs entre le Pere & le Fils, & que Sir Thomas n'étoit pas capable de supporter le paralelle. Il s'étoit familiarisé avec le vice, jusqu'à tourner ses désordres en badinage avec ses Amis. Cependant il ajoutoit quelquefois que son dessein étoit de prendre une conduite plus réglée, & qu'alors il rappelleroit son fils. Mais, chaque année n'apportant que de vaines résolutions, il ne vécut point assez pour le changement qu'il se proposoit.

Un incident néanmoins, qu'il devoit regarder comme un avis du Ciel, sembla le faire penser plus sérieusement à sa réformation. Madame Farnborough, cette seconde Maîtresse qu'il avoit à Londres, fut enlevée par une mort subite, au milieu de ses plaisirs. Sir Thomas en fut si frappé, qu'il abandonna la Ville. Il alla se renfermer avec ses deux Filles, il parla de rappeller son Fils; & pendant quelques mois il se conduisit par les principes de raison & d'honneur, que tout le monde lui connoissoit. Ce fut dans cet intervalle, que Mylord L..., revint de ses voyages. Il apportoit à Sir Thomas quelques présens de son Fils, qui n'avoit jamais manqué l'occasion de lui envoyer diverses curiosités des Pays étrangers, comme un témoignage de son respect, & du sage emploi qu'il faisoit de ses revenus. Sir Thomas prit tant de goût pour la personne de Mylord L..., par le plaisir qu'il trouvoit apparem-

ment à l'entendre parler de son Fils, qu'il le pressa de s'arrêter quelque tems au château de Grandisson.

Ce jeune Seigneur y consentit; mais pendant un séjour de quelques semaines, il ne résista point aux charmes de l'aînée des deux Sœurs. Il lui déclara ses sentimens: elle s'en remit aux dispositions de son Pere. Sir Thomas ne put s'aveugler sur leur inclination mutuelle; ce n'étoit un secret pour personne. Celle de Mylord étoit ardente, & ses intentions trop honnêtes, pour lui faire desirer qu'elle fût ignorée. Cependant Sir Thomas voulut fermer les yeux. Ses manieres n'en étant pas moins civiles pour Mylord, il laissa le tems à sa Fille de prendre une passion plus sérieuse; & par un autre caprice il évita plusieurs occasions, que le jeune Amant s'étoient ménagées pour lui faire l'ouverture de ses vues.

Enfin Mylord lui demanda un entretien particulier, pour une affaire qu'il traita d'importante. Il ne l'obtint qu'après divers délais, & quelques marques de répugnance, qui n'étoient pas un heureux présage. Mais il l'obtint; & cette importante affaire se réduisit à la déclaration de son amour.

Sir Thomas lui demanda aussi-tôt s'il s'étoit ouvert à sa Fille. Cependant, si l'on peut compter sur le récit plaisant que Miss Grandisson fait de cette avanture, il étoit impossible qu'il ne se fût point apperçu de l'état de leur cœur, à tous les momens du

jour, par mille circonstances qui trahissent les Amans. Mylord lui confessa que ses sentimens n'étoient pas ignorés, & qu'ayant demandé à Miss Caroline la permission de les déclarer à son Pere, elle s'en rapportoit uniquement à ses volontés. Il parut embarrassé, & sa réponse fut bizarre : " Il souhaitoit, „ dit-il, que ce ne fût pas Mylord qui eût „ inspiré ces folles idées à sa fille. Il en avoit „ deux ; vouloient-elles commencer à faire le „ sujet d'autant de Romans ? Jusqu'alors, „ ajouta-t-il, elles avoient été fort modérées. „ Il n'étoit pas d'avis de laisser si-tôt aux „ jeunes personnes de ce sexe le soin de penser à leur propre bonheur. Combien de „ filles simples & paisibles avoient perdu la „ tête à cet âge, pour avoir passé quelques „ jours avec un homme ? Il ne concevoit pas „ pourquoi de jeunes Avanturiers se mêloient de découvrir dans les filles d'autrui „ des qualités, que leurs propres Parens ne „ s'étoient pas encore donné le tems d'y „ appercevoir. Mais il se flattoit, du moins, „ qu'une fille née de lui n'avoit pas contribué „ d'elle-même à cette découverte.

Que pensez-vous, ma chere, d'un Pere tel que Sir Thomas ? sa vie n'avoit-elle pas été fort plaisante, pour se croire en droit de tenir ce langage ?

En vérité, Mylord, continua-t-il, je ne puis encore supporter la pensée de marier aucune de mes deux filles ; elles n'ont point été élevées dans le terroir ardent de Londres,

Ce sont deux petites Provinciales, qui n'ont été formées dans mes terres, qu'aux soins intérieurs du ménage : je n'aime point que les filles pensent au mariage, avant que d'avoir cessé de croître. Une femme trop jeune fait une mere vaporeuse. Je ne me souviens pas trop de leur âge ; mais elles sont encore bien loin des vingt-six ou vingt-huit ans, qui me paroissent l'âge convenable pour les filles sages & modestes.

Mylord fut extrêmement surpris ; & ce n'étoit pas sans raison. Sir Thomas avoit oublié, suivant la remarque de Mylady L..., qu'il n'avoit pas cru lui-même Miss W. trop jeune à dix-sept ans, pour en faire Mylady Grandisson.

Mylord étoit un jeune homme fort sage. Il demandoit, comme en grace, une jeune personne qu'il aimoit éperdument ; & cette demande, il l'a faisoit au Pere de sa Maîtresse, homme qui savoit le monde, qui y faisoit depuis long-tems une figure considérable, & qui n'avoit, pour lui refuser sa fille, que les raisons qu'il auroit toujours eues, s'il avoit assez vécu pour la voir à l'âge de quarante ans. Cependant Mylord ne fit valoir que sa passion, & les excellentes qualités de Miss Caroline, qu'il avoit eu le tems de reconnoître. Il parla modestement des siennes, & de l'étroite liaison qu'il avoit eue avec son Fils ; sans toucher le moins du monde à son origine, à ses alliances, qu'un autre Amant de la même distinction n'auroient pas

oubliées. Peut-être avoit-il reconnu que Sir Thomas étoit fier de ses ancêtres. On lui entendoit quelquefois dire que son Bisayeul, sous le regne de Jacques Premier, avoit fait tort à son nom, en acceptant le titre de Chevalier Baronet.

Sir Thomas ne laissa pas d'accorder quelque chose à l'amitié que Mylord avoit pour son Fils. Il protesta qu'il ne feroit aucune démarche dans une affaire de cette importance pour sa famille, sans l'avoir consulté; d'autant plus, que ce fils étoit fort éloigné de s'attendre de sa part à tant de considération. Il ajouta qu'un Fils si vertueux étoit la gloire de sa vie. Mylord demanda que ses propositions fussent abandonnées au jugement de Sir Charles: il fut interrompu. De grace, Mylord, lui dit Sir Thomas, quelle fortune attendez-vous avec ma Fille? Quelques sentimens que vous ayez pour elle, je suppose que le retour des siens, dont vous paroissez ne pas douter, ne suffit point à vos vues. Peut-elle devenir Comtesse sans une maudite pacotille attachée à ses juppes, pour faire un contrepoids dans la balance?

Ma situation, répondit le tendre Ecossois, ne me permet pas de faire à mon amour les sacrifices que mon cœur lui feroit avec transport dans d'autres circonstances. Mais je vous exposerai fidellement l'état de mes affaires, & je m'en remettrai à la noblesse de votre cœur. Sir Thomas ne put refuser des éloges à cette réponse. Mais il ajouta que les

Peres,

Peres, qui connoiſſoient le monde, étoient bien aiſes de tirer quelque avantage d'une connoiſſance qui leur avoit coûté ſi cher; qu'il ne ſeroit pas fâché de voir allonger un peu le Roman par un homme qui prétendoit à ſa fille; quoiqu'il pût n'être pas du même goût s'il étoit queſtion de la fille d'un autre pour ſon fils; que tous les Peres penſoient de même, mais qu'ils n'avoient pas tous le cœur aſſez honnête pour faire le même aveu.

Je ſuis ſûr, lui dit Mylord L..., que vous ne croyez pas digne de votre fille, un homme qui n'auroit en vue que la ſatisfaction de ſes propres deſirs, & qui ne feroit pas difficulté d'expoſer une jeune perſonne à des embarras, qu'elle n'a pas connus dans la maiſon de ſon Pere.

A merveille, répondit Sir Thomas: nous ſommes capables tous deux, Mylord, de mettre de l'éloquence & de l'eſprit dans un compliment, lorſqu'il ne ſera queſtion que de politeſſe. Mais je jouis d'une parfaite ſanté; je n'ai pas fait un divorce ſi abſolu avec le monde, que je ſois diſpoſé à ſacrifier mon bonheur pour celui de mes enfans. Comptez, Mylord, qu'il me reſte encore une forte inclination pour le plaiſir. Mes filles peuvent être nubiles; il paroît que vous vous en êtes apperçu, & que vous avez communiqué cette perſuaſion à l'une des deux: d'où je conclus que l'autre ne ſe croira point fort en arriere, pour avoir trois ans de moins; c'eſt l'obligation que j'ai à votre amour.

Mais comme je ne ſerai pas fâché de vivre un peu plus long-tems pour moi-même, je vous ſupplie de renoncer à vos vues, & de me laiſſer la conduite de mes filles. Mon deſſein eſt de les mener à Londres l'hiver prochain. Elles ouvriront les yeux autour d'elles. Elles verront ſi quelqu'un leur plaît, ſi elles plaiſent à quelqu'un; & du moins ne ſeront-elles pas expoſées à ſe repentir, d'avoir pris le premier homme qui s'eſt offert.

Sir Thomas rompit ici cet entretien, ſans faire attention à la douleur de Mylord L... qui regrettoit juſtement d'avoir à combattre un homme d'eſprit, plutôt qu'un homme de raiſon.

Il entra dans ſon cabinet, où il fit appeller auſſi-tôt ſes deux filles: il les railla beaucoup, ſans dureté néanmoins, ſur ce qu'il appelloit malignement leurs découvertes, & ſur la connoiſſance qu'elles avoient donnée de ce ſecret à Mylord L... ſans avoir eu la force de le garder deux ou trois jours en ſa préſence. Miſs Caroline ſentit en le quittant, qu'elle avoit le cœur ſérieuſement touché; autant peut-être des reproches de ſon Pere, que du généreux attachement de Mylord.

Le jeune Amant ſe hâta d'écrire à Sir Charles, pour lui faire approuver ſes ſentimens. Mylady L..., qui ſait, comme ſa Sœur, l'uſage que je fais de leurs confidences, m'a permis de tranſcrire la réponſe de ſon Frere.

MYLORD,

„ Jamais un Frere n'eût plus de tendresse
„ que moi pour ses Sœurs. Par un effet na-
„ turel de ce sentiment, j'apprens avec une
„ satisfaction extrême ceux que vous avez
„ conçus pour ma Sœur aînée. Ce n'est pas
„ de ma part, que vous devez attendre des
„ obstacles. Mais que suis-je, dans cette
„ occasion ? Ma Sœur est dans la dépendance
„ absolue de mon Pere. J'y suis moi-même.
„ La considération, qu'il marque ici pour
„ moi, me confond. Elle me lie au respect
„ par une double chaîne. Ce seroit tirer
„ trop d'avantage de sa bonté, que de lui
„ offrir mon humble opinion avant qu'il lui
„ ait plu de me la demander. S'il le fait,
„ soyez sûr, Mylord, que dans la supposi-
„ tion d'un louable retour du côté de ma
„ Sœur, mon suffrage vous est acquis,
„ avec toute la chaleur d'une parfaite estime
„ & d'une tendre amitié. J'ai l'honneur, &c.

Une Lettre, où l'affection de Sir Charles éclatoit si vivement pour ses deux Sœurs, leur fut d'autant plus agréable, qu'elles commençoient à craindre que la défense de leur Pere ne l'eût refroidi.

Je ne vous ferai pas le détail d'une autre conversation sur le même sujet, entre Mylord & Sir Thomas; quoique je l'aie devant les yeux, de la main même de Mylord, qui se hâta de l'écrire aussitôt, pour le communiquer à Miss Caroline, en lui abandonnant

la décision de son sort. Mais ces longueurs n'auroient peut-être pas, sur le papier, l'agrément qu'elles ont pour moi, dans un récit finement soutenu par l'action des yeux & du visage. J'ajouterai seulement qu'à peine Mylord eut commencé à s'expliquer, que Sir Thomas lui demanda nettement quel étoit l'état de ses affaires? Il répondit de bonne foi qu'il payoit l'intérêt d'un fond de 15000 liv. sterling, pour le partage de ses Sœurs, dont trois étoient encore à marier; mais qu'il espéroit en établir bientôt deux, fort avantageusement; & qu'après leur avoir payé leur dot, comme il se mettoit en état de le faire par une grande économie, il ne lui resteroit qu'à se délivrer d'une dette de quatre mille livres sterling, que son Pere lui avoit laissée, pour jouir paisiblement d'un revenu clair & net, qui monteroit alors à cinq mille. Mon avis, lui dit le Baronnet, est que vous ne devez penser au mariage qu'après avoir achevé de nettoyer entiérement votre bien. Après avoir marié deux de vos Sœurs, il vous restera l'intérêt de cinq mille livres à payer pour la troisieme, & sans doute encore celui des quatre mille de dettes, jusqu'à ce que vous ayez acquitté le fond. Vous oubliez, Mylord, qu'entre les gens titrés, tels que vous, on ne se marie point sans une augmentation de dépense; ne fût-elle qu'en nouveaux équipages, en bijoux, en meubles, & tout ce qu'on est forcé de don-

ner à l'ostentation. En un mot, dans la situation où vous êtes, je ne puis vous donner ma Fille ; & je vous conseille de remettre à vous marier quelques années plus tard, à moins qu'il ne se présente pour vous quelque Veuve ou quelque Héritiére, qui puisse arranger tout d'un coup vos affaires. Cette réponse fut la seule que Sir Thomas fit d'un air sérieux, comme l'effet d'une résolution que rien n'étoit capable d'ébranler. Tout le reste fut un badinage impitoyable. En vain Mylord, qui sentoit le motif de son refus, lui offrit de prendre sa Fille sans dot, & d'attendre tout du tems & de sa volonté. Il reçut à la fin des reproches de son obstination, & dans des termes si durs, que pour ne pas aigrir davantage un homme dont il attendoit son bonheur, il prit le parti de le quitter, en lui protestant néanmoins qu'il ne cesseroit pas d'aimer Miss Caroline, & d'employer tous ses efforts pour se conserver son affection.

Sir Thomas fut piqué de ce langage, qu'il prit pour une menace. Il fit appeller ses deux Filles ; il leur défendit rigoureusement de recevoir les soins de Mylord, & de tout autre homme, qui leur parleroit de mariage ou d'amour sans sa participation. Mais dans un instant, que Mylord avoit eu pour leur faire ses adieux, il avoit renouvellé toutes les promesses qui passent en amour pour des sermens sacrés, & Miss Caroline ne s'étoit pas moins engagée par

les siennes. Ensuite, pendant que Sir Thomas donnoit ses ordres aux deux Sœurs, la crainte de l'irriter, en reparoissant à ses yeux, porta Mylord à prendre congé par un billet fort civil. Il partit aussitôt, sous des prétextes qui déroberent le fond de cette scene à la connoissance des domestiques.

A l'heure du dîner, Miss Caroline fit demander la permission de demeurer dans sa chambre. Mais ses excuses ne furent point écoutées. N'avez-vous pas pitié d'elle, chere Lucie, dans cette triste situation? Elle avoit vu partir son Amant. Il ne lui restoit que l'incertitude de le revoir jamais. Sa Sœur lui dit qu'à sa place, elle auroit eu peine à le laisser partir seul; ne fût-ce que pour éviter les tourmens d'une entrevue, avec un Pere qui paroissoit trop accoutumé aux larmes des femmes pour en être touché, & qui avoit dans l'esprit une veine si satirique. Pour moi, j'avoue qu'en cet endroit mon impatience est devenue fort vive, pour entendre ce qui s'étoit passé pendant le dîner. Miss Charlotte, qui s'en est apperçue, s'est chargée de satisfaire ma curiosité. Cette narration lui appartenoit, m'a-t-elle dit, parce qu'elle n'étoit que spectatrice, & que les Acteurs étoient son Pere & sa Sœur. Cruelle scene! a répondu la Comtesse. Je crois que Miss Byron ne sera point surprise que je fasse plus de cas, dans mon Mari, de la qualité d'homme

sensé que de celle d'homme d'esprit.

Voici le récit de Miss Grandisson: j'avois été chargée des excuses de ma Sœur; je remontai avec les ordres absolus de mon Pere. O chere Mere! s'écria Caroline, lorsqu'elle se vit forcée de descendre; quel besoin j'aurois ici de votre douce médiation! Mais, Charlotte, je ne puis marcher, ni me tenir sur mes jambes. J'aiderai à vous soutenir, lui répondis-je, & vous ferez vos efforts pour vous traîner. L'amour rampe, dit-on, lorsqu'il ne peut marcher. Je me souviens que Caroline m'accusa de méchanceté. Mais je ne le disois que pour la faire rire & lui rendre un peu de courage. Elle sait bien que je ne laissois pas d'avoir les yeux en larmes. Vous pensiez, lui a répondu plaisamment Mylady, à ce que vous pouviez craindre pour vous même. Je le crois assez, a repliqué Miss Charlotte; car il me semble que ce que nous sentons pour autrui, ne nous touche jamais au vif.

J'ai fait aussi ma réflexion: un cœur compatissant, ai-je dit aux deux Sœurs, est un vrai présent du Ciel, quoiqu'il expose à bien des peines; mais la vie seroit insupportable, si nous sentions aussi vivement celles d'autrui que les nôtres. Qu'il étoit heureux pour Miss Charlotte de se sentir capable de rire, lorsque les leçons d'un Pere ne la regardoient pas moins que sa Sœur! Fort bien, m'a-t-elle répondu. Comptez que j'aurai mon tour. Mais je reprens mon récit.

Caroline suivit mon conseil. Elle s'appuya sur moi, pour se traîner de son mieux jusqu'au bas des dégrés. Une nouvelle abondance de larmes tomba de ses yeux, lorsqu'elle fut à la porte de la salle à manger. Elle trembloit comme une feuille; & s'asseyant dans le passage, elle me dit qu'elle ne pouvoit aller plus loin. Aussitôt, une voix, à laquelle nous savions qu'il falloit obéir, se fit entendre assez brusquement: où sont donc mes Filles? Caroline, Charlotte, n'est-ce pas vous que j'ai entendues descendre? La Femme de charge, qui se trouvoit dans l'office, accourut à nous d'un air empressé: Mesdemoiselles, Mesdemoiselles, votre Papa vous demande. Et nous, malgré la foiblesse de l'une & la répugnance de l'autre, nous retrouvâmes l'usage de nos jambes, & nous entrâmes dans la salle, sous les yeux de notre Pere; ma Sœur toujours appuyée sur mon bras.

Le premier accueil fut d'un homme étonné. Que diable signifie ce spectacle? Quels mouvemens de tragédie? Quelle marche composée? Les femmes sont naturellement Comédiennes: mais il est trop tard, Caroline. La Piéce est finie. Ce rolle est de trop.

Monsieur! dit ma Sœur avec un sanglot, en levant les deux mains, & les joignant d'un air pitoyable! Je pleurai pour elle; & pour moi-même, si Miss Byron le veut, dans un cas plus éloigné.

Il reprit: c'est donc vous, Caroline, qui

êtes chargée du Prologue. Je juge que Charlotte a son rolle prêt aussi. Il est tems que cette farce finisse. Prenez toutes deux vos places; & croyez-moi, cessez de faire les folles.

L'avis étoit admirable, lorsqu'il nous rendoit ce qu'il nous reprochoit d'être. Cependant, les Domestiques entrant avec le dîner, nous toussâmes, nous essuyâmes nos yeux, nous jettâmes l'une vers l'autre quelques regards à la dérobée, & nous nous assîmes à table. Nous prîmes nos cuilieres & nos fourchettes. Nous les remimes à leur place. Nous les reprîmes, lorsqu'il levoit les yeux sur nous. Nous ne touchâmes aux alimens que du bout des levres. Comme nous étions proches l'une de l'autre, nos yeux s'exerçoient plus que nos dents. L'amour étoit comme arrêté dans le gosier de ma pauvre Sœur. Elle s'efforçoit d'avaller, avec la peine qu'on a dans une esquinancie. On voyoit, à ses contorsions, la difficulté que le passage avoit à s'ouvrir. Et ce qui augmentoit son embarras, comme je puis l'assurer du mien, c'étoient deux yeux, les plus perçans qu'on ait jamais vus dans la tête d'un homme, surtout dans celle d'un Pere, qui se fixoient sur nous tour à tour, & qui, par intervalles, étoient ombragés par des sourcils, dont le mouvement nous faisoit trembler. Les deux pauvres Créatures n'avoient là, ni Mere, ni Tante, pour soutenir leur courage. Cependant elles ap-

préhendoient encore plus la fin du dîner & le départ des Domestiques. Elles en étoient aimées. Ceux qui servoient à table avoient la vue baissée & le visage allongé. Ils parurent fort aises, lorsqu'ils eurent la liberté de se retirer.

Alors Caroline se leva de sa chaise, fit une révérence d'assez mauvaise grace, de l'air d'une petite fille, qui est encore à l'école, les bras croisés devant elle, & se mit en chemin vers la porte. Mon Pere lui laissa faire les honneurs; & je me levai aussi pour la suivre. Mais lorsqu'elle fut prête à sortir, il la rappella. J'ose dire qu'il ne l'avoit laissée aller si loin, que pour se faire un plaisir de son embarras, sur tout à son retour. Qui vous ordonne de sortir? lui dit-il. Où allez-vous, Caroline? Revenez, Charlotte. Mais voilà ce qui arrive toujours; la compagnie d'un Pere devient à charge, lorsqu'on s'est mis l'amour dans la tête. Charmant motif, pour approuver une passion qui ne lui laisse que le second ou le troisieme rang dans l'affection de ses filles, après y avoir tenu la premiere place. Vous verrez que je serai fort heureux, à la fin, si mes Enfans ne me regardent pas comme leur Ennemi. Revenez toutes deux, vous dis-je.

Nous nous étions arrêtées, lorsqu'il avoit commencé à parler. Il fallut retourner sur nos pas, avec autant d'embarras que nous en avions eu à partir. Asseyez-vous, nous dit-il. Nous demeurâmes devant lui, les

bras croisés comme deux folles. Asseyez-vous, quand je vous l'ordonne, répéta-t-il. Vous êtes toutes deux extrêmement humbles. J'ai à vous parler. Les deux folles se remirent sur leurs chaises.

Miss Charlotte m'a dit ici qu'elle ne pouvoit continuer cette partie de sa narration, sans la mettre en dialogue ; & que pour me faire connoître les Interlocuteurs, elle prendroit le ton de chacun, c'est-à-dire un ton humble pour sa Sœur, un ton moins radouci pour elle-même, & le ton impérieux pour son Pere. C'est ce qu'elle a fait d'une maniere fort plaisante. Mais pour suppléer à cette variété, je mettrai le nom de chacun à la tête de ce qu'elle lui fait dire.

Sir Thomas. Quelle sorte de congé Mylord L..., a-t-il pris de vous, Caroline ? Il a laissé un billet pour moi. Vous a-t-il écrit aussi ? J'espere qu'il n'aura pas cru vous devoir un adieu de bouche, lorsqu'il s'en est dispensé pour moi.

Miss Charlotte. Il vous a cru, Monsieur, fort irrité contre lui. (La pauvre Caroline n'étoit pas encore prête à répondre.)

Sir Thom. Et n'a pas cru votre Sœur si mal disposée. Fort-bien. Quel adieu vous a-t-il fait, Caroline ? C'est à vous que je parle... fille, femme, car je ne sais quel nom je dois vous donner.

Miss Charl. J'ose vous assurer, Monsieur, que Mylord n'a pas eu dessein de vous offenser.

Sir Thom. Je n'aime point vos interruptions, petite Fille. N'ajoutez rien, je vous prie. C'est à votre Sœur que je parle. Tenez la tête droite, Caroline. Point de grimaces & de contorsions. Un peu plus d'innocence dans le cœur, & vous aurez moins de confusion sur le visage. Je vois quelle ligue vous avez formée entre vous. Elle m'annonce de belles suites, pour l'avenir. Mais dites-moi, Caroline; aimez-vous Mylord L..? Lui avez-vous promis d'être à lui, lorsque vous serez parvenue à fléchir un Pere incommode, ou, ce qui vous plairoit sans doute encore plus, lorsque la mort vous en aura délivrée? Tous les Peres sont de cruels Personnages, lorsqu'ils ne pensent point comme leurs imprudentes Filles sur le compte de leurs Amans. Me répondrez-vous, Caroline?

Miss Carol. (Pleurant, d'un langage si sévere.) Que puis-je dire, Monsieur, sans avoir le malheur de vous déplaire?

Sir Th. Ce que vous pouvez dire? Dites que vous perdez pour votre Pere le respect & l'obéissance que vous lui devez. Cette réponse seroit-elle contraire à vos sentimens?

Miss Carol. Je me flatte, Monsieur....

Sir Th. Je m'en flatte aussi. Mais ce n'est point assez. Il convient à une fille de s'expliquer avec plus de certitude. Ne pouvez-vous répondre pour votre cœur?

Miss Carol. Il me semble, Monsieur, que vous ne regardez point Mylord L... comme un homme sans mérite.

Sir Th. Je ne prens pas meilleure idée d'un homme, pour avoir fait oublier leur devoir à mes filles, & pour leur faire prendre un air de folles avec leur Pere.

Miss Carol. Il se peut, Monsieur, que j'aie l'air d'une folle devant vous; mais il ne manque rien à mon respect. Vous me glacez de crainte, Monsieur. Je n'ai pas la force de soutenir votre présence, lorsque vous paroissez irrité contre moi.

Sir Th. Dites-moi que vous avez rompu avec Mylord, comme je vous en ai donné l'ordre. Dites-moi que vous ne le reverrez jamais, si vous pouvez l'éviter. Dites-moi que vous ne lui écrirez point.

Miss Carol. Pardon, Monsieur, si je prens la liberté de vous représenter que la conduite de Mylord a toujours été respectueuse avec moi. Il respecte aussi mon Pere. Comment pourrois-je lui marquer de la haine & du mépris?

Sir Th. Bon; nous serons bien-tôt instruits. Continuez, Caroline: & vous Charlotte, profitez de la leçon, que vous allez recevoir de votre Aînée.

Miss Charl. En vérité, Monsieur, je puis vous répondre du bon cœur de ma Sœur, & du respect qu'elle a pour vous.

Sir Th. Fort-bien. Vous, Caroline, rendez-vous caution du cœur de Charlotte. Un bon office en mérite un autre. Cependant, Mesdemoiselles, après tous les témoignages que vous pouvez vous rendre mutuellement,

c'est moi qui prétens être le juge de vos deux cœurs, & comptez que je ne m'arrête qu'aux faits. Savez-vous, Caroline, si votre Sœur Charlotte a quelque intrigue, qui serve à vous encourager dans la vôtre?

Miss Carol. J'ose vous dire, Monsieur, que ma Sœur n'est pas capable de manquer à ce qu'elle vous doit.

Sir Th. Je souhaite, Caroline, que vous en puissiez dire autant de la Sœur de Charlotte.

Miss Carol. Je crois le pouvoir, Monsieur.

Sir Th. Hé bien, ma fille, vous savez mes volontés.

Miss Carol. Je juge, Monsieur, que votre intention est que je passe ma vie dans le Célibat.

Sir Th. Hò hò! Eh pourquoi, Mademoiselle, portez-vous ce jugement de mes intentions? Parlez, je vous l'ordonne.

Miss Carol. Parce qu'il me semble, Monsieur, si vous me permettez de le dire, que la naissance & les bonnes qualités de Mylord L.... ne laissoient rien à desirer. Pardon, Monsieur: De grace, pardonnez-moi. (En levant les mains avec un mouvement passionné.)

Sir Th. Sa naissance! Je vous admire. Qu'est-ce donc qu'une Pairie d'Ecosse? Vous êtes éblouie apparemment du titre de Comtesse. Mais je vous apprens que si vous avez une véritable estime pour Mylord L...., vous ne devez pas souhaiter que dans l'em-

barras où il est pour ses Sœurs, il pense à vous épouser.

Miss Carol. Je vous assûre, Monsieur, que le titre n'est rien pour moi sans un bon caractere. A l'égard des embarras, je ne connois rien dans moi-même qui soit capable de faire oublier à Mylord les regles de la prudence.

Sir Th. Je vois que les difficultés ne viendront pas de votre part, & que vous n'avez pas d'objection à faire contre Mylord, s'il n'en a point contre vous. Vous êtes une fille très-humble & fort mortifiée. Il faut qu'une femme soit bien amoureuse, pour donner si volontiers la préférence à son Amant sur elle-même. Mais voyons, Caroline. Je veux savoir quelles espérances vous avez données à Mylord; ou plutôt, quelles espérances, peut-être, il vous a données à vous-même. Vous vous taisez. Me ferez-vous la grace de me répondre?

Miss Carol. J'espere, Monsieur, que je ne ferai pas déshonneur à mon Pere, en souhaitant toutes sortes de biens à Mylord L......

Sir Th. Il ne se déshonoreroit pas non plus, tous fiers que ces Mendians d'Ecossois sont de leur noblesse, en pensant à s'allier avec moi.

Miss Carol. Mylord L..... sans être un Mendiant, se feroit, Monsieur, un honneur extrême....

Sir Th. Il auroit raison. Continuez. Pourquoi vous arrêtez-vous? Mais si Mylord n'est

pas un Mendiant pour ma fille, je ne souffrirai pas que ma fille tombe dans la mendicité pour lui. Il se feroit honneur, dites-vous,... de quoi? D'être votre Mari, sans doute. Répondez à ma question: Dans quels termes en êtes-vous avec lui?

Miss Carol. Je suis bien malheureuse de ne pouvoir rien dire qui soit agréable à mon Pere.

Sir Th. Voyez avec quelle adresse elle élude ma question. Me la ferez-vous répéter, Mademoiselle?

Miss Carol. Je crois pouvoir confesser, sans honte, que j'aimerois mieux.... (Elle s'arrêta ici, en baissant la tête, & cachant la moitié de son visage dans son sein. Miss Grandisson dit qu'elle ne lui a jamais paru si charmante.)

Sir Th. Que vous aimeriez mieux.... être la femme de Mylord L.... que ma fille. Et vous, Charlotte, m'apprendrez-vous quand votre affection commencera aussi à se refroidir pour moi? quand vous commencerez à me regarder comme un obstacle à votre bonheur? quand vos yeux se laisseront éblouir par un Etranger, & vous le feront préférer à votre Pere? Je m'apperçois que j'ai fait mon rolle. Il ne me reste qu'à partager entre vous le bien que vos Amans croiront convenable à leurs affaires, & qu'à prendre le chemin du Tombeau. Vos joyeux Adorateurs viendront danser avec vous sur ma sépulture; & je serai oublié comme si je n'avois jamais existé....

excepté par votre Frere, dont je connois la vertu & l'excellent naturel.

[Ici Miſs Caroline ſe vit forcée d'élever la voix. O Monſieur, s'écria-t-elle, de quel trait me percez-vous le cœur? Tous les Peres ſont-ils.... Pardonnez, Monſieur. Elle crut lui voir froncer le ſourcil.]

Sir Th. L'impertinence m'irrite. Je ne puis ſupporter.... [Il s'arrêta, comme pour éventer ſa colere.] Miſs Caroline, pourquoi toujours éluder mes queſtions? Vous ſavez ce que je vous demande. Répondez.

Miſs Carol. Je ſerois indigne de l'affection d'un homme tel que Mylord L..., ſi je déſavouois l'eſtime que j'ai pour lui. Il eſt vrai, Monſieur: j'ai pour Mylord des ſentimens, qui me le font diſtinguer de tous les autres hommes. Vous-même, Monſieur, vous n'avez pas toujours penſé ſi mal de lui. Mon Frere....

Sir Th. Ainſi tout eſt dévoilé. Vous avez la hardieſſe.... Mais j'ai moi-même eſtimé Mylord, & ce ſentiment n'eſt pas changé; s'enſuit-il qu'il doive être mon Gendre? Il eſt venu comme l'Ami de mon Fils. Je l'ai retenu à ce titre. Il ne vous connoiſſoit point alors. Mais à peine vous êtes-vous vus, que le beſoin d'être mariés vous a ſaiſis tous deux. Vous vous donnez pour une fille reſpectueuſe, vous vantez ſa prudence, & cependant il vous fait ſes déclarations, ou vous lui faites les vôtres, je ne ſais lequel des deux; & lorſqu'il ſe croit ſûr de vous,

secours des hommes pour être folles. C'est la nature qui les a formées telles. Je n'en ai pas connu une, que l'expérience des autres ait rendue sage. Mais répondez-moi, Caroline. Dites. Puis-je recevoir de nouvelles propositions pour vous, ou ne le puis-je pas?

[Miss Caroline ne répondit que par ses larmes.]

Sir Th. Une constance héroïque, apparemment. Ainsi vous sacrifiez une vertu réelle, l'obéissance que vous devez à votre Pere, aux idées romanesques de constance & de fidélité pour un Amant? Approchez-vous de moi, mon amoureuse fille. Approchez-vous, dis-je, quand je vous l'ordonne.

[Miss Caroline se leva. Quatre pas, qu'elle fit en rampant, son mouchoir à ses yeux, la mirent à la portée des mains de son Pere. Il saisit brusquement une des siennes; & lui faisant toucher sa manche, il l'attira jusqu'à ses genoux. Il tira son autre main, qu'elle avoit sur ses yeux. Le mouchoir tomba. Il ne lui étoit pas difficile de voir qu'elle avoit les yeux rouges & enflés de larmes. Elle auroit volontiers tourné la tête, pour cacher le désordre de son visage. Mais il lui tenoit fortement les deux mains; & tout d'un coup il se mit à faire de grands éclats de rire.]

Sir Th. Eh! De quoi pleure cette fille? Consolez-vous, Caroline; vous aurez un Mari. Je vous le promets. Je veux me hâter de vous conduire au grand marché de Londres. Vous serez étallée dans tous les lieux

publics. J'aurai ſoin de vous faire parer des Diamans de votre Mere, pour attirer les yeux des Galans. Il faut que vos conquêtes ſoient promptes, tandis que vous aurez le mérite de la nouveauté; ſans quoi vous ſeriez bientôt confondue dans la foule des femmes, qui prodiguent leur viſage dans toutes les aſſemblées. L'impatiente perſonne! Qu'elle eſt à plaindre! Regardez-moi, Caroline. [Avec de nouvaux éclats de rire.]

Miſs Carol. En vérité, Monſieur, ſi vous n'étiez pas mon Pere....

Sir Th. Bonté du Ciel! Hé qu'arriveroit-il?

Miſs Carol. Je dirois, Monſieur, que vous me traitez fort cruellement.

Sir Th. Eſt-ce là ce que vous diriez, pauvre Créature! à tout autre homme, n'eſt-ce pas? dans les mêmes circonſtances? Fort-bien. Mais, en attendant, vous ne me dites pas ſi vous vous accommoderez d'un autre homme que votre Ecoſſois. (Lui tenant toujours les mains.)

Miſs Carol. Je ſuis traitée avec une rigueur extrême. En vérité, Monſieur, vous ne me faites pas éprouver votre bonté. J'oſe vous dire que je ne ſuis point une amoureuſe Créatute, comme il vous plaît de me le reprocher. Je n'ai point d'impatience d'être mariée. J'attendrai vos ordres, le tems qui vous conviendra. Mais comme il me ſemble qu'il n'y a point d'objection à faire contre Mylord L.... je n'ai aucun deſir d'être menée au marché de Londres.

Sir Thom. [Gravement.] Si je ſuis diſpoſé à vous railler, Caroline, ſi je prens le parti de tourner en badinage un empreſſement que je n'attendois pas de mes Filles, & qui m'a fait quelquefois mépriſer celles d'autrui, quoique je ne leur en aie rien témoigné, je ne ſouffrirai point que vous me faſſiez d'impertinentes réponſes. Croyez-moi, ne vous oubliez point.

Miſs Carol. [Avec une profonde révérence.] Je vous demande en grace, Monſieur, la permiſſion de me retirer. Je me rappellerai mes réponſes, avec un mortel regret, ſi...

Sir Thom. Eſt-il néceſſaire que vous vous retiriez, pour vous rappeller à votre devoir?

Mais vous répondrez enfin à ma queſtion. Où en êtes-vous avec Mylord L...? Eſt-il bien décidé qu'il ſera votre Mari? & que vous n'en voulez point d'autre? Aurez-vous, aura-t-il la patience d'attendre que la mort m'ait fait entrer dans le caveau de mes Ancêtres?

Miſs Carol. O! Monſieur, quel langage! [Elle chercha des yeux ſon mouchoir, qui étoit toujours à terre. Elle vouloit retirer une de ſes mains, pour le prendre; & lorſqu'elle l'eut tenté inutilement, ſes larmes coulant comme deux ruiſſeaux, elle ſe laiſſa tomber à genoux. J'implore votre pitié, lui dit-elle : je redoute votre colere; mais je répéterai encore que je ne ſuis point une amoureuſe Créature; & pour vous en con-

vaincre, je ne me marierai jamais, si ce n'est point avec Mylord L...

Miss Charlotte raconte que pendant toutes ces agitations de sa triste Sœur, n'étant elle-même gueres moins agitée, elle tiroit des chaises, elle les remettoit à leur place, elle regardoit Miss Caroline, elle détournoit les yeux dans la crainte de rencontrer ceux de leur Pere; elle les fixoit sur le bout de ses doigts, en souhaitant d'y voir des griffes, & que l'homme, au lieu d'être un Pere, fût un Mari. En vérité, Miss Byron, m'a-t-elle dit, il m'étoit impossible de ne me pas mettre à la place de ma Sœur; & le cas n'étoit pas aussi éloigné que Mylady L... se l'imaginoit. Une fois, j'entendis mon cœur qui se disoit à lui-même: si quelque Mylord L..., pour qui j'eusse autant de goût, s'offroit à moi avec la même honnêteté, je n'attendrois pas toutes ces persécutions. Au premier clair de Lune, s'il me pressoit de bonne foi, & si j'étois sûre de trouver un Ministre prêt, je serois bientôt sous une autre protection, quelque mépris que j'aie toujours eu pour les filles qui prennent la fuite avec un homme. Miss Byron m'auroit-elle condamnée?

Miss Grandisson, ai-je répondu, oublie quelle Mere elle avoit reçue du Ciel, & les exemples dont elle lui avoit l'obligation. Le Public qui auroit porté son jugement de l'action de la Fille, auroit ignoré le cruel traitement du Pere. Vous êtes fort aise, en un mot, de n'avoir pas été mise à l'épreuve;

& vous voyez que la respectueuse patience de Mylady est parfaitement récompensée.

La Comtesse a fort approuvé ma réponse ; & se tournant vers sa Sœur, qui vouloit plaider plus long-tems pour la vertu & la raison contre la cruauté, elle l'a fait souvenir que son récit l'avoit laissé à genoux. Relevez-moi, lui a-t-elle dit agréablement, & renvoyez-moi le plus vîte que vous pourrez à ma chambre. Miss Grandisson a continué.

Sir Thom. Vous ne vous marierez jamais, si ce n'est..... Et vous me faites cette déclaration, pour me prouver que vous n'êtes point une Fille amoureuse ! Quelle extravagance ! Si vous n'aviez point été fort amoureuse, vous ne vous seriez pas jettée dans une situation qui vous inspire la hardiesse de me tenir ce discours. Effrontée petite Folle ! Retirez-vous de devant mes yeux.

[Elle se leva ; mais elle fut retenue par les mains.]

Sir Thom. Et vous m'osez faire une déclaration de cette nature ! Quelle est donc, s'il vous plaît, l'autorité qui me reste ici ? Cependant, & vous, & Mylord L..., comme vous le prétendiez à ce moment, vous ne vous êtes engagés que dans un amour conditionnel, que vous faites dépendre de mon approbation ? Malédiction sur votre sexe ! Tel il a toujours été, & tel il sera toujours. Le Dieu aveugle vous fait partir sur une monture paisible. Il vous fait suivre

un

un chemin, qui n'offre à votre cœur que de la sureté & de l'agrément. Vous marchez d'un pas gai & triomphant, jusqu'à ce que la tête vous tourne : alors vous galopez par dessus les haies & les fossés, vous franchissez tous les retranchemens ; & le devoir, la décence, la discrétion, sont foulés aux pieds.

[Chere Miss Caroline ! n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre ici ; je m'attendois à cette cruelle attaque. Je la pressentois aussi, m'a-t-elle répondu : & c'est ce qui m'avoit empêchée de déclarer plutôt la préférence que je donnois à Mylord L... sur tous les hommes ; quoiqu'étant si sure de son mérite, mon cœur m'y portât sans scrupule. [Mais laissons finir ma Sœur.]

Sir Thom. Sortez, vous dis-je, de ma présence [quoiqu'il continua de la tenir par les mains.] Et cette petite Coquine, [en se tournant vers la pauvre Charlotte qui vous parle], je n'ai pas cessé d'observer ses yeux, & le jeu de tous les petits muscles effrontés de son visage. Elle prend part à vos ridicules peines. Vous en ressentez de vives, je me l'imagine. Vous me regardez toutes deux comme votre Tiran. Vous souhaiteriez que je fusse bien loin, pour avoir la liberté de vous abandonner ensemble à vos indiscretes réflexions. J'en serai le sujet. Tout le ressentiment, que vous vous efforcez de cacher ici, ne manquera point d'éclater librement. Je ne serai pas plus respecté, que l'intérêt de votre folle passion ne le

permettra. Mylord L... sera consulté plutôt que moi, & jouira de la confiance de mes deux Filles contre leur Pere. Je prévois que dans ce moment vous m'allez regarder comme votre plus mortel Ennemi. Mais je vous renoncerai toutes deux pour mon sang, & je permettrai à votre Frere, la joie de ma vie! l'espérance de mes jours plus heureux! de repasser promptement la Mer. Il vous renoncera aussi pour ses Sœurs, ou je le renoncerai lui-même; & je serai alors un Pere sans Enfans, quoique j'en aie trois pleins de vie, & de la meilleure de toutes les Meres. Quel chagrin n'auroit-elle pas...?

L'émotion de Miss Charlotte fut si vive, qu'elle n'eut pas le pouvoir d'y résister. O ma chere Mere! s'écria-t-elle, quel malheur pour nous de vous avoir perdue! C'est aujourd'hui que vos Filles sentent que vous leur manquez. Elle fut prête à prendre la fuite, après cette exclamation. Les regards de son Pere la firent trembler. Il se leva. Caroline, ne remuez-pas, dit-il à l'Aînée. Il me reste quelque chose à vous dire. Vous, Charlotte, approchez: & la prenant par les deux mains, il lui reprocha d'avoir osé l'interrompre, avec une effronterie qu'il prétendoit avoir lue jusques dans ses yeux. Elle se laissa tomber à ses pieds. Elle lui demanda pardon. Mais tenant d'une main les deux siennes, & la menaçant de l'autre; que le Ciel me punisse, lui dit-il d'un ton furieux, si je vous pardonne! J'avois souhaité que

vous fussiez présente, pour vous faire tirer une bonne leçon de la folle conduite de votre Sœur. Mylord est un incendiaire, un voleur. Il a mis le feu dans ma Maison. Il m'a dérobé l'affection de l'Aînée de mes Filles, par un artifice usé, en prétendant qu'il ne lui demandoit rien qu'avec mon approbation. Je ne veux pas de lui; & j'espere qu'on ne me contestera point le droit de suivre mes volontés. Cependant une Rebelle ose me déclarer qu'elle n'aura point d'autre Mari. N'ai-je donc élevé mes deux Filles, jusqu'à l'âge où je devrois en attendre quelque secours & quelque consolation; n'ai-je vécu dans le veuvage en leur faveur, que pour m'en voir enlever une par un homme que je rejette, & pour entendre l'autre qui appelle sa Mere au secours, du fond de son Tombeau, contre la tirannie d'un Pere? Que dois-je attendre, à l'avenir, de l'une & de l'autre? Mais c'est à quoi je n'aurai point la folie de m'exposer. Vous me quitterez toutes deux. Quittez-moi. Quittez cette Maison. Cherchez votre fortune ailleurs. Vous pouvez prendre vos habits & tout ce qui vous appartient; mais gardez-vous de toucher à ce qui m'est resté de votre Mere. Je vous donnerai à chacune cinq cens Guinées à prendre chez mon Banquier. Lorsque vous serez à la fin de cette somme, j'apprendrai quelle sera votre conduite, & je verrai ce que je dois faire de plus.

Mon cher Pere, lui dit Caroline, en se jettant à genoux devant lui, pardonnez à ma Sœur! Quelque rigueur qu'il vous plaise d'exercer contre moi, faites grace à ma Sœur!

Sir Thom. C'est-à-dire, Caroline, que vous ne craignez rien pour vous-même. Vous vous jetterez dans les bras de Mylord L...; je n'en doute point.... Mais je vais rappeller sur le champ votre Frere... & vous n'en sortirez pas moins de cette Maison. La porte sera fermée, au moment que vous partirez; de ma vie, elle ne se rouvrira pour vous. Quand mes cendres seront mêlées avec celles de votre Mere, vous y rentrerez alors, pour les fouler toutes deux aux pieds.

Miss Charl. [Avec un mêlange de sanglots & de larmes.] Monsieur! je demande pardon au Ciel & à vous. En invoquant ma Mere, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Je l'ai regrettée pour vous, Monsieur, autant que pour ma Sœur & pour moi. Elle auroit adouci...

Sir Thom. La dureté de mon cœur, apparemment. Je lis dans vos pensées, Mademoiselle.

[Il s'éloigna de quelques pas, en nous laissant à genoux près de la chaise qu'il avoit quittée. Il se promena dans la Salle, avec les marques d'une vive agitation. Ensuite, ayant sonné, il s'approcha de la porte, il l'ouvrit; & la tenant d'une main, il fit ap-

peller la Femme de charge. Elle entra. C'étoit un femme de fort bon naturel, qui se mit à trembler de toute sa force, lorsqu'elle vit ses deux jeunes Maîtresses à genoux.]

Sir Thom. Beckford, aidez ces deux Filles à rassembler tout ce qui leur appartient ici. Vous me donnerez un mémoire de tout ce qu'elles prendront. L'autorité de leur Pere commence à leur être à charge. Elles veulent secouer le joug. Elles croient avoir passé l'âge de la soumission. Il leur faut des Hommes, des Maris.

Miss Carol. Non, Beckford; helas! Non, non...

Sir Thom. Vous osez me démentir, Effrontée!

Madame Beckford. Monsieur, je vous supplie... Je vous conjure... Jamais deux Demoiselles ne furent plus modestes. Elles sont renommées toutes deux dans le Canton, pour leur modestie & leur bonté.

Sir Thom. Qu'on ne me réplique point. La modestie ne s'écate jamais du devoir. Caroline haït son Pere. Mylord L... m'a dérobé son affection. Charlotte prend son parti contre moi : & je m'imagine que vous le prenez aussi. Croyez-moi, recevez mes ordres en silence. Ces deux Filles ne seront pas ici dans quatre jours.

[Madame Beckford se mit à deux genoux, en répétant, je vous supplie... Je vous conjure... Les deux Sœurs se leverent, appro-

cherent de leur Pere, & se jetterent aussi à ses pieds.]

Miss Carol. Pardonnez-nous, Monsieur! Je vous demande pardon, au nom de ma Mere!

Miss Charl. [D'un ton lamentable.] Pardon, Monsieur, au nom de ma Mere & de mon Frere!

[Toutes deux tirant le bas de son Juste-au-corps, & Madame Beckford faisant la même chose à leur exemple; & lui les regardant sans paroître ému.]

Sir Thom. C'est un plaisir que je vous fais, Mesdemoiselles. Je sais que mon autorité vous pese. Il ne vous manque rien pour être femmes. Un pere ne connoît le malheur d'avoir des Filles, qu'au moment que des hommes viennent leur faire envisager, hors de la Maison paternelle, un bonheur qu'elles trouvent rarement, néanmoins, hors du lieu qu'elles brûlent de quitter.

Miss Charl. Nous sommes à vous, mon cher Papa. Nous ne voulons être qu'à vous. N'exposez point vos Filles aux censures du Public. Jusqu'à présent notre réputation est sans tache.

Miss Carol. Ah! Mon cher Pere, ne nous précipitez pas dans un Monde que nous ne connoissons point encore! Gardez-nous sous votre protection! Nous n'en désirons point d'autre.

Sir Thom. L'expérience vous viendra,

Mesdemoiselles. Vous ne me croyez plus propre à vous servir de conseiller. Mylord L... en aliene une de moi, l'autre invoque l'ombre de sa Mere, pour la mettre à couvert de ma cruauté; & Mylord L... n'a-t-il pas eu l'insolence de me faire entendre que j'étois trop jeune encore pour entreprendre de conduire des Filles aussi formées que les miennes? Je le pense comme lui. Beckford, vos larmes sont inutiles; préparez-les à partir. Huit jours sont le plus long terme, que je puisse leur accorder dans cette Maison. Elle leur sera fermée pour n'y rentrer jamais.

Miss Carol. Oh! Monsieur, ne réduisez pas vos Enfans au désespoir. Nous sommes des Filles. Jamais nous n'avons eu tant de besoin de la protection d'un Pere.

Miss Charl. Qu'avons-nous fait, Monsieur, pour mériter d'être chassées de votre Maison? Nous vous demandons pardon de tout ce qui peut vous avoir offensé. Notre obéissance & notre respect seront sans bornes. Permettez-moi d'écrire à mon Frere...

Sir Thom. Excellente voie, pour m'appaiser! Vous pensez donc à mettre votre Frere dans vos intérêts? Ne voudriez-vous pas en appeller à lui, & l'établir Juge de son Pere? Insupportable folie! Loin, vous dis-je. Qu'on se dispose au départ, & que cette Maison vous soit fermée pour jamais.

Miss Charl. Nous ne pensons qu'à vivre

ſous votre protection & ſous vos ordres. O Monſieur !

Sir Thom. Je ſuppoſe, Caroline, que Mylord L... n'aura pas plus de peine à vous trouver, qu'il n'en a eu à s'aſſurer de votre inclination. Pour vous, Charlotte, vous vous retirerez chez votre vieille Tante d'York-Shire, qui eſt capable de vous apprendre que la patience eſt une vertu, & qu'une fille ne doit pas ſe rendre à la premiere offre, quand elle veut qu'on lui en faſſe une ſeconde. (Il lui jetta ici un regard fort dédaigneux.)

Remarquez, ma chere Lucie, que cette vieille Tante d'York-Shire eſt une Sœur de Sir Thomas, dont il a toujours empêché le mariage, & qu'il entretient par une penſion aſſez médiocre, quoiqu'elle ait des droits aux-quels il ne pourroit rien oppoſer, mais dont il a l'adreſſe d'éluder l'exécution.

Miſs Carol. Je ſuis votre fille, Monſieur. Tout eſt reſpectable de la part d'un Pere. Mais vous n'aurez rien à me reprocher : je n'aurai point d'empreſſement ; & je vous promets à genoux, de n'être jamais à Mylord L... ſans votre conſentement. Ce que je vous demande uniquement, Monſieur, c'eſt de ne me propoſer jamais d'autre homme.

Sir Thom. (Un peu rallenti.) Je vous prens au mot, Mademoiſelle. Mais j'exige, en même temps, que vous n'aiez aucune correſpondance avec lui ; que vous ne vous

voyez & ne vous écriviez point. En un mot, vous connoissez mes intentions; & pour la derniere fois, indépendamment de toutes vos réponses, je veux de l'obéissance. Beckford, vous pouvez vous retirer. Levez-vous, Caroline.

Miss Carol. (Avec un transport de joie.) Ah, suis-je pardonnée, Monsieur? Faites donc grace aussi à ma Sœur.

Sir Thom. Charlotte, profitez de cette scene; sur tout, pour vous bien garder de toute espece d'engagement dont votre Pere ne soit pas informé. J'en charge sérieusement votre mémoire. Caroline s'est attirée quelques chagrins, par ceux qu'elle m'a causés. Rien n'est si juste. Que son exemple soit une leçon pour vous.

Madame Beckford étant sortie, il ranima un peu les deux Sœurs, par un sourire assez obligeant. Il paroissoit triompher de tous les tourmens qu'il leur avoit fait souffrir: à l'occasion de quoi, chere Lucie? Je ne crois pas que vous le deviniez plus que moi. Il me semble, au fond, que le monde n'en iroit pas plus mal, quand ces vains emportements seroient moins communs parmi les Peres & les Meres.

Mais comment la vivacité de Miss Charlotte, ai-je pensé en moi-même, se laissa-t-elle si facilement subjuguer? Cette réflexion m'a fait sourire. Mylady, qui s'en est apperçue, m'a demandé ce qui se passoit dans mes idées? Me le pardonnerez-vous?

lui ai-je dit. C'eſt ce que j'ignore, m'a-t-elle répondu. Je me fie donc, ai-je repliqué, à votre bon naturel; je ſouriois d'admiration, pour les charmans progrès que notre Charlotte a faits depuis ce temps-là. O la malicieuſe fille! s'eſt écriée Miſs Grandiſſon: mais elle paroît avoir oublié que je lui en dois déja beaucoup. Le trait eſt fort bon, a repris Mylady. Cependant je dois cette juſtice à Charlotte, qu'elle a toujours eu le même feu que vous lui connoiſſez, excepté ſous les yeux de ſon Pere.

Mais je veux joindre, a continué la Comteſſe, quelques mots à ſon dernier récit. Mon Pere nous retint, juſqu'à ce qu'il eût lu le billet de Mylord, qu'il n'avoit point encore ouvert, & qu'il n'ouvrit alors, ou je ſuis trompée, que pour y trouver l'occaſion de nous faire quelque reproche. Cependant, j'en fus quitte à meilleur marché que je ne l'avois appréhendé; car je n'avois pas vu moi-même cet important Billet.

Vous ne ſerez pas fâchée, chere Lucie, que je vous le tranſcrive, ſur l'original même, que la Comteſſe m'a laiſſé ce ſoir, en nous retirant.

„ Permettez, Monſieur, que j'emploie
„ ma plume, par la ſeule raiſon qu'elle pour-
„ ra vous être plus agréable que ma pré-
„ ſence, pour vous remercier, du fond du
„ cœur, de tous les témoignages de bonté
„ & d'amitié que j'ai reçus de vous, pen-
„ dant un mois de ſéjour que j'ai fait au

„ Château de Grandiſſon, au lieu de vingt-
„ quatre heures ſeulement que j'avois eu
„ l'intention de m'y arrêter. Il m'eſt reſté,
„ du dernier entretien que j'ai eu avec vous,
„ une juſte crainte de m'être emporté à
„ quelques expreſſions trop ardentes. Si
„ vous en portez le même jugement, je
„ vous fais de très-humbles excuſes, & je
„ reconnois que je vous les dois. Qui peut
„ conteſter les droits d'un Pere ſur ſes
„ enfans? Mais je ſerois le plus heureux de
„ tous les hommes, ſi les vôtres, & mon
„ amour pour Miſs Caroline Grandiſſon,
„ pouvoient ſe concilier. Peut-être me trou-
„ verez-vous coupable, de n'avoir pas com-
„ mencé par m'adreſſer à vous; & je vous
„ en demande pardon auſſi.

„ Mais je crains d'avoir une faute plus
„ grave à me reprocher; & quoique rien
„ ne m'oblige de vous en faire l'aveu,
„ j'aime mieux devoir votre indulgence à
„ mon ingénuité, que d'emploier le moin-
„ dre déguiſement dans une affaire de
„ cette importance. J'avoue donc qu'en
„ vous quittant, je ſuis allé me jetter aux
„ pieds de Miſs Grandiſſon & lui deman-
„ der ſa main. Une alliance avec moi n'en-
„ traînant aucun déshonneur, je l'ai aſſu-
„ rée que mon bien nous ſuffiſoit, ſans
„ rien attendre de vous; & qu'une éco-
„ nomie, à laquelle j'étois ſûr qu'elle au-
„ roit la bonté de contribuer, ne tarde-
„ roit point à le rendre libre. Mais elle a

„ rejettée mes instances, dans la résolution „ d'attendre le consentement de son Pere; „ en me laissant espérer, néanmoins, que „ les obstacles ne viendront pas d'elle, si „ nous pouvons l'obtenir. Le résultat, Mon- „ sieur, est qu'aussi long-temps qu'il me „ réstera une ombre de cette espérance, je „ ne penserai point à d'autre femme. La fa- „ miliarité, dans laquelle j'ai vécu pen- „ dant quelques mois en diverses contrées „ d'Italie & d'Allemagne, avec votre Fils, „ le meilleur de tous les hommes, m'a don- „ né l'ambition de suivre son exemple; & „ si je puis obtenir, par votre faveur, une „ Femme si chere & un Frere si vertueux, „ rien n'égalera, Monsieur, le bonheur de „ votre très-humble & très-obligé servi- „ teur. L...

Cette Lettre, m'a dit Mylady L.... parut artificieuse à Sir Thomas. Il prétendit que Mylord devoit se croire bien sur d'elle, pour lui faire une proposition qui ne pouvoit être justifiée par aucun principe. Un refus, lui dit-il, est d'une fille adroite. Vous n'avez pu douter que Mylord L... ne vous en aime mieux, pour avoir rejetté un mariage clandestin, n'en tirât-il que l'espoir de faire tourner cette affaire plus utilement pour lui-même. L'orgueil, continua-t-il, fait la vertu d'une moitié des femmes, & la politique celle de l'autre. Supposez - les sures qu'un homme n'en aura pas plus mauvaise opinion d'elles, vous ne leur verrez

jamais refuser une premiere offre. Si vous jouissiez d'une fortune indépendante, dites, Mademoiselle, qu'auriez-vous fait? Allez, vous êtes foible; mais vous êtes encore plus rusée. La ruse tient lieu de sagesse aux femmes, & leur foiblesse est la force des hommes. Je suis faché que mes filles ne soient pas composées de matériaux moins fragiles. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme, qui connoit votre sexe, puisse penser au mariage.

Telle fut, chere Lucie, la réponse de ce Pere, qui avoit passé toute sa vie dans l'excès du libertinage; comme s'il avoit cru ses vues bien justifiées, par des traits vagues de Satire contre les femmes. C'est ainsi que la malignité, jointe à la dépravation des mœurs, passe pour connoissance du monde & du cœur humain. Combien d'Auteurs doivent leur réputation à ces odieuses peintures? Mais gardons-nous de croire que le caractere de la nature humaine, c'est-à-dire, de tant de créatures formées à l'image de Dieu, doive être pris des égaremens d'une sale imagination. Ce qu'il faut juger du plus grand nombre de ces Peintres satiriques, c'est qu'ils ont généralement vécu en fort mauvaise compagnie.

J'ai cru, ma chere, que la nouveauté du sujet, me feroit pardonner l'excessive longueur de cette Lettre.

Les deux Dames en étoient à cet en-

droit de leur Hiſtoire, lorſqu'on m'a remis les Lettres de ma Grand-Mere & de ma Tante. Vous jugerez, par ma réponſe, de l'émotion qu'elles m'ont cauſée. Je n'ai pu la déguiſer, & les deux Sœurs en ont voulu ſavoir la cauſe. Je leur ai dit d'où ces Lettres venoient, & que ma Tante devoit faire, Samedi prochain, ma réponſe à Mylady D... Elles m'ont permis de me retirer pour vous écrire. Mais, après le départ du Meſſager, elles m'ont demandé quelle étoit ma réſolution? Je n'ai pas fait difficulté de leur dire que j'avois confirmé mon refus. Miſs Grandiſſon a levé les mains & les yeux: enſuite jettant ſur moi un regard pénétrant; vous nous apprendrez la vérité, m'a-t-elle dit, mais je prévois que nous ne la ſaurons pas entiere. J'ai rougi. Elle a continué de me regarder. Ah! chere Henriette! a-t-elle repris d'un air miſtérieux. Chere Miſs Grandiſſon! ai-je répondu naturellement. Vous ne me perſuaderez pas, a-t-elle ajouté, qu'il n'y ait dans Northampton-Shire, quelque homme dont nous n'avons point encore entendu parler.

Cette concluſion m'a rendue un peu plus tranquille. Cependant la curieuſe Miſs auroit-elle quelque choſe en vue! Je la crois trop généreuſe pour ſe faire un jeu de ma ſituation, quand elle me croiroit quelque foibleſſe. Ma crainte eſt pour ma ſanté, qui n'eſt plus telle que je l'ai toujours eue Je ne ſuis plus auſſi heureuſe que je l'étois

en moi-même. Au fond, ma chere, ne vous semble-t-il pas que toutes les circonstances, où je me suis trouvée depuis six semaines, doivent avoir produit cette altération. Mais passons à quelque chose de plus amusant.

A ma priere, les deux Sœurs ont repris l'Histoire de leur famille.

Sir Thomas ne parut pas changer de dispositions; quoiqu'il leur fut aisé d'entrevoir qu'il se seroit laissé vaincre par le respect de Miss Caroline, & par la générosité de Mylord L.... si dans le désordre de ses affaires il n'avoit eu de la peine à se défaire de son argent. Il se rendit à Londres, accompagné de ses Filles. On a cru qu'il n'auroit point été fâché que les deux Amans se fussent mariés sans sa participation; car son premier ordre, en arrivant à la Ville, fut une nouvelle défense de recevoir les visites de Mylord: & pendant quelques semaines ils eurent obligation à leur Sœur, comme elle en a fait souvenir plaisamment Mylady, de mille moyens qui furent employés pour favoriser leurs entrevues.

Les affaires étoient dans cette fâcheuse situation, lorsqu'on fit des ouvertures à Sir Thomas, pour la plus jeune de ses deux Filles. Mais quoiqu'il n'eut point, contre Miss Charlotte, les mêmes prétextes qu'il avoit eu contre sa Sœur, il ne lui communiqua rien, & ce fut par d'autres voies qu'elle fut informée. Auriez-vous été sur-

prise, m'a-t-elle demandé, si l'exemple de ce qui s'étoit passé devant mes yeux m'avoit précipitée dans quelque démarche témeraire ? Je suis persuadée, lui ai-je répondu, qu'il n'y a point d'injustice, de la part d'un Pere, qui puisse autoriser une témérité dans un Enfant. Votre vertu vous sauva, & vous vous en réjouissez sans doute aujourd'hui. Miss Charlotte a rougi, & s'est mordu la levre. Quel sujet peut-elle avoir eu de rougir ?

Enfin Sir Thomas prit la résolution de régler ses affaires, dans le dessein de rappeller un Fils, dont la sagesse & le respect devoient faire, disoit-il, le bonheur de ses jours. Mais il se trouvoit embarrassé de Madame Oldham & de ses deux Enfans. Quoiqu'il eut raison de croire que son Fils n'avoit point ignoré cet ancien commerce, il ne vouloit point lui donner, pour spectacle à son arrivée, une nouvelle famille établie dans une de ses Terres. D'un autre côté, cette femme lui ayant fait de trop grands sacrifices pour être traitée sans ménagement, il se crut obligé de pourvoir à la fortune des Enfans qu'il avoit eu d'elle.

Pendant qu'il s'occupoit de ces soins, il reçut des propositions de mariage pour son Fils, d'un des premiers Seigneurs du Royaume, dont la Fille, ayant accompagné son frere dans un voyage de France & d'Italie, avoit conçu des sentiments fort tendres pour le jeune Grandisson, qu'elle avoit sou-

vent vu à Florence. Son Pere & son Frere, qui connoissoient tout le mérite du jeune Chevalier, avoient approuvé cette inclination. Sir Thomas eut là-dessus plusieurs conférences avec eux, & fut si flatté de leurs vues, qu'il forma le dessein d'abandonner tout son bien à son Fils, en faveur de ce mariage, & de se réduire à une pension annuelle. Les deux Sœurs m'en ont montré la preuve, dans une réponse de leur Frere, qu'elles trouverent avant son retour, entre divers papiers, & qu'elles m'ont permis de transcrire.

M.

Votre derniere Lettre m'a rempli d'étonnement. Si la proposition, qu'elle contient, part de la grandeur naturelle de votre ame, & de cette même indulgence dont j'ai ressenti tant d'effets, que puis-je répondre? Ma reconnoissance manque d'expressions! Mais si vous vous étiez laissé engager à cet excès de bonté par quelques sollicitations, me préserve le Ciel de donner votre nom à une femme, quelques avantages qu'elle pût m'apporter du côté de la naissance & des richesses, dont les Amis auroient été capables de proposer des conditions de cette nature à mon Pere! Je reçois, avec une joye inexprimable, l'espoir que vous me donnez de reprendre bien-tôt le chemin de ma Patrie, pour m'y

jetter à vos pieds. Lorſque cette permiſſion m'arrivera, je vous ouvrirai le fond de mon cœur. Le crédit de votre Nom, & la connoiſſance de votre bonté, feront ma plus glorieuſe recommandation pour l'établiſſement que vous paroiſſez déſirer. Mais je vous demande en grace, Monſieur, de ſuſpendre juſqu'à mon retour le Traité que vous m'avez fait la grace de commencer. Vous me faites celle de me demander mon opinion, ſur la perſonne qu'on vous propoſe. Je me ſouviens de lui avoir trouvé beaucoup de mérite & d'agrémens.

Je n'apprens point, ſans une vive affliction, que vous ayez trouvé quelque ſujet de mécontentement dans la conduite de mes ſœurs. Comment les Filles d'une Mere, telle que la notre, ſont-elles capables de s'oublier ? Elles ne doivent pas s'attendre à me voir favoriſer leurs fautes. Je leur ferai connoître que mon eſtime & mon amitié, ſi elles y attachent quelque prix, ſont moins fondées ſur le ſang que ſur le mérite, & que les meilleures qualités deviennent ſuſpectes, lorſqu'elles ne ſont point accompagnées du reſpect qu'on doit à ſon Pere.

Vous me demandez, Monſieur, ce que je penſe de Mylord L..., & s'il a fait quelque démarche pour m'engager dans ſes intérêts, à l'occaſion des ſentimens qu'il a conçus pour ma Sœur Caroline. Il m'a fait l'honneur de m'écrire. Je vous renvoie ſa Lettre, avec une copie de ma réponſe. A

l'égard de son caractere, je dois dire que de tous les Anglois que j'ai rencontrés dans mes voyages, il n'y en a point dont la conduite & le bon naturel m'ayent inspiré plus d'estime & d'amitié. La justice & mon inclination m'obligent également de lui rendre ce témoignage. Quel seroit mon chagrin, s'il s'étoit démenti pour vous, & si ma Sœur avoit oublié ce qu'elle vous doit !

Votre bonté vous fait ajouter que mon retour augmentera vos forces : que le Ciel m'ôte les miennes, qu'il me prive à jamais du pouvoir de faire du bien, soit à moi, soit à ceux que j'aime, si j'oublie, ou si je cesse d'honorer & de respecter le plus indulgent de tous les Peres ! Je suis, &c.

CHARLES GRANDISSON.

Que dites-vous, Lucie, de cet admirable jeune homme ! Mais observons qu'il promet, à son retour, d'ouvrir le fond de son cœur, & que jusqu'alors il demande que le Traité qui le regarde soit interrompu. Ah, ma chere ! quel pourroit être l'espoir d'une nouvelle connoissance, dont le cœur se seroit mal défendu ? Considérons : si le Chevalier Charles Grandisson étoit actuellement marié, cet obstacle ne donneroit-il pas à une femme raisonnable la force de surmonter sa passion ? Il n'est donc pas impossible d'en triompher : & si, celle, qui croit la victoire possible dans une supposition, y trouvoit de l'impossibilité dans une autre,

je l'exhorterois à mourir de honte, ou du moins à pleurer sa folie dans une profonde humiliation.

La Lettre du jeune Chevalier ne tomba dans les mains de ses Sœurs qu'après la mort de leur Pere, qui arriva quelques semaines après qu'il l'eut reçue, c'est-à-dire, avant qu'il eut envoyé à son Fils la permission de revenir. Vous jugerez sans peine qu'elles furent vivement allarmées, des préventions que leur Pere avoit cherché à faire naître contr'elles dans le cœur de leur Frere, & que cette crainte ne fit qu'augmenter après sa mort. Il avoit suspendu le Traité de mariage, & tous ses soins s'étoient tournés à l'arrangement de ses affaires. Il fit venir, d'Irlande, l'Intendant qu'il y avoit pour cette partie de son bien. Il employa quelques jours à lui faire rendre ses comptes. L'Intendant des biens d'Angleterre rendit aussi les siens; mais ces deux hommes, agissant de concert, trouverent le moyen de lui faire approuver tous leurs Mémoires, sur des résultats généraux qu'il promit de signer. Il sembloit que dans tous ces arrangemens, il ne redoutât que l'œil de son Fils. Etrange force du vice, pour dégrader jusqu'à la fierté !

Mais qui répondra de la réformation d'un libertin d'habitude, lorsqu'il se trouve exposé à la tentation ? Observez ce qui suit. M. Filmer, Intendant d'Irlande, connoissant les foiblesses de son Maître, avoit amené

de Dublin une jeune fille, d'environ ſeize ans, ſous prétexte de viſiter deux vieilles Tantes, qui faiſoient leur demeure à Londres. Elle avoit toujours vécu dans l'innocence; mais ſes parens Irlandois, gens ſans vertu, avoient ſi peu penſé à lui en inſpirer, qu'ils l'avoient élevée, au contraire, dans l'idée que ſes agrémens naturels ſerviroient quelque jour à ſa fortune, & n'avoient pas ceſſé de lui répéter qu'elle n'en devoit pas attendre d'autre. M. Filmer, dans toutes les occaſions qu'il avoit de voir Sir Thomas, lui vantoit la beauté de Miſs *Orban*, & ſurtout ſon innocence, qui eſt un attrait puiſſant pour les libertins. Le Chevalier Baronnet, qui ſuivoit de bonne-foi ſes nouvelles idées, ſe contenta d'abord de prêter l'oreille à ces artificieuſes inſinuations. Enfin la curioſité lui fit ſouhaiter de rendre une viſite aux deux Tantes. La Niece n'étoit point abſente. Sa beauté répondoit aux éloges de Filmer. Sir Thomas la vit pluſieurs fois, & prit pour elle une ſi vive paſſion, qu'il ne diſſimula point à ſon Intendant, qu'il ne pouvoit vivre ſans elle.

On ne penſa qu'à tirer avantage de ſon aveuglement. Il offrit des conditions brillantes; mais, pendant quelque tems, les vieilles Tantes ne voulurent entendre parler que de mariage. Sir Thomas avoit vécu trop long-tems dans le monde, pour devenir aiſément leur dupe. Cependant on lui fit des propoſitions, deſquelles on parut de-

terminé à ne pas se relâcher; la jeune fille qui l'aimoit, lui disoit-on, avec une tendresse qu'elle n'avoit jamais eue pour personne, dut-elle en mourir de chagrin & de langueur. C'étoit flatter bien adroitement un homme, qui avoit trois fois l'âge de sa Maîtresse, & qui étoit encore sensible au plaisir d'être aimé.

Les conditions étoient, qu'il commenceroit par assurer, à Miss Orban, une pension viagere de cinq cens livres sterling; & que si l'on pouvoit obtenir le consentement de son Pere & de sa Mere, il leur en feroit une de deux cens sur les deux têtes; que Miss Orban feroit sa demeure dans une des Terres de Sir Thomas, avec un équipage & la livrée de son Amant, & que pour sauver la bienséance, il consentiroit tacitement qu'elle prit son nom: les deux Tantes se remettoient à sa générosité, de la récompense qu'elles croyoient mériter pour cet important service.

Leurs demandes parurent excessives à Sir Thomas. Il resista quelque tems; mais l'artifice étant employé de tous côtés pour le séduire, l'Amour, ce *nom prostitué*, comme je l'ai déja dit, le força de se courber sous le joug. Son embarras étoit de fournir à cette nouvelle dépense, sans augmenter le désordre de ses affaires, & de trouver des prétextes pour continuer de tenir son Fils dans l'éloignement. D'ailleurs, Madame Oldham n'étoit pas plus tranquille, depuis

qu'il lui avoit parlé du retour de son Fils, & souhaitoit de quitter le séjour d'Essex, dans la crainte de se rendre aussi odieuse au jeune Grandisson qu'elle l'étoit à ses deux Sœurs. Dans cette variété d'inquiétudes, il crut devoir commencer par se défaire de son ancienne Maîtresse; & prenant le chemin d'Essex, avant que d'avoir signé son nouveau Traité avec les Tantes de Miss Orban, il résolut, pour fournir à tant de frais, de faire abattre une magnifique futaye, qui attendoit, disoit-il, impatiemment la coignée, & qu'il avoit toujours réservée, néanmoins, comme une ressource qui devoit aider son Fils à nettoyer une partie de sa succession.

Il arriva dans sa Terre d'Essex. Mais là, tandis qu'il étoit rempli de ses projets, & qu'il commençoit à traiter paisiblement avec Madame Oldham, qui prenoit ce changement pour le prélude d'une véritable réformation, il fut attaqué d'une fievre violente, qui le priva, dans l'espace de trois jours, de cette force de corps & d'esprit dont il avoit si long-tems abusé. Son Intendant Anglois prit la poste aussi-tôt, dans l'espérance de lui faire signer ses comptes. Mais l'empressement avec lequel il se présenta au château, fit naître des soupçons, qui ne permirent point à Madame Oldham de lui accorder la vue de son Maître. Filmer, qui étoit allé au-devant de Madame Orban, pour l'amener à Londres, & la faire assister à la conclusion de l'infâme

Traité de sa Fille, arriva aussi, ses comptes à la main; & ne trouvant au château que le sujet d'une affreuse consternation, il se retira dans une hôtellerie voisine avec un reste de confiance au vigoureux tempéramment du malade. Ce ne fut que le sixieme jour, lorsque les Médecins eurent déclaré qu'ils n'en espéroient plus rien, que Madame Oldham fit avertir les deux Sœurs, de la misérable situation de leur Pere. Elles partirent sur le champ. On ne pouvoit leur supposer beaucoup d'affection pour une femme qui avoit causé une partie de leurs chagrins. M. Everard Grandisson, dont elles étoient accompagnées, lui fit dire, de leur part, que rien ne devoit l'arrêter plus long-tems auprès de leur Pere. Elle avoit déja eu la prudence d'éloigner ses Enfans: mais elle insista constamment à demeurer, soit par des motifs de tendresse, ou pour éviter les soupçons d'avoir détourné quelques effets; car après la mort de Sir Thomas, elle n'attendoit aucune pitié de la Famille. Malheureuse femme! A quel titre y auroit-elle pu prétendre? Miss Caroline consentit, & fit consentir sa Sœur, à la voir demeurer. Rien ne fut si choquant pour elles que d'entendre leur Pere, dans son délire, répéter sans cesse le nom de Miss Orban, quoiqu'elles n'eussent rien appris du nouveau Traité, & que Madame Oldham n'en fut pas mieux informée. Quelquefois aussi, on lui entendoit prononcer le nom de son Fils; mais

c'étoit toujours avec quelques marques de crainte ou de confusion. Le huitieme jour, les Médecins l'ayant abandonné, ses Filles dépêcherent un Courier à leur Frere, pour lui faire hâter son retour. Elles savoient, par des Lettres recentes, qu'ayant laissé Miss Emilie Gervin à Florence, sous la garde du Docteur Barlet, il étoit venu attendre à Paris la permission de repasser en Angleterre. Le dixieme jour, Sir Thomas revint un peu à lui-même. Il reconnut ses Filles. Il pleura sur elles. Il regretta de ne les avoir pas traitées avec plus de tendresse. Madame Oldham s'étant approchée de lui, il se reconnut coupable du désordre dans lequel il l'avoit engagée. Mais cet intervalle de raison dura peu. Il retomba dans son délire; & vers le soir, il expira dans les plus violentes agitations. Joignez une larme aux miennes, ma chere Lucie, pour la terrible fin de Sir Thomas Grandisson, quoique nous ne l'ayons pas connu.

Les deux Sœurs, M. Grandisson, & Madame Oldham, pour sa sureté, mirent leur sceau dans tous les lieux où l'on pouvoit supposer qu'il y avoit des papiers d'importance, ou de précieux effets; & M. Grandisson prit sur lui l'office de congédier Madame Oldham. Il eut la dureté, lui qui ne valoit pas mieux qu'elle, de lui refuser jusqu'à la permission d'emporter ses habits. Les Méchans, ma chere, sont ceux qui affectent le plus de sévérité pour la punition

des autres. Madame Oldham pleura fort amerement, & fit des plaintes de cette rigueur : mais loin d'exciter la pitié de M. Grandiſſon, elle fut renvoyée à l'arrivée du jeune Chevalier, dont on lui fit craindre une juſtice encore plus ſévere. Elle en appella aux deux Sœurs, qui lui reprocherent la vie qu'elle avoit menée contre ſes propres lumiéres, & ſur tout l'abus qu'elle avoit fait de la confiance de leur Pere, pour lui inſpirer, à l'égard de ſes Enfans, une cruauté qui n'étoit pas dans ſon naturel. Des filles ſi bien nées avoient raiſon, ſans doute, de chercher des excuſes pour la conduite de leur Pere : mais la malheureuſe Oldham paya pour tout.

Je me laiſſe tellement entraîner par l'intérêt que je prens à cette Hiſtoire, qu'il ne m'eſt point encore arrivé de l'interrompre, pour vous parler de l'agrément avec lequel nous vivons ici. Les deux Sœurs rapportent tous leurs ſoins à me faire trouver le tems trop court. Miſs Emilie me paroît charmante, par la douceur de ſon naturel, & par je ne ſais quoi de ſimple & d'enfantin, qu'on ne croit pas devoir attendre de la grandeur de ſa taille. Mylord L. eſt l'homme aimable & judicieux que je vous ai déja repréſenté.

Mais il eſt Vendredi matin ; & point de Sir Charles ! Cantorbery doit être une Ville bien ſéduiſante. Avez-vous jamais été à Cantorbery, ma chere ?

C'eſt demain que Mylady D... doit faire ſa viſite à ma Tante. Je compte que ma Lettre eſt arrivée dans ſon tems. Mon impatience eſt aſſez vive... mais pourquoi ſerois-je impatiente? Mylady D... eſt la bonté même; j'eſpere qu'elle prendra bien mon refus, & ſur tout qu'elle n'en appellera point.

Il me reſte une grande partie de l'Hiſtoire de cette Famille à vous raconter. Pourquoi n'écrit-on pas auſſi promptement qu'on parle? Mais, chere Lucie, n'êtes-vous pas curieuſe, d'être un peu mieux informée de ce qui regarde cette jeune perſonne, avec laquelle Sir Thomas avoit commencé à traiter pour ſon fils? Ah! ma chere, dans quelque état que cette négociation ſoit à préſent, il y a une jeune perſonne au monde, en faveur de laquelle les deux Sœurs s'intéreſſent; c'eſt ce que j'ai découvert: & ſuivant les apparences, je ne ſerai pas longtems ſans ſavoir ſon nom, ou du moins ſi Sir Charles a du goût pour elle. Adieu, très-chere Lucie. Vous aurez bien-tôt la ſuite de ma Relation.

LETTRE XXXIX.

Miss Byron, à Miss Selby.

Vous ayez vu, ma chere, combien d'affaires importantes dépendoient de la conduite & de la décision du jeune Chevalier. Mylord L... étoit alors en Ecosse, où il avoit marié deux de ses trois Sœurs, pour éclaircir son bien, & dépendre moins, soit de la justice, soit de la générosité de Sir Thomas Grandisson. Miss Charlotte étoit dans une dépendance absolue de l'amitié de son Frere. La malheureuse Oldham avoit déja reçu de tristes preuves du changement de sa fortune, & ne pouvoit douter que les deux Sœurs, avec tant de sujets d'aversion, n'animassent contr'elle un Frere, dont elle avoit contribué à diminuer la fortune par les profusions de leur Pere. Les deux Intendans trembloient à l'approche de leur nouveau Maître, dans le doute qu'il voulut signer des comptes informes, auxquels le délire continuel de leur Pere ne lui avoit pas permis de mettre la derniere main. Miss Orban, sa Mere, & ses deux Tantes, quoique trompées dans leurs principales espérances, avoient quelques prétentions, qu'elles étoient embarrassées à faire valoir sans honte. Mylord W. Oncle maternel de Sir Charles, n'avoit actuellement aucun intérêt à démêler avec le

fils de sa Sœur; mais n'ayant point de proche héritier, il ne pouvoit éviter communications, dont la crainte empoisonnoit déja ses plaisirs. Outre qu'il avoit ma[l] vécu avec le Pere, & que cette ancienn[e] disposition s'étendoit jusqu'au Fils, il étoit gouverné depuis la mort de sa Femme par une Maîtresse, qui n'avoit, ni la naissance, ni l'esprit & l'éducation de Madame Oldham; & cette femme, qui ne devoit qu'à son adresse l'ascendant qu'elle avoit sur lui, n'en usoit pas pour lui faire souhaiter le retour & l'affection de son Neveu. Enfin le traité de Mariage, qui avoit été commencé par Sir Thomas, demandoit aussi quelque considération, pour être renoué, ou tout-à-fait rompu. Telle étoit la situation des affaires de cette Famille, lorsque Sir Charles reçut le Courrier de ses Sœurs.

Il ne leur fit point de réponse; mais partant aussi-tôt pour Calais, il fit le voyage avec tant de diligence, qu'il entra dans Londres deux jours après la mort de son Pere. Ses Sœurs, qui ne recevoient point de ses nouvelles, conclurent qu'il arriveroit aussi-tôt qu'une Lettre, & l'attendoient d'heure en heure. Jugez, ma chere, quelle devoit être leur agitation à l'approche d'un Frere qu'elles n'avoient pas vu depuis huit ou neuf ans, de qui toute leur fortune dépendoit, aux yeux duquel un Pere les avoit représentées coupables, & qui avoit été lui-même invariablement fidele à tous ses devoirs.

Au moment qu'il parut dans sa chaise de poste, toutes les portes furent ouvertes. Il descendit, il entra, & ses deux Sœurs allerent au devant de lui. Son air noble, que les circonstances rendoient plus grave & plus majestueux, les frappa d'autant de respect que de tendresse & d'admiration. O mon Frere ! s'écria Miss Caroline, en s'avançant, les bras ouverts. Mais, comme arrêtée par un mélange de crainte, puis-je dire mon Frere! ajouta-t-elle; & dans son trouble, elle parut prête à s'évanouir. Il se hâta de l'embrasser, pour la soutenir entre ses bras. Miss Charlotte, également frappée de l'émotion de sa Sœur & de la présence de son Frere, rentra promptement dans la chambre d'où elle venoit de sortir, & n'eut que la force de se jetter dans un fauteuil. Sir Charles la suivit, en tenant le bras passé autour de Miss Caroline, & la rassurant par les plus tendres expressions. Ses regards empressés, en s'avançant vers Charlotte, sa main qu'il lui tendit, pour l'inviter à la confiance, eurent bientôt le pouvoir de la fortifier. Elle se leva, elle jetta les deux bras autour de son côu : & lui, pressant ses deux Sœurs contre son sein, recevez, leur dit-il, votre Frere, votre Ami; reposez-vous sur sa plus tendre & sa plus constante affection.

Elles m'ont dit que ce langage & le ton dont il fut prononcé, avoient eu l'effet d'un beaume pour calmer leur agitation. Lorsque chacun se fut assis, Sir Charles, qui s'étoit

placé vis-à-vis d'elles, les regarda plusieurs fois l'une après l'autre, comme s'il n'eût pu se rassasier du plaisir de les voir. Ensuite les prenant toutes deux par une main; que de charmes! leur dit-il. Avec quelle admiration je regarde mes Sœurs! Il faut que les qualités de l'ame répondent à cette figure. Quel plaisir, quel orgueil je vais prendre dans mes deux Sœurs!

Chere Charlotte, dit alors Miss Caroline, en prenant l'autre main de sa Sœur, ne trouvez-vous pas dans les traits de mon Frere tout ce qu'on nous a dit de sa bonté? De quoi me suis-je effrayée? J'avoue, répondit Charlotte, que le cœur m'a manqué aussi. Je ne puis dire pourquoi. Mais nous avons tremblé... Oui, Monsieur, nous avons tremblé... O mon Frere! nous n'avons jamais eu dessein de manquer au devoir. Elles versoient toutes deux un torrent de larmes.

Aimez votre Frere, leur dit-il; aimez-moi toutes deux, comme je ferai mes efforts pour mériter votre affection. Les filles de ma Mere ne peuvent s'être écartées du devoir. Des méprises apparemment, de fâcheux malentendus; chacun de nous n'a-t-il pas ses jours & ses ombres? Jettons un voile respectueux... Il ne put achever. Il pressa successivement de ses levres les deux mains qu'il tenoit encore; & s'étant levé il marcha vers la fenêtre, en tirant son mouchoir. Quelles idées purent lui causer cette émotion! C'étoit

sans doute la malheureuse conduite de son Pere, & l'image de sa mort récente. Il n'est pas surprenant qu'un tel fils ne pût se défendre dans cet instant d'une infinité de tristes réflexions. Ensuite revenant vers ses Sœurs, il leur demanda la permission de se retirer pour quelques momens. Un Pere, leur dit-il, en détournant le visage, exige ce tribut. Il attacha les yeux, d'un air attendri, sur les portraits de son Pere & de sa Mere, qui se trouvoient devant lui ; & sans ajouter un seul mot, il quitta ses deux Sœurs avec une profonde révérence.

Une demie heure après, il reparut dans un autre habillement ; & les ayant saluées d'un air de tendresse, qui acheva de bannir toutes leurs craintes, il fit recommencer l'heureux regne de la confiance & de l'union fraternelles. M. Grandisson se présenta aussi. Je crois avoir observé dans une autre Lettre, que prenant quelquefois un ton conforme à sa conduite, il s'étoit promis de rire beaucoup du caractere sérieux qu'on attribue à son Cousin, & qu'il se vantoit même de l'initier aux plaisirs de Londres, & d'en faire un homme de goût. Mais il fut si surpris de l'air de dignité qu'il vit répandu dans toute sa personne, & si charmé néanmoins de l'agrément & de la facilité de ses manieres, qu'il ne put s'empêcher de dire ensuite aux deux Sœurs : quel homme que votre Frere ! De quelle satisfaction mon Oncle s'est-il privé !

Il entretint Sir Charles des circonstances de la maladie & de la mort de son Pere. Il s'emporta contre Madame Oldham, en se faisant un triomphe de la conduite qu'il avoit tenue avec elle; & rappellant tout ce qu'il y avoit à lui reprocher dans l'état où elle avoit vécu, il ne manqua point de relever l'obstination, qu'elle avoit eue à demeurer au château jusqu'au dernier moment de la vie de Sir Thomas, & la présomption qui lui avoit fait exiger que son Sceau fût mis par-tout avec celui de la Famille. Sir Charles prêta l'oreille à ce récit, sans aucune marque d'approbation ni de blâme. Il demanda si l'on avoit trouvé un Testament; M. Grandisson répondit qu'on avoit cherché par-tout, sans en avoir pu trouver. Ce que je pense à faire, dit alors Sir Charles, c'est de placer les vénérables restes avec les cendres de ma Mere. Mon Pere, je le sais, a toujours eu cette intention. Je ferai faire, à la mémoire des deux, un tombeau moins somptueux qu'élégant, avec une Inscription modeste, qui contiendra plutôt une instruction pour les Vivans que l'éloge des Morts. Les Funérailles sont décentes, mais sans ostentation; & ce qui ne sera point employé à des formalités plus éclatantes servira secrettement à soulager les Misérables de la Paroisse, ou quelques pauvres Fermiers de mon Pere, qui sont chargés d'une nombreuse famille, & qui employoient honnêtement leur travail & leur industrie à la soutenir. Ces sentimens

parurent étranges à M. Grandiſſon. Il fit ſouvenir Sir Charles du goût que ſon Pere avoit toujours eu pour la magnificence. Mais les deux Sœurs trouverent une véritable nobleſſe dans les idées de leur Frere, & ſe firent honneur d'y applaudir. La cérémonie fut exécutée avec un air égal de décence & de piété.

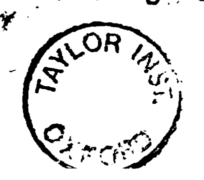
Après avoir rempli ce premier devoir au château de Grandiſſon, ſépulture de leurs Ancêtres, Sir Charles ſe rendit d'abord à Londres avec ſes Sœurs, pour commencer, en leur préſence, à lever le ſcellé dans leur maiſon de S. James-ſquare. Ils n'y trouverent d'important que les meubles, & un grand nombre de papiers, qu'il mit en peu de jours dans un ordre admirable, où ils n'avoient pas été depuis long-tems. De-là ils ſe tranſporterent à leur Terre d'Eſſex. Sir Charles dit à ſes Sœurs qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de faire avertir Madame Oldham, qui s'étoit logée dans une Ferme voiſine, & que ſa préſence étoit néceſſaire pour la levée des Sceaux, puiſqu'elle y avoit mis auſſi le ſien. Les deux Demoiſelles prierent leur Frere de ne pas les obliger de la voir. Il y conſentit, en leur diſant qu'il auroit ſouhaité de pouvoir s'en exempter lui-même, mais que tous les devoirs devoient être remplis. Cette pauvre Dame fut appellée, & ne vint au château qu'en tremblant.

Je ſuis ſûre, ma chere Lucie, que le récit où je vais entrer ne peut vous déplaire. Mon attention s'eſt ſoutenue plus que jamais pour

toutes ces circonstances, à mesure qu'elles sortoient de la bouche de Miss Charlotte Grandisson, dont la mémoire étoit aidée par celle de sa sœur. Vous savez que j'aime ces scenes touchantes, où la représentation des paroles & des mouvemens forme un Tableau vif & naturel.

Sir Charles, ne s'attendant point à voir arriver si-tôt Madame Oldham, étoit dans ses écuries avec son Ecuyer, occupé à visiter les chevaux de son Pere, qui étoient en grand nombre, & des plus beaux du Royaume. Par la méprise d'un Valet de Chambre, la pauvre Femme fut conduite à l'appartement des deux Sœurs. Comment donc? dit Miss Caroline au Valet; nous ne devions pas la voir. Mille pardons! répondit-elle humblement; & faisant une profonde révérence, elle alloit se retirer. Mais elle fut arrêtée par les discours de Miss Charlotte, qui lui dit: c'est mon Frere qui vous a fait appeller. Comptez, Madame, que nous n'y avons aucune part. Mon Frere assure que vous devez assister à la levée des Sceaux, parce que vous avez jugé à propos d'y mettre aussi le vôtre. Votre présence ne lui fera pas plus de plaisir qu'à nous. Cependant, préparez-vous à le voir. Vous ne paroissez pas trop en état. Je n'en suis pas surprise.

Je vous ai dit plusieurs fois, Lucie, que Miss Charlotte se reproche d'avoir été trop vive, & qu'elle croit devoir à l'exemple de son Frere plusieurs changemens avantageux,



qu'elle reconnoît dans son propre caractere.

En état? répondit la pauvre femme: hélas! très-peu en effet; moins que vous ne le pouvez croire. Permettez, Mesdemoiselles, que je me recommande à votre générosité; & je ne crains pas de dire à votre pitié. J'implore l'une & l'autre. En vérité mon sort est à plaindre.

Il est tel que vous le méritez, lui dit Miss Charlotte.

Je suis sûre, lui dit Miss Caroline, que les plus grandes peines sont pour nous. Elle m'a confessé qu'elle avoit alors son Amant dans la tête, comme dans le cœur.

Si je pouvois sortir sans voir Sir Charles, reprit Madame Oldham, je lui en serois obligé comme d'une faveur. Je ne me sens point la force de soutenir sa vue. Je renonce volontiers à voir lever le Scellé. C'est de votre pitié, Mesdemoiselles, & de la sienne, que je veux tout attendre.

Cruelles Filles! Leur donnerai-je ce nom, chere Lucie? oui, en vérité. Elles ne lui proposerent pas de s'asseoir, quoiqu'elles vissent l'excès de sa terreur, & qu'elle eut la modestie de demeurer debout devant elles. Dans quelle humiliation la conscience ne jette-t-elle pas une ame coupable, lorsque ses reproches sont acompagnés du poids de l'infortune? Mais la vertu ne devroit-elle pas s'appaiser, en voyant reconnoître au Pécheur, par sa contenance, par son langage, & sa conduite, que la main de Dieu est appe-

ſantie ſur lui ? Cependant il en coûte peut-être à ceux qui ſouffrent.... Voyons : c'eſt-à-moi d'examiner, ſi j'ai pardonné du fond du cœur à Sir Hargrave Pollexfen. Je ferai quelque jour cet examen.

Vous avez donc pris le deuil, Madame ? Dirai-je que ce fut Miſs Caroline qui lui fit cette queſtion, & qui ajouta ; & le grand deuil même : vos titres ſont apparemment dans le lieu de votre demeure.

Je vous ai dit, ma chere, que bien des gens donnoient à Madame Oldham le nom de Mylady Grandiſſon ; & que ſa naiſſance, ſon éducation, ſon eſprit, quoique trop foibles pour ſoutenir ſa vertu contre la néceſſite & la tentation, auroient pu la faire aſpirer à ce titre.

Elle répondit modeſtement : mon deuil eſt réel, Meſdemoiſelles ; mais je vous aſſure que je n'ai jamais pris un titre, auquel je n'ai jamais eu la moindre penſée de me procurer des droits. Le Public, répliqua Miſs Charlotte, vous fait donc une grande injuſtice. Alors la triſte Oldham remit aux deux Sœurs les clés du garde-meuble, de l'office & des caves, que perſonne n'avoit penſé à lui redemander lorſqu'elle avoit quitté le Château, & leur demanda pardon, encore une fois, de s'être préſentée devant elles ſans y être attendue. Elles firent prendre les clés par une de leurs femmes. J'entend mon Frere, dit Caroline. Vous allez ſavoir, Madame, ajouta Char-

lotte, ce que vous devez attendre de sa part. La pauvre femme palit & trembla. Qu'il devoit se passer de choses dans son cœur !

Sir Charles entra. Les deux Sœurs étoient au fond de la chambre, & Madame Oldham proche de la porte. Il la salua fort civilement. Je suppose, lui dit-il, que j'ai l'honneur de saluer Madame Oldham ? Prenez la peine de vous asseoir, Madame. Je vous ai fait appeller pour assister à la levée des sceaux. De grace, Madame, asseiez-vous. Il la prit par la main, & la conduisit sur un fauteuil ; il s'assit entr'elle & ses Sœurs. Elles avouent que cette politesse les surprit. Les cheres Personnes avoient oublié, dans ce moment, que la justice & la bonté doivent être inséparables dans une ame vertueuse.

Rassurez-vous, Madame, reprit leur généreux Frere, en observant d'un œil de pitié l'embarras de Madame Oldham. Il se tourna aussi-tôt vers ses sœurs, comme pour lui laisser le tems de se remettre. Un torrent de larmes la soulagea. Elle fit ses efforts pour étouffer quelques sanglots, qui ne laisserent pas de se faire entendre. Cette agitation attirant les regards des deux Sœurs, il se leva ; & sous prétexte de leur faire quelques demandes, sur un Tableau qui étoit de l'autre côté de la chambre, il les y conduisit toutes deux. Ensuite, retournant vers elle, il approcha son fauteuil aussi près qu'il put du sien ; il la prit encore par la main : Je n'ignore point,

lui dit-il, votre triste histoire. Rassurez-vous, Madame. Il lui laissa quelques momens pour rappeller ses esprits; & reprenant : vous voyez en moi, Madame, ajouta-t-il, un Ami prêt à vous remercier de tous les bons offices que vous nous avez rendus, & prêt de même à jetter le voile sur tous les sujets de plainte.

Elle ne put soutenir tant de bonté; & dans son premier mouvement, elle voulut se jetter à ses pieds : mais il la retint. Votre malheur, lui dit-il, est de n'avoir point assez veillé sur vous-même. Cependant j'ai su que l'amour y avoit eu beaucoup de part, & que vous méritiez celui qu'on a eu pour vous. C'est le désordre de votre fortune qui vous a jettée dans notre famille. Vous avez fort bien gouverné cette Terre, pendant le séjour que vous y avez fait; j'en ai des preuves, d'une main dont tout le monde doit respecter ici le témoignage.

Il y a beaucoup d'apparence que Sir Thomas, dans ses Lettres, avoit représenté Madame Oldham à son Fils, comme une femme intelligente, à laquelle il confioit le soin de ses affaires; & que c'étoit uniquement sous ce jour, qu'un fils si respectueux vouloit la considérer. Elle dit quelques mots, des soins qu'elle avoit apportés... de ce qu'elle auroit voulu faire... si la... Il l'interrompit : n'en parlons plus, Madame. M. Grandisson, qui est d'un excellent naturel, mais un peu trop ardent, m'a dit

qu'il vous a marqué de la rigueur. Il reconnoit que vous l'avez souffert patiemment; la patience est une vertu qui ne marche jamais seule. Je ne pense pas, comme lui, que vous ayez eu tort de vouloir participer au Scellé. Il se trompe; vous le deviez; & je suis porté à croire qu'une femme aussi prudente que vous n'a pu s'oublier dans la forme. Pour bien juger de la conduite d'autrui, il faut être capable d'entrer dans sa situation, & de se mettre comme à sa place.

O mon frere! s'écrierent en même-tems les deux Sœurs, avec un mélange d'embarras & d'admiration. Il les pria d'être tranquilles un moment. Tous autant que nous sommes, ajouta-t-il, n'avons-nous pas besoin d'un peu d'indulgence? Elles confessent aujourd'hui, que ne sachant pas trop bien si les accusations de leur Pere n'avoient pas quelque part à cet avis, elles en furent mortifiées. Cependant quel moyen de s'en offenser, lorsqu'elles voyoient tant de patience & de douceur, dans un Frere beaucoup plus intéressé qu'elles à cette scene? Il prit occasion de l'éloignement du dîner, pour demander du chocolat; & s'adressant à Madame Oldham, il lui dit civilement qu'elle savoit, sans doute, où toutes ces provisions étoient placées. Elle répondit qu'elle avoit remis les clés. Miss Caroline les offrit à son Frere, qui donna ses ordres à une Femme de chambre, en priant Madame Oldham d'avoir la bonté de lui servir de guide.

Les deux Sœurs comprirent aisément que c'étoit un prétexte, pour donner quelques momens de relâche à cette malheureuse femme, & pour se procurer le tems de leur faire goûter la conduite qu'il vouloit tenir avec elle. Aussitôt qu'elle fut sortie, il leur parla dans ces termes: permettez, mes cheres Sœurs, que je vous prie de juger un peu favorablement de moi dans cette occasion. Je ne suis point capable de vous désobliger. Mais ce n'est pas sur le mérite de cette pauvre femme, que nous devons régler notre conduite. La mémoire de notre Pere y est intéressée. Nous devoit-il compte de ses actions? Nous le devoit-elle des siennes? Ils étoient indépendans tous deux. C'est nous-mêmes qui devons à Madame Oldham, de la justice pour ses droits, de la générosité pour notre propre honneur, & de la bonté même, en faveur d'un Pere à qui nous devons, avec la vie, tout ce qui passe pour des avantages distingués dans l'opinion des hommes. M. Grandisson l'accuse d'avoir vécu avec trop de faste. Est-ce elle qu'il faut en accuser? Et nous, si nous n'oublions pas de qui nous tenons le jour, aurions-nous bonne grace d'en accuser personne? Le goût de mon Pere pour la magnificence n'étoit que trop connu. Il aimoit cette maison. Ses nobles inclinations le suivoient par-tout. J'ai plusieurs de ses Lettres, dans lesquelles il me vante l'économie de Madame Oldham. N'étoit-il pas libre de

faire l'usage qu'il vouloit de sa fortune? Elle n'est à nous que depuis sa mort. Il pouvoit la diminuer beaucoup plus. Cette économie de Madame Oldham est le seul côté sur lequel notre attention doive tomber; & nous trouvons qu'il est en sa faveur. S'il a manqué quelque chose à la bonté de mon Pere pour ses filles, elles peuvent se réjouir d'avoir mérité de lui ce qu'il auroit été plus heureux qu'elles en eussent obtenu; & devant reconnoître que les Peres ont une juste autorité sur leurs Enfans, c'est une gloire pour elles d'y avoir été soumises. Il pouvoit donner à Madame Oldham, un titre, qui nous auroit fait un devoir de la respecter. Mes Sœurs ont reçu de la nature une ame noble. Elles sont filles de la plus généreuse & la plus indulgente de toutes les Meres. M. Grandisson a poussé trop loin la rigueur; car je suis persuadé qu'elle n'est pas venue de vous: mais il n'a pas eu, sans doute, d'autre vue que celle de nous servir. D'un autre côté, ne pouvant me dispenser de voir cette malheureuse femme, j'ai voulu juger de sa conduite avant que de la recommander à votre bonté. N'est-elle pas assez humiliée? Je la plains du fond du cœur. Elle aimoit mon Pere. Je ne doute point qu'elle ne le pleure en secret, quoiqu'elle n'ose avouer, ni faire valoir son amour. Qui nous empêche de la considérer seulement comme une Gouvernante, qu'il avoit établie dans cette Terre? Il est digne de nous,

de faire penser au Public que nous ne la regardons point sous un autre jour. A l'égard des preuves vivantes, malheureux Innocens! Je regrette que ce qui fait les délices des autres Meres ne puisse être ici qu'un sujet de honte: mais gardons-nous de publier des fautes, qui supposent deux coupables. Que dirai-je de plus? Il seroit douloureux pour moi d'avoir quelque chose de plus à dire; & peut-être n'en ai-je déja dit que trop. Les circonstances sont d'une nature, qui ne me permet point de leur donner toute leur force. Cheres Sœurs, je vous demande en grace de me laisser le ménagement de cette affaire. Loin, la pensée de l'exiger comme un droit; je me détesterois moi-même, si j'étois capable d'exercer à la rigueur aucun de ceux dont la mort de mon Pere m'a pu mettre en possession: mais vous m'obligerez beaucoup, par la complaisance que je vous demande.

Elles ne répondirent que par des larmes. Tant d'images touchantes les avoient attendries jusqu'à leur ôter l'usage de la voix. Cependant le retour de Madame Oldham, qui vint leur offrir elle-même le Chocolat, donna occasion à quelques nouveaux traits de sévérité. Elles le reçurent avec un simple mouvement de tête, & sans autre politesse; tandis que Sir Charles, affligé de cette dureté, s'empressa de prendre lui-même une tasse, qu'il offrit à Madame Oldham, & qu'il la força de recevoir.

Après le dejeûner, il lui proposa de commencer la visite des appartemens. Montons, s'il vous plaît, lui dit-il; je vais faire ouvrir les portes, & mes Sœurs prendront la peine de nous accompagner.

Les deux Demoiselles se leverent pour le suivre. Vous jugez bien qu'en passant devant la pauvre Oldham, elles furent saluées d'une profonde révérence. Il me semble que je les vois marcher, tête levée, aussi majestueusement que nos Duchesses, dans une Procession de Couronnement. Miss Grandisson ne dissimule pas, qu'elle trouva de l'excès dans les civilités de son Frere. En montant avec sa Sœur qu'elle tenoit sous le bras, elle ne put s'empêcher de lui dire, que la politesse étoit une chose charmante; ni Miss Caroline de répondre, qu'elle n'y comprenoit rien. Elles ne croyoient point que leur Frere pût les entendre; mais, en marchant devant elles, il avoit prêté l'oreille; & tandis que Madame Oldham étoit encore éloignée, il se tourna vers elles, pour leur dire à voix basse: ne faites pas trop peu, mes Sœurs, & je vous promets de ne rien faire de trop. Elle est femme de condition. Elle sent son infortune. Souvenez-vous qu'elle n'a aucune dépendance de vous, & qu'elle n'en a jamais eu. Les deux charmantes Sœurs rougirent, & se regarderent mutuellement avec quelque confusion. Mon dessein n'est pas de vous chagriner, ajouta-t-il, d'un ton plus tendre; mais permettez-moi, lorsqu'il en est tems

encore, de vous faire souvenir que vous avez l'occasion de montrer des sentimeus dignes de vous.

Lorsqu'on fut à la porte de l'appartement où Sir Thomas étoit mort, & qu'il habitoit ordinairement, Madame Oldham pâlit tout d'un coup, & demanda d'être dispensée d'y entrer. Elle pleura fort amerement. Je me flatte, Monsieur, dit-elle à Sir Charles, que vous trouverez tout en bon ordre; il n'est point de questions auxquelles je ne sois prête à répondre : mais permettez-moi de vous attendre dans une chambre voisine. Il y consentit. Malheureuse femme! dit-il à ses Sœurs. Quelle situation, de ne pouvoir faire éclater devant nous, une tendresse qui est la gloire de son sexe, & de toute l'espece humaine!

Dans un Cabinet de la Chambre de lit, il trouva une fort belle Cassette avec une étiquette de la main de Sir Thomas, qui portoit, *Bijoux de ma Femme*. La clé y étoit attachée à l'une des anses avec un cordon d'or. Il leur demanda si le partage des Diamans de sa Mere n'étoit pas déja fait entr'elles? Miss Caroline répondit que leur Pere en avoit parlé plusieurs fois; mais que n'aimant point à les voir fort parées, il l'avoit toujours remis au tems de leur mariage. Prenez ce qui vous appartient, leur dit Sir Charles, en mettant la Cassette entre leurs mains. Il est inutile que j'assiste à l'ouverture. Je suis sûr qu'entre deux Sœurs qui s'aiment si tendrement, il ne

peut naître aucune dispute. La Cassette est pesante, j'espere que vous y trouverez plus que des Diamans.

Pendant qu'il faisoit l'inventaire de quantité de papiers, les Demoiselles se retirerent pour faire celui des Bijoux. Avec les Diamans de leur Mere, qui étoient renfermés dans un Ecrin fort précieux, elles trouverent trois Bourses, dont l'une contenoit cinq cens Guinées avec cette inscription : *Epargnes de ma jeunesse* ; & cent vingt autres pieces d'or dans deux papiers, qui portoient les noms de deux Tantes, dont Mylady Grandisson avoit reçu ce présent. La seconde Bourse contenoit la valeur de quatre cens Guinées, en différentes monnoies d'or, qui lui étoient venues des libéralités de sa Mere. La troisieme portoit un assez long titre, qui la destinoit à son Fils, avec un éloge fort tendre de ses grandes qualités, & des vœux pour la confirmation des espérances qu'il avoit données dans son premier âge. Les deux Sœurs porterent aussi-tôt cette bourse à leur Frere. Il la prit. Il lut l'inscription, en détournant un peu le visage, excellente Mere! leur dit-il, après l'avoir lue. Elle parle encore, toute morte qu'elle est. Puisse le Ciel exaucer les vœux de sa tendresse! Ensuite, ouvrant la bourse, il y trouva cinq grandes médailles du couronnement de différens Princes, trois bagues de diamant, une riche tabatiere d'or ; & ce qui fut plus précieux pour lui que tout le reste, un portrait, qui étoit celui de sa Mere même,

monté en or & garni de diamans. La ressemblance en étoit admirable, & les deux Sœurs m'ont promis d'engager Sir Charles à me le montrer. Il le prit avidement; & l'ayant considéré quelque tems en silence, il le baisa avec un sentiment si tendre, qu'il fut accompagné de quelques larmes. Il sortit un moment, pour se remettre d'une si vive émotion : mais étant rentré avec un visage ouvert, ses Sœurs lui rendirent compte de ce qu'elles avoient trouvé dans les deux autres bourses, & lui offrirent l'or, en se contentant d'accepter les diamans & les bijoux. Il prit les trois bourses; & les vuidant sur une table, il mêla tout ce qu'elles contenoient. Elles peuvent être d'une valeur inégale, dit-il à ses Sœurs. En les mêlant ainsi, le partage vous sera plus aisé. Ce portrait, ajouta-t-il, en le mettant dans son sein, est plus précieux pour moi que tout l'or & les diamans qui vous restent.

Je demande grace, chere Lucie, pour tous ces détails. Mais quand je ne l'obtiendrois point, il me seroit impossible de faire autrement. Je trouve un délicieux plaisir à peindre les objets qui me plaisent. De grace, ne me l'ôtez point. Peut-être le payerai-je bien cher. J'ai plus d'admiration pour cet homme-là, que je ne puis l'exprimer.

Il est Samedi soir, & point de Sir Charles Grandisson. De tout mon cœur.

Lorsque Sir Charles & ses Sœurs eurent

achevé de visiter l'appartement de leur Pere, ils suivirent Madame Oldham dans le sien. Charmante demeure, assurément : telle fut la premiere observation de Miss Charlotte. Comment put-elle... Ne savoit-elle pas quelle avoit été la situation de cette femme, & qu'elle avoit été Maîtresse absolue dans la maison? Son Frere la regarda d'un air sérieux.

Madame Oldham commença par leur montrer les meubles & quelques bons tableaux, qui étoient les débris, leur dit-elle, de l'ancienne fortune de son Mari, mais qu'elle avoit sauvés par accommodement avec les Créanciers. Ce lieu, continua-t-elle, en leur montrant un cabinet, renferme tout ce que je possede au monde. M. Grandisson a jugé à propos d'y mettre son Sceau. Je le priai de m'en laisser tirer cinquante Guinées, parce que j'avois fort peu d'argent sur moi. Il refusa d'y consentir. Son refus m'a jettée dans quelques embarras; mais c'est à votre bonté, Monsieur, que j'ai recours aujourd'hui.

Les deux Sœurs avouent de bonne foi, qu'elles s'endurcissoient à la vue de tout ce qui s'offroit à leurs yeux; & qu'elles se dirent l'une à l'autre, qu'il ne devoit pas être question d'indulgence pour une femme qui ne paroissoit pas s'y attendre elle-même. Qu'il y a de gloire dans la bonté, ma chere, soit qu'on la considere en elle-même, ou dans ses influences! Ces deux aimables Sœurs étoient bien éloignées, avant le retour de leur

Frere, d'être ce qu'elles sont aujourd'hui ; elles ne se lassent point elles-mêmes de le répéter.

Comptez, Madame, lui répondit Sir Charles, qu'on vous rendra justice. M. Grandisson s'est un peu livré à son ardeur naturelle ; mais il s'y est cru obligé dans une affaire de confiance. Vous pouvez avoir dans ce cabinet des lettres, des papiers, qui n'ont aucun rapport à nous : je leve le Scellé, & je vous laisse le soin de nous montrer ce qui doit être mis dans l'Inventaire. Je ne veux rien voir de plus. Elle offrit de tout exposer à la vue des deux Demoiselles. Oui, dit Miss Caroline ; & dans ce premier mouvement elle s'avançoit avec sa Sœur. Mais Sir Charles les prit toutes deux par la main, & les fit sortir avec lui, en répétant à Madame Oldham qu'elle pouvoit tout arranger à son gré, & qu'ils alloient l'attendre dans l'appartement voisin. Vous êtes extrêmement généreux, lui dit Miss Charlotte. Je souhaiterois du moins de l'être, répondit-il. Les Cabinets des femmes ne doivent-ils pas être sacrés ? D'ailleurs souvenez-vous de qui cette femme étoit la Gouvernante.

Quelques momens après, Madame Oldham vint, les larmes aux yeux, prier les Demoiselles & leur Frere de retourner dans le Cabinet. Ils y trouverent sur la table & sur les chaises quantité de papiers, de linges, de dentelles, qu'elle y avoit déployés. Ces papiers, Monsieur, vous appartiennent, dit-elle

à Sir Charles. J'avois ordre de les garder soigneusement. Pauvre femme ! elle n'osa nommer celui dont elle tenoit cet ordre. Sir Charles lui demanda si ce n'étoit pas un Testament. Je ne le crois pas, lui répondit-elle. On m'a dit qu'ils regardoient les Terres d'Irlande. Hélas ! ajouta-t-elle, en s'essuyant les yeux; je n'ai que trop de raisons de croire que le tems a manqué pour un Testament.

Je suppose, Madame Oldham, lui dit assez malignement Miss Charlottte, que vous avez pressé pour en obtenir un.

Elle convint qu'elle en avoit parlé plusieurs fois ; & Miss Caroline dit qu'elle n'en douroit point.

Sir Charles, interrompant ces ameres observations, déclara qu'un Testament lui paroissoit une des plus prudentes actions de la vie, & que dans cette idée il ne marchoit jamais sans le sien.

C'est ici, Monsieur, lui dit Madame Oldham en ouvrant un tiroir, qu'est mon argent, mes billets, & tout ce que j'ai pu ramasser ; par des voies, Monsieur, le Ciel m'en est témoin, qui ne me laissent craindre aucun reproche.

Puis-je demander, interrompit Miss Caroline, à quelle somme cela monte ? Sir Charles se hâta de répondre : Qu'importe, ma Sœur, Madame Oldham vous assure que tout est honnêtement acquis. Les deux Sœurs se dirent l'une à l'autre, comme elles me l'ont confessé ; oh ! nous n'en doutons pas. N'êtes-

vous pas surprise, Lucie, de l'obstination de leur haine? Je crains que mon Oncle ne croie ici son opinion bien justifiée, lorsqu'il assure qu'une des choses les plus difficiles du monde est de ramener à la raison une femme qui s'en écarte.

Je suppose, répondit Madame Oldham, que le tout peut monter à douze cens livres sterling. Elle regarda aussi-tôt les deux Demoiselles, comme si cet aveu lui eût fait craindre leur censure. Douze cens! dit Miss Charlotte. Hélas, ma Sœur! que nous aurions été contentes, si nous avions eu quelquefois autant de Schellings à partager entre nous! Sir Charles, que toutes ces réflexions chagrinoient, répondit qu'à l'âge où elles avoient été jusqu'alors, & dans la maison de leur Pere, elles n'avoient pas eu besoin de grosses sommes; mais qu'étant arrivées au tems de l'indépendance, il comptoit que leur fortune ne seroit pas bornée à douze cens livres sterlings. Elles le remercierent par une profonde révérence, mais sans en être moins persuadées que les épargnes de Madame Oldham étoient excessives. Devoient-elles oublier, chere Lucie, que cette pauvre femme avoit deux enfans, pour ne rien dire d'un troisieme?

Tremblante, comme les deux Sœurs l'avouent, elle continua de montrer un autre tiroir, qui contenoit, leur dit-elle, quelques présens. Mais elle ne les redemandoit pas, ajouta-t-elle; elle ne les avoit jamais desirés,

content; & prenant ses Sœurs à l'écart, il leur demanda si ce qu'il lui voyoit faire étoit venu de son propre mouvement? Il ajouta qu'il les prioit de dire que la proposition venoit d'elles-mêmes, pour ne pas lui donner occasion de penser qu'il y eût une femme au monde, qui pût prendre plaisir dans ces circonstances à faire admirer ses habits. Miss Charlotte, qui comprit le sens de cette réflexion, confessa aussi-tôt que Madame Oldham ne faisoit rien qu'à leur priere. Je me le persuade, reprit-il, & je juge qu'il en coute beaucoup à leur complaisance. Vous êtes vives, cheres Sœurs. Peut-être échappe-t-il quelque chose à votre attention. Quel plaisir pouvez-vous espérer de cette curiosité? Ne savez-vous pas ce que vous devez attendre ici de la magnificence & de la bonté d'une personne dont vous devez respecter la mémoire? Elles baisserent les yeux, en rougissant; & Madame Oldham fut priée de fermer l'armoire. La satisfaction qu'elle en eut fit assez voir combien elle avoit été mortifiée du premier ordre.

Ah! ma chere Lucie, il faut que vous me permettiez encore une fois de reprendre haleine.

Je n'ai qu'une crainte: c'est que Sir Charles Grandisson, avec toute la politesse qu'il a pour notre sexe, ne regarde les Femmes, en général, que comme des créatures fort méprisables. S'il est dans cette idée, je vou-

drois en être sûre; non-seulement pour le trouver blamable sur quelque point, mais pour me faire un plaisir de penser qu'il seroit convaincu de son erreur, s'il connoissoit ma Grand-maman & ma Tante. D'un autre côté, vous étonnez-vous que ses deux Sœurs, dont les exemples d'un tel Frere ont comme aggrandi l'ame, ne parlent de lui qu'avec une espece de transport? Miss Charlotte n'a-t-elle pas raison de mépriser ses Amans, lorsqu'elle les compare à lui?

Il est Dimanche. Nous apprenons que Sir Charles est à Londres, & qu'il n'y est que d'hier au soir. Oh! là-dessus, ses Sœurs sont plus fachées que moi. Quel prétexte aurois-je pour l'être? Mais je dis de lui, comme Mylady D.... il est si bon, qu'on souhaite d'être de ses amis. Et puis, vous savez qu'il est mon Frere.

LETTRE XL.

Miss Byron, à Miss Selby.

APrès avoir achevé la visite du Château, & mis l'ordre convenable à chaque partie, Sir Charles fit transporter par ses gens, dans l'appartement de Madame Oldham, tout ce qui appartenoit à cette femme. Ensuite, lui en ayant remis la clé, il ordonna qu'on lui prêtât toute l'assistance qu'elle pourroit

désirer pour le transport de ses effets, avec autant d'égards & d'attentions que s'il n'étoit point arrivé de changement dans la Famille. Telles furent ses expressions. Imaginez-vous les remercimens & les larmes de cette pauvre femme. Les cheres Sœurs laisserent échapper, apparemment, quelques marques de jalousie, du moins si l'on en juge par le discours qu'elles prêtent à leur Frere : vous devez regarder, leur dit-il, la justice que je rends à ceux qui ne peuvent rien me demander qu'à ce titre, comme un gage de ce que je veux faire pour deux Sœurs, auxquelles je dois, avec la justice, tous les sentimens d'une tendre amitié. Vous en auriez déja ressenti les effets, si je n'avois appréhendé que la prudence ne resserrât trop mes intentions. Aussi-tôt que je connoîtrai ce que je puis, je ne perdrai pas un moment; & je ne mets point de bornes à vos espérances. Comptez que je les surpasserai, si j'en ai le pouvoir.

Mes cheres Sœurs, continua-t-il, en leur serrant à toutes deux la main, je suis faché qu'avec tant d'élévation d'esprit, vous soyez demeurées sous ma conduite. La meilleure des Meres l'avoit toujours appréhendé. Mais aussi-tôt qu'il dépendra de moi, je vous mettrai dans une indépendance absolue de votre Frere; & vous n'aurez à répondre de vos actions qu'à vous-mêmes.

Elles ne répondirent d'abord que par des

pleurs. Ensuite Miss Caroline protesta qu'elles feroient toutes deux leur bonheur, de vivre sous la conduite d'un Frere tel que lui. A l'égard de l'*élévation*... elle ne put achever. Mais Charlotte, continuant pour elle, assura son Frere qu'elles n'avoient rien dans l'esprit & dans le cœur qu'elles ne fussent prêtes à faire dépendre de ses lumiéres & de son amitié. Ce qui regarde le cœur, répliqu'a-t-il en souriant, sera traité dans d'autres circonstances. Je prierai Caroline de me déclarer ses inclinations, & Charlotte de m'apprendre les siennes. Faites fond, toutes deux, sur le désir que j'ai de vous voir heureuses. Elles ne m'ont pas dit qu'elles se jetterent toutes deux à son cou; mais je me figure qu'elles le firent, avec une égale tendresse.

En quittant Madame Oldham, pour se rendre avec ses Sœurs au Château de Grandisson, il lui demanda quelles étoient ses vues pour elle-même. L'infortune, lui dit-il, donne droit aux bons offices de ceux qui sont dans une situation plus douce. Lorsque vous vous serez fixée, apprenez-moi dans quel lieu: & si vous m'informez de l'état de vos affaires, & des mesures que vous voulez prendre en faveur de ceux à qui vous devez vos premiers soins, la confiance que vous aurez pour moi ne sera point inutile.

Et de grace, n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre ici; quelle fut la réponse de Ma-

dame Oldham? Comment reçut-elle ce discours?

Notre chere Henriette, a répondu Miss Charlotte, prend un étrange intérêt à l'Histoire de Madame Oldham. Il faut satisfaire son empressement. Mais.... elle pleura beaucoup, comme vous n'en doutez pas. Elle joignit les mains. Elle se mit même à genoux, pour prier le Ciel de le bénir, lui & tout ce qui lui appartenoit. Elle ne pouvoit faire autrement.

Voyez, Lucie! Mais je demande à tout le monde si je suis blâmable. La plus rigoureuse vertu défend-elle d'être attendrie d'une histoire de cette nature? N'inspire-t-elle pas elle-même de la pitié pour ceux qui ont eu le malheur d'oublier leur devoir? Oui, j'en suis sûre; & je ne le sais pas moins que Sir Grandisson; & tous mes chers Parens en jugent de même. Je me regardois, il n'y a pas long-tems, comme une fille fort médiocre, en comparaison de ces deux Sœurs: mais je commence à croire que je les vaux sur plusieurs points. A la vérité, elles n'ont point une Grand-maman, une Tante, telles que j'ai le bonheur d'en avoir. Elles ont perdu dans leur enfance, une excellente Mere; & leur Frere n'est pas ici depuis long-tems. Son mérite, qui est venu répandre tout d'un coup le plus vif éclat, produit l'effet du Soleil, pour faire observer des taches & des imperfections, qu'on auroit eu peine à découvrir avant son retour.

Sir Charles engagea Madame Oldham à lui donner par écrit ce qu'elle se proposoit de faire pour elle-même, & pour ceux qui demeuroient livrés à ses soins. Elle ne différa pas long-tems à lui donner cette satisfaction. Son dessein, lui écrivit-elle, étoit de se retirer à Londres, pour l'éducation de ses fils; de changer en argent comptant ses meubles, ses diamans, ses habits, & tout ce qui lui paroissoit désormais au-dessus de sa situation; de mener une vie retirée, & de ne se lier qu'avec des gens de bien. Elle joignit à ce tableau, un mémoire de tout ce qu'elle possédoit. Les deux Sœurs ignorent encore à quoi son bien peut monter: mais elles savent que leur frere lui fait une pension annuelle, en faveur des deux Enfans qu'elle a eus de Sir Thomas; & vraisemblablement ses faveurs croitront pour eux, lorsqu'ils seront en état d'entrer dans le monde.

Il trouva tout en fort bon ordre, au Château de Grandisson. Mais il y étoit attendu par les deux Intendans de son Pere, qui lui causerent le plus d'embarras. Sa pénétration lui fit bientôt reconnoître que leurs comptes avoient été faits de concert, avec si peu d'attention de la part de Sir Thomas, qu'il les avoit abandonnés tous deux à l'inspection l'un de l'autre. Il entreprit d'examiner lui-même tous leurs Mémoires; & quoiqu'il leur passât plusieurs articles douteux ou mal éclaircis, il les força de reconnoître que la

balance étoit beaucoup plus grande en sa faveur, qu'ils ne l'avoient réprésentée. L'usage qu'il fit de cette découverte fut de dire à ses Sœurs, que leur Pere avoit été moins prodigue qu'on ne se l'imaginoit.

Dans ses discussions avec Filmer, non-seulement il découvrit le Traité qui regardoit Miss Orban, mais on trouva des prétextes pour faire paroître devant lui cette jeune personne. Elle s'y présenta, peut-être avec des vues plus innocentes que ceux qui l'amenoient. Il admira sa beauté; il en fit même l'éloge à ses Sœurs; mais lorsque la Mere & les deux Tantes eurent observé que son admiration n'alloit pas plus loin que celle qu'on a pour un beau tableau, elles revinrent aux engagemens de Sir Thomas, qu'elles voulurent faire passer pour une promesse formelle de mariage: & deux Lettres, qui furent produites, donnoient beaucoup de vraisemblance à cette supposition. Sir Charles en fut vivement affligé, pour l'honneur de son Pere; sur tout en reconnoissant qu'il avoit la tête & le cœur pleins de ce systême, dans le dernier voyage qu'il avoit fait à sa Terre d'Essex. Filmer lui proposa une conférence chez les deux Tantes. Il y consentit pour éviter l'éclat. Mais avant toute explication, il demanda un quart d'heure d'entretien particulier avec Miss Orban. Comme il avoit affecté de louer beaucoup ses agrémens naturels, les Tantes se flatterent qu'ils commençoient à faire

une forte impreſſion ſur ſon cœur, & donnerent à leur Niéce des leçons qui répondoient à cette eſpérance. Mais au lieu d'éprouver le pouvoir de ſes charmes, il employa le tems à tirer d'elle pluſieurs aveux, qui lui firent connoître toute la baſſeſſe de cette famille. En reparoiſſant avec la jeune fille, qu'il conduiſoit par la main, il fit à ſa Mere des reproches ſi vifs, du rolle qu'elle étoit venue jouer dans cette infâme entrepriſe, qu'elle tomba évanouie à ſes pieds. Les Tantes furent épouvantées. Leur Niéce pleura, & promit au Ciel de s'aſſujettir aux loix de l'honneur.

Sir Charles leur propoſa de lui rendre les deux Lettres de ſon Pere, & d'enſevelir cette affaire dans un éternel oubli, en promettant, à ces conditions, de donner mille Guinées à Miſs Orban, lorſqu'elle trouveroit l'occaſion de s'établir par un mariage honnête. Filmer vouloit ſe purger de la part qu'il avoit eue aux plus noires circonſtances du complot; mais Sir Charles, qui ne cherchoit point à le déshonorer, lui déclara qu'il l'abandonnoit à ſa conſcience. Les objections qu'il avoit trouvées contre ſes comptes, ne pouvant être éclaircies qu'en Irlande, il en fit le voyage avec lui; & là, s'étant ſatisfait par ſes propres yeux, il le congédia de ſon ſervice, avec plus de nobleſſe & de bonté qu'il n'en devoit à tant de preuves d'injuſtice & de corruption.

A ſon retour, il apprit que Miſs Orban

étoit attaquée de la petite vérole; & loin de la plaindre, il jugea que cette disgrace étoit pour elle une faveur du Ciel. En effet, quoique son visage ait trop souffert pour lui laisser des prétentions à la beauté, il lui est resté assez d'agrémens pour plaire à un honnête Marchand de Londres, qu'elle s'est crue fort heureuse d'épouser, & dont elle est adorée. Sir Charles lui a fait remettre la somme qu'il lui avoit promise, & cent guinées de plus pour ses habits. Une partie de son bonheur, & de celui de son Mari, consiste à se trouver délivrés des deux Tantes, qui ont regardé cette alliance comme une disgrace pour leur famille; & la Mere même est retournée en Irlande, avec aussi peu de satisfaction.

Pendant le cours de toutes ces affaires, Sir Charles n'oublia point les anciennes propositions de mariage que son Pere avoit reçues pour lui, & qu'il l'avoit prié de suspendre. Il vit les deux Seigneurs, qui lui avoient fait des offres. Ses Sœurs savent seulement que le Traité fut entiérement rompu dans cette premiere visite; cependant il ne cesse point de parler de cette famille, avec la plus haute distinction; & personne n'ignore que la jeune personne, qu'on lui proposoit, conserve pour lui des sentimens fort tendres. Miss Grandisson lui ayant dit un jour qu'elle ne désespéroit pas de voir renouer cette affaire, sa réponse fut, qu'il ne pouvoit rien désirer de plus honorable,

mais que c'étoit une chose impossible. Que ne donnerois-je pas pour savoir d'où vient cette impossibilité? Ah Lucie.... Mais je ne sais ce que je voulois ajouter. C'est ce qui arrive à toutes les folles, & je commence à me croire du nombre.

Sir Charles ne manqua point, en arrivant en Angleterre, de rendre ses devoirs à Mylord W. son Oncle maternel, qui faisoit sa demeure dans une Terre proche de Windsor. Je vous ai dit que Mylord avoit conçu de fâcheuses préventions contre lui, par la seule raison qu'il étoit aimé de son Pere, pour lequel ce Seigneur avoit toujours eu de l'aversion. Leur premiere entrevue fut non-seulement d'une froideur extrême de la part de l'Oncle; mais accompagnée d'explications si offensantes pour la mémoire du Mort, que le jeune Chevalier, dans le partage de ses sentimens, eut besoin de toute sa modération pour se contenir. Mais il sut allier, avec tant de prudence & de grace, la fermeté qu'il devoit à la défense de son Pere, & son respect pour le frere de sa Mere, que Mylord ne pouvant résister aux charmes de l'esprit & de la vertu, le serra dans ses bras, lui promit toute sa tendresse, & lui prédit qu'il seroit un grand homme.

Vous avez lu dans une de mes Lettres, que Sir Charles partant de Florence, pour venir attendre à Paris la permission de repasser en Angleterre, avoit laissé Miss Jervin sa

Pupile en Italie, sous la garde du Docteur Barlet. Il ne tarda point à les faire revenir tous deux. Miss Jervin fut confiée aux soins d'une prudente & vertueuse Veuve, qui a trois filles bien élevées ; & quelquefois elle obtient la liberté de passer quelques jours à la Campagne avec les Sœurs de Sir Charles, qui ont conçu pour elle une très-vive affection. Depuis quelques jours elle me sollicite de lui procurer ce qu'elle nomme le bonheur de sa vie, qui est de demeurer constamment avec Miss Charlotte Grandisson ; & j'entreprendrai volontiers de lui faire un plaisir, pour lequel je ne vois d'éloignement à personne. Outre l'espérance de se perfectionner dans une Ecole si noble, elle a besoin, dit-elle, d'une protection plus forte que celle de sa Gouvernante & de ses Filles, pour se défendre des entreprises d'une Mere dangereuse, qui cherche l'occasion de la faire enlever. Il faut vous apprendre en peu de mots l'histoire de Miss Jervin. Elle avoit le meilleur de tous les Peres ; mais sa Mere est une des plus méchantes femmes du monde. On lui attribue tous les vices. Je vous ai dit que ses excès d'ivrognerie & d'incontinence avoient forcé son Mari de quitter l'Angleterre, pour s'en délivrer. Cependant elle veut que sa Fille soit commise à sa garde ; c'est ce qui pourroit arriver de plus terrible pour une jeune personne, qui n'a rien que d'aimable dans la figure & les inclinations. Sir Charles a déja eu quelques démêlés avec cette redou-

table Mere, & s'attend de sa part à d'autres embarras. Miss Emilie Jervin est une riche héritiere. On fait monter sa fortune à cinquante mille livres sterling. Son Pere faisoit un grand commerce en Italie & dans les échelles du Levant; & depuis sa mort, Sir Charles a trouvé le moyen d'augmenter ce qu'il a laissé, par le recouvrement de plusieurs grosses sommes, qu'elle auroit perdues avec un Tuteur moins éclairé.

Quel nouveau monde s'est ouvert pour moi, chere Lucie, depuis les liaisons dans lesquelles je suis entrée avec cette famille! Fasse le Ciel que votre Henriette ne les paie pas trop cher! C'est ce qu'elle doit craindre, lui répondrez-vous, si son malheur l'engageoit dans une passion sans espoir.

Mylord L... revint d'Ecosse deux ou trois mois après le retour de Sir Charles en Angleterre. Sa premiere visite fut au château de Grandisson, où le jeune Chevalier, ayant reçu de lui-même la déclaration de ses sentimens, & ne pouvant douter de ceux de sa Sœur, se fit un bonheur suprême de l'introduire auprès d'elle, & de joindre leurs mains, en les tenant serrées dans les siennes. Faites-moi l'honneur, dit-il à Mylord, de me regarder dès ce moment comme un Frere. Il est vrai, comme je l'ai reconnu, que mon Pere étoit un peu embarrassé dans ses affaires. Ne doutez pas qu'il n'eût de la tendresse pour ses Filles; mais peut-être craignoit-il qu'elles

ne pensassent trop tôt à se procurer une autre protection que la sienne. S'il avoit assez vécu pour mettre de l'ordre dans son bien, je suis persuadé qu'il auroit cherché à les rendre heureuses. Il m'a laissé ce devoir à remplir, & j'en veux faire mon premier soin.

Miss Caroline ne put trouver d'expressions dans l'excès de sa joie, & les larmes de Mylord sembloient prêtes à se faire un passage. Mon Pere, continua Sir Charles, m'a communiqué dans une de ses Lettres l'état des affaires de Mylord. Mon zele ne peut être mieux employé qu'à servir mon Frere. Promettez, Mylord, engagez, faites des entreprises. Le Frere se charge d'aider à votre fortune, & la Sœur de vous rendre heureux. Miss Charlotte fut si touchée de cette scene, que levant les mains & les yeux, elle pria le Ciel de rendre le pouvoir de son Frere égal à ses sentimens. Alors, dit-elle, le monde entier se ressentiroit de sa bonté ou de son exemple.

Vous étonnerez-vous, chere Lucie, que Mylord L... & les deux Sœurs ne puissent contenir les transports de leur reconnoissance, lorsqu'on leur parle d'un Frere dont ils ont reçu tant de bienfaits ?

Deux mois avant le mariage, Sir Charles mit entre les mains de Miss Caroline un papier cacheté de ses armes. Vous trouverez ici, lui dit-il, ce que vous auriez reçu, sans doute, de la bonté d'un Pere, si l'état de ses affaires l'eût permis, & ce que Mylady Gran-

disson l'auroit engagé à faire pour vous, si le Ciel nous eût conservé plus long-tems une si bonne Mere. Lorsque vous vous donnerez d'une main à Mylord L . . . faites-lui ce présent de l'autre; & que toute sa reconnoissance tombe sur vous. Je ne fais que mon devoir. Je crois remplir un article du Testament de mon Pere, tel que je me figure qu'il l'auroit fait, si la mort lui en avoit laissé le tems.

Après avoir tendrement embrassé sa Sœur, il sortit, avant qu'elle eût ouvert le papier. Elle y trouva la somme de dix mille livres sterling en Billets de Banque. Dans le premier mouvement de son cœur elle se jetta sur un Fauteuil, où elle fut quelque tems sans avoir la force de se remuer. Ensuite, revenant à elle-même, elle se hâta de chercher son Frere. On lui dit qu'il étoit dans l'Appartement de sa Sœur. Elle ne l'y trouva point; mais elle fut surprise de trouver Miss Charlotte en pleurs. Sir Charles venoit de la quitter. Que vois-je? lui dit-elle; quels sont les chagrins de ma chere Charlotte? O quel Frere! lui répondit l'autre. Il est impossible de soutenir tant de bonté. Voyez cet acte. Lisez le papier qui est dessus. Miss Caroline prit un billet, qui contenoit ce qui suit:

„ Je viens de remettre à Caroline la somme „ que je l'ai cru en droit d'attendre de la „ bonté de mon Pere & de la situation de „ notre Famille, s'il eût vécu assez long-tems „ pour nous faire connoître ses dernieres vo- „ lontés. Comme je n'ai pas moins de con-

„ fiance à la diſcrétion de ma chere Char-
„ lotte, elle trouvera dans l'acte que je lui
„ laiſſe ici, ſa fortune & ſon indépendance
„ aſſurées d'une maniere irrévocable, ſuivant
„ les droits dans leſquels je reconnois qu'elle
„ eſt entrée depuis la mort de mon Pere. La
„ qualité d'Exécuteur, qui eſt la ſeule que je
„ prétens dans cette occaſion, ne me laiſſe
„ point d'autre mérite que celui d'avoir rem-
„ pli les intentions des Auteurs de notre naiſ-
„ ſance, telles qu'on doit juſtement les ſup-
„ poſer. Chériſſez donc leur mémoire. Sou-
„ venez-vous, dans le choix d'un Mari, que
„ c'eſt le nom de Grandiſſon que vous chan-
„ gerez pour un autre. Cependant, avec tout
„ mon orgueil, qu'eſt-ce qu'un nom ? C'eſt
„ l'homme, qui doit être digne de vous.
„ Quel que ſoit celui ſur lequel vous ferez
„ tomber votre choix, je l'embraſſerai avec
„ tous les ſentimens d'un Frere.

CHARLES GRANDISSON.

L'acte étoit pour la même ſomme qu'il avoit donnée à Miſs Caroline, & portoit intérêt juſqu'au mariage de Charlotte, qui devoit alors la toucher comme ſa Sœur. Elles ſe féliciterent toutes deux avec des larmes de tendreſſe & de joie. Caroline trouva ſon Frere ; mais, en approchant de lui, elle ne put prononcer un mot du remerciment, qu'elle avoit médité. Elle prit ſa main, qu'elle ſerra long-tems contre ſes levres, en le béniſſant de cœur, mais ſans retrouver la force

d'exprimer autrement sa reconnoissance. Dans le tems qu'il l'embrassoit & qu'il la prioit de s'asseoir, Charlotte entra pour se livrer aux transports des mêmes sentimens. Il la plaça près de sa Sœur; & tirant un Fauteuil, sur lequel il s'assit vis-à-vis d'elles, il leur prit une main à chacune, & leur tint ce discours à voix basse, comme s'il eût appréhendé d'être entendu par d'autres témoins de ses bienfaits : " Vous êtes trop sensibles, » mes cheres Sœurs, à ces justes témoignages » de la tendresse d'un Frere. Il a plu au Ciel » de nous enlever les respectables personnes à » qui nous devons le jour. Nous sommes » entre nous plus que des Freres & des Sœurs, » puisque nous devons nous tenir lieu des » chers Parens qui nous manquent. Ne con- » sidérez d'ailleurs en moi que le Ministre » d'une volonté, qui devoit s'expliquer par » un Testament, & qui l'auroit fait sans » doute, si le tems l'eût permis. Ma situation » est plus aisée que je ne m'y étois attendu; » & plus, j'ose le dire, par les arrangemens » que j'ai pris depuis mon retour, que mon » Pere ne se l'imaginoit lui-même. Je ne pou- » vois faire moins pour vous, puisque j'ai pu » ce que j'ai fait. Vous ne savez pas combien » vous m'obligerez, si vous ne me parlez » jamais d'autre reconnoissance que de celle » que je veux mériter par mon affection. Et » permettez que je vous le représente; me » faire trop connoître que vous ne regardez » pas ce que j'ai fait comme un devoir, ce ne

„ feroit point agir avec la dignité qui con-
„ vient à mes Sœurs.

O chere Lucie! priez ma Tante de me faire préparer mon appartement au château de Selby. Il est impossible de vivre dans le torrent de gloire qui rayonne autour de cet admirable mortel! Mais, pour se soutenir, il semble qu'on peut lui trouver un défaut. Il l'avoue lui-même. Cependant son aveu ne le justifie-t-il pas? Oh non! car il ne paroît point qu'il pense à s'en corriger. Ce défaut est l'orgueil. Ne remarquez-vous pas quelle idée il attache quelquefois à son nom, & de quel ton il parle de la dignité qui convient à ses Sœurs? Quelle fierté! O chere Lucie! il est trop plein de ce qu'il se doit, & de ce qu'il doit aussi à l'éclat de sa fortune. Que puis-je dire? Je sais néanmoins qu'il feroit son étude de le rendre heureux... Grace, grace, mon cher Oncle! ou plutôt Lucie, passez absolument sur cette ligne.

Sir Charles, huit mois après la mort de son Pere, donna de sa propre main Miss Caroline à Mylord L... Elle partit avec son Mari pour l'Ecosse, où elle a joui pendant quelque tems de l'admiration & des caresses de sa nouvelle famille. Quel bonheur pour moi, que la nouvelle de leur retour ait conduit Sir Charles & Miss Charlotte à Colnebroke, pour y disposer tout à leur réception!

Dans leur voyage d'Ecosse, Sir Charles les accompagna jusqu'à Yorck, où il passa quelques jours chez sa Tante Eléonore Gran-

diſſon, qui mène une vie privée dans le célibat. Ce qu'elle avoit appris de ſes grandes qualités, par les lettres de ſes Sœurs, lui donnoit une vive impatience de voir un ſi cher Neveu.

Combien d'autres récits n'ai-je pas à vous faire de cet homme *étrange* ? car il faut que je lui donne des noms auſſi étranges que lui. J'ai demandé l'hiſtoire du Docteur Barlet ; les deux Sœurs m'ont répondu que ne la ſachant point entiérement, elles me renvoyoient au Docteur même. Cependant elles croient en ſavoir aſſez, pour le reſpecter comme le plus ſage & le plus vertueux des hommes. Elles ſont perſuadées qu'il connoît tous les ſecrets du cœur de Sir Charles. N'eſt-il pas étonnant que les ſecrets de Sir Charles ſoient ſi profonds ? Il n'y a rien néanmoins de ſi rebutant dans Sir Charles & dans le Docteur, qu'on ne puiſſe leur faire quelques innocentes queſtions. Il eſt vrai que je ne ſuis pas curieuſe. Pourquoi le ſerois-je plus que ſes Sœurs ? Mais je crois qu'il eſt difficile de ſe trouver dans une famille d'un mérite extraordinaire, ſans deſirer un peu d'éclairciſſement ſur tout ce qui lui appartient ; & lorſque cette curioſité n'a point d'autre motif que l'envie d'applaudir & d'imiter, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup de reproche à craindre.

J'ai fini l'Hiſtoire que je vous avois promiſe, en la reſſerrant autant que je l'ai pu, & ne ceſſant point d'écrire nuit & jour, autant ſur le récit des deux Dames, qui voyoient

combien j'avois cette entreprise à cœur, qu'avec le secours des Mémoires qu'elles ont gardés de la plûpart des principales circonstances. Quelques mots à présent sur les situations actuelles. Sir Charles est encore absent, chere Lucie. Il est néanmoins Lundi. Fort bien. Sir Charles a fait faire ses excuses par son Cousin Grandisson, qui vint hier nous voir avec M. Revès, & qui s'en retourna le soir. Je le crois fort occupé sans doute. Il sera ici demain, si j'ai bien entendu. Ses excuses ont été pour ses Sœurs & pour Mylord L... Je suis bien aise qu'il n'ait pas pris avec moi l'air important de m'en faire sur son absence.

Miss Charlotte se plaint que je manque d'ouverture pour elle. Elle dit que son dessein est de s'ouvrir librement à moi; mais qu'étant dans des embarras où je ne puis être, elle souhaite que je commence, parce qu'elle ne sait elle-même par où commencer. Je n'entreprens point de deviner quels peuvent être ses embarras. Ce que je sais, c'est qu'il ne me convient point de dire à une Sœur, dont je connois la faveur déclarée pour une autre femme, que j'ai des sentimens particuliers pour son Frere; du moins avant que d'être bien sûre qu'il en eût aussi pour moi. D'ailleurs Mylady L..., qu'il faudroit mettre aussi dans ma confidence, ne cache rien à son Mari. Il est vrai que de tous les hommes que je connois, sans en excepter mon Oncle, il est celui auquel j'aurois moins de peine à confier mes secrets. Mais en ai-je réellement, ma

ma chere Lucie ? c'en est un pour moi-même, & qui ne doit jamais être révélé, que d'aimer un homme dont je n'ai jamais reçu la moindre déclaration d'amour.

LETTRE XLI.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Lundi 13 de Mars.

IL faut vous dire à présent en faveur de qui les deux Sœurs donnent leur suffrage. C'est Mylady Anne S... Fille unique du Comte de S... Il paroît qu'elle jouit déja d'une grosse fortune, indépendante de son Pere, dont elle attend encore plus. Elle a fait annoncer, pour aujourd'hui même, une visite aux deux Sœurs. J'y consens. C'est sans doute une personne charmante. C'est un esprit supérieur. C'est tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Mais je doute, ma chere, si je souhaite sincérement de la trouver digne de ces éloges. Quoi ? l'Amour, s'il faut avouer qu'il ait quelque pouvoir sur moi, l'amour est-il capable de rétrecir le cœur ? Je ne sais si lors qu'il est incertain & qu'il n'est que d'un côté, il n'a pas un peu d'affinité avec la jalousie, l'envie, & la dissimulation. Mais je n'en serai pas moins fidele à mon éducation, aux exemples que j'ai reçus, quels que puissent être les vœux de

mon cœur, aussi long-tems que je serai dans l'incertitude. Je suis sure que si je voyois prendre un engagement au Chevalier Grandisson, je respecterois son heureuse femme, & je souhaiterois à l'un & à l'autre toutes les félicités qu'on peut espérer dans ce monde. Je le désavouerois ce cœur, si j'y trouvois d'autres sentimens.

Les deux Dames se sont attachées à M. Grandisson, pour découvrir les affaires qui conduisent si souvent Sir Charles à Cantorbery. Mais en avouant qu'on ne l'oblige point au secret, il ne laisse pas de les tenir en suspens par un badinage affecté, & par des avantures qui sentent beaucoup le Roman. Il est question, s'il faut l'en croire, d'une très-belle femme dont Sir Charles est aimé, & pour laquelle il n'a pas moins d'amour, mais sans aucun rapport au mariage. Ce M. Grandisson ménage peu la vérité, & ne fait pas scrupule d'employer des termes solemnels, quoique prononcés d'un air badin, pour causer de l'embarras par des récits peu vrai-semblables; & le Mauvais-plaisant rit alors sans mesure, de l'incertitude où il jette ceux qui l'écoutent. Quelles frivoles créatures que les petits Maîtres! Quelle idée doivent-ils avoir des femmes! & qu'elles sont folles, en effet, de se prêter à des extravagances, dont le ridicule retombe ordinairement sur elles!

Cet homme important trouva hier au soir l'occasion de m'entretenir seule, & me pria

fort sérieusement d'agréer ses soins. J'en fus très-mauvais gré aux deux Sœurs, car je jugeai qu'elles ne m'avoient laissée seule avec lui que pour favoriser son dessein. Serois-je tombée si bas dans leur esprit, dis-je en moi-même, qu'elles me crussent propre à devenir la femme du seul homme que je méprise dans leur famille; & cela parce que je n'ai pas la fortune de Mylady Anne S...? Je saurai ce qu'elles pensent là-dessus; & quoiqu'à leur priere j'aie déclaré à M. Reves que je demeurerois ici plus long-tems que je ne me l'étois proposé, je retournerai à la Ville aussi-tôt qu'il sera possible. Quelque fiéres qu'elles puissent être de leur Nom; ajoutois-je dans mon ressentiment, le nom seul n'en impose pas aux yeux d'Henriette Byron. Je suis aussi fiére qu'elles. . . . . .

Sans leur faire connoître ce qui se passoit dans mon esprit, j'ai saisi le premier moment pour leur parler de la déclaration de leur Cousin. Elles m'ont paru fort choquées de sa hardiesse, & Miss Charlotte a juré de s'en expliquer avec lui. Elle s'étonne de cette présomption. A la vérité, malgré toutes les folies de sa jeunesse, il lui reste de fort grands biens; mais c'est, dit-elle, une confiance insupportable, dans un homme de si mauvaises mœurs, de se croire en droit d'aspirer... à votre Henriette, chere Lucie. Ainsi pensent d'elle Miss Charlotte Grandisson & sa Sœur, de quelque maniere que vous en pensiez, vous-même, dans un

tems qui est celui de son humiliation. C'est alors que je leur ai confessé le dessein que j'avois, de partir à cette occasion. Elles ont fait chercher sur le champ leur Cousin; & l'explication, qu'elles ont eue avec lui, doit avoir été fort vive, puisqu'il leur a promis de ne jamais donner sujet aux mêmes plaintes. Il leur a dit qu'au fond il n'avoit pas une forte passion pour le mariage, & qu'il avoit long-tems balancé avant que de se déterminer à faire une déclaration si sérieuse; mais que se croyant menacé, néanmoins, de courber un jour la tête sous le joug, il avoit jugé qu'il ne trouveroit jamais de femme avec laquelle il pût espérer plus de bonheur qu'avec moi.

Vous conclurez, ma chere, de la démarche de M. Grandisson, qu'on n'a dans cette Famille aucune pensée d'une autre nature. Ce qui me cause, peut-être, un peu plus de regret que je n'en aurois autrement, c'est que je vous vois, à tous, tant d'estime & d'affection pour le plus grand... oui, le plus grand des hommes, parce qu'il est le meilleur. Il est fort heureux, pour une jeune fille, que le goût de tous ses Parens se rencontre avec le sien. Mais il ne faut pas espérer l'impossible. Je verrai bientôt quel est donc le mérite de cette Mylady Anne. Si ma fortune... Réellement, ma chere, quand je serois la premiere Princesse de la terre, je ne désirerois pas d'autre homme, si je pouvois l'obtenir; malheu-

reusement, je ne suis que la pauvre Henriette Byron ! Depuis samedi, la Comtesse de D... a pris sans doute des mesures qui n'apporteront plus de trouble à ma résolution. C'en est fait, chere Lucie. Je ne penserai jamais autrement. Je ne puis, je ne dois, & par conséquent je ne veux pas donner ma main à qui que ce soit au monde, tandis que je me sens dans le cœur une préférence déclarée pour un autre. Reconnoissance, justice, vertu, décence, tout m'en fait une loi que je ne violerai jamais.

Cependant, comme je ne vois pas une ombre d'espérance, j'ai commencé à tenter la conquête, dirai-je de mon inutile passion ? Hé bien, qu'on donne ce nom à mes sentimens, si c'est celui qui leur convient. *Un Enfant en Amour* ne s'y tromperoit pas ; vous savez que c'est le reproche qu'on m'a fait. Quoiqu'inutile, parce qu'elle est sans espérance, je ne rougirai pas de l'avouer. N'ai-je pas pour moi la raison, la vertu, la délicatesse ? Est-ce la figure que j'aime, si ce que je sens est de l'amour ? Non, c'est la bonté, la générosité, la véritable politesse, qui ont triomphé de mon cœur. Qu'aurois-je donc à rougir ? Cependant je ne puis me défendre quelquefois d'un peu de honte.

Les deux Sœurs me pressent toujours de leur lire plusieurs endroits de mes Lettres, avant que je les fasse partir pour le Château de Selby ; mais elles ont la générosité de ne

pas se plaindre, lorsque je passe sur quelques lignes, & même sur des pages entieres; c'est leur faire juger néanmoins que je dissimule quelque chose. D'accord. Elles ne me trouveront jamais de bassesse, ma chere Lucie.

Fort bien. Mylady Anne S.... a fait ici sa visite, & vient de partir. C'est une personne fort agréable. Je ne puis lui refuser cette justice; & si elle étoit actuellement Mylady Grandisson, je crois que je pourrois la respecter. Je le crois sans doute. Mais, chere Lucie! que j'étois heureuse avant mon voyage de Londres!...

On s'est long-tems entretenu de Sir Charles. Mylady Anne n'a pas fait difficulté d'avouer qu'elle le regarde comme le plus bel homme qu'elle ait vu de sa vie. Elle est amoureuse, dit-elle, de son excellent caractere. Elle ne va nulle part où elle n'entende son éloge. L'affaire de Sir Hargrave, dont elle avoit entendu parler, lui a donné occasion de me faire mille complimens. Elle a même ajouté, qu'ayant appris que j'étois à Colnebroke, l'espérance de me voir avoit eu beaucoup de part à sa visite. Je crois lui avoir entendu dire à l'oreille de Miss Grandisson, que j'étois la plus jolie *créature* qu'elle eut jamais vue. C'est le terme dont elle s'est servie. Nous sommes toutes des créatures, je n'en disconviens pas: mais je vous avoue que ce mot ne m'a jamais paru

si choquant que dans la bouche de Mylady Anne.

On m'apporte à ce moment la Lettre de ma Tante, sur ce qui s'est passé entre elle & la Comtesse de D... Ainsi, chere & bonne Comtesse, vous êtes partie fort chagrine! j'en suis affligée. Mais ma Tante m'assure que vous êtes d'ailleurs contente de moi, & que vous louez du moins ma franchise: c'est un éloge que je crois mériter. Je suis charmée que cette aimable Dame désespere de vaincre ma prévention en faveur d'un autre; ce sentiment est digne d'elle & de son Fils. Je ne cesserai jamais de la respecter. Graces au Ciel, cette affaire me paroît terminée.

Ma Tante regrette l'incertitude où je suis. Mais ne m'a-t-elle pas dit elle-même que Sir Charles Grandisson étoit trop riche, possédoit trop d'avantages, & que sur ce point, il étoit par rapport à nous ce que le Public est pour les personnes privées? Je ne vois donc rien à regretter. Pourquoi le terme d'incertitude? Soyons certains, & tout est fini. Ses Sœurs en peuvent badiner, me parler de quelque heureux homme en Northampton-Shire, comme si elles me disoient, vous ne devez point penser à mon Frere; me répéter que Mylady Anne S... est une très-riche Héritiere, ce qui est me dire, en d'autres termes: quelle peut-être votre espérance, Henriette Byron? Rien ne me

touche si peu. Ce Monde n'est qu'un passage, un passage fort court, qui conduit à une meilleure vie. Je ne m'en efforcerai pas moins de continuer ma course, & peut-être avec plus d'empressement pour arriver au terme.

En un mot, dans les dispositions où je suis, il n'y a qu'un homme au monde, à qui je puisse désirer honnêtement d'appartenir. Je n'y vois aucune apparence. Il ne me reste donc nécessairement que le parti d'un éternel Célibat. J'en fais le vœu. Où est le mal, ma chere? N'en aurai-je pas moins d'inquiétude & de soins? La grace que je demande à tous mes chers Parens, est de ne me jamais parler de mariage.

LETTRE XLII.

Miss BYRON, à Miss SELBY.

Mardi 14 Mars.

ENfin Sir Charles est de retour. Il est venu avec le Docteur Barlet. Ma Philosophie retombe dans un grand danger, du moins jusqu'à ce qu'elle ait le tems de se fortifier par mes réflexions. Je prévois qu'à la fin, il faudra prendre le parti de chercher un azile au Château de Selby.

Je n'entends pas un mot, à présent, qui ne me semble mériter d'être répété. N'es-

pérez pas néanmoins que je puisse vous représenter combien sa présence anime une compagnie. Mais prenez-en quelques traits, que je recueillerai par lambeaux.

Nous comptions, lui a dit Mylord L.... à son arrivée, sur le plaisir de vous voir plutôt. J'étois de cœur avec vous, Mylord, lui a-t-il répondu; & prenant ma main, pour s'asseoir près de moi, mon impatience augmentoit, a-t-il ajouté, par le désir de partager promptement avec vous l'honneur de voir Miss Byron.

Pourquoi me prendre la main? Mais le nom de Frere pouvoit autoriser cette liberté.

Il a continué. Je me suis trouvé engagé, pendant la plus grande partie de la semaine, dans un fort triste office, comme M. Grandisson a pu vous le raconter. Je ne suis revenu à Londres que samedi, & j'y ai trouvé un Billet de Sir Hargrave Pollexfen, qui s'invitoit à dîner chez moi le lendemain, avec MM. Merceda, Bagenhall & Jordan. Mais quelques affaires m'ayant obligé de remettre la partie au jour suivant, vous ne devineriez pas, Miss Byron, à quoi elle nous a conduits: à faire ensemble le petit voyage de Padington, pour y rendre une visite à Madame Aubery.

J'ai tressailli; j'ai tremblé même, en me rappellant ce que j'avois souffert dans ce lieu.

Sir Charles a continué de nous apprendre qu'il avoit engagé Sir Hargrave, avec

quelque difficulté néanmoins, à lui donner un ordre pour le payement des cent livres sterling qu'il a promises à Wilson, & qu'ayant été fort satisfait du témoignage que Madame Aubery avoit rendu des intentions de ce jeune homme pour sa fille, il s'étoit engagé à leur remettre cette somme, le jour de leur mariage, avec les cinquante guinées qu'il y veut joindre. Il s'est fait montrer la scene de ma triste Avanture; & dans un entretien particulier qu'il s'est procuré avec la Mere, il s'en est fait raconter les principales circonstances. Sa bonté lui a fait ajouter, que ce récit l'avoit touché si vivement, qu'en rejoignant Sir Hargrave il n'avoit pas eu peu de peine à prendre l'air civil qu'il avoit eu jusqu'alors avec lui. Les trois Amis lui ont demandé en grace, & comme un motif pour se rendre à toutes ses volontés, d'être d'un diner que Sir Hargrave donne, vers la fin du mois, dans sa belle maison de la forêt de Windsor. Ils ont fort insisté sur cette condition; & Sir Charles y a consenti d'autant plus volontiers, que devant partir incessamment tous trois pour le voyage qu'ils se proposent, c'est la derniere occasion qu'il aura de les voir.

Ses Sœurs, & Mylord L.... ont marqué alors beaucoup de curiosité pour les raisons qu'il avoit appellées tristes, & qui l'ont arrêté si long-tems à Cantorbery. Ce nom, leur a-t-il dit, convient aux soins qui m'oc-

coupent; & vous ne devez pas être surpris de me voir pendant quelques jours en habits de deuil. Ses deux Sœurs l'ont regardé avec une vive inquiétude; & moi, qui suis, comme vous savez, la troisieme, je n'ai pu manquer d'en ressentir aussi. On lui a demandé impatiemment si ce deuil regardoit toute la Famille? Non, a-t-il répondu. Il est question d'un Ami fort cher, qui étoit malade à Cantorbery, & que je viens d'y voir expirer. M. Danby, c'étoit son nom, après un long séjour en France, où le commerce l'avoit enrichi, se voyant une santé fort languissante, avoit souhaité de venir mourir dans sa patrie. Il passa de Calais à Douvres, il y a deux mois. Mais sa maladie augmenta si dangereusement, qu'ayant été forcé de s'arrêter à Cantorbery, dans sa route vers Londres, il y a payé le dernier tribut de la nature. Son corps doit avoir été transporté cette nuit à la Ville, & j'ai donné des ordres pour les préparatifs de sa sépulture, qui va m'occuper pendant deux ou trois jours. La fortune de M. Danby étoit considérable; mais, en me chargeant de toutes ses affaires, il m'a dit qu'elles sont en ordre. Son testament ne doit être ouvert qu'après l'enterrement. Il laisse deux Neveux & une Niéce, que je lui ai proposé de joindre à moi, pour l'exécution de ses dernieres volontés. Il s'est obstiné à le refuser. Sa vie fut un jour attaquée par des assassins, qui n'étoient que les émissaires de son Frere.

J'eus le bonheur de la lui ſauver, avec aſſez peu de mérite, puiſque j'avois à défendre ſa mienne, qui étoit expoſée au même danger : mais quoique ſes Neveux & ſa Niéce n'ayent point eu de part à cette noire entrepriſe, j'appréhende qu'il n'ait porté trop loin ſon reſſentiment contre leur Pere, & ſa reconnoiſſance pour moi.

Mais ne convenez-vous pas, lui a dit Miſs Charlotte, que nous avons un peu de réſerve à vous reprocher dans cette occaſion ? Vous avez fait dix fois le voyage de Cantorbery, ſans nous dire un mot des raiſons qui vous y conduiſoient. Je ne vous diſſimule pas que je vous ai ſoupçonné de quelque intrigue galante. Il a répondu que ſa réſerve n'avoit rien eu d'affecté; mais qu'il croyoit devoir épargner à ſes Amis des communications chagrinantes, ſur-tout lorſqu'elles n'étoient pour eux d'aucune utilité ; & que chaque jour il étoit occupé de mille choſes, dont cette ſeule raiſon l'empêchoit de fatiguer ſes Sœurs. Je crois néanmoins, a-t-il ajouté en ſouriant, que Charlotte eſt aſſez curieuſe, & qu'elle trouve quelquefois des ſecrets où l'on n'a pas deſſein d'en mettre.

Miſs Charlotte a rougi. Votre ſervante, Monſieur; c'eſt toute ſa réponſe.

Vous avez donc jugé, a-t-il repris, que c'étoit quelque Dame qui m'attiroit. Que vous connoiſſez peu votre Frere ! Comptez, Mylord, & vous, cheres Sœurs, que je ne

vous cacherai jamais un ſecret de cette nature, lorſque je me ſentirai porté par mon penchant à faire une ſeconde viſite. C'eſt à votre ſexe, Charlotte, qu'il eſt pardonnable de faire myſtere de ſes inclinations; & je ne crois pas qu'on doive l'en blâmer, s'il doute qu'elles ſoient bien placées, ou qu'elles ſoient payées de retour. En prononçant ces derniers mots, il l'a regardée d'un œil fixe. Elle en a paru ſi embarraſſée, que rougiſſant encore plus, elle l'a prié fort ſérieuſement de s'expliquer, ſur deux ou trois des mêmes traits, qu'il lui avoit lancés avant ſon dernier voyage de Cantorbery. On s'imagineroit, lui a-t-elle dit, que je vous déguiſe quelque choſe que vous devriez ſavoir.

Puiſque vous êtes ſi preſſante, a-t-il répliqué, permettez que je vous demande, s'il y a quelque choſe en effet que vous me déguiſiez.

Mais vous-même, a-t-elle demandé à ſon tour, croyez-vous que je vous déguiſe quelque choſe?

Votre embarras, chere Sœur, l'alarme que vous avez paru prendre quelquefois ſur des termes & des expreſſions fort ſimples, pourroient faire juger . . .

Faire juger . . . quoi? mon Frere. Ayez la bonté de vous expliquer clairement.

Ah! Charlotte. Il la regardoit en ſouriant, d'un air un peu malicieux.

Je ne ſoutiens point cet *ah! Charlotte*, & cette maniere de me regarder. Vous vous expliquerez, Monſieur.

Et feriez-vous bien aise, ma Sœur, que cette affaire fût éclaircie ?

Oui, Monsieur ; & je le demande.

Ici, j'avoue, chere Lucie, que ne doutant point de l'innocence de Miss Charlotte, j'ai triomphé pour elle, & j'ai dit en moi-même, nous allons donc trouver quelque foible, quelque sujet de reproche, dans ce Frere qui possede tant de perfections réunies ! On a parlé de former un Tribunal, dont M. Grandisson fut d'abord exclu tout d'une voix. Miss Emilie s'est recusée d'elle-même, & la modestie du Docteur Barlet lui faisoit souhaiter aussi de se retirer. Mais Sir Charles l'a pressé au contraire de demeurer, pour servir d'Avocat à sa Sœur. Miss Byron, a-t-il dit, fera l'office de Juge.

J'ai demandé fortement d'en être dispensée. L'affaire sembloit commencer à devenir trop sérieuse.

Miss Charlotte m'a dit à l'oreille : Que je regrette de ne vous avoir pas ouvert entiérement mon cœur ! c'est votre perfide écriture qui en est cause. On ne vous trouve jamais que la plume à la main. Je lui ai répondu ; chere Miss Grandisson, ce n'étoit point à moi de vous presser là-dessus... chere Miss Grandisson, ma plume n'auroit rien empêché, si vous m'aviez marqué le moindre dessein... Il y a des secrets, a-t-elle interrompu, qu'on ne révele point sans être un peu pressée. On a de l'embarras à commencer, quoiqu'on y soit portée par le mouvement du cœur.

Mais, chere Miſs Byron, ne me mépriſez point. Vous voyez quel eſt mon Accuſateur. Il eſt ſi généreux, que le plus court ſeroit de paſſer condamnation tout d'un coup.

Je l'ai exhortée à ne rien craindre en effet, lorſqu'elle avoit pour Partie le meilleur de tous les Freres.

Elle a pris alors aſſez de courage pour ſe tourner vers lui, & pour lui demander quelles étoient donc ſes accuſations? Mais, ne diſiez-vous pas, a-t-elle ajouté avec un ſourire forcé, que vous ne pouvez être tout à la fois Accuſateur & Juge? Qui ſera donc mon Juge, puiſque Miſs Byron refuſe de l'être?

Votre propre cœur, a répondu Sir Charles. Tous les Spectateurs ſeront vos Avocats, ſi leur Jugement eſt pour vous; & s'il vous eſt contraire, je leur demande en votre faveur une compaſſion muette.

J'avoue, chere Lucie, que ces préliminaires m'ont effrayée pour Miſs Charlotte.

De la compaſſion! s'eſt-elle écriée. Mais n'importe, Monſieur. Venez au fait. Quelle eſt votre accuſation?

Quoiqu'elle s'efforçât de prendre une contenance ferme, il étoit aiſé de voir ſon embarras. Sa reſpiration étoit agitée. Elle baiſſoit les yeux. Elle ôtoit ſon Diamant; elle le remettoit; & ſe trouvant aſſiſe près d'une Conſole, elle y traçoit des figures, du bout du doigt, avec une ſorte d'attention, qui ne pouvoit venir que d'un mouvement de

crainte ou de dépit. Encore une fois, je souffrois pour elle.

Sir Charles, affectant de ne pas remarquer sa confusion, a commencé alors à rappeller d'un ton fort tendre tout ce qu'il avoit fait depuis son arrivée, pour l'engager à s'ouvrir à lui sur ses inclinations, dans la seule vue de les favoriser par toutes sortes de services, & de se préparer à lui payer la dot qu'il lui avoit destinée. Mais, a-t-il continué, l'exemple de sa Sœur, qui avoit pris tout d'un coup le parti de la confiance, & tous les efforts qu'il avoit faits pour découvrir entre Mylord G.... & le Chevalier Watkins, qui étoient ses deux Amans déclarés, lequel avoit la préférence dans son cœur, n'ayant pu lui procurer les lumieres qu'il desiroit, il avoit d'abord conclu qu'elle n'avoit encore aucun penchant. Ensuite d'autres observations lui avoient fait connoître qu'il s'étoit trompé. Il étoit revenu à la presser sur le choix de l'un des deux Concurrens; & jugeant par ses réponses que Mylord G... ne lui déplaisoit point, il s'étoit déterminé à pressentir le Pere de ce jeune Seigneur sur une alliance qui ne pouvoit souffrir d'objection. Cependant, lorsqu'après avoir engagé cette affaire assez loin, il avoit cru la combler de joie en lui apprenant le succès de son zele, il avoit été surpris de lui trouver autant d'embarras que de froideur. Il ne vouloit pas dissimuler que dans l'incertitude où il seroit peut-être resté plus long-tems, quelques informations, qu'il ne

devoit qu'au hazard, avoient jetté du jour...

Un profond ſoupir, & quelques larmes, qui ſont échappées ici à Miſs Charlotte, ont arrêté Sir Charles au milieu de ſon récit. Mylord & Mylady L... qui l'avoient écouté juſqu'alors en ſouriant, ont pris un air grave. Le Docteur Barlet a baiſſé les yeux; & moi, je ſuis demeurée tremblante, ſans oſer me remuer ſur ma chaiſe.

J'appréhende, a repris Sir Charles, après un moment de ſilence, que l'effet n'ait répondu bien mal à mes intentions. Si je vais trop loin, chere Sœur, c'eſt à vous de me le faire connoître. Me préſerve le Ciel de faire valoir mon caractere aux dépens du vôtre! Parlez de bonne foi; ſuis-je un Imprudent? Oui, Charlotte, je veux le ſuppoſer: & je vous demande ſeulement en quoi je puis contribuer à votre bonheur.

Miſs Grand. (En pleurant amerement.) Pardon, mon Frere! Ajoutez cette grace à tant d'obligations que je vous ai déja. Il eſt vrai que j'ai quelque choſe à me reprocher.

Sir Ch. Si je vous pardonne! Oh! c'eſt du fond du cœur.

Miſs Grand. (En s'eſſuyant les yeux.) Ne continuez-vous pas votre récit?

Sir Ch. Nous prendrons un autre tems, Mademoiſelle.

Miſs Grand. Mademoiſelle! Ah! je vois trop que vous êtes irrité contre moi. De grace, continuez.

Sir Ch. Irrité? Je vous aſſure que je ne le

ſuis point. Mais vous aurez la bonté, quand vous le ſouhaiterez, de m'accorder une heure d'entretien dans votre cabinet.

Miſs Grand. Non, non. Continuez, je vous prie. Il n'y a perſonne ici qui ne me ſoit très-cher. Il faut que tout le monde entende ma juſtification ou ma Sentence. De grace, Monſieur, reprenez votre récit. Pourquoi s'eſt-on levé? Miſs Byron, faites-moi le plaiſir de vous aſſeoir... Je crois que j'ai tort. Mon Frere vous a prié tous de prendre pitié de moi en ſilence, ſi vous me trouvez coupable. Peut-être aurois-je beſoin en effet de votre pitié. Je vous ſupplie, Monſieur, de m'apprendre ouvertement ce que vous ſavez de mes fautes.

Sir Ch. Très-chere Charlotte, j'en ai dit aſſez pour les faire ſentir à votre cœur. Je me garderai bien d'aller plus loin. Ne vous imaginez pas, ma chere Sœur, que je veuille prendre un ton de Cenſeur avec vous. Mais...

Miſs Grand. (L'interrompant avec une agitation extrême.) Mais quoi, Monſieur?

Sir Ch. Mais vous auriez fait mieux... Cependant je ſouhaite d'avoir été trompé ſur ce point, & de ne pas trouver que ma Sœur ait tort.

Miſs Grand. Hé bien, Monſieur, on ne vous a point trompé, ſi l'on vous a dit... (en paroiſſant chercher ſes expreſſions).

Sir Ch. Qu'il exiſte un homme pour lequel vous avez du goût, malgré...

Miſs Grand. (L'interrompant.) Malgré

tout ce que j'ai pu dire de contraire, n'est-ce pas ? si cela est, Monsieur, c'est une grande faute de l'avoir désavoué.

Sir Ch. Et c'est ce que je pense uniquement, chere Sœur; car ce n'est point une faute, de donner la préférence à quelqu'un dans votre estime. Ce n'en est point une, de la donner sans avoir consulté votre Frere. Ne me suis-je pas proposé de vous laisser entiérement maîtresse de votre conduite & de vos actions ? Il ne seroit pas généreux de m'attribuer d'autres droits, lorsque je n'ai rien fait pour vous que je ne regarde comme un devoir. Ne m'en croyez pas capable. Non. Mais je m'étois assez expliqué avec vous, pour devoir compter que vous ne me laisseriez pas dire à Mylord G... & même au Comte son Pere, que vos affections n'étoient point engagées, lorsqu'elles l'étoient effectivement.

Miss Grand. Etes-vous sûr, Monsieur, qu'elles le soient ?

Sir Ch. Oh ma Sœur! qu'il m'en coûte, pour vous pousser comme je fais! Demeurons-en là. Par considération pour vous-même, n'allons pas plus loin.

Miss Grand. Nommez votre homme, Monsieur.

Sir Ch. Le mien ? oh non, Charlotte; le Capitaine Anderson n'est pas mon homme.

Aussi-tôt Sir Charles s'est levé; il a pris la main de sa Sœur, qui sembloit immobile, il l'a pressée de ses levres.

Ne vous troublez point à cet excès, lui a-t-il dit ; votre chagrin m'afflige plus que votre erreur : & lui faisant une profonde révérence, il est sorti sur le champ. C'étoit par pitié pour sa confusion, qu'il vouloit lui laisser le tems de se remettre. Elle est demeurée toute interdite. Mylady L... s'est hâtée de lui présenter des Sels : peut être n'en avoit-elle jamais eu besoin que dans cette occasion.

Que je suis méprisable ! s'est-elle écriée, même à mes propres yeux ! Je vous demande grace, Miss Byron ! Docteur Barlet ! L'accorderez-vous à ma folle persévérance ? Pardon, Mylord ! & vous, Mylady, n'aurez-vous pas un peu d'indulgence pour une Sœur ? Mais S r Charles ne cessera jamais de me voir sous un jour si humiliant. Il doit lui en coûter en effet ! Qu'il est vrai qu'une erreur ne manque point d'en attirer d'autres !

Son Frere, entendant sa voix, & celles de toute l'assemblée, qui s'efforçoit de la consoler, est rentré sans affectation. Elle a voulu se lever ; & dans la disposition où elle paroissoit, peut-être alloit-elle se jetter à ses pieds. Mais il a pris ses deux mains jointes dans une des siennes ; & de l'autre tirant un fauteuil, il s'est assis près d'elle. Une douce majesté reluisoit sur son visage avec la compassion ; il n'a paru terrible qu'aux yeux de Miss Charlotte. Pardon, Monsieur, ont été ses premiers mots.

Oui, chere Sœur, lui a-t-il répondu affec-

tueusement. Chacun de nous n'a-t-il pas besoin de la même grace? Notre compassion n'est jamais plus sincere pour autrui, que lorsque nous en avons à demander pour nous-mêmes. Souvenez-vous seulement d'adoucir la sévérité de votre vertu pour les autres.

Sa réflexion tomboit apparemment sur Madame Oldham.

On ne prévoit pas toujours, a-t-il continué, où peut conduire le moindre oubli des principes. Jettons un peu les yeux devant nous. Mais n'aimeriez-vous pas mieux passer dans votre cabinet?

Miss Grand. Je ne veux rien cacher à l'assemblée. Ma confiance pour ceux qui la composent est égale à mon amitié. Mais je demande la permission de sortir un moment.

Elle est sortie, après m'avoir fait signe de la suivre; & cherchant à partager sa faute, elle m'a fait un nouveau reproche de ma passion d'écrire, qui l'avoit empêchée, m'a-t-elle dit, de me faire sa confession. Je lui ai demandé à quoi cette confidence auroit servi, & si son Frere en auroit moins... Non, a-t-elle interrompu; mais vous m'auriez donné votre avis. J'aurois eu cet avantage, & peut-être m'auriez-vous conseillé de prévenir l'accusation. Mais pardon, a-t-elle ajouté.

O Charlotte! ai-je pensé en moi-même; si vous pouviez prendre un peu plus d'empire sur votre charmante vivacité, vous n'auriez

pas deux pardons à demander au lieu d'un.

Elle m'a priée de rentrer avant elle; mais elle m'a suivie presqu'aussi-tôt. Elle a repris sa place; & trouvant le moyen d'allier avec son embarras un air de véritable dignité, elle a préparé notre attention par cet exorde.

S'il n'est pas trop tard, après une longue persévérance dans l'erreur, pour me rétablir dans l'esprit d'un Frere, dont l'estime & l'amitié me sont plus précieuses que tous les trésors du monde, mon ingénuité va plaider pour moi.

Sir Ch. Chere Sœur! je voudrois vous épargner la peine...

Miss Grand. Je ne demande aucun ménagement, Monsieur, & je vous supplie de m'écouter. Mon dessein n'est pas de relever les fautes d'autrui, pour diminuer les miennes, & bien moins de jetter la moindre ombre sur une mémoire qui me sera toujours chere & respectable. Mais votre piété, Monsieur, ne sera point blessée, si je rappelle quelques circonstances que je crois nécessaires à mes explications. Mon Pere se trouvant offensé, ou jugeant à propos de le paroître, à l'occasion de quelques ouvertures qui regardoient le mariage de ma Sœur...

Sir Ch. [L'interrompant.] Deux mots, très-chere Sœur. Peut-être ne fut-il pas satisfait qu'un traité de mariage, quelque honorables que fussent le parti & les offres, eût été commencé sans sa participation.

Miss Grand. Personne n'ignore que mon

Pere avoit des qualités supérieures ; qui étoient accompagnées d'une extrême vivacité d'esprit. Il entreprit à cette occasion d'humilier ses deux filles ; & voulant leur faire perdre toute idée de mariage ; il joignit à l'autorité paternelle, que nous pouvons nous glorifier d'avoir fidélement respectée, cette veine de raillerie que tout le monde lui a connue ; nous en fumes confondues, jusqu'à ne pouvoir lever la tête. Ma Sœur en particulier se vit forcée de rougir d'une inclination, que le mérite de l'objet ne pouvoit rendre honteuse pour aucune femme. Il plut aussi à mon Pere, & sans doute par de sages raisons, de nous déclarer, que nous ne devions nous attendre qu'à des fortunes fort bornées. L'effet de cette conduite fut de m'avilir à mes propres yeux. Ma Sœur eut l'esprit plus fort, & se trouva soutenue par de meilleures espérances ; mais ce qu'elle avoit souffert me fit appréhender le même traitement à mon tour. Je me sentis dans la disposition d'entreprendre tout ce qui pouvoit s'accorder avec la vertu, plutôt que de m'exposer à des railleries & des invectives, auxquelles mon devoir ne me permettoit pas de répliquer.

Pendant que ces impressions m'occupoient dans toute leur force, M. Anderson, qui étoit en quartier dans le voisinage, eut l'occasion de me voir. C'est un homme de fort bonne mine, vif, enjoué, qui étoit reçu agréablement de tout le monde, & distingué sur-tout par trois jeunes Dames, que cette

raiſon mettoit fort mal enſemble. J'avoue que la préférence qu'il parut me donner ſur toutes les autres, lui fit d'abord un mérite à mes yeux. D'ailleurs, étant le principal Officier du Canton, il y étoit conſidéré comme un Général. Tout le monde jugea, comme lui, qu'une fille de Sir Thomas Grandiſſon étoit un objet digne de ſon ambition ; tandis que cette pauvre fille, redoutant les difficultés qui arrêtoient ſa Sœur, & concluant de la déclaration de ſon Pere, que deux à trois mille livres ſterling étoient tout le bien qu'elle pouvoit prétendre, croyoit devoir appréhender qu'un Capitaine de Cavalerie, qui cherchoit peut-être à relever ſa fortune par un mariage avantageux, ne fût trompé dans ſes eſpérances, en ſuppoſant même qu'elle obtînt le pardon de ſon Pere, ſi elle s'engageoit avec lui, comme elle en étoit ſollicitée par les Lettres, qu'il trouvoit le moyen de lui écrire ſecrettement. J'eſpere, Monſieur, j'eſpere, Mylord, & vous, mes deux Sœurs, que tous ces aveux vous feront reprendre une meilleure opinion de ma ſincérité, quoiqu'ils ne puiſſent juſtifier mon indiſcretion.

Cependant mon orgueil étoit quelquefois bleſſé. Je ne me le diſſimulois pas toujours ; mais le plus ſouvent je me laiſſois aveugler par les artifices où les hommes excellent. Par dégrés, je fus entraînée ſi loin, qu'il me devint également difficile d'avancer ou de retourner ſur mes pas. M. Anderſon étoit d'une

d'une Famille honorable; mais il y avoit tant à dire en faveur des inclinations de ma Sœur; la naiſſance, le rang, les titres étoient ſi différens, & ſi fortifiés d'ailleurs par les liaiſons de Mylord avec mon Frere, qu'un engagement téméraire me paroiſſoit un opprobre. Il me ſembloit que la femme du Capitaine Anderſon ne devoit s'attendre qu'à la pitié, ou peut-être au mépris. Et puis quels ſont mes droits, me dis-je à moi-même, lorſque je me permettois de faire une réflexion ſérieuſe, pour donner à mon Pere, un Fils, à mon Frere, à ma Sœur, à Mylord L... ſi ma Sœur l'épouſe, un Frere, qu'ils n'auroient jamais choiſi, & qu'ils prendront peut-être le parti de déſavouer? Les condamnera-t-on de rejetter cette alliance? Et Charlotte Grandiſſon, fille de la plus prudente des Meres, fera-t-elle une démarche qui va la faire paſſer pour la honte de ſa famille? Se mettra-t-elle dans l'obligation de ſuivre la fortune d'un Soldat, de quartiers en quartiers, & peut-être dans des Régions éloignées? Ces raiſonnemens, dont je ſentois la force, ont été la ſeule cauſe qui m'a toujours empêchée de m'ouvrir à ma Sœur. Je voyois trop l'extrême avantage que ſon choix avoit ſur le mien. Depuis ces dernieres ſemaines, j'ai penſé pluſieurs fois à décharger mon cœur dans le ſein de notre chere Miſs Byron; & c'eſt un des motifs qui m'ont fait accepter votre invitation, Mylord, lorſque vous m'avez aſſurée qu'elle

consentoit à nous accompagner ici. Mais je la trouve éternellement occupée de ses écritures; & je n'ai pas voulu mandier une occasion qui ne s'offroit pas d'elle-même.

Sir Ch. Je ne voudrois pas vous interrompre, Charlotte; mais puis-je vous demander si toute l'affaire s'est traitée par Lettres? Ne vous êtes-vous pas vus quelquefois!

Miss Grand. Nous nous sommes vus: mais nos rencontres n'ont point été fréquentes; parce qu'il étoit tantôt en Ecosse, tantôt en Irlande, ou dans d'autres Provinces du Royaume, & qu'il y passoit six ou sept mois avec sa Troupe.

Sir Ch. Dans quel lieu est-il à présent?

Miss Grand. Sir Charles badine. Ceux qui vous ont informé de l'affaire, Monsieur, n'ont pas manqué d'y joindre cette circonstance.

Sir Ch. (souriant). Il est vrai, Mademoiselle, qu'on ne me l'a point cachée. Il est à Londres.

Miss Grand. Je me flatte qu'après une confession si naïve, mon Frere est trop généreux pour me tendre des piéges, comme je le mériterois si j'étois moins sincere.

Sir Ch. Ce reproche est juste, Charlotte; & je vous demande pardon. N'ai-je pas dit que chacun de nous en a quelquefois besoin? Cependant mon intention n'étoit pas de vous embarrasser; je ne pense, en vérité, qu'à vous tendre la main.

Miss Grand. Avec un Frere tel que vous, que n'avons-nous eu la liberté de lui écrire

& de recevoir ses Lettres ? Je serai trop heureuse si je puis réparer...

Sir Ch. (l'interrompant). Continuez votre récit, ma chere Charlotte. La réparation l'emporte déja beaucoup sur la faute.

Miss Grand. M. Anderson est à Londres. Je l'ai vu deux fois, depuis son retour. Je devois le voir à la Comédie, si je n'étois pas venue à Colnebroke. Comptez, Monsieur, que je ne vous cacherai rien. A présent que je suis rentrée dans le bon chemin, il ne m'arrivera plus de m'en écarter. Mes faux-pas m'ont fait assez souffrir; quoique j'aie fait bien des efforts, & souvent avec un courage affecté, pour résister au poids qui me tenoit la poitrine oppressée.

Sir Charles s'est levé ici avec transport; il a pris une des mains de Miss Charlotte; & la serrant entre les siennes: chere Sœur, fille digne de ma Mere! après une franchise si noble, nous ne devons plus vous permettre de vous accuser vous-même. Une erreur, reconnue avec tant de graces, est une glorieuse victoire. Si le Capitaine Anderson vous paroît digne de votre cœur, je lui promets une place dans le mien; & j'employerai tout mon crédit auprès de Mylord & de Mylady L... pour leur faire agréer son alliance. Miss Byron & le Docteur Barlet lui accorderont leur amitié.

Il a repris sa chaise, en faisant éclater dans tous ses traits un mélange de joie & d'affection fraternelle.

Miss Grand. O Monsieur, que puis-je répondre ! Votre bonté redouble mon embarras. Je vous ai dit comment je m'étois laissée comme enchaîner. Les soins de M. Anderson ont commencé avec l'espoir d'une grande fortune, qu'il croyoit tôt ou tard infaillible pour une fille de Sir Thomas Grandisson. J'ai reconnu, dans mille occasions, que c'étoit son principal motif. Le mien, au contraire, a toujours été la crainte de ne me voir jamais assez de bien pour arrêter un homme plus généreux. Je parle d'un tems, où l'on nous faisoit mener une vie fort contrainte ; & je ne respirois alors que la liberté. Mariage & liberté sont des termes synonimes dans l'esprit des jeunes filles. Je me figurai d'abord que j'aurois toujours le pouvoir de rompre avec lui, si je le jugeois à propos : mais il me tient sérieusement, sur tout depuis qu'il a su toutes vos bontés pour moi, & qu'il bâtit des espérances d'avancement sur l'honneur de votre alliance.

Sir Ch. Mais, chere Sœur, n'aimez-vous pas le Capitaine Anderson ?

Miss Grand. Je crois l'aimer, autant que j'en suis aimée. Il n'a pas dissimulé que sa principale vue étoit ma fortune. Si je regle mes sentimens sur les siens, la raison du goût qu'il a pour moi ne doit pas m'en donner beaucoup pour lui.

Sir Ch. Je ne suis pas surpris que M. Anderson pense à vous *tenir sérieusement*, pour

me servir de vos termes. Mais, chere Charlotte, répondez-moi. Avez-vous moins de goût pour lui, depuis que votre fortune est sûre & dépend absolument de vous, que vous ne vous en êtes senti jusqu'alors.

Miss Grand. Si je connois bien mon cœur, cette raison n'y change rien. Mais j'ai remarqué plus d'empressement dans ses soins, depuis qu'on est informé de ce que vous avez fait pour moi. Lorsque le bruit public me faisoit dépendre entiérement de mon Frere, & représentoit le bien de la famille en fort mauvais ordre, en un mot, lorsque nous étions, ma Sœur & moi, dans le doute de notre sort, je n'ai pas entendu parler souvent de M. Anderson; & sa prudence m'expliquoit sa froideur, car je n'ai pas été long-tems à le pénétrer.

Ici, ma chere, Mylord & Mylady L... l'ont traité, assez vivement, d'indigne personnage. J'en ai pris la même idée; & les regards du Docteur Barlet ont marqué qu'il en jugeoit comme nous.

Sir Ch. Je le plains. Il a trop de prudence, apparemment, pour se fier à la Providence. Mais, chere Sœur, quels sont à présent vos embarras?

Miss Grand. Ils viennent de ma folie. M. Anderson me parut d'abord aussi sensé, que tout le monde le trouvoit agréable. Il parle avec beaucoup de feu & de facilité. Son air décisif ne me laissa point douter de son jugement; & l'homme qui fait dire à une

femme des choses agréables, d'un ton qui le soit aussi, a toujours pour lui la vanité de celle qui l'écoute, parce qu'elle ne peut douter de la bonne foi du flateur, sans déroger à l'idée qu'elle a de son propre mérite. Lorsque le Capitaine eut commencé à m'écrire, ses Lettres augmenterent encore plus ma prévention. Mais aussi-tôt qu'il se crut sûr de moi, je vis changer la beauté de son style, & jusqu'à son orthographe. J'ai honte de le dire; & j'en eus beaucoup alors de le voir.

Sir Ch. Tous les hommes se ressemblent. Il leur est naturel à tous, lorsqu'ils découvrent en eux quelque imperfection, d'apporter tous leurs soins à la déguiser, sur tout aux yeux de ceux dont ils veulent obtenir l'estime; mais j'en ai connu, qui n'étoient pas aussi disposés que M. Anderson à reconnoître leurs défauts. Au reste, peut-être avoit-il perdu son Ecrivain dans les changemens de quartier. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un homme d'une naissance honnête ait eu si peu d'éducation.

Miss Grand. Une jeunesse déréglée, comme je l'ai su depuis, l'a fait courir d'un College à l'autre, avant que d'avoir acquis les principes communs du savoir. Ensuite ses Parens lui acheterent une Enseigne, & c'est tout ce qu'ils ont voulu faire pour lui. Un second mariage, qui donna d'autres Enfans à son P..., le fit regarder comme un Etranger dans sa Famille. Quelques in-

formations m'ont fait découvrir cette partie de son Histoire. Mais il m'avoit fait dabord une autre peinture de sa situation. Une fort belle Terre, m'avoit-il dit, bien bâtie & bien plantée, quoique d'un revenu médiocre, faisoit le fond de son bien, & ses espérances étoient considérables. On souffre d'autant plus impatiemment d'être trompé, qu'on est moins capable de tromper les autres. Je n'ai pu me défendre d'un souverain mépris pour M. Anderson, en reconnoissant qu'il m'en avoit si grossiérement imposé par des fables, autant que par des Lettres, qu'il faisoit écrire pour lui; & qu'il n'étoit ni le Seigneur d'une Terre, ni l'homme de sens & de savoir pour lequel il s'étoit fait passer.

Sir Ch. Mais comment se crut-il sûr de vous?

Miss Grand. Ah, Monsieur! Pendant qu'il soutenoit ces trompeuses apparences, il avoit arraché une promesse de ma main; & dès qu'il se vit sur moi cet avantage, ce fut alors, ou bien-tôt après, qu'il m'écrivit de la sienne. Je fus ainsi convaincue qu'il avoit employé celle d'autrui; quoique nous fussions convenus d'un inviolable secret. Je tremblai de me voir exposée à l'indiscrétion de son Ecrivain, qui m'étoit absolument inconnu, & qui devoit partager son mépris, entre l'Amant qui avoit besoin de son secours, & l'objet de cette indigne ruse. Cependant, je me dois ce témoignage, que mes Lettres étoient à l'épreuve de toute

censure. Mais j'avoue que c'étoit l'encourager assez, que de lui répondre par écrit ; & que sa présomption s'est fondée là-dessus, pour solliciter une promesse, quatre mois avant qu'il ait pû l'obtenir.

Sir Ch. Et dans quels termes, je vous prie, cette promesse est-elle conçue ?

Miss Grand. O folie que je me reprocherai toujours ! J'ai déclaré que tant qu'il seroit à marier, je n'en épouserois jamais d'autre sans son consentement. C'est ainsi, qu'à mon extrême confusion, je l'ai constitué mon Pere, mon Tuteur, mon Frere ; ou du moins, que j'ai rendu comme inutiles, dans la plus importante affaire de ma vie, tous les conseils, toutes les influences de mes plus chers & mes plus fidéles Amis. Bientôt après, comme je l'ai dit, il me fit connoître, par des Billets de sa propre main, avec qui j'avois le malheur d'être en Traité ; & depuis ce tems-là, je n'ai pas cessé de faire des efforts, de bouche & par écrit, pour retirer une promesse téméraire. C'étoit ma vue & l'objet de tous mes soins, avant que votre bonté, Monsieur, m'eût donné des droits à l'indépendance. Je me suis flattée, à la fin, qu'il céderoit à mes instances, & qu'il chercheroit une autre femme ; mais vous ne m'avez pas tenue assez long-tems dans l'incertitude de vos bienfaits, pour me laisser le tems d'achever avant qu'il en fût informé. Malgré cette disposition, j'ai gardé mon secret. Je n'avois point assez de

hardiesse, ou plutôt assez d'humilité, pour faire l'ouverture de ma situation à personne au monde. Cependant Miss Byron sait que, dès les premiers tems de notre connoissance, je lui ai fait quelques plaintes de mes embarras; car je ne pouvois, avec justice, leur donner le nom d'amour.

Sir Ch. Charmante franchise! Que je vois briller de vertus au travers de vos erreurs?

Miss Grand. J'admire la bonté de mon Frere. Il me semble que mon plus grand malheur est d'avoir redouté trop long-tems les communications, qui étoient le seul moyen de sortir de l'abîme où je m'étois plongée. Si je vous avois mieux connu, Monsieur, pendant les cinq ou six dernieres années de ma vie; s'il m'avoit été permis d'entretenir avec vous une correspondance de Lettres; je n'aurois pas fait un pas sans votre approbation.

Vous savez à présent tous les secrets de mon cœur. Je n'ai point exagéré les torts de M. Anderson, & je n'en ai pas eu le dessein. Il me suffit d'avoir eu quelques vues sérieuses en sa faveur, pour me croire obligée de lui souhaiter toutes sortes de biens, quoiqu'il n'ait pas soutenu l'opinion que je m'étois formée de lui. Je dois ajouter, néanmoins, que son humeur est emportée, violente, & que dans les derniers tems je ne l'ai jamais vu qu'avec répugnance. J'avois promis, à la vérité, de le voir,

si je n'étois pas venue à Colnebroke; mais c'étoit dans la disposition de lui répéter, comme je le faisois depuis long-tems, que je ne pouvois jamais être à lui, & que s'il ne vouloit pas me dégager de ma folle promesse, j'étois déterminée au célibat pour toute ma vie. Je demande à présent le conseil, de tous ceux qui m'ont fait la grace de m'écouter.

Mylord L... Je pense, ma Sœur, que cet homme est absolument indigne de vous. J'approuve la résolution où vous êtes de ne jamais l'épouser.

Mylady L... Sans attendre l'opinion de mon Frere, la mienne est que M. Anderson en use indignement, lorsqu'il prétend vous lier par une promesse inégale; c'est-à-dire, une promesse qu'il n'a point accompagnée de la sienne. Je ne puis croire, Charlotte, qu'elle soit un lien pour vous. Et que penser du vil artifice, qui lui a fait employer la main d'autrui pour vous écrire, au risque de vous perdre de réputation, & contre un engagement formel au secret? Que je hairois cet homme là! Qu'en dites-vous, Miss Byron?

Miss Byron. Je répondrois mal à la confiance de cette chere assemblée, si je ne hazardois pas mon sentiment, lorsqu'on me fait l'honneur de le demander. Il me semble, Miss Grandisson, qu'il n'y a jamais eu entre vous & le Capitaine Anderson aucune affection vive, aucune sympathie de caractere: si je puis employer cette expression.

Sir Ch. Excellente question.

Miss Grand. Non ; je crois que d'un côté comme de l'autre, il n'y a jamais rien eu de cette nature. Je vous ai fait entendre ses motifs & les miens. Chaque Lettre, que j'ai reçue de lui, m'a confirmé ce que je vous ai dit de ses vues. Aujourd'hui son principal motif, pour me tenir liée par une promesse, est toujours celui de l'intérêt. Je ne veux pas faire valoir le mien, & je ne l'ai jamais fait ; quoique son exemple pût me servir d'excuse.

Mylord L... Votre promesse, ma Sœur, est-elle par écrit ?

Miss Grand. [En baissant les yeux.] Sans doute, Mylord.

Miss Byr. Permettez une autre question, Mademoiselle. Votre promesse porte, qu'aussi long-tems qu'il demeurera sans se marier, vous n'accepterez point la main d'un autre sans son consentement. Avez-vous promis que si vous vous mariez jamais, ce ne sera qu'à lui ?

Miss Grand. Non. Il m'a pressée de lui faire promesse dans ces termes ; mais je l'ai refusé. Quel est donc votre avis, chere Miss Byron ?

Miss Byr. Je serois bien aise d'entendre auparavant celui de Sir Charles & du Docteur Barlet.

[Sir Charles a regardé le Docteur ; & le Docteur a prié Sir Charles de commencer.]

Sir Ch. J'y consens, Docteur. Vous rectifierez mon sentiment, s'il n'est pas juste. Vous êtes habile Casuiste.

Je pense comme Mylord, que le Capitaine Anderson, dans toute sa conduite, ne paroît pas digne de Miss Grandisson; & réellement je connois peu d'hommes qui soient dignes d'elle. Si c'est partialité, elle est pardonnable dans un Frere.

[Miss Charlotte l'a remercié par une profonde inclination, & nous avons applaudi tous à un compliment qui lui rendoit le courage de lever la tête.]

Sir Ch. Je crois de même que si ma Sœur est sans estime pour lui, elle est en droit de lui refuser pour jamais sa main. Mais que dire de sa promesse? Je conçois qu'elle s'y est laissée engager pendant la vie de mon Pere, qui avoit assurément le pouvoir de l'en dispenser. Cependant les efforts mêmes, qu'elle a faits depuis, pour obtenir la dispense de M. Anderson, montrent qu'elle se croit liée dans le fond du cœur.

[Il nous a regardés tous; & chacun demeurant en silence, il a continué:]

Mylady juge que c'est en user indignement, que de vouloir la tenir liée par une promesse inégale. Mais où est l'homme, si vous ne le supposez extrêmement généreux, qui, se voyant en possession de quelque avantage sur une fille telle que Charlotte, [elle a rougi] ne tente point de le faire valoir? Pourroit-il faire autrement, sans porter condamnation contre lui-même? En un mot, peut-on penser que celui qui engage une femme à quelque promesse, n'ait pas dessein

d'en exiger l'exécution ? Je dois connoître mon ſexe ; & j'aurois peu profité des occaſions, ſi je ne connoiſſois un peu le monde. Nous avons appris de ma Sœur les raiſons qui l'ont empêchée de lier le Capitaine par le même engagement : elle ne l'eſtimoit pas aſſez pour lui impoſer cette loi. N'eſt-ce pas préciſément le malheur de M. Anderſon ?

Charlotte appréhende quelque blâme ſur ce point. Mais conſidérons quelle étoit ſa ſituation. Je n'en répéterois pas les circonſtances ; il eſt douloureux pour moi que mes Sœurs ayent pu s'y trouver. A l'égard de l'artifice du Capitaine, pour ſe faire valoir par la main d'un autre, je conviens que c'eſt un ſujet de mépris aux yeux d'une femme qui ſe fait honneur elle-même de bien écrire. Mais de quoi n'eſt-on pas capable, pour arriver au point où le cœur ſe fixe ? Cette méthode n'eſt pas nouvelle. On rapporte qu'une Dame célebre s'en ſervit heureuſement pour obtenir la faveur d'un Grand Monarque, aux dépens d'une autre Dame qui employoit ſes ſervices. Concluons ſeulement que les femmes doivent être bien ſûres de leur choix, avant que d'accorder leur confiance aux hommes. Mylady le *haïroit*, pour avoir expoſé la réputation... Elle me permettra de répondre, qu'une femme qui ne veut pas être expoſée, ne doit jamais ſe livrer à la diſcretion d'autrui. O Miſs Byron ! [en ſe tournant vers moi, qui n'étois que trop

disposée à me faire l'application d'une partie de son conseil,] ayez la bonté d'avertir quelquefois ma Pupille, qu'elle ne doit jamais aimer un homme, sans être bien sûre d'en être aimée; qu'elle ne doit jamais lui faire connoître l'ascendant qu'il a sur elle, sans être sûre qu'il est reconnoissant, juste, généreux; & qu'elle doit le mépriser comme une ame vile & intéressée, au premier moment qu'il cherche à l'engager par une promesse. Pardon, chere Charlotte. Vous vous blâmez si généreusement vous-même, que vous ne devez pas faire difficulté de donner votre expérience en exemple à une jeune personne, qui peut tomber dans la même situation, sans être capable de s'y conduire avec autant de noblesse & d'élévation que vous.

C'est fort à propos pour moi, chere Lucie, que Sir Charles a cessé de m'adresser ses dernieres réflexions. La confusion de sa Soeur a servi de voile à la mienne; & je n'ose répondre qu'elle lui en ait servi parfaitement. Je sens, ma chere, qu'il ne faut pas que je demeure éloignée plus long-tems de ma famille, du moins pour vivre dans le lieu où je suis. Miss Ancillon, Miss Barnevelt, & tant d'autres, dont je me souviens d'avoir fait le portrait, où êtes-vous? où puis-je vous retrouver? Mon coeur, lorsque j'ai commencé à vous connoître, étoit paisible & sans crainte. Je pouvois rire alors de tout ce qui paroissoit autour de moi. Je n'appréhendois pas que la raillerie pût retomber sur moi-même.

Mais quel parti prendrons-nous donc pour notre chere Sœur ? a demandé Mylady L.... Les regards de Miss Charlotte nous ont fait la même question. Tout le monde s'en est rapporté à Sir Charles.

Je commence, chere Charlotte, a-t-il repris, par vous assurer que si votre cœur donne la moindre préférence à M. Anderson, & si vous croyez que la justice ou d'autres raisons vous obligent d'être à lui, je le verrai d'un air d'amitié, pour lui faire mes propositions & recevoir les siennes. Si nous ne trouvons point une ame généreuse ou reconnoissante, nous lui inspirerons ces sentimens par notre exemple, & je promets de commencer.

Ce discours nous a remué le cœur à tous. Le Docteur Barlet n'y a pas été le moins sensible. Miss Charlotte pouvoit à peine se tenir sur sa chaise; tandis que son Frere, de l'air d'un homme accoutumé aux grandes actions, qui ne suppose pas qu'il ait rien dit d'extraordinaire, ne s'est pas même apperçu de notre émotion.

Miss Grand. [Après avoir hésité quelques momens.] En vérité, Monsieur, le Capitaine Anderson ne mérite pas le nom de votre Frere. Je n'entre là-dessus dans aucun détail, parce que je suis déterminée à ne recevoir jamais sa main. Il fait ma résolution. D'ailleurs ma promesse ne m'oblige pas d'être à lui. Si je lui connoissois de la vertu, de la générosité... Mais il n'a point assez de l'une & de l'autre,

pour m'inſpirer le reſpect qu'une Femme doit à ſon Mari.

Sir Ch. Alors, chere Sœur, je vous conſeille de ne le pas voir, ſi vous lui en avez donné l'eſpérance. Vous lui ferez faire des excuſes. Vous lui ferez dire que vous m'avez communiqué tout ce qui s'eſt paſſé entre vous & lui, & que vous vous rapportez de tout à moi; mais avec une ferme réſolution, ſi vous l'avez en effet, de ne jamais être ſa femme.

Miſs Grand. Je crains la violence de ſon naturel.

Sir Ch. N'appréhendez rien. Ceux qui ſont capables de violence à l'égard d'une femme, n'en ont pas toujours avec les hommes. Mais je lui parlerai civilement. S'il a jamais eſpéré de vous voir à lui, il eſt aſſez malheureux de vous perdre. Vous pouvez lui faire dire que je le verrai dans le lieu qu'il voudra nommer. En attendant, il ſeroit à propos, ſi vous n'y avez aucune répugnance, de me faire voir quelques-unes de vos Lettres & des ſiennes, particulierement celles où vous l'avez preſſé de renoncer à vous; & les plus anciennes, ſi vous en avez qui prouvent depuis long-tems votre réſolution.

Miſs Grand. Je vous remettrai, ſi vous le deſirez, toutes ſes Letttres & les copies de toutes les miennes. Elles vous perſuaderont, Monſieur, que c'eſt le malheureux ſort, auquel je me ſuis crue condamnée, après le rigoureux traitement que j'ai vu recevoir à ma Sœur, & le chagrin de ne pouvoir eſpérer

une fortune dont j'eusse quelque avantage à me promettre, qui m'ont fait prêter l'oreille au Capitaine Anderson.

Sir Ch. Triste souvenir! Mais jettons les yeux sur un avenir plus heureux. Je verrai M. Anderson. Si dans quelques-unes de ses Lettres il a pris un ton trop dur avec ma Sœur, vous ne devez pas me les montrer. Ce n'est pas curiosité, c'est le seul desir de vous servir, qui me fait souhaiter de les voir. Cependant il faut me communiquer tout ce qui est essentiel à votre situation, afin qu'il ne puisse rien me dire que je ne sache point de vous-même; & dont il puisse tirer des inductions en sa faveur. Je vous assure que je lui accorderai tout ce que je croirai devoir à la justice; & vous verrez, chere Sœur, que si vos Lettres étoient celles de deux Amans passionnés, vous n'auriez rien à craindre de ma censure. Je n'ai point de sévérité pour les foiblesses du cœur. Nos passions produisent quelquefois d'excellens fruits. Comptez, Mesdames, [en nous regardant toutes trois,] que la Phiosophie de votre Frere n'est pas le *Stoïsme*.

Oui, Sir Charles? ai-je dit en moi-même. Vraiment... auriez-vous été amoureux? Je ne sais, chere Lucie, si je devrois en être bien aise ou fâchée. Mais, après tout, n'est-il pas bien étrange, que ses avantures, dans les Pays étrangers, soient si peu connues? On lui entend dire néanmoins, qu'il n'est pas fâché que sa Sœur ait marqué de la curiosité là-dessus. Si j'étois à la place de ses Sœurs, il

chere. Il me semble que je ne dois plus la désavouer. " Si je voulois feindre, un en-
„ fant en amour me découvriroit tout d'un
„ coup.

O chere Lucie ! les deux Sœurs m'ont traitée sans ménagement. Elles ont déchiré le voile ; ou plutôt, elles m'ont fait connoître qu'elles l'avoient percé depuis long-tems. Il faut vous rendre compte de tout ce qui s'est passé.

J'avois écrit si tard dans la nuit, que malgré mon ancienne habitude d'être toujours vêtue la premiere, j'étois encore en déshabillé; moins occupée de ma parure, que d'une Lettre que je commençois pour vous. Elles sont entrées toutes deux dans mon Cabinet, le bras de l'une sous celui de l'autre ; & je me suis rappellé, depuis, qu'elles avoient l'air de méditer une méchanceté, surtout Miss Charlotte. Elle m'avoit menacée de me jouer quelque tour.

J'ai marqué un peu de confusion, d'avoir été si paresseuse, & de leur voir tant d'avance sur moi. Miss Charlotte a voulu me coëffer de ses propres mains. Elle a fait sortir ma femme de Chambre, qui commençoit son office.

Ses premiers discours ont été des complimens flatteurs. En s'occupant, avec bonté, autour de ma tête, elle m'a dit deux fois que j'étois une fille charmante ; & la seconde fois, s'adressant à sa Sœur, ne trou-

vez-vous pas, Mylady, a-t-elle continué, que ce que mon Frere penſe d'elle eſt fort juſte? Un excès de vivacité m'a fait ouvrir auſſi-tôt la bouche. Que... que.., j'allois dire, que penſe-t-il donc de moi? mais je me ſuis retenue aſſez heureuſement pour changer d'idée, & j'ai dit, pour finir ma phraſe: *que* d'honneur vous me faites, Mademoiſelle, de prendre tant de peines pour moi! Elle m'a regardée d'un air malicieux; & ſe tournant vers ſa Sœur: comptez, lui a-t-elle dit, que cette chere Henriette eſt plus qu'une demie friponne. Puniſſez-la donc, Charlotte, a répondu Mylady. Il vous en a tant coûté pour vous ouvrir à nous, que vous avez acquis une eſpece de droit de punir ceux qui affectent des déguiſemens avec leurs meilleurs Amis.

Juſte Ciel! me ſuis-je écriée. Que... que... Je voulois dire, que ſignifie ce reproche? mais je n'ai pu achever, & j'ai ſenti la rougeur qui me montoit au viſage. Que... que... a répété Miſs Grandiſſon. Que, que, va devenir le ramage de cette chere Folle. J'avois à la main mon mouchoir de cou, & j'ai voulu le mettre; mes bras ſont demeurés immobiles. J'ai tremblé. La parole m'a manqué.

Miſs Grand. Confirmation, Mylady! confirmation!

Mylady L... J'en juge de même. Mais ſoyez ſûre que je n'en avois pas beſoin.

Miſs Byr. En vérité, Meſdames, vous me

jettez dans une extrême ſurpriſe. Que peut ſignifier cette attaque ſoudaine ?

Miſs Grand. Et que ſignifient, chere Henriette, tous vos *que*, *que*, & cette ſoudaine émotion ? Donnez-moi ce mouchoir. Votre embarras me fait pitié.

Elle m'a pris bruſquement mon mouchoir. Elle me l'a mis autour du cou. Mes mains trembloient.

Miſs Grand. Pourquoi cette palpitation ? Me répondrez-vous ? Hà, hà, chere Miſs, vous ne voulez donc pas vous fier à vos deux Sœurs ? Eh ! croyez-vous, s'il vous plaît, que nous ne vous euſſions pas déja pénétrée ?

Miſs Byr. Pénétrée ! Que voulez-vous dire ? En vérité, chere Miſs Grandiſſon, je ne connois perſonne qui ait le ſecret d'alarmer comme vous.

Miſs Grand. Oui ? Vous me connoiſſez ſi bien ? Mais, pour aller vîte au fait... Remettez-vous donc, chere Henriette ; vous paroiſſez toute émue... Eſt-il ſi déshonorant, pour une belle perſonne, d'être vaincue par l'amour ?

Miſs Byr. De qui parlez-vous ? Moi, de l'amour ?

Miſs Grand. [Eclatant de rire.] Vous voyez, Mylady, que Miſs Byron ſe reconnoît dans la belle perſonne dont je parle. Déſavouez à préſent, ma chere. Qui vous empêche ? Dites-nous des fables. Donnez dans l'affectation. Aſſurez-nous que vous n'êtes pas une belle perſonne, & d'autres propos de cette force.

Miss Byr. Chere Miss Grandisson, c'étoit hier votre tour. Comment pouvez-vous oublier...

Miss Grand. Le dépit s'en mêle aussi ? Je vous réponds, Henriette, que vous me le payerez cher. Mais, mon Enfant, je n'étois pas amoureuse. Ah ! Miss Byron ! Cet homme de Northampton-Shire ! Avez-vous pu croire que nous ne le découvririons pas ?

[J'ai repris ici un peu de courage.]

Miss Byr. Est-ce par cette voie que vous espérez de réussir ? Je devois être plus en garde contre le talent, que Miss Charlotte a pour alarmer.

Miss Grand. Autre offense, que vous me payerez aussi. Ne sommes-nous pas convenues, Mylady, que je prendrois les rênes ? Je veux mener sans pitié une Sœur cadette, pour la guérir de cette abominable affectation.

Miss Byr. Ainsi, Mesdames, vous croyez, je le vois, que M. Orme...

Mylady L. [Interrompant.] Prenez les rênes, Charlotte. Je vous déclare, Henriette, que je suis à présent contre vous. Je veux mettre à l'épreuve cette franchise, qu'on m'a tant vantée dans votre caractere. Assurément, si vous avez dû la montrer à quelqu'un, c'est à vos deux Sœurs.

Miss Grand. C'est assez, Mylady, c'est assez. Ne me l'avez-vous pas abandonnée ? Je suis résolue de la punir. Votre douceur nous trahiroit. Répondez-moi, Henriette. N'ai-

mez-vous pas plus M. Orme, qu'aucun des hommes que vous avez vus ?

Miss Byr. Je n'en conviens point.

Miss Grand. Qui aimez-vous plus que lui ?

Miss Byr. De grace, Miss Charlotte...

Miss Grand. Et de grace, Miss Henriette...

Miss Byr. Reprenez les rênes, Mylady. Je vous le demande instamment. Miss Grandisson est sans pitié. Cependant elle en trouva beaucoup...

Miss Grand. Hier, n'est-ce pas ? Fort bien. Mais vous ne me reprocherez pas d'avoir manqué d'ingénuité.

Miss Byr. Et croyez-vous que j'en manque ? Dites, Mylady.

Mylady L... Oui, je le crois.

(Elle m'a paru jouir un peu trop cruellement de mon embarras.)

Miss Grand. Et Miss Byron prétend qu'il n'y a point un homme dans Northampton-Shire...

Miss Byr. Je ne comprens pas, Mesdames, quelles peuvent être vos vues. Mais je vous assure qu'il n'y en a pas un...

Miss Grand. Voyez, Mylady. Il y a des questions, auxquelles elle ne se fait pas presser pour répondre.

(Je crois que j'ai dû paroître sérieuse. Je gardois le silence. J'étois picquée jusqu'au fond de l'ame.)

Miss Grand. Courage, Henriette. J'aime à vous voir cette humeur. Ne répondez point du tout. C'est le seul moyen à présent. & nous

nous n'irons pas plus loin, vous ſavez. Mais dites-moi : ne vous repentez-vous pas du refus que vous avez fait à Mylady D...

Miſs Byr. Je n'ai point d'humeur, Meſdames ; mais il n'eſt pas agréable de ſe voir pouſſée.....

Miſs Grand. Convenez donc que vous êtes femme, Henriette, & que ſur certains points vous êtes capable d'affectation & de réſerve. Je vois, ma chere, qu'il y a des cas, où les vertus contraires ſurpaſſent le pouvoir d'une femme.

Miſs Byr. Suppoſez donc que j'en ſuis une. Je ne me ſuis jamais donnée pour ſupérieure aux défauts que vous attribuez à mon ſexe. Je ſuis foible, très-foible.... & vous voyez que je le ſuis.

[J'ai tiré mon mouchoir, ſans pouvoir m'empêcher de le porter à mes yeux.]

Miſs Grand. Bon, pleurez, mon Amour. Ma Sœur ſe ſouviendra de m'avoir entendu dire, que je n'ai rien vu de ſi aimable que Miſs Byron en pleurs.

Myſs Byr. Qu'ai-je fait pour mériter....

Myſs Grand. Un compliment de cette nature. Fort bien. Mais je ne veux pas non plus que vous pleuriez. Quoi donc ? Le ſujet, Henriette, vous paroit-il ſi touchant ?

Miſs Byr. Vous me ſurprenez, Meſdames. Nous nous ſommes quittées ſans aucune ombre de reproches ; & tout d'un coup, vous m'accablez toutes deux....

Miſs Grand. De reproches, Henriette !

Miſs Byr. C'eſt ce qu'il me ſemble. Je ne vois pas quel autre nom je puis leur donner.

Miſs Grand. Quoi ? Eſt-ce un reproche, de vous attribuer de l'amour ?

Miſs Byr. Mais la maniére, Mademoiſelle....

Miſs Grand. Ho ! C'eſt donc la maniére qui cauſe vos plaintes ? Hé bien, [prenant un air grave, & un ton plus doux,] il n'en ſera pas moins vrai que votre cœur eſt touché ; mais par qui ? C'eſt la queſtion. A nous, qui ſommes vos Sœurs, n'apprendrez-vous point par qui ?

(Aſſurément, Meſdames, ai-je penſé, vous avez vous-mêmes quelque choſe à m'apprendre, qui vous paroit un dédommagement pour cette inſupportable perſécution : & ma fierté néanmoins, ne me faiſoit pas trouver bon qu'elles attachaſſent tant d'importance à ce qui m'auroit paru du plus haut prix, ſi je n'avois traité qu'avec mon propre cœur.)

Mylady L... (Venant à moi, & me prenant par la main.) Je vous dirai, chere Henriette, que vous êtes la plus inſenſible de toutes les filles, ſi vous êtes ſans amour. A préſent que me répondrez-vous ?

Miſs Byr. Que peut-être je ne connois pas aſſez cette paſſion, pour devoir être ſi peu ménagée.

[Ici, s'étant aſſiſes toutes deux à côté de moi, chacune a pris une de mes mains tremblantes.]

Mylady L... Je ſuis tentée, Charlotte, de reprendre les rênes. Nous ſommes cruelles. Mais dites-nous, ma charmante Sœur, dites en un mot à votre Caroline, dites à votre Charlotte, s'il n'exiſte pas dans le monde un homme que vous aimez plus que tous les autres? Vous devez cette confidence à notre amitié, ſans laquelle aſſurément nous ne vous ferions pas une guerre ſi vive.

(Je demeurois en ſilence. Je tenois la vue baiſſée. J'étois dans un accès de fiévre, qui me faiſoit paſſer alternativement du froid au chaud. Elles ont pouſſé toutes deux leurs careſſes, juſqu'à preſſer mes mains de leurs levres; & je ne penſois point à les retirer.)

Miſs Grand. Ouvrez la bouche. Ne craignez point. Faites fond ſur notre parfaite amitié. Je m'étois propoſé de vous ouvrir le chemin, en vous apprenant tous les ſecrets de mon cœur, avant que mon Frere les eût pénétrés... Mais on ne peut rien dérober à ſa pénétration...

Miſs Byr. (D'un air fort allarmé.) Miſs Charlotte! Meſdames! Votre Frere n'aura pas... Il eſt impoſſible qu'il ait... Je mourrois plutôt...

Miſs Grand. Charmante délicateſſe! Non, il n'a pas... mais pourquoi ſeroit-il impoſſible qu'il eût.... Chere Henriette, ſi nos perſécutions vous fatiguent, mettez la réſerve à part. Croyez-vous que dans mille occaſions nous n'ayons pas vu votre cœur dans vos yeux; que nous n'entendions pas

ce que signifient ces soupirs qui vous échappent; (J'ai soupiré.) oui, cela précisément. (Je suis démeurée confondue) Mais, pour nous expliquer sérieusement, nous vous protestons, chere Henriette, que si nous n'avions pas eu quelque petit engagement avec Mylady Anne S..., nous n'aurions pas attendu si tard à vous mettre sur cette matiere. Tous ses Parens nous ont sollicitées; & vous avez pu remarquer vous-même, qu'elle ne fait pas mistere de ses sentimens.

Miss Byr. (Retirant une de ses mains pour prendre son mouchoir). Mes cheres Dames! vous m'assûrez de votre amitié, ne fera-t-elle pas place au mépris? J'avoue....

(La voix m'a manqué. J'ai continué d'essuyer mes yeux).

Mylady L... Qu'avoue-t-elle, cette chere fille?

Miss Byr. Ah Madame! si j'avois de moi l'opinion que je n'ai pas sujet d'en avoir, car je n'en ai jamais eu moins que depuis que je vous connois toutes deux, je consentirois à vous ouvrir mon cœur sans réserve. Mais j'ai une grace à vous demander, & je compte de n'être pas réfusée.

Mylady & Miss Grand. Quelle grace? Parlez.

Miss Byr. C'est de me prêter un carrosse, pour retourner ce soir à Londres. Et je vous assure que la Ville ne me retiendra pas longtems. En vérité, Mesdames, je ne pourrai

plus regarder votre frere en face. Vous me mépriserez aussi toutes deux. Je suis sûre que vous me mépriserez.

(Elles m'ont donné mille assurances de la continuation de leur amitié ; & ce secours étoit de saison, car je me sentois fort émue).

Myss Grand. Nous avons eu, ce matin, un long entretien avec Sir Charles.

Miss Byr. Sur moi ? Ciel ! j'espere qu'il n'a pas la moindre notion...

Mylady L.. On a parlé de vous. Mais, pour ne pas vous alarmer davantage, nous vous rendrons compte de ce qui s'est passé. Mylady Anne a fait le sujet de l'entretien.

Miss Grand. Nous avons demandé à mon frere s'il pensoit au mariage ? Cette question venoit à propos. Il n'a point fait de réponse ; mais il lui est échappé un soupir, & son air est devenu fort grave. (Un soupir ! chere Lucie. Quelle raison Sir Charles a-t-il de soupirer ?) Nous lui avons répété notre demande. Vous nous avez assurées, lui ai-je dit, que vous n'aviez aucune intention de reprendre le Traité de mon Pere. Que pensez-vous de Mylady Anne S... ? Il est inutile de vous représenter son immense fortune & sa naissance. Sa figure est fort éloignée d'être désagréable, & tout le monde sait qu'elle a beaucoup d'estime pour vous. Je rends justice, m'a-t-il répondu, au mérite de Mylady Anne ; mais je regretterois beaucoup qu'elle eût des sentimens particuliers pour moi, parce qu'il n'est pas en

mon pouvoir d'y répondre. Quoi donc, mon Frere ? lui ai-je dit en le regardant. Non, a-t-il répété avec un autre ſoupir, il n'eſt pas en mon pouvoir d'y répondre.

O chere Lucie ! Qu'il s'eſt élevé ici de mouvémens dans mon cœur ! La fiévre eſt revenue, avec ſes chaleurs & ſes friſſons. Elles m'ont promis de ne me plus tourmenter : mais il y a des ſujets auxquels on ne peut toucher, ſans cauſer une vive émotion à ceux qui ſont partagés entre l'eſpérance & la crainte. Que l'incertitude eſt un tourment cruel ! Chaque inſtant de cette triſte ſituation me tue.

Miſs Grand. Mon Frere a continué : vous m'avez ſondé plus d'une fois ſur le même ſujet. Je ne veux pas vous répondre, comme je le pourrois, que mon premier deſir eſt de vous voir heureuſement mariée, avant que de prendre aucun engagement pour moi-même. Mais, dans quelque tems, je ſerai peut-être en état de vous donner les explications que vous pouvez attendre d'un Frere. Ce qui nous cauſe de l'embarras, ma chere Henriette, c'eſt le terme de *pouvoir*, qu'il nous a répété ; & comme il nous a fait entendre qu'il ne peut répondre que dans quelque tems à notre queſtion, nous craignons qu'il n'ait des vues ſur quelque Dame Etrangere....

Elles avoient excité mes eſpérances ; & leur crainte faiſant naître la mienne, elles ont été obligées, pour leur peine, de me

soutenir leurs sels sous le nez. Mon cœur avoit été si affoibli par leurs persécutions précédentes, qu'il n'a point eu la force de résister, & j'ai laissé tomber ma tête sur l'épaule de Miss Grandisson. Cependant quelques larmes m'ayant soulagée, je leur ai demandé leur pitié. Elles m'ont promis toute leur tendresse; & Mylady m'a pressée, au nom de leur amitié, de leur ouvrir entiérement mon cœur.

J'ai pensé. J'ai réfléchi. J'ai hésité. Les expressions sembloient se refuser à ma langue. Enfin, elle s'est déliée. Si j'avois trouvé, Mesdames, quelque raison qui m'eût paru capable de m'excuser à vos yeux, le nom de Sœur, que vous m'avez fait la grace de me donner dès le premier moment, m'auroit fait bannir toute réserve avec mes Sœurs. Mais à présent, néanmoins... [Je me suis arrêtée ici, & ma tête s'est panchée malgré moi.]

Mylady L... Parlez donc, ma chere. Eh bien, à présent....

Miss Grand. Eh bien, à présent néanmoins....

[Ces instances m'ont encouragée. J'ai levé la tête, aussi hardiment que je l'ai pu; mais pas trop hardiment, je m'imagine.]

Miss Byr. J'avouerai que celui, dont le courage & la bonté ont engagé ma reconnoissance par le plus important des services, est en possession de tout mon cœur.

Et là, chere Lucie, sans savoir en vérité

ce que je faisois, j'ai jetté un de mes bras autour du cou de Mylady, l'autre autour de celui de Miss Grandisson; & mon visage, que je sentois brûlant, a cherché à se cacher dans le sein de l'ainée des deux Sœurs. Elles m'ont embrassée toutes deux. Elles m'ont promis de s'unir en ma faveur. Elles m'ont dit que le Docteur Barlet n'avoit pas moins d'estime & d'amitié pour moi; mais qu'elles avoient fait des efforts inutiles pour tirer de lui le secret de leur Frere, & qu'il les renvoyoit toujours à Sir Charles même. Enfin elles m'ont assurée que j'avois aussi pour moi, toute l'affection & tous les vœux de Mylord L....

C'est une consolation, ma chere; dirai-je que c'est même un soulagement pour mon orgueil, de voir l'opinion qu'on a de moi dans la famille? Mais que cet orgueil est blessé, de me voir réduite à former une espece de ligue, pour me fortifier dans le cœur d'un homme, dont personne de nous ne connoit les dispositions ni les engagemens! Cependant, s'il se trouve, à la fin, que le plus digne de tous les cœurs soit libre, & si je parviens à m'y établir, qu'il ne soit plus question d'orgueil. Cet homme, comme ma Tante me l'écrivoit, n'est-il pas Sir Charles Grandisson?

J'ai eu beaucoup d'empressement à demander aux deux Sœurs, puisque mes yeux leur en avoient tant appris, si leur Frere n'avoit pas eu quelque soupçon de

mes ſentimens. Elles n'en ont rien apperçu, m'ont-elles dit, dans ſes diſcours ni dans ſa conduite. Il ne m'a pas vue ſi ſouvent qu'elles. Mylady ſouhaiteroit qu'il ne ſe défiât de rien. Elle prétend que les meilleurs & les plus ſages des hommes ſe plaiſent à trouver des difficultés; & tout généreux qu'eſt leur Frere, il eſt homme. Cependant on ſe ſouvient de lui avoir entendu dire, qu'il ne voudroit pas de la premiere Princeſſe du monde, s'il n'étoit ſûr d'en être aimé. Je m'imagine, ma chere, que les femmes qui aiment, & qui doutent du retour, ont beaucoup à ſouffrir du partage de leurs ſentimens, entre la crainte de dégouter l'objet de leur affection par un amour trop empreſſé, & celle de le déſobliger par un excès de réſerve. Ne le penſez-vous pas auſſi?

Les Dames avouent qu'elles ſouhaitent ardemment de voir leur Frere marié. Elles ne déſirent pas moins que ce ſoit avec moi; & ſi j'en dois croire leur flateuſe amitié, j'avois tous les ſuffrages de leur cœur, dans le tems même que par d'autres engagemens elles étoient obligées de prendre les intérêts de Mylady Anne. Elles m'ont raconté ce que Sir Charles avoit dit de moi, & dont elles m'avoient fait entrevoir quelque choſe en commençant notre converſation.

Lorſqu'il nous eut aſſurées, m'a dit Miſs Grandiſſon, qu'il n'étoit pas *en ſon pouvoir* de répondre à l'eſtime de Mylady Anne, j'eus la malice de lui faire cette queſtion:

„ Mais si Mylady Anne ressembloit à Miss „ Byron, croyez-vous que vous pussiez „ prendre du goût pour elle ? Il me répondit que Miss Byron étoit une personne charmante. Ma Sœur ajouta négligemment, à cet éloge, que Miss Byron étoit la plus aimable fille qu'elle eût jamais connue ; & que jamais elle n'avoit vu la beauté, les graces, la douceur & la dignité dans un assemblage si parfait.

Vous jugez bien, Lucie, que je ne donne rien ici à la vanité, & que je ne pense qu'à vous répéter fidélement jusqu'au moindre mot.

Mon Frere, a continué Miss Grandisson, prit occasion de ce portrait pour en faire un beaucoup plus vif & plus étendu ; & j'en fus si frappée, que je lui demandai librement, si cette chaleur ressembloit à l'Amour ?

Mes yeux, chere Lucie, ont eu la hardiesse de demander aussi quelle réponse on avoit faite à cette question. Miss Grandisson les a fort bien entendus.

Ah ! Chere Henriette, m'a-t-elle dit, je comprends ce regard, malgré l'embarras dont il est accompagné. Voici la réponse de mon Frere : " Il est impossible de voir „ Miss Byron sans l'aimer. Vous savez, „ Charlotte, que je vous l'ai présentée com„ me une troisieme Sœur ; & qui eut jamais „ plus d'affection que moi pour les siennes ? Mylady & moi, chere Henriette, nous baissames les yeux ; mais moins surprises encore

& moins trompées dans notre attente, que vous ne l'êtes actuellement vous-même.

Miss Byr. Chere Miss Grandisson!

Miss Grand. Apprenez une autre fois à ne pas faire parler vos yeux, au lieu de vos levres.

[Une troisieme Sœur! O Lucie! Je crois qu'en effet je parus fort sotte; & j'avoue que mon attente fut trompée.]

Miss-Byr. Est-ce tout, chere Miss? Vous voyez par cette question, que je suis résolue de laisser faire leur office à mes levres.

Miss Grand. C'est tout; car il se retira dans son cabinet après cette réponse.

Miss Byr. Comment se retira-t-il? Remarquâtes-vous un peu d'émo.... Vous riez de ma folie, de ma présomption peut-être?

Miss Grand. [En souriant.] Non, je ne vis pas de changement dans son visage ni dans ses manieres. Je ne remarquerai pas beaucoup *d'émo*....

Miss Byr. Hé bien, Mesdames, ce que j'ai à dire, c'est qu'il ne me reste point d'autre parti que d'emprunter un carrosse & six chevaux, pour retourner promptement en Northampton-Shire.

Miss Grand. Pourquoi donc, chere Henriette?

Miss Byr. Parcequ'il est impossible que chaque fois que je paroitrai devant votre Frere, je ne perde pas quelque chose à son estime, soit que j'aie la bouche ouverte, ou fermée.

Elles m'ont fait des complimens très-flatteurs, qui l'auroient été bien plus réellement, s'ils étoient venus de la part de leur Frere.

Qu'en dites-vous, chere Lucie? Croyez-vous que si Sir Charles avoit quelque vue, il eût fait de moi un éloge si magnifique à ses Sœurs, avant que de m'avoir fait la moindre ouverture de ses sentimens? J'en juge par moi-même. Il y a tant de ressemblance entre les hommes & les femmes, qu'en mettant à part la tyrannie de l'usage, on peut généralement deviner les dispositions d'un sexe par celles de l'autre, dans les affaires où le cœur est intéressé. Avec quelle politesse n'ai-je pas parlé vingt fois de M. Orme & de M. Fouler? N'ai-je pas loué la bonté de leurs caracteres, & déclaré que mes sentimens pour eux alloient jusqu'à la pitié? Pourquoi, ma chere? Parce qu'il n'y entroit qu'une espece de civilité plus vive, que je croyois due à leur mérite, & dont je ne craignois pas de suivre le mouvement. Je m'imagine que j'entend mieux aujourd'hui, que je ne le faisois alors, quelles étoient les vues de M. Greville, lorsqu'il me pressoit instamment de lui déclarer que je le haissois. Le Tartuffe! Il sait que les rebuts d'une Femme, en amour, donnent plus d'importance qu'elle ne veut, à l'homme pour lequel elle a cette sorte d'attention.

Mais quel plaisir puis-je prendre à me tourmenter? Ce qui est réglé par la Provi-

dence arrivera tôt ou tard. Qui ſait ce qu'elle a réſolu pour Sir Charles? Puiſſe-t-il être heureux dans toutes les ſuppoſitions! Mais, en vérité, chere Lucie, c'eſt un avantage que votre Henriette ne connoit gueres à préſent.

LETTRE XLV.

SIR CHARLES GRANDISSON à Miſs GRANDISSON.

Vendredi 17 *de Mars.*

Vous apprendrez avec plaiſir, ma chere Charlotte, que j'ai déja vu M. Anderſon. Je lui avois fait rendre votre Lettre en arrivant à Londres; & ſa chaleur, à cette lecture, s'étoit déclarée par quelques termes indiſcrets: mais comme j'étois réſolu d'avoir une conférence paiſible avec lui, je ne me fis pas rendre un compte exact de ſes expreſſions.

Nous nous vîmes hier, à quatre heures après midi, dans un caffé du *Pall-Mall*. Il étoit accompagné de Meſſieurs Mackenzie & Dillon, deux de ſes Amis, l'un Lieutenant Colonel, & l'autre Major du même Régiment. Je n'avois pas l'honneur de les connoître: mais lorſque je paſſai avec M. Anderſon dans une chambre particuliere, ils y entrerent avec nous.

Vous me demanderez ſans doute un peu

de détail. Convenez, chere Sœur, que je n'avois pas une bonne cause à ménager. Je ne pouvois faire valoir sans offense les raisons, qui vous ont determinée contre M. Anderson, lorsque vous êtes parvenue à le connoître. D'ailleurs il n'en seroit pas tombé d'accord aisément; & par conséquent je n'en pouvois tirer aucun avantage.

Ses deux Amis étant entrés, sans m'avoir prévenu par un mot d'explication, je lui demandai s'ils étoient informés de l'affaire qui nous amenoit. Il me répondit qu'ils étoient ses Amis inséparables, & qu'ils connoissoient tous les secrets de son cœur. Peut-être, Monsieur, repliquai-je, seroit-il mieux dans cette occasion qu'ils les eussent ignorés. Nous sommes gens d'honneur, Monsieur le Chevalier, interrompit assez vivement le Major. Je n'en fais aucun doute, Monsieur, lui répondis-je : mais dans une affaire où la délicatesse d'une femme est intéressée, les deux Parties devroient être le monde entier, l'une pour l'autre. Mais c'est un mal sans remede. Je suis prêt, M. Anderson, à vous écouter devant vos Amis, si vous le jugez à propos. Comptez, Sir Charles, me dit fort civilement le Lieutenant Colonel, que vous nous trouverez gens d'honneur.

Alors le Capitaine commença son Histoire avec quelque chaleur, mais de fort bonne grace; & j'en eu de la joie pour ma Sœur. Pardonnez-moi cette réflexion, Char-

lotte. Je ne l'ai pas trouvé mépriſable, du côté de l'eſprit ni de la figure. Il peut être peu lettré ; mais on ne ſauroit dire qu'il ſoit ignorant, ni groſſier, quoique les Amis de Charlotte Grandiſſon puiſſent ne le pas trouver digne de tenir la premiere place dans ſon cœur.

Après avoir achevé ſon récit, qu'il eſt inutile de vous répéter, il inſiſta ſur votre promeſſe ; & ſes deux Amis ſe déclarerent en ſa faveur, d'un air qui me parut un peu trop déciſif. Je ne fis pas difficulté de leur en expliquer mon opinion, & de leur dire qu'ils me devoient la juſtice de me croire inſtruit, comme eux, des loix de l'honneur. J'apporte ici, Meſſieurs, ajoutai-je, des intentions droites & paiſibles. L'exemple de la vivacité ne m'en inſpire jamais au-delà des bornes. Mais ſi vous eſpérez de l'emporter avec moi ſur quelque point, ce ne ſera, ni par le ton, ni par des apparences de chaleur. Leurs yeux s'adoucirent tout d'un coup ; & M. Dillon m'aſſura qu'ils n'avoient aucun deſſein dont je puſſe m'offenſer.

Je dis au Capitaine que le mien n'étoit pas d'entrer dans un long détail pour la défenſe de ma Sœur. J'avouai qu'elle avoit marqué un peu de précipitation dans ſa conduite. Quelques chagrins, continuai-je, qu'elle avoit eſſuyés dans ſa famille, & qui lui en faiſoient redouter d'autres, ſa jeuneſſe, l'ignorance du monde, y ont beaucoup contribué. D'ailleurs les jeunes perſonnes ſe laiſ-

ſent prendre aiſément par les apparences. Vous avez, Monſieur, dans la figure & dans les manieres, des avantages qui peuvent s'attirer l'attention d'une jeune fille; & dans les circonſtances où ſe trouvoit ma Sœur, je ne ſuis pas ſurpris qu'elle ait prêté l'oreille aux offres d'un galant homme, qui commandoit dans le voiſinage, & dont la conduite ajoutoit ſans doute un nouveau luſtre à ſa commiſſion. Cependant je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous avez trouvé des obſtacles dans ſon eſprit, lorſqu'elle a fait réflexion ſur le tort que ſe fait une perſonne de ſon âge, par un commerce ignoré de ſon Pere. Il n'eſt queſtion d'un côté ni de l'autre de ces violentes paſſions, qui font oublier la raiſon & le devoir. On ne ſera donc pas ſurpris, que ma Sœur, avec le bon ſens qu'on lui connoît, ait été capable de quelque retour ſur elle-même; & peut-être le ſera-t-on moins encore, qu'ayant remarqué ſes variations, vous ayez penſé à l'engager par une promeſſe. Mais quelle eſt cette promeſſe? Ce n'eſt point celle qu'il paroît que vous deſiriez, & qui vous auroit donné un pouvoir abſolu ſur elle; c'eſt uniquement celle de ne pas diſpoſer de ſa main, ſans votre conſentement, auſſi long-tems que vous n'aurez pas diſpoſé de la vôtre: engagement, permettez-moi cette obſervation, qu'il n'étoit pas plus raiſonnable de propoſer, qu'à elle de l'avoir accepté.

Monſieur! interrompit le Capitaine, en levant la tête d'un air guerrier.

Je répétai l'observation qu'il venoit d'entendre.

Monsieur ! me dit-il encore. Et ses yeux se tournerent vers ses deux Amis, qui pancherent successivement la tête l'ün vers l'autre, & vers lui, comme pour faire connoître qu'ils trouvoient mon langage fort libre.

En effet, Monsieur, repris-je tranquillement, n'étoit-ce pas donner lieu de croire que vous doutiez de votre mérite, ou de l'inclination & de la constance de ma Sœur ? Et dans l'un ou l'autre cas un engagement de cette nature devoit-il être proposé ? Devoit-il être accepté ? Pour moi je dédaignerois la main d'une femme, qui me donneroit occasion de penser qu'elle eût pu balancer un moment entre un autre homme & moi.

C'est un sentiment que je ne puis blâmer, interrompit le Major. Il est vrai, Sir Charles, que je penserois comme vous, ajouta M. Mackenzie. Le Capitaine s'agita sur sa chaise, & ne jugea point à propos d'expliquer son avis.

Je repris encore : Votre motif, Monsieur, nous n'en doutons pas, étoit une sincere tendresse. Miss Grandisson est une jeune personne, pour qui tout le monde peut prendre de l'amour. Vous me permettrez d'observer en passant, qu'il n'est pas besoin de promesse, pour un homme qui se croit sûr d'un parfait retour. Mais on a fait une promesse. Ma Sœur est une fille qui pense noblement. Elle se croit engagée ; & sa résolution est de passer

toute ſa vie dans le célibat, ſi vous ne lui rendez pas la liberté de diſpoſer d'elle-même. Cependant elle vous laiſſe la vôtre, & jamais elle n'a penſé à vous l'ôter. Ayez la juſtice de convenir qu'il y a dans cette conduite une générosité, à laquelle vous n'avez point encore répondu, puiſqu'une promeſſe ſuppoſe de l'égalité dans les termes. Voudriez-vous qu'elle fût engagée ſans l'être vous-même ? Elle ne s'attribue aucun droit ſur vous. Je vous avoue, Monſieur, que dans votre ſituation, ſi j'avois été capable d'employer tous mes efforts à tirer une promeſſe de cette nature, il me reſteroit le chagrin de penſer que je ne ſerois pas fort aimé, puiſqu'on n'auroit pas cherché à me retenir par la même chaîne. Quoi ? dirois-je ; cette femme m'eſt-elle donc plus chere que toutes les femmes du monde ? Quoi ? tandis que je cherche à me l'attacher par une promeſſe ſolemnelle, qui me rendra maître de ſa liberté, ſon eſtime eſt ſi foible pour moi, qu'elle me laiſſe libre de lui préférer toute autre femme ?

Les deux Amis ſe regarderent mutuellement, mais ſans prononcer un ſeul mot. Je continuai :

Conſidérons cette affaire dans ſon véritable jour. Je vois une jeune perſonne, qui s'eſt laiſſée engager dans un Traité, auquel elle aſſure que ſon cœur n'a jamais eu de part. C'eſt ſa faute. Mais ne ſavons-nous pas quels ſont les pieges de l'Amour, pour toutes les femmes qui entrent une fois en corref-

pondance avec les hommes? Notre ſexe a des occaſions de connoître le monde, que l'autre n'a point. L'expérience, Meſſieurs, qui engage le combat avec l'inexpérience, & malgré la différence peut-être de deux fois le nombre des années (Monſieur! interrompit le Capitaine,) la partie eſt trop inégale. Quel ſecours les hommes ne tirent-ils pas de l'art, pour gagner le cœur d'une femme qu'ils croient digne de leurs ſoins? Mais en eſt-il un de nous, qui voulût être le Mari de celle qui déclare qu'on l'a fait inſenſiblement avancer au-delà de ſes intentions; qui, en refuſant de s'engager par une promeſſe à ſe donner à lui, a fait voir qu'elle n'a pas pour lui une préférence d'amour; qui, lorſqu'elle a conſenti à recevoir des chaînes, n'a pas fait aſſez de cas de lui pour ſouhaiter de l'enchaîner auſſi; enfin, qui lui a déclaré depuis long-tems, & qui ne ceſſe point de lui déclarer, qu'elle ne veut jamais lui appartenir? Vous paroiſſez gens d'honneur, Meſſieurs. Voudriez-vous de la premiere femme du monde à ces conditions? & le cas néanmoins eſt bien différent, puiſque la promeſſe de ma Sœur ne va pas juſqu'à s'être obligée d'épouſer M. Anderſon.

Le Capitaine témoigna ici qu'il ne goûtoit point une partie de mes raiſons; qu'il approuvoit encore moins quelques-uns de mes termes; & l'air de ſon viſage ſembloit marquer de la diſpoſition à s'expliquer avec plus de fierté qu'il ne convenoit au ſujet de notre

entrevue. Je lui dis : mon dessein, Capitaine, n'est pas d'entrer en discussion sur les termes. Lorsque je vous ai protesté que j'apportois ici des intentions paisibles, vous avez dû m'en croire. Je ne pense point à vous offenser. Mais parlons en gens sensés. Quoique je sois le plus jeune ici, j'ai vu le monde autant que personne de mon âge ; je sais ce qui est dû au caractere d'un homme d'honneur, & je ne m'attens point à des interprétations qui blessent mes sentimens.

Mon intention, Monsieur, répondit le Capitaine, n'est que de vous faire connoître que je ne veux pas être traité avec mépris. Non ; pas même par le Frere de Miss Grandisson.

Le Frere de Miss Gradisson, repliquai-je, n'est point accoutumé à prendre un ton méprisant. Commencez par vous respecter vous-même, & vous n'aurez point à vous plaindre que je mette aucun devoir en oubli. Chacun est le maître de s'établir avec moi le caractere qu'il lui plaira. Ma charité a beaucoup d'étendue, quoiqu'elle n'aille point jusqu'à la crédulité : & je ne refuse jamais de m'en rapporter à la décision d'un tiers sur la justice de ma conduite & de mes intentions.

Le Capitaine me dit qu'il attribuoit une grande partie de l'obstination de ma Sœur, (c'est son expression,) aux nouvelles idées qu'elle avoit conçues depuis mon retour en Angleterre ; qu'il ne doutoit pas que je n'eusse appuyé les propositions, soit du Chevalier

Watkins, ſoit de Mylord G..., en faveur de leur rang & de leur fortune; & que de là venoient les difficultés. Là-deſſus il ſe leva, il frappa du poing ſur la table, il porta la main à ſon épée; & lachant pour exorde une imprécation contre lui-même, il ſembloit prêt à s'expliquer avec peu de ménagement. Je l'interrompis: Poſſédez-vous, Capitaine; écoutez-moi de ſang froid, s'il eſt poſſible. Je veux vous expoſer la vérité nue. Lorſque j'aurai fini, vous reprendrez, ſi vous le jugez à propos, l'air chagrin avec lequel vous vous êtes levé, & vous verrez l'uſage que vous en voulez faire. Ses Amis l'exhorterent à ſe calmer. Il s'aſſit, comme hors d'haleine, d'agitation & de colere. Mais l'enflure de ſes traits ſe diſſipa par dégrés.

„ Voici la vérité pure. Tous les embarras „ de Miſs Grandiſſon, dans leſquels il entroit „ peut-être moins de raiſon que de crainte, „ finirent avec la vie de mon Pere. Mon pre- „ mier ſoin en arrivant fut d'aſſurer la fortune „ de mes Sœurs. Mylord L... épouſa l'aînée. „ Mylord G... & M. Watkins ſe préſente- „ rent pour la ſeconde. On ne parla point de „ vous, Capitaine. Miſs Grandiſſon s'étoit „ réſervé ſon ſecret. Elle ne s'étoit pas même „ ouverte à ſa Sœur. La raiſon qu'elle en „ apporte, & que vous ne pouvez ignorer, „ eſt la réſolution qu'elle avoit formée de „ n'être jamais à vous. Je m'explique ſans „ détour, Monſieur, & le ſujet m'y oblige.

„ Elle ſe flattoit de vous engager à lui rendre
„ ſa liberté, auſſi généreuſement qu'elle vous
„ avoit laiſſé la vôtre. Je vous aſſure, en
„ homme d'honneur, qu'elle ne favoriſe
„ aucun des deux Prétendans, & que j'ignore
„ ſi elle favoriſe quelqu'un. C'eſt moi, moi
„ ſon Frere, qui ſouhaite de la voir mariée,
„ ſans qu'elle paroiſſe elle-même y penſer.
„ Son indifférence pour un changement
„ d'état, malgré des offres qui ne pouvoient
„ ſouffrir d'objection, m'a fait ſuppoſer
„ qu'elle avoit le cœur prévenu; & j'ai ſu
„ enſuite d'une perſonne qui le tenoit d'un
„ de vos Amis, que vous étiez en commerce
„ de lettres avec elle. La préſence des deux
„ Meſſieurs, qui nous écoutent, ſemble con-
„ firmer que vous n'avez pas apporté autant
„ d'attention qu'elle au ſecret.

Ils ſe regarderent tous deux avec un air d'étonnement.

„ J'ai reproché à ma Sœur, après cette
„ découverte, de me faire un myſtere de ſes
„ ſentimens : mais je lui ai offert tous les
„ ſervices qui dépendoient de moi, en l'aſſu-
„ rant que ſi ſon cœur étoit engagé, la qua-
„ lité, le titre, la fortune ne ſeroient d'au-
„ cune conſidération pour moi, & que j'ac-
„ cepterois pour Frere celui qu'elle choiſiroit
„ pour Mari.

Les deux Amis applaudirent ſans meſure à une conduite, qui ne mérite qu'une approbation commune.

„ Elle m'a proteſté ſolemnellement, ai-je

„ continué, qu'en se reconnoissant liée par „ une promesse, que l'imprudence de son „ âge, ses peines domestiques, & de pressantes sollicitations avoient tirée de sa „ main, elle étoit résolue, si l'on insistoit sur „ l'exécution, de la remplir par un célibat perpétuel. Ainsi vous voyez, Monsieur, qu'il „ dépend de vous de condamner Charlotte „ Grandisson à vivre fille, jusqu'à ce qu'il „ vous prenne envie d'épouser une autre „ femme; pouvoir, souffrez cette réflexion, „ qu'il ne seroit pas glorieux d'exercer; ou de „ lui rendre généreusement la même liberté „ qu'elle vous a laissée. Vous, Messieurs, si „ c'est là qualité de Juges que vous souhaitez „ de prendre entre nous, plutôt que celle de „ Parties, j'abandonne cette affaire à vos „ considérations, & je vais me retirer pour „ quelques momens.

Je les quittai, lorsqu'ils se disposoient tous à parler, & je passai dans la Salle publique du Caffé. J'y trouvai le Colonel *Marter*, que j'ai connu dans mes voyages, & qui cherchoit le Major Dillon. Ma surprise fut extrême de recevoir un compliment de lui sur l'affaire qui m'avoit amené. Jugez, ma Sœur, de quelle importance vous étiez pour le Capitaine Anderson; il n'a pu renfermer dans son sein l'honneur de plaire à la fille de Sir Thomas Grandisson, & les espérances d'avancement qu'il établissoit sur vous. Chere Sœur! il est bien malheureux pour lui, qu'une juste fierté vous ait fait croire votre

bonheur intéressé à cacher une liaison, qu'il se faisoit au contraire une gloire de publier; car il paroît, dirai-je à son avantage? qu'il a quantité d'*Amis inséparables, qui connoissoient tous les secrets de son cœur.*

M. Mackenzie ne tarda point à me suivre, & nous nous retirâmes ensemble dans un coin de la Salle. Il me parla beaucoup de la violente passion du Capitaine, & des idées de fortune, qu'il avoit fondées sur le crédit d'une famille, à laquelle il attribuoit de la considération. Il me fit des complimens recherchés. Il releva le dommage extrême, qu'une affaire si long-tems suspendue n'avoit pu manquer de causer à son Ami. Il ajouta d'un air grave, que le Capitaine étoit plus vieux d'autant d'années, qu'il en avoit employé au succès de ses prétentions, & qu'il mettoit à fort haut prix la perte de sa jeunesse. En un mot, il attribua au Capitaine les sentimens & le chagrin d'un Militaire, qui voit manquer un établissement sur lequel il a compté.

Après l'avoir entendu, je le priai de m'apprendre quel étoit le but de ce discours, & dans quelle résolution il avoit laissé le Capitaine? Il s'étendit encore sur les mêmes sujets, pour me demander, à la fin, s'il n'y avoit aucune espérance que Miss Grandisson... Non, Monsieur, interrompis-je. Ma Sœur est une fille sensée, qui joint à cet avantage d'autres qualités distinguées. Elle a des objections insurmontables, qui sont fondées

fondées sur une plus parfaite connoissance de M. Anderson & de son propre cœur, qu'elle n'a pu l'avoir dans un âge moins avancé. Je ne suis pas capable, Monsieur, de vous faire un portrait désavantageux de votre Ami. Mais que je sache, s'il vous plait, quelles sont ses prétentions. Il paroît d'une humeur vive. Peut-être ne suis-je pas plus disposé à souffrir. Evitons les démêlés contentieux; & qu'on ne dise jamais que M. Anderson, qui espéroit quelque avantage de ses liaisons avec ma Sœur, ait reçu de moi la moindre offense.

Le Colonel Marter, qui n'étoit pas assez éloigné pour n'avoir pas entendu quelques-uns de nos discours, pria M. Mackenzie de lui accorder un moment d'entretien; & j'étois trop près d'eux aussi, pour me défendre de prêter l'oreille. J'entendis M. Marter, qui donnoit carriere à son amitié sur la réputation qu'il m'attribuoit dans les Pays Etrangers. Il vanta ma bravoure, qui est un article de grand poids, dans le Militaire, & pour votre sexe. Enfin il s'étendit avec si peu de modération sur mes louanges, que j'étois prêt à lui en faire des plaintes; lorsque M. Mackenzie le fit passer avec lui dans le Cabinet, où le Major étoit encore avec M. Anderson. Je suppose qu'on l'informa de tout ce qui s'y étoit passé. Un quart-d'heure après, il vint me prier, au nom des autres, de retourner au Cabinet; & me laissant partir seul, il de-

meura lui-même dans la Salle publique.

Je fus reçu avec de grandes marques de considération. Quelques nouvelles difficultés me donnerent occasion de répéter une partie de ce que j'avois dit en votre faveur. Enfin, l'on me fit deux propositions, en m'assurant que si je consentois à l'une ou à l'autre, le Capitaine feroit profession toute sa vie d'un extrême attachement pour moi. Un mouvement de compassion m'en fit accepter une, sans m'expliquer sur les raisons qui me donnoient de l'éloignement pour l'autre. Au fond, je ne crus pas devoir engager mon crédit, quand j'en aurois beaucoup plus, en faveur d'un homme dont je ne connoissois pas mieux le mérite. Peut-être ne m'auroit-il pas été difficile de le servir, par Mylord W..., qui est lié fort étroitement avec les Ministres. Mais je ne regarde point une vive recommandation comme une démarche indifférente, sur-tout pour les Emplois où le Public est intéressé; & ma parole engagée ne me permettoit pas de m'employer foiblement. Je me déterminai, par conséquent, pour le service dont je n'étois responsable qu'à moi-même. J'espére, à présent, que ma Sœur ne fera point là-dessus d'autre question.

A la priere du Capitaine je donnai un modele, pour la forme que je souhaitois dans le nouvel écrit. On pria Mr. Marter de rentrer; & chacun promit d'ensevelir dans

le silence tout ce qu'il savoit de cette étrange avanture.

Il ne faut pas, ma chere Sœur, que ces précautions vous offensent. Combien de jeunes personnes, auxquelles il ne manquoit rien, du côté de la naissance & de l'esprit, se sont laissées entraîner beaucoup plus loin? Avec de grandes qualités, car j'ai une fort haute opinion de ma Charlotte, on ne tombe pas ordinairement dans de petites fautes. La plupart des femmes, qui commencent à se lier avec notre sexe, se flattent de pouvoir s'arrêter, lorsqu'elles en auront la volonté. Elles s'abusent. Nous, & l'Esprit noir qui nous met en action, auquel souvent on donne mal-à-propos le nom d'Amour, nous réussirons presque toujours à vous en empêcher. Les deux sexes font l'office de Démons l'un pour l'autre. Ils n'ont pas besoin d'autres Tentateurs.

Tout doit être terminé avant la fin du jour, & votre promesse sera remise entre mes mains. J'en félicite ma Sœur. Elle est à présent maîtresse d'elle-même, & libre dans son choix. Après avoir heureusement servi à la délivrer d'un joug, je ne me pardonnerois pas de l'engager sous un autre. Ne pensez ni à Mylord G..., ni au Chevalier Watkins, si votre cœur ne vous dit rien pour l'un ni pour l'autre. Vous m'avez quelquefois cru sérieusement déclaré pour Mylord G...; mais je n'ai jamais parlé en sa faveur, que pour répondre à des objections dont je n'ai

pas bien senti la force : & dans le fond, chere Sœur, elles m'ont toujours paru si légeres, que je vous ai soupçonnée de les faire pour vous donner le plaisir de les voir détruire. Charlotte Grandisson ne manquera point d'Admirateurs dans quelque lieu qu'elle paroisse ; & je répéte, que celui qui aura le bonheur de lui plaire, peut compter sur l'approbation & les bons offices du plus affectionné de tous les Freres.

CH. GRAND.

Fin du troisieme Volume.

HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

NOUVELLES
LETTRES
ANGLOISES,
OU
HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

Par l'Auteur de PAMELA ET DE CLARISSE.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXIII.



HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

LETTRE XLVI.

Miss Byron *à Miss* Selby.

18 *de Mars.*

Vous trouverez, sous cette enveloppe, une Lettre de Sir Charles à sa Sœur, qui contient l'heureux succès d'une entreprise, dont nous n'attendions pas sitôt la fin. Sir Charles, comme vous le verrez, n'accuse pas sa Sœur de précipitation. Il ne l'auroit pu, sans faire violence à sa justice. O chere Charlotte ! que votre orgueil est humilié, de la bassesse de l'homme ! Mais n'en parlons plus, ma chere, puisque vous avez la Lettre devant les yeux. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par le premier ordinaire.

Elle eſt accompagnée d'une autre, dont j'ai obtenu la communication du Docteur Barlet. C'eſt une récompenſe de ma franchiſe, qui ſemble exciter la ſienne. Il m'accorde quelquefois l'entrée de ſon Cabinet, où je ſuis charmée de pouvoir lui dérober un quart-d'heure d'entretien, au milieu de ſes profondes occupations. Il m'a promis l'Hiſtoire de ſa liaiſon avec Sir Charles; & je l'attends avec d'autant plus d'impatience, qu'elle contient, dit-il, quelques circonſtances de la conduite du jeune Chevalier dans les premieres années de ſes voyages, & de celle du plus cher de ſes Amis, qui ſe nomme M. de Beauchamp, & que le Docteur appelle un ſecond Sir Charles Grandiſſon. Il a toutes ſes relations par écrit; & dans ſa bonté pour moi, il s'eſt engagé à me faire lire ce qu'il peut communiquer ſans indiſcrétion. Mais je n'oſe pouſſer trop loin la hardieſſe. Miſs Grandiſſon, moins timide, a juré de lui faire révéler tout ce qui n'eſt point abſolument un ſecret. Si le premier dit-elle, n'a pu réſiſter à une femme, comment le Docteur ſe défendra-t-il contre trois, dont aucune n'eſt pas moins curieuſe que la premiere, qui l'aiment toutes trois, & qu'il fait profeſſion d'eſtimer? Vous voyez, ma chere, que Miſs Grandiſſon a retrouvé fort heureuſement ſes eſprits.

LETTRE XLVII.

(Renfermée dans la précédente.)

SIR CHARLES GRANDISSON au DOCTEUR BARLET.

Vendredi 17 *Mars.*

CEtte nuit, cher Docteur, j'ai vu mettre en terre les restes de mon digne Ami, M. Danby. J'avois donné ordre que ses deux Neveux & sa Niéce fussent invités à la cérémonie funébre; mais ils n'y ont point paru.

Comme le Testament ne devoit être ouvert qu'après les funérailles, & que M. Danby m'avoit expliqué verbalement son intention sur ce point, je leur ai fait proposer ce matin d'assister à l'ouverture. Leur Procureur, qui se nomme M. Sylvestre, est venu m'apporter une Lettre signée de tous les trois, par laquelle ils s'excusent, sous des prétextes fort légers, en me priant de trouver bon qu'il tienne leur place. Je lui ai fait entendre que cette conduite n'étoit, ni respectueuse pour la mémoire de leur Oncle, ni civile pour moi. Il en est convenu fort honnêtement: mais il m'a dit, pour les justifier, que M. Danby leur ayant fait savoir, peu de temps ayant sa mort, qu'il avoit fait un

Teſtament, & qu'ils ne devoient pas attendre beaucoup de lui ; eux, qui avoient été élevés ſous ſa direction, dans l'eſpérance de ſon héritage, & qui ne lui avoient jamais donné aucun ſujet de mécontentement, ne pouvoient être préſens à l'ouverture d'un Acte, dont ils n'attendoient que des ſujets de chagrin.

Je l'ai ouvert, aux yeux de M. Sylveſtre. L'exorde eſt d'un homme irrité, qui apporte les raiſons de ſon reſſentiment contre un Frere, dont je crois vous avoir dit qu'il avoit reçu effectivement les plus mortelles offenſes. Cependant j'ai été choqué de lui voir étendre ce reſſentiment juſqu'aux malheureux Enfans du Coupable, & dans un Teſtament qu'il avoit fait trois ſemaines auparavant, c'eſt-à-dire, vers la fin d'une vie dont on déſeſpéroit depuis trois mois. Avec toute la tendreſſe que je dois à la mémoire d'un Ami, je demande où ſa vengeance ſe ſeroit arrêtée, s'il avoit été un puiſſant Monarque, qui eût pu la faire entrer dans ſes dernieres diſpoſitions ? D'un autre côté, ne voit-on pas que les Neveux, s'ils en avoient le pouvoir, puniroient leur Oncle de diſpoſer à ſon gré d'une fortune qu'il ne devoit qu'à ſon induſtrie ? Il a fourni aux frais de leur éducation ; il a commencé à les pouſſer dans le commerce ; ſecours qu'ils ne pouvoient eſpérer de leur Pere, qui eſt un méchant homme, & qui s'eſt ruiné par ſes débauches. N'auroient-ils pas un meil-

leur titre à la succession que leur Oncle pouvoit leur laisser, s'ils recevoient avec plus de reconnoissance la petite partie qu'il leur laisse ?

M. Danby légue, à chacun des trois, la somme de mille livres sterling ; mais sous la condition expresse de signifier à son Exécuteur, dans l'espace de trois mois, qu'ils acceptent le legs, & qu'ils y bornent leurs prétentions. S'ils y manquent, après les sommations d'usage, les trois mille livres doivent être employées à d'autres dispositions du Testament. Il me nomme ensuite pour son Exécuteur & pour son Légataire universel, en donnant pour raison que je lui ai sauvé la vie. Il laisse quelques généreuses marques de son souvenir, à plusieurs Amis qu'il avoit en France ; & par un article spécial, il prie son Exécuteur d'employer trois mille livres sterling en bonnes œuvres, soit en France, soit en Angleterre. Un Inventaire, qui se trouve attaché au Testament, fait monter tous ses effets, en argent, en billets, en actions & en bijoux, à plus de trente mille livres sterling.

M. Sylvestre m'a fait des complimens sur un si beau coup de filet ; c'est le nom qu'il donne aux avantages qui me reviennent de cette Donation. Il m'a dit qu'il conseilleroit à ses Cliens de se contenter de leur Legs, & qu'il les y croyoit d'autant plus disposés, que, sur les dernieres déclarations de leur Oncle, ils appréhendoient que toutes leurs

espérances ne fussent réduites, pour chacun, à la somme de cent Guinées.

Je me suis informé de leurs inclinations & de leurs vues. Tout ce que j'ai appris d'eux me satisfait beaucoup. La Niéce est engagée, dit-on, dans une affaire d'amour. Leur Pere, détesté de tout le monde, après son odieux attentat contre la vie de son Frere, passa dans les Isles; & l'on a su, par les dernieres nouvelles, que sa santé, comme sa fortune, étoit dans un déplorable état à la Barbade. Peut-être n'existe-t-il plus. J'ai prié M. Sylvestre d'engager les trois jeunes gens, par ses conseils, à réfléchir un peu plus sur leur conduite. Je lui ai dit que j'avois de la disposition à les traiter avec bonté; que je leur demandois assez de confiance pour m'instruire eux-mêmes de leur situation; & que j'étois déterminé, en mémoire de leur Oncle, à leur rendre toutes sortes de services. En un mot, ai-je dit à M. Sylvestre, assurez-les que la petitesse du cœur d'autrui n'ést pas capable de resserrer le mien.

Il est parti fort content; & deux heures après, il m'a témoigné, par un billet, la reconnoissance de ses Cliens, en me demandant, à leur priere, la permission de me les amener dans le cours de l'après-midi. Quelques visites, & d'autres affaires qui m'ont occupé le reste du jour, ne me permettant point de les recevoir aussi-tôt que je le souhaitois, je les ai fait inviter à souper, avec leur honnête Procureur.

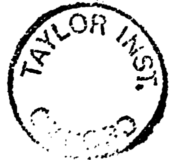
J'attendrai, pour envoyer à Colnebroke, où je suppose tout le monde en bonne santé, que je puisse joindre à ce récit les circonstances de notre entrevue.

Vendredi au soir.

M. Sylvestre, d'un air qui rendoit témoignage à la satisfaction de son cœur, m'a présenté d'abord Miss Danby; ensuite ses deux Freres, qui ont reçu mes premieres civilités avec un peu d'embarras, comme s'ils avoient eu quelque chose à se reprocher, ou le généreux regret d'avoir été prévenus. La Sœur avoit l'air plus aisé, sans en être moins modeste; ce qui m'a fait juger qu'elle étoit moins blamable que ses Freres, par lesquels il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'est laissée conduire. Miss Danby est une jeune personne fort agréable. M. Thomas & M. Edouard Danby sont aussi deux jeunes gens d'une physionomie revenante, & qui ne paroissent pas manquer d'esprit.

Dès le premier moment, j'ai dissipé tout ce qui pouvoit leur rester d'inquiétude, & nous nous sommes tous assis avec un air de confiance & d'amitié. Je ne vous offre pas, leur ai-je dit, de vous lire le Testament de votre Oncle. Il suffit de vous répéter ce que vous devez avoir appris de M. Sylvestre; vous y avez part tous trois, chacun pour la somme de mille livres sterling.

Ils m'ont fait une profonde révérence; & l'aîné des deux Freres m'a déclaré qu'ils ac-



ceptoient le legs, dans les termes du Testament.

J'ai repris : Trois autres mille livres doivent être employées en œuvres de charité, à la discrétion de l'Exécuteur. Il y a quelques présens, qui regardent trois ou quatre Amis de votre Oncle. Le reste, qui ne monte pas à moins de vingt-quatre mille livres sterling, tombe à l'Exécuteur, qui est nommé aussi Légataire universel ; faveur qu'il n'a pas plus desirée qu'il ne s'y est attendu.

L'Aîné a dit, en penchant la tête vers moi ; que le Ciel, Monsieur, la fasse prospérer entre vos mains ! Le Cadet s'est hâté d'ajouter : elle ne pouvoit tomber dans celles d'un plus honnête homme. La jeune personne a remué les levres ; mais, quoiqu'elle n'ait pas prononcé son compliment, j'ai cru lire dans ses yeux qu'elle m'en faisoit un.

Il me semble, cher Docteur, qu'il y a peu de générosité à tenir les esprits en suspens, quoique dans la vue d'obliger. Le plaisir qu'on trouve à surprendre ne peut venir, dans cette occasion, que d'une vanité qui a quelque chose d'offensant. Je souhaite ardemment, leur ai-je dit, de pouvoir vous être utile. Expliquez-vous librement, Messieurs ; peut-être demanderai-je à Mademoiselle un moment d'entretien particulier : Qu'attendiez-vous de votre Oncle ? Que faudroit-il, pour suivre avec quelque avantage la voie par laquelle chacun de vous est entré dans le monde ? J'ai assuré M. Sylves-

tre que vous me trouveriez prêt à vous rendre toute ſorte de ſervices. Mais, Monſieur, (en m'adreſſant à l'Aîné, qui ouvroit la bouche pour parler) vous y ferez réflexion, s'il vous plaît, avant que de me répondre. L'affaire eſt d'importance. Ne me diſſimulez rien. J'aime l'ouverture & la bonne foi. Je vais me retirer, pour vous laiſſer le tems de tenir conſeil. Vous me ferez avertir, lorſque vous aurez pris vos réſolutions.

Je ſuis paſſé dans mon Cabinet; & peu de tems après, ils m'ont fait dire qu'ils attendoient mes ordres. Je ſuis retourné vers eux. Ils ſont demeurés quelques momens à ſe regarder. Parlez, Meſſieurs, leur ai-je dit. Ne craignez pas de vous expliquer. En faveur de votre Oncle, regardez-moi comme votre Frere. L'Aîné ouvrit la bouche; mais le voyant héſiter dès les premiers mots: hardiment, ai-je reprit. Je vais vous ouvrir les voies moi-même. Quelle eſt à préſent votre ſituation, Monſieur? Quelles ſont vos facultés préſentes?

Mon Pere, Monſieur, les malheurs de mon Pere.....

N'en parlons point, M. Danby. Oublions que votre Pere ait exiſté. Je m'imagine que toutes vos eſpérances portoient ſur votre Oncle.

Mon Oncle nous a donné l'éducation.. Mon Oncle nous a donné, à mon Frere & à moi, chacun mille guinées, pour l'apprentiſſage du Commerce. Nous n'en avons em-

ployé que cinq cens, & le reste est entre des mains sures.

Votre Oncle, Monsieur, étoit un excellent homme. Nous devons un respect éternel à sa mémoire. Et dans quel commerce, Monsieur, vous êtes-vous engagé ?

Dans le commerce des Indes Occidentales.

Et quelles sont vos vues dans cette profession ?

Elles promettoient beaucoup, Monsieur, si le Ciel... Le Négociant, auquel je suis attaché, se proposoit de faire agréer à mon Oncle, qu'il m'associât pour un quart à ses entreprises ; & dans un an il m'auroit mis de moitié.

Ce dessein vous fait honneur ; Monsieur, & prouve qu'on est satisfait de votre conduite. Votre Négociant est-il encore dans la même disposition ?

Ah ! Monsieur.

Et sous quelles conditions, Monsieur, vouloit-il vous associer pour un quart ?

Il parloit, Monsieur, de quatre mille guinées. Mais mon Oncle ne nous en a jamais fait espérer plus de trois mille, outre sa premiere libéralité ; & lorsqu'il eut appris la mort & la conduite de mon Pere, il nous fit déclarer qu'il ne feroit plus rien pour nous. Au fond, les mille livres sterling, qu'il nous laisse par son Testament, sont fort au-dessus de notre attente.

J'aime votre ingénuité. Mais, dites-moi,

quatre mille guinées feroient-elles bien employées à votre Affociation ?

Pour vous parler fans déguifement, Monfieur, la vue de mon Négociant, s'il n'arrivoit rien qui pût la faire changer, étoit de me donner à la fin de l'année fa Niéce en mariage ; & de me mettre alors de moitié dans fon commerce ; ce qui auroit augmenté tout d'un coup ma fortune du double.

Aimez-vous cette Niéce ?

Oh ! Monfieur, fi je l'aime !

Et lui croyez-vous les mêmes fentimens pour vous ?

Si fon Oncle..... Je n'en doute point, Monfieur ; fi fon Oncle avoit pu déterminer le mien.

Eh bien, Monfieur, je fuis l'Exécuteur de votre Oncle. Mais écoutons un moment votre Frere. Que dites-vous, M. Edouard ? M'apprendrez-vous auffi quelle eft votre fituation, quelles font vos vues ?

On m'a placé, Monfieur, chez un riche Marchand de vins François. Mon Patron eft un homme âgé. Il me laiffe le ménagement de tout fon commerce, & je crois que fon deffein étoit de réfigner tout entre fon Neveu & moi, fi j'avois pu trouver de quoi payer la moitié du fond.

Et de quelle fomme auriez-vous eu befoin ?

O Monfieur ! il ne m'auroit pas fallu moins de fix mille livres fterling. Mais fi mon Oncle m'avoit laiffé les trois mille qu'il

m'avoit fait espérer, j'aurois pu trouver l'autre moitié de la somme pour un honnête intérêt. Je me suis fait une assez bonne réputation.

Mais si vous n'attendiez tous deux, de votre Oncle, que chacun trois mille guinées, quel usage supposez-vous qu'il eût fait du reste de sa fortune ?

Nous avons jugé, m'a répondu M. Edouard, depuis qu'il devoit la vie à votre courage, qu'il vous feroit son principal Héritier. Nous ne nous sommes jamais flattés de recueillir toute sa succession ; & dans un voyage que j'ai fait en France, il m'a déclaré qu'il vous laisseroit la plus grande partie de son bien.

C'est une ouverture qu'il n'a jamais eue pour moi. Je n'avois fait que défendre ma vie, en garantissant la sienne. Il a toujours attaché trop de prix à mes services. Mais, si votre Marchand vous avoit abandonné la moitié de son fonds, auriez-vous pensé, M. Edouard, à l'augmenter par un bon mariage ?

Les Femmes sont un fardeau, Monsieur. Si j'étois devenu mon maître, je n'aurois pas eu l'embarras d'en chercher. J'en aurois trouvé mille à choisir. Sa Sœur a paru fâchée de cette réponse. Son Frere n'en a pas été plus content. M. Sylvestre, qui est un vieux garçon, en a ri. Pour moi, elle m'a surpris à cet âge. Vrai langage de Marchand, ai-je dit en moi-même.

A présent, Messieurs, trouverez-vous bon que je prenne un moment votre Sœur à l'écart? Aurez-vous cette confiance pour moi, Miss Danby? ou souhaitez-vous plutôt que je vous fasse ici mes questions?

Monsieur, votre caractere est si connu, que je ne ferai pas scrupule de vous suivre.

Je l'ai prise par la main, & je l'ai menée dans mon Cabinet, dont la Porte, qui donnoit dans la Chambre où je laissois ses Freres, est demeurée ouverte. Je l'ai priée de s'asseoir, & je me suis assis près d'elle, sans cesser de tenir sa main dans la mienne. Ici, chere Miss, lui ai-je dit, vous devez me regarder comme l'Exécuteur de votre Oncle, c'est à-dire, comme un ami qui le représente. Si vous aviez ce cher Oncle devant vous, & s'il vous pressoit de lui dire ce qui peut vous rendre heureuse, en vous assurant qu'il est disposé à vous l'accorder, ne lui ouvririez-vous pas votre cœur? Je vous demande la même franchise pour moi. Il y a cette différence, que votre Oncle avoit de justes ressentimens contre votre Pere, quoiqu'il les ait portés trop loin en les étendant jusqu'à des Neveux innocens; & que moi, qui suis revêtu de tout son pouvoir; je n'ai qu'une sincere envie de vous servir, telle qu'il l'auroit eu dans une plus heureuse supposition. Dites-moi donc ce que je puis faire pour vous.

Miss Danby a pleuré. Elle a baissé la vue. Elle a tiré des fils de son mouchoir.

Mais je n'ai pu tirer de réponse que de ses yeux, qu'elle a levés une fois vers le Ciel.

Expliquez-vous, ma chere Miss; je serois au désespoir de vous chagriner: donnez-moi quelque connoissance de votre situation, à l'exemple de vos Freres. Demeurez-vous avec l'un des deux?

Non, Monsieur. Je demeure avec une Tante, Sœur de ma Mere.

A-t-elle de la bonté pour vous?

Beaucoup, Monsieur. Mais elle est chargée d'enfans. Cependant elle n'a rien négligé pour mon éducation. Avec le revenu de la somme que mon Oncle m'a donnée comme à mes Freres, & qu'elle a placée en fort bonnes mains, elle me met en état de faire une figure honnête; & par mes propres épargnes, je me trouve encore quelque chose de reste.

Excellente fille! ai-je pensé. Comment ton Frere Edouard ose-t-il dire que les femmes sont un fardeau? Elles dont l'économie est si supérieure à celle des hommes!

Votre Oncle, Mademoiselle, n'a pas manqué de bonté pour vous, puisqu'il vous a partagée comme vos Freres. C'est ce qu'il fait encore dans son Testament; & comptez que moi, qui le représente, je suivrai ses intentions dans cette égalité. Mais vous demanderai-je, comme votre Oncle l'auroit fait, s'il y a quelque homme de votre connoissance auquel vous donniez la préférence sur les autres?

Elle ne m'a point répondu. Elle a baissé les yeux, & ses mains ont recommencé à tirer les fils de son mouchoir. J'ai appellé son Frere Edouard, & je lui ai demandé s'il connoissoit les inclinations de sa Sœur? Pourquoi les femmes, mon cher Docteur, rougissent-elles d'avouer une louable affection? Que trouvent-elles de honteux dans l'amour, lorsqu'il est réglé par l'honneur & la discrétion?

M. Edouard m'a fait l'histoire des amours de sa Sœur; tandis que cette aimable fille rougissoit à chaque mot, & tenoit la vue baissée, dans un charmant embarras. M. *Gard*, fils d'un riche Négociant dans le commerce de Turquie, est le jeune homme avec le cœur duquel Miss Danby a fait l'échange du sien. Le Pere de M. Gard, qui demeure dans le voisinage de sa Tante, l'avoit envoyé dans son comptoir d'Asie, sous prétexte de le former aux affaires, mais au fond pour l'éloigner de Miss Danby; avec laquelle il ne vouloit point entendre parler de mariage, sans savoir ce que son Oncle avoit dessein de faire pour elle. Le jeune Amant est revenu depuis peu; & pour obtenir la liberté de demeurer à Londres, il a promis à son Pere de ne se marier jamais sans son consentement. Cependant M. Edouard assure qu'il aime sa Sœur avec une vive passion, & qu'il a juré de ne prendre jamais d'autre femme.

Je lui ai demandé si le Pere faisoit d'autres

objections que celles de la fortune, contre le choix de son Fils. Non, m'a-t-il répondu avec la chaleur d'un Frere; il est impossible qu'il en fasse d'autres. Il n'y a point, dans le Royaume, une fille plus sage que ma Sœur, quoique cet éloge ne convienne point dans ma bouche.

Pourquoi, Monsieur? Ne devons-nous pas, à nos Parens, la justice que nous rendrions aux autres? Mais je conçois qu'un Pere, qui a passé toute sa vie à s'enrichir, n'est pas bien aise de voir engager son Fils dans un mariage qui ne répond point à ses vues. Si les Peres doivent quelque indulgence à leurs Enfans, ils ont droit d'en attendre aussi de l'obéissance & du respect. Vous êtes fachée contre le Pere de M. Gard. Convenez-en, Miss Danby.

Je voulois voir qu'elle seroit sa réponse.

En vérité, Monsieur, je ne le suis point. M. Gard, le Pere, sait mieux que personne à quoi ses affaires l'obligent. Je l'ai dit vingt fois; & son Fils est convaincu lui-même que, n'étant point le seul Enfant, il n'a pas droit de se plaindre. Il est vrai, Monsieur, a-t-elle ajouté en baissant les yeux, que dans nos entretiens, nous avons quelquefois souhaité.... Mais que servent les desirs!

M. Edouard a remarqué que sa Sœur ayant à présent deux mille livres sterling, on pouvoit espérer que le vieux M. Gard, qui connoissoit les affections de son Fils....

Le vieux M. Gard, ai-je interrompu, ne

fera rien qui soit opposé à ses intérêts, ou à ceux de ses autres Enfans; & la Niéce de mon digne Ami n'entrera point dans sa famille, sans être sûre d'être reçue avec considération.

On est venu m'avertir que le souper nous attendoit. J'ai conduit mes hôtes dans la salle à manger, en donnant la main à Miss Danby. Commençons, leur ai-je dit, par une petite Fête, où je veux que la familiarité regne avec la joie. Si votre bonheur dépend de moi, comptez tous trois d'être heureux.

Vous jugerez aisément, mon cher Docteur, qu'avec un cœur aussi sensible que le mien, j'ai dû prendre beaucoup de plaisir, à voir aux mêmes personnes, un visage fort différent de celui qu'ils avoient apporté. En voyant éclater la reconnoissance dans les regards de la Sœur & dans le langage des deux Freres, je me suis imaginé plus d'une fois que je voyois le cher Danby, les yeux attachés sur nous, s'applaudissant du choix qu'il a fait d'un Exécuteur, qu'il voyoit déterminé à suppléer aux défauts, dont l'excès de son ressentiment d'un côté, & de l'autre celui de sa reconnoissance, ont été l'occasion. J'ai déclaré à M. Thomas Danby qu'avec le legs de son Oncle, il pouvoit faire fond sur cinq mille livres sterling, & qu'il dépendoit de lui d'entrer en Traité avec son Patron, pour sa Niéce & pour leurs arrangemens de commerce. J'ai fait la même

déclaration à M. Édouard Danby, & je l'ai exhorté à conclure aussi avec le sien. Vous, Miss Danby, ai-je continué en m'adressant à elle, vous direz à votre cher M. Gard, qu'outre les deux mille livres qui vous appartiennent déja, vous avez à son service cinq mille livres sterling de plus. Et si ces sommes ne suffisent point pour vos arrangemens, je vous demande en grace de me le faire connoître. Soit qu'elles suffisent ou non, mon respect pour la mémoire de votre Oncle ne se renfermera point dans ces bornes. Je ne désire point d'être plus riche que je ne le suis. Vous m'apprendrez si vous avez d'autres Parens, & qu'elle est leur situation, pour me donner le pouvoir de rectifier un Testament, composé dans une longue maladie qui a pu changer quelque chose aux dispositions d'un homme naturellement doux & bienfaisant.

Ils ne m'ont répondu que par leurs larmes. Dans les premiers moments, ils se regardoient l'un l'autre; ils s'essuyoient les yeux, & tout d'un coup ils recommençoient à pleurer. M. Sylvestre a versé aussi des pleurs de joie. J'ai cru que ma présence pouvoit les gêner, & je suis sorti sous quelque prétexte.

A mon retour, leur épargnant l'embarras des complimens, j'ai prévenu M. Thomas Danby, qui se disposoit à parler. Mes chers Amis, leur ai-je dit à tous, je lis dans vos yeux les honnêtes sentiments de vos

cœurs. Croyez-vous que ma satisfaction ne soit pas du moins égale à la votre ? Je suis plus que récompensé, par le témoignage que je me rends d'avoir fait un bon usage de ce que votre Oncle m'a confié. Regardez ce que j'ai fait, comme une dette que j'étois chargé d'acquitter, par cette Providence, qui vous oblige de compter l'obligation de faire du bien entre les principaux devoirs de votre Religion. En un mot, le seul droit que je m'attribue est de vous recommander, dans toutes vos entreprises, l'exercice de la bonté & de la justice.

Les deux Freres, étendant les bras au Ciel, ont protesté que l'exemple qu'ils venoient de recevoir, ouvroit leurs cœurs, & qu'ils promettoient au Ciel de ne les fermer jamais. Leur Sœur à fait après eux la même déclaration. M. Sylvestre, comme élevé par cette scene de reconnoissance, a dit, les larmes aux yeux, qu'il alloit être impatient, jusqu'à ce qu'il eût mis ordre à ses affaires, & trouvé l'occasion d'imiter une action qui portoit sa récompense avec elle.

Si, dans une condition privée, mon cher Docteur, l'exemple d'un simple bienfait a la force d'annoblir le cœur de quatre personnes, qui n'avoient d'ailleurs aucune apparence de bassesse, quels effets ne pourroit-on pas attendre de celui des Princes & de tous ceux qui jouissent d'une fortune extraordinaire ? Cependant je n'ai rempli,

comme vous voyez, que le devoir de la justice. Je n'ai rien donné qui m'appartînt, avant le pouvoir dont ce Testament m'a revêtu ; & peut être a-t-il été remis entre mes mains, comme une nouvelle épreuve de l'intégrité de mon cœur. Mais quelle est notre foiblesse, mon cher Ami, si nous sommes capables de nous faire un mérite, & un sujet de joie, d'avoir évité une mauvaise action !

En nous quittant, j'ai prié les deux Freres de m'informer du succès de leurs négociations ; & je leur ai dit que de quelque maniere qu'elles puissent tourner, je prendrois la voie la plus courte pour faire remettre entre leurs mains & celles de leur Sœur, tous les titres qui peuvent leur assurer la possession de ce qui n'appartient plus qu'à eux. Ce n'est pas sans peine que je les ai forcés au silence. Leur Sœur a pleuré encore ; & lorsque j'ai quitté sa main, en prenant congé d'elle, elle a pressé aussi la mienne, mais avec une modestie & les marques d'une douce confusion, qui montroient que la reconnoissance, dont son cœur étoit pénétré, l'élevoit au-dessus des formalités de son sexe. Le bon Procureur, aussi touché que s'il avoit eu part au bienfait, a joint ses bénédictions à celles des deux freres.

Vous savez à présent, mon cher Docteur, qu'elles ont été mes occupations ce soir. Ce n'est pas le temps de ma vie que j'ai le plus mal employé.

Je ne sais, chere Lucie, ce que vous penserez après avoir lu cette Lettre. Mais vous ne me demanderez point compte de l'effet qu'elle a produit sur moi.

J'aurois dû vous dire plutôt que j'ai reçu aujourd'hui la visite de M. Dean, mon cher Parrain. Il est venu nous demander à diner, pour se rendre ce soir à Londres. Les Dames, Mylord L... & le Docteur Barlet sont charmés de cette visite. Cependant le plaisir qu'elle m'a fait est mêlé de peine. Mon Parrain m'a prise à l'écart. Il m'a pressée avec tant de force ! Sa curiosité m'a paru trop vive. Je ne lui en ai jamais tant vu pour connoître les secrets de mon cœur. Mais il doit se louer de ma franchise. Je ne me serois pas pardonné d'en manquer, pour un Ami à qui j'ai tant d'obligation. Cependant, je n'ai pas eu peu de peine à le satisfaire.

Il prétend qu'il m'a trouvée plus maigre & plus pâle, que je ne le suis ordinairement. Peut-être ne se trompe-t-il pas. Je suis quelquefois dans des agitations... Je ne me reconnois pas moi-même. Sir Charles est agité aussi, par le retardement de quelques nouvelles qu'il attend des Pays Etrangers. S'il y avoit quelques défauts, quelques imperfections à lui reprocher, il me semble que je serois plus tranquille. Mais ne rien apprendre qui n'augmente mon admiration pour lui, & me trouver si sensible aux actions héroïques, en vérité, ma

chere... Ajoutez que M. Dean ne se lasse point de l'exalter; & qu'au lieu de blâmer mes sentimens, il les loue, il va jusqu'à m'en faire un mérite. Savez-vous, ma chere, qu'il me croit digne de lui? Digne de Sir Charles Grandisson! Pourquoi ne m'a-t-il pas fait des reproches? Pourquoi n'a-t-il pas entrepris de me dissuader? Tant de disproportion entre le mérite, entre la fortune! Un homme qui connoît si bien l'emploi des richesses! Les Indes, ma chere, devroient être à lui. Quelle figure il feroit sur le trône! Ce n'est pas une ame comme la sienne, que le pouvoir seroit capable de corrompre. César, a dit le Docteur Barlet, en parlant de lui devant M. Dean, n'avoit pas plus d'ardeur à détruire, que Sir Charles Grandisson à réparer. Les yeux d'Emilie ont paru s'animer à cette expression; & dans sa joie, elle les a promenés fiérement sur toute l'assemblée, comme pour nous dire: ce Sir Charles, c'est mon Tuteur.

Mais que pensez-vous d'elle, chere Lucie? M. Dean croit découvrir, dans Miss Jervin, une jeune passion pour son Tuteur. Le Ciel l'en préserve! Je suis persuadée que l'amour peut être vaincu dans sa naissance: mais quelles seront les armes d'une fille innocente & sans expérience? O chere Emilie! gardez-vous d'une passion qui feroit votre malheur: & n'augmentez pas celui d'un homme, qui souhaiteroit de rendre heureux le monde entier, & qui ne peut faire

néanmoins que le bonheur d'une ſeule femme. Mais Henriette Byron, qui donne ce conſeil, n'auroit-elle pas dû le prendre pour elle-même? A la vérité, elle ne ſe défioit pas alors qu'il eût d'autres engagemens. Que la mort me glace à jamais le cœur, avant que je ſois l'occaſion du moindre trouble pour le ſien! Quoique ſes Sœurs m'ayent pénétrée, je me flatte encore qu'il ne s'eſt point apperçu lui-même de la victoire qu'il a remportée ſur mon ame entiere. Puiſſe-t-il l'ignorer éternellement, ſi cette connoiſſance eſt capable de mêler une ombre d'inquiétude à ſon repos!

Mais, chere Lucie, ne rougiſſez-vous pas pour moi de cette derniere page? Vous le devez, puiſque je rougis moi-même en la reliſant. Je me garderai bien d'y mettre mon nom.

LETTRE XLVII.

Le Docteur Barlet à Miſs Byron.

18 Mars.

Je vous envoye, Mademoiſelle, l'extrait que je vous ai promis de mes premieres Relations. Je me ſuis ſervi de la main de mon Neveu, pour ſatisfaire promptement votre impatience. Avec un peu plus de temps, j'aurois pu rendre cette lecture plus amu-

ſante pour vous. Mais vous m'avez dit que les ſimples faits vous ſuffiſent. En vous obéiſſant, Mademoiſelle, je me repoſe ſur votre bonté.

Le Docteur Barlet partit d'Angleterre avec un jeune homme de qualité, dont il étoit Gouverneur, & qu'il nommera M. *Lorimer*, pour cacher ſon nom réel. C'étoit un caractere abſolument oppoſé à celui du Chevalier Grandiſſon. Il étoit non ſeulement groſſier & fort indocile, mais préſomptueux & malin, avec des inclinations baſſes & vicieuſes. Le Docteur avoit eu beaucoup de répugnance à ſe charger d'un Eleve, dont il connoiſſoit le mauvais naturel : mais il s'étoit rendu aux inſtances de ſon Pere, qui l'avoit intéreſſé par les motifs de la charité chrétienne, & au ſerment ſolemnel que le jeune homme avoit fait de prendre une meilleure conduite ; d'autant plus qu'on avoit remarqué juſqu'alors, que perſonne n'avoit tant d'aſcendant ſur lui que le Docteur Barlet.

Ils étoient tous deux à Turin, lorſque le Chevalier Grandiſſon, qui avoit paſſé quelques mois en France, arriva pour la premiere fois dans cette Ville. Son âge étoit d'environ dix-huit ans. Il n'étoit pas mieux en Gouverneur, que le Docteur Barlet en Eleve, quoiqu'il eût reçu le ſien de Mylord W.. ſon Oncle. Quelques jours de réſidence faiſoient obſerver, dans chaque lieu,

que

que M. *Creuzer* & le jeune Chevalier faisoient l'office l'un de l'autre; c'est-à-dire, que le jeune homme avoit besoin de toute sa prudence, pour résister aux mauvais exemples d'un vicieux Personnage, qui cherchoit à lui inspirer le goût de la débauche, dans la vue de se délivrer de ses remontrances, ou d'empêcher qu'il ne fît des plaintes à son Pere. Le Chevalier Grandisson forma une étroite amitié avec le Docteur Barlet, & M. Creuzer ne se lia pas moins étroitement avec M. Lorimer. La vertu & le vice eurent le même pouvoir, pour former ces deux liaisons.

Creuzer & Lorimer ne se quittoient point, malgré les efforts que le Docteur faisoit continuellement pour les séparer. Ils donnerent dans plusieurs excès, dont l'un fit assez d'éclat pour les exposer aux recherches du Magistrat Civil. Lorimer n'évita le châtiment, qu'à force d'argent & de crédit; pendant que Creuzer, ayant trouvé le moyen de s'évader, prit la fuite vers Rome, d'où il écrivit à son Éleve de l'aller joindre. Le Chevalier prit cette occasion, comme il l'en avoit menacé plusieurs fois, pour informer son Pere, & pour lui demander un autre Gouverneur, ou la permission d'aller attendre en Angleterre qu'il eût fait un meilleur choix. Dans l'intervalle, il pria le Docteur de lui accorder ses avis & ses instructions. Son Pere ne tarda point à lui répondre que n'entendant parler que de

sa prudence, il lui laissoit la liberté de se choisir un Compagnon de voyage, mais qu'il ne lui donnoit plus d'autre Gouverneur que sa propre discrétion. Alors, le jeune Chevalier, avec la modestie & la défiance de lui-même, qui sont un des ornemens de son caractere, demanda plus instamment que jamais ses conseils au Docteur; & lorsqu'ils furent obligés de se séparer, ils établirent une correspondance qui ne finira qu'avec la vie de l'un ou de l'autre.

Le Chevalier exposa toutes ses vues à M. Barlet, & souvent à sa discrétion l'ordre de ses études & de ses courses; mais ce commerce n'avoit pas duré long-tems, lorsque le Docteur lui marqua qu'il étoit inutile de le consulter d'avance, d'autant plus que le délai nuisoit quelquefois à d'excellentes résolutions; que cependant il ne le prioit pas moins de l'informer de ses entreprises, & de tout ce qui pouvoit lui arriver d'important; qu'outre la satisfaction, avec laquelle il recevroit ce témoigage de confiance & d'amitié, il auroit celle d'y trouver des exemples qui feroient peut-être plus d'impression que tous ses préceptes sur le cœur & l'esprit du malheureux Lorimer.

Tandis que le Docteur étoit arrêté malgré lui, par son Eleve, dans quelques Villes de Lombardie, le Chevalier fit presque le tour de l'Europe, & ne laissa point d'y faire des observations fort supérieures à son âge. Lorimer étoit alors engagé dans les plus

frivoles amusemens, & s'oublioit dans chaque Ville, comme s'il n'eût jamais dû la quitter. Le Docteur, qui voyoit ses avis méprisés, fermoit les yeux sur ces délais, pour laisser passer le Carnaval de Venise, qu'il redoutoit encore plus. Mais son Eleve, ayant soupçonné ses intentions, se déroba secrettement, & se trouva dans cette Ville, pour l'ouverture des Fêtes. Le Docteur, qui se vit forcé de le suivre, apprit, en arrivant, qu'il s'y distinguoit déja par ses extravagances. Envain le rapella-t-il à l'exemple du Chevalier Grandisson. Les Lettres qu'il lui lisoit dans cette vue, ne produisirent qu'un vil & honteux effet, dont les suites exposerent la vie du Gouverneur au dernier danger.

Un jour que, sous prétexte d'en relire une qui contenoit diverses observations, Lorimer avoit désiré de la garder un jour ou deux, il se hâta de la transcrire, & de l'envoyer à son Pere, qui lui avoit demandé plusieurs fois quelque marque du fruit qu'il tiroit de ses voyages. Le Docteur fut extrêmement surpris de recevoir des félicitations du Pere, sur les progrès de son Fils, avec quelque reproche des plaintes qu'il faisoit quelquefois de son indocilité. « J'avois peine à „ me persuader, lui écrivoit ce Pere crédule, „ que mon Fils ne fût capable de rien. Je „ vois qu'il ne lui manque qu'un peu d'ap- „ plication. „ Et pour l'encourager, il donnoit ordre que sa pension fût augmentée du double. M. Barlet devina une partie de la

vérité, & n'eut pas de peine à tirer de son Eleve, l'aveu d'un artifice, par lequel il faisoit gloire d'avoir trompé son Pere. Un juste scrupule obligea le Docteur d'écrire aussi-tôt à Londres, pour épargner au Pere une dépense contraire à ses véritables vues. Lorimer, furieux de ce qu'il nommoit une trahison, chercha l'occasion de se venger. Il étoit lié avec une Courtisanne, fameuse par la ruine de vingt jeunes Voyageurs qu'elle avoit engagés dans ses piéges, & déja irritée contre le Docteur, qui avoit mis tout en usage pour rompre cette liaison. Entre plusieurs ouvertures qu'elle lui proposa, il choisit celle de suborner un des Espions de l'Etat, pour accuser le Docteur d'avoir tenu des discours injurieux au Gouvernement Vénitien; crime pour lequel on sait que la rigueur est extrême dans cette inquiéte République. La Ville de Venise est remplie de ces Espions, dont l'unique office est de veiller sur le langage des Etrangers. M. Barlet fut arrêté, sans savoir d'où le coup étoit parti. Cependant un des trois Inquisiteurs d'Etat, qui composent un Tribunal redoutable, eut assez de pénétration pour découvrir son innocence, dans un entretien de quelques momens, & lui fit rendre la liberté. Tout éloigné qu'il étoit de soupçonner son Eleve, mille autres chagrins, qui lui paroissoient inévitables, le firent penser à quitter son Emploi. Il n'écrivoit point en Angleterre, sans demander cette liberté comme une faveur.

Mais le Pere, fort embarrassé de son Fils, l'exhortoit à la patience, & le revêtit, par ses Lettres, de toute l'autorité paternelle. Ce Seigneur étoit fort éclairé dans l'Histoire Grecque & Romaine. Il desira que son Fils visitât les fameuses Places de l'ancienne Grece, dont il avoit admiré tant de fois la splendeur dans ses livres. Ce ne fut pas sans une extrême difficulté, que le Docteur obligea son Eleve de quitter Venise, où sa Courtisanne & d'autres plaisirs l'occupoient entiérement.

Athênes étoit la Ville, où le Pere vouloit qu'ils fissent quelque séjour, avant que de visiter les autres parties de la Morée. Lorimer y trouva sa Maîtresse, avec laquelle il étoit convenu de s'y rejoindre. Quelque soin qu'ils apportassent à déguiser leur commerce, il ne put être long-tems ignoré du Docteur. Le ménagement qu'il crut devoir à son Eleve, lui fit tourner son zele contre la Courtisanne. Il porta ses plaintes au Tribunal que les Chrétiens ont dans Athênes, composé de huit Vieillards, qu'ils ont la liberté de choisir dans les huit quartiers de la Ville. Mais tandis qu'il prenoit des informations, cette méchante Femme chargea M. Barlet, de plusieurs accusations calomnieuses devant le Cadi, qui est le Juge Turc. Quelques présens qu'elle fit au Gouverneur, l'ayant mis en même tems dans ses intérêts, elle eut le crédit de faire arrêter le Docteur, qui fut chargé de chaînes au fond d'un ca-

choc. Les Amis Chrétiens, qu'il s'étoit fait dans la Ville, reçurent défense de remuer en sa faveur; & la rigueur fut portée jusqu'à lui interdire toute sorte de communication. Lorimer & la Courtisanne reprirent le chemin de Venise.

M. *Belcher*, jeune voyageur Anglois, d'un mérite extraordinaire, à qui le hazard avoit fait lier connoissance avec le Chevalier Grandisson dans l'Isle de Candie, & qui avoit conçu tout d'un coup pour lui cette noble espece d'amitié, qui est fondée sur la ressemblance des plus vertueuses inclinations, arriva vers ce tems dans Athênes. Il fut informé de la disgrace du Docteur, par un des huit Chrétiens du Tribunal. Ces vénérables Vieillards gémissoient d'une si cruelle oppression; mais la Courtisanne ayant mêlé la Religion & l'Etat dans ses impostures, ils avoient le chagrin de voir subsister l'ordre qui les forçoit au silence. Un nom, que M. Belcher se souvint d'avoir entendu prononcer avec affection par son Ami, excita sur le champ tout son zele. Il se hâta de recueillir secrettement les informations; il les fit revêtir de toute la force qu'elles pouvoient recevoir; & sachant que le Chevalier étoit alors à Constantinople, il lui dépêcha un Exprès, chargé de ses explications, & des Pieces qu'il avoit rassemblées.

Une nouvelle si peu attendue ne causa pas moins d'étonnement que de douleur au Chevalier Grandisson. Il s'adressa aussi-tôt

à l'Ambassadeur d'Angleterre, qui intéressa dans cet événement tous les Ministres des Puissances Chrétiennes; & leurs plaintes, portées de concert au Visir, obtinrent facilement un ordre pour la liberté du Docteur. Le Chevalier, ne se fiant point assez à la diligence du Chiaoux qui en fut chargé, prit le parti de l'accompagner, pour presser sa marche. Il arriva dans Athênes le jour même, comme il l'apprit du Gouverneur, que la Justice Turque devoit livrer M. Barlet au fatal cordon. Un danger si pressant rendit le Docteur plus cher que jamais au Chevalier Grandisson. Un secours si heureux ne put manquer de rendre le Chevalier plus cher au Docteur; &, dans leur tendresse mutuelle, ils n'en conçurent pas moins pour M. Belcher, qui non-seulement avoit été le premier instrument de cette agréable révolution, mais qui n'avoit pas voulu quitter Athênes, sans voir le Docteur hors du péril, & qui n'avoit pas ménagé ses soins ni sa bourse, pour obtenir que la Sentence fût suspendue. Tel fut le ciment de leur amitié. Elle avoit commencée, entre les deux jeunes gens, par le rapport de leurs caracteres. C'est à leur bonté, que M. Barlet doit l'honneur qu'ils lui font, tous deux, de le traiter comme un Pere; & son plus grand plaisir, jusqu'à ce jour, est d'écrire à M. Belcher tout ce qui concerne la vie & les actions d'un homme, que l'un s'est proposé pour modele,

& que l'autre regarde comme la gloire de l'espece humaine.

Le Docteur ignora, pendant quelque tems, la part que Lorimer avoit eue à son malheur. Ce jeune Insensé avoit écrit en Angleterre, dans les termes du plus vif chagrin, le danger où son Guide étoit tombé parmi les Turcs; & son Pere avoit pris toutes les mesures qu'il avoit pu, dans un si grand éloignement, pour faire donner du secours au Docteur; mais il y a beaucoup d'apparence que ce secours seroit arrivé trop tard.

Comme le Pere ne pouvoit deviner que son Fils eût part au complot, à peine eut-il appris l'heureuse délivrance de M. Barlet, qu'il le conjura de ne point abandonner son Fils à ses mauvaises inclinations. Le Docteur, aussi éloigné de faire tomber ses soupçons sur son Eleve, ne fit pas difficulté de retourner à Venise, par compassion pour le Pere & le Fils. Il eut beaucoup de peine à dégager Lorimer des mains de la Courtisanne. Ensuite il se rendit à Rome avec lui. Mais là, ce malheureux jeune homme, ne gardant pas plus de ménagement dans ses débauches, en devint justement la victime; & sa mort fut un soulagement pour son Pere, pour le Docteur, & pour tous ceux avec lesquels il avoit quelque liaison. Dans les derniers momens de sa vie, il fit l'aveu du noir projet où la Courtisanne l'avoit engagé à Venise, & de la part qu'il avoit eue aux

calomnieuses accusations d'Athênes. Cette confession, & les circonstances de sa mort, causerent au Docteur une tristesse si profonde, qu'il tomba dans une maladie, dont il eut beaucoup de peine à revenir.

Le Chevalier Grandisson avoit visité, pendant ce tems-là, quelques parties de l'Asie & de l'Afrique, particuliérement l'Egypte, en profitant de toutes les occasions pour continuer son commerce avec M. Belcher & le Docteur. A son retour en Italie, où ses deux Amis l'attendoient, il engagea le Docteur à servir de compagnon à M. Belcher, dans quelques autres voyages qu'il leur fit entreprendre, sous prétexte qu'il en espéroit lui-même quelques lumieres, qu'il n'avoit pas le tems de se procurer par ses propres yeux. C'en étoit un, pour fournir aux frais de cette entreprise. Il savoit que M. Belcher avoit une Belle-Mere, qui lui avoit fait retrancher depuis peu les deux tiers de sa pension; & lorsque son Ami voulut rejetter une condition si généreuse, il ajouta au premier motif, qu'une course de cette nature serviroit à rétablir la santé du Docteur, qui leur étoit également cher à tous deux. Jamais il ne manquoit d'argumens, pour diminuer l'embarras de ceux qu'il vouloit obliger, & pour leur faire recevoir ses bienfaits comme une dette, ou comme une faveur dont il leur avoit obligation lui-même.

Pendant que ses deux Amis firent le voyage qu'il leur avoit proposé, il ne quitta

point Boulogne & Florence, où quelques affaires lui causerent beaucoup d'embarras. M. Belcher & le Docteur visiterent ensemble les principales Isles de l'Archipel ; après quoi, le jeune Voyageur tournant ses vues vers l'Asie ; M. Barlet prit l'occasion d'un Vaisseau qui mettoit à la voile, pour revenir à Livourne. Il voyoit sa santé rétablie ; & sachant que le Chevalier Grandisson attendoit impatiemment de son Pere l'ordre de repasser en Angleterre, il ne douta point que sa présence ne lui fût agréable, pour la conclusion de quelques affaires dont il étoit informé. En effet le Chevalier se réjouit de son arrivée ; & partant bientôt pour Paris, il confia Miss Emilie à ses soins.

Jusqu'ici, Miss Byron, délices de ceux qui ont le bonheur de vous connoître, vous n'avez lu qu'un extrait de mes papiers, de la main de mon Neveu. J'y joindrai quelques circonstances, qui regardent personnellement M. Belcher, sur lequel vous m'avez demandé plus d'informations ; mais je ne vous promets pas de m'arrêter aisément, si j'entreprends l'éloge d'un Ami si cher.

M. Belcher est un jeune homme d'une très-agréable figure. Lorsque je le nomme un second Sir Charles Grandisson, vous concevez une fort haute idée de son esprit, de sa politesse & de toutes ses aimables qualités. Il ne manque rien à sa naissance. Sir Henry Belcher, dont il est fils unique, l'ai-

me tendrement, & le tient éloigné, contre l'inclination de l'un & de l'autre, sur-tout contre celle du Fils, depuis que son plus cher Ami est en Angleterre. C'est un effet de sa complaisance pour une seconde Femme, impérieuse, vindicative, qui, pendant son veuvage, avoit jetté les yeux sur le jeune Belcher, pour en faire son Mari, dans l'espérance de le tenter par un reste de beauté, soutenu d'un bien considérable. Son projet néanmoins n'a jamais été connu du Pere, qui lui parla d'amour dans le même tems que le Fils lui faisoit déclarer, un peu cavaliérement peut-être, qu'il ne goûtoit point ses propositions. Ce refus la rendit furieuse. Elle ne pensa qu'à la vengeance; & n'ignorant point que toute sa fortune dépendoit de son Pere, elle parut agréer les soins de Sir Henry, dont son ressentiment lui fit accepter la main, à des conditions qui lui donnent un pouvoir presqu'égal sur le Pere & sur le Fils. D'ailleurs elle prit bientôt un ascendant absolu sur l'esprit de son Mari. M. Belcher étoit parti pour ses voyages, avec une pension de six cens livres sterling. Elle n'eut point de repos, qu'elle ne l'eut fait réduire à deux cens; & ce reste étoit si mal payé, que le jeune homme seroit tombé dans les plus grands embarras, s'il n'avoit trouvé des secours toujours prêts, dans la fidelle amitié du Chevalier Grandisson. Cependant on assure que sa Belle-Mere n'est pas sans quelques bonnes qualités; & que

dans tout ce qui n'a point de rapport au Fils, elle en use fort bien avec le Pere. Mais entendant les affaires, & Sir Henry n'ayant pas le même goût, elle s'est attribué la disposition de tous leurs revenus communs ; ce qui ôte le pouvoir à son Mari de faire la moindre libéralité sans sa participation.

Ils ne laissent pas de faire profession, tous deux, d'une haute admiration pour le caractere de Sir Charles ; & les Lettres de leur Fils n'y ont pas moins contribué que le témoignage public : d'où je crois pouvoir conclure que, si Sir Charles trouve l'occasion de lier connoissance avec Mylady Belcher, il la fera consentir tôt ou tard au retour de son Fils ; sur-tout à présent qu'elle commence à perdre l'espérance d'avoir des Enfans de ce mariage. M. Belcher, qui se le promet aussi, écrit à Sir Charles qu'il est dans la disposition de rendre toute sorte de respect à la Femme de son Pere, & de prendre pour elle les sentimens d'un Fils, lorsqu'elle le voudra souffrir auprès d'elle. Mais il déclare qu'il renonceroit plutôt à sa Patrie, que d'exposer son Pere au moindre chagrin, en y retournant sans l'aveu d'une Femme impérieuse qui lui en feroit porter la peine ; & dans son incertitude, il propose de quitter Vienne, où il est actuellement, pour venir attendre à Paris que Sir Charles, qu'il croit capable de réussir dans tout ce que l'amitié peut lui faire entreprendre, & qui sera secondé par la tendresse de son Pere, obtienne

le succès qu'il desire. Il me tarde beaucoup de revoir cet excellent jeune homme. Je suis sûr que Miss Byron en particulier ne pourra lui refuser son estime. Avec des sentimens si nobles & des manieres si délicates, je répéte hardiment que c'est un second Chevalier Grandisson.

Je me croirois fort heureux, Mademoiselle, de pouvoir vous obliger par toutes les communications pour lesquelles vous m'avez témoigné de la curiosité. Mais que Mylady L... & Miss Grandisson me permettent de les exhorter à bannir toute réserve avec le plus tendre de tous les Freres ; & j'ose leur répondre qu'il n'en aura point, sur-tout ce qu'il croira capable de leur plaire. Si parmi ses affaires, il y en a quelqu'une dont il puisse différer l'explication, c'est que le succès en est encore incertain.

Que d'obscurités, ma chere Lucie ! Rappellons quelques circonstances de ce détail. Sir Charles a des affaires qu'il ne peut encore expliquer à ses Sœurs ! Le succès en est incertain pour lui-même ! Des embarras considérables à Boulogne & à Florence ! sont-ils terminés ? durent-ils encore ? Cependant Sir Charles n'a point de réserve, cependant Sir Charles est réservé. Quel jour y voyez-vous, chere Lucie ?

Mais le Docteur est sûr, pour M. Belcher, de l'estime de Miss Byron en particulier. Que veut dire le Docteur ? Il ne peut

avoir eu d'autre intention, sans doute ; de marquer sa propre tendresse pour un jeune homme qui lui est si cher. Il lui tarde de le voir. Si je le vois aussi, son retour ne doit pas être éloigné ; car ne suis-je pas résolue de retourner promptement dans mon plus sûr azile, dans les bras de ma chere Famille ? Oui, ma chere, j'y suis résolue.

Avez-vous quelque noirceur dans l'ame ? dites, ma chere Lucie. Etes-vous capable de haine, d'une haine mortelle contre quelqu'un ? Si vous êtes actuellement dans cette disposition, satisfaites-vous, & souhaitez, à la personne que vous haïssez, d'être amoureuse d'un homme (car je vois qu'il ne faut rien dissimuler,) d'un homme, qu'elle croit, elle-même, & que tout le monde croit fort supérieur à elle, par toutes les qualités de l'ame & de la fortune ; de douter, entre quelques rayons d'espérance, doute plus cruel mille fois que la certitude, si les affections de cet homme sont engagées ; &, supposé qu'elles ne le soient pas, s'il peut lui accorder du retour. Ah, Lucie ! vous m'entendez. Ne me demandez pas plus d'explication.

Mais un mot encore. L'exorde de la Lettre du Docteur ne vous paroît-il pas un peu singulier ? *Délices de ceux qui ont le bonheur de vous connoître.* Charmantes expressions ! Quel peut en être le sens ? Suis-je les délices du cœur de Sir Charles ! Il me *connoit*. Vaine, foible, imprudente que je suis ! humble, basse, & cependant orgueil-

leuse Henriette. Mes folles conjectures me font rougir... Un mouvement de honte m'a fait déchirer mon papier. Le fragment partira néanmoins, mais à condition que vous le jetterez au feu, & qu'il ne sera vu que de vous.

LETTRE XLVIII.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

Samedi, 18 *Mars*.

JUsqu'à présent, ma chere, il me semble que mon cœur n'a rien à se reprocher. Mais il s'en est peu fallu que je ne sois tombée dans une fort grande faute. Vous ne la devineriez pas. Miss Grandisson, dans l'absence de M. Barlet, qui est allé dîner aujourd'hui à quelques milles de Colnebroke, est parvenue, par des moyens qu'elle ne m'a point appris, à se saisir d'une Lettre que le bon Docteur avoit reçue ce matin de Sir Charles, & qu'il a laissée ouverte sur son pupitre. Elle est venue aussitôt à ma chambre. Henriette, m'a-t-elle dit, d'un air empressé, voici la Lettre qui est venue ce matin au Docteur. Peut-être ne l'ai-je pas par des voies trop honnêtes, mais on y parle de vous avec chaleur. La remettrai-je où je l'ai prise? ou plutôt, voulez-vous par-

tager ma faute, & la lire auparavant? Elle me l'a présentée.

O Miss Grandisson! ai-je répondu dans mon premier mouvement. On y parle de moi, dites-vous? Permettez que j'y jette les yeux. J'ai tendu une main plus d'à demi coupable, & j'ai pris la Lettre. Mais; rentrant aussitôt en moi-même: ne m'avez-vous pas dit, que vous ne l'aviez point par des voïes honnêtes? Tenez, reprenez-là. Je ne veux point partager la faute. Cependant, cruelle Charlotte! Comment pouvez-vous m'exposer à cette tentation? Et j'ai mis la Lettre sur une chaise.

Elle m'a pressée de lire du moins les premieres lignes. Elle la reprise; elle l'a ouverte, & elle me l'a mise sous les yeux.

Serpent tentateur! me suis-je écriée. Pourquoi voulez-vous me faire imiter nos premiers Peres! Je me suis assise, & j'ai mis les deux mains devant mes yeux. Loin, loin, ai-je ajouté; pendant que je suis encore innocente. Chere Miss Grandisson, ne me jettez point dans une faute que je ne me pardonnerois pas. Vous l'avez reconnue vous-même. Je ne veux point la partager.

Elle m'a lu deux ou trois lignes; & s'arrêtant: continuerai-je, Henriette? Le mot qui suit est votre nom.

Je me suis mis les doigts dans les oreilles. Non, non, ai-je crié encore. Si vous l'aviez

par des voies honnêtes, je n'aurois pas de plus grande impatience... mais vous ne me dites pas même.....

Miss Grand. (En m'interrompant.) Quoi? Qu'est-ce? Ceux qui laissent leur Cabinet ouvert n'ont à se plaindre que d'eux-mêmes.

Miss Byr. Mais c'est un oubli, qui n'a rien de volontaire. Seriez-vous bien aise qu'on prît la liberté de lire vos Lettres?

Miss Grand. Eh bien, je vais la remettre à sa place. Irai-je? (la tenant suspendue devant moi.) Irai-je, Henriette? (Et deux ou trois fois elle a marché vers la porte, elle est revenue vers moi, avec un regard, le plus propre à m'exciter.)

Miss Byr. Dites-moi seulement, Miss Grandisson, s'il y a quelque chose dont vous croyez que votre Frere ne veuille pas que nous soyons informées.... Mais je suis presque sûre que l'obligeant Docteur, qui nous en a communiqué d'autres, auroit eu la bonté de nous lire celle-ci.

Miss Grand. Pour la moitié de ce que je possede, je ne voudrois pas ne l'avoir pas lue. O chere Henriette! elle contient des détails.... Paris, Florence, Boulogne!

Miss Byr. Loin, loin, Syrêne. Une Lettre est un objet sacré. Reportez-la. N'avouez-vous pas qu'elle ne vous est pas venue honnêtement? Et je vois néanmoins....

[Ah Lucie! J'étois prête à me laisser vaincre. Mais, rappellant mes forces; loin,

ai-je répété. Emportez cette Lettre. Je me crains moi-même.]

Miſs Grand. Eh bien, Henriette; un ſeul endroit. Il y en a un que vous devez lire. C'eſt l'affaire d'un inſtant.

Miſs Byr. Je n'écoute point la tentation. Je ne lirai rien. J'attendrai qu'on me le communique.

Miſs Grand. Mais vous pouvez être ſurpriſe alors; & ne pas ſavoir ce que vous aurez à répondre. Il vaudroit autant profiter de l'occaſion. Prenez, liſez. On n'a jamais vu de pareils ſcrupules. Il eſt queſtion de vous & d'Emilie.

Miſs Byr. De moi & d'Emilie! O Miſs Grandiſſon! & que peut-il y avoir de commun entre Emilie & moi?

Miſs Grand. Quelle différence mettez-vous, chere Henriette, entre lire la Lettre & me demander ce qu'elle contient? Je conſens néanmoins à vous le dire.

Miſs Byr. Non, non, vous ne me le direz point. Je ne veux point l'entendre. Je ne vous le demanderai jamais. N'y a-t-il que votre Frere, qui ſoit capable d'une action noble? Il faut, ma chere Amie, que vous & moi nous tirions quelque fruit de ſon exemple. Vous ne me lirez & ne me direz rien.

Miſs Grand. Jamais on n'a loué une femme dans ces termes! Ce ſont des louanges, Henriette... De ma vie, je n'ai rien entendu qui leur reſſemble.

Miss Byr. Des louanges, Charlotte! De la main de votre Frere! . . . O maudite curiosité! Premiere faute de nos premiers Peres! Mais j'aurai le courage d'y résister. Si vous m'excitez à faire des questions, riez-en; j'y donne les mains. Mais je vous demande en grace de n'y pas répondre. Chere Miss, si vous m'aimez, emportez cette Lettre, & ne cherchez point à me rabaisser à mes propres yeux!

Miss Grand. Savez-vous, Henriette, que vos réflexions tombent sur moi? Mais c'est moi-même, qui veut vous faire une question. Vous sentez-vous disposée, comme une troisieme Sœur, à prendre Emilie en garde, & à la conduire avec vous en Northampton-Shire? Répondez.

Miss Byr. Ah! Miss Grandisson! Et vous croyez que la Lettre contienne une proposition de cette nature? Mais ne me répondez point, je vous en supplie. Attendez qu'on me fasse les propositions, de quelque nature qu'elles soient. Elles viendront toujours trop tôt, si elles sont désagréables. [J'avois les larmes aux yeux.] Mais je vous assûre, Mademoiselle, que je ne serai pas traitée avec indignité, par le meilleur même de tous les hommes; & pendant que je puis me refuser à une chose que je crois indigne de moi, j'ai un titre pour agir avec fermeté, si l'occasion s'en présente. Vous êtes Sœur, Mademoiselle; mais je n'ai rien à espérer ni à craindre

Miss Grand. Je crois, ma chere, que vous prenez le ton sérieux. Deux fois Mademoiselle tout d'une haleine! Je ne vous le pardonne point. Vous m'entendrez lire l'endroit où il est question de vous & d'Emilie, si vous ne voulez pas le lire vous-même.

Elle se disposa aussitôt à me faire cette lecture. Non, lui dis-je, en étendant la main sur la page; je ne veux, ni la lire, ni l'entendre. Je commence à craindre que mon courage n'ait l'occasion de s'exercer; & tandis qu'il est encore en mon pouvoir de choisir entre le mal & le bien, je ne me priverai pas de la satisfaction de penser que j'ai pris le meilleur parti, quelque sort qui puisse m'attendre. Vous me pardonnerez, Mademoiselle.... Et sans achever, je me suis mise en chemin vers la porte de ma chambre. Je l'ouvrois, lorsqu'elle est accourue sur mes pas.

Miss Grand. Chere Henriette! Quoi? Vous êtes irritée contre moi? Mais que cette fierté vous sied! J'y vois un air de dignité qui m'impose. Qu'il est digne de la seule femme du monde que je crois comparable au meilleur des hommes! Pardon, chere Henriette. Dites promptement que vous me pardonnez.

Miss Byr. Vous pardonner, chere Miss! Ah! c'est du fond du cœur. Mais avez-vous pu me dire que cette Lettre n'est pas tombée entre vos mains par d'honnêtes voies, & vous pardonner à vous-même? Hâtez-vous

donc de la remettre où vous l'avez prise ; & veillez sur moi, comme une véritable Amie, si dans quelque moment de foiblesse vous me trouvez de la curiosité pour des papiers qui ne me seront pas venus plus honnêtement. J'avoue que j'ai marqué de la foiblesse : si j'avois succombé, les plus flatteuses informations ne m'auroient jamais dédommagé de ce que j'aurois souffert intérieurement, en réfléchissant aux moyens qui me les auroient fait obtenir.

Miss Grand. Ame supérieure ! Dans quelle confusion vous me jettez ! Je remettrai la Lettre à sa place ; & je promets au Ciel que si je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoiqu'il n'y ait rien que de glorieux pour mon Frere, je ne vous en dirai jamais un mot ; du moins si nous n'en obtenons pas la communication par d'autres voies.

Je lui ai jetté mes deux bras autour du cou. Elle m'a rendu mes embrassemens avec la même affection. Je ne l'en aimerai que mieux, pour avoir souffert, avec tant de bonté, que ma conduite ait condamné la sienne. Ne me félicitez-vous pas, ma chere, de la victoire que j'ai remportée sur moi-même ? Elle m'a couté beaucoup. Il est certain que ma curiosité ne pouvoit être plus vive, pour des particularités auxquelles j'avois tant d'intérêt. Mais il me semble que le plaisir de les apprendre n'auroit jamais égalé celui que je ressens d'avoir surmonté la tentation ; sans compter que mon orgueil

est flatté de l'opinion que j'ai donnée de moi à Miss Grandisson. Cependant quel est ici mon mérite ? A ne consulter que la prudence, j'aurois eu tort de céder. De quel usage m'auroient été les lumieres que j'aurois obtenues par une si mauvaise voie ? Si j'avois appris quelque chose dont j'eusse été vivement affectée, ma haine pour l'artifice m'auroit infailliblement trahie. Le Docteur, ou Sir Charles, auroit pu découvrir ma faute. Aurois-je eu la bassesse d'accuser Miss Grandisson pour me justifier ? Je me serois couverte d'une tache honteuse; & M. Barlet, qui m'accorde aujourd'hui sa confiance, supprimeroit peut-être toutes les communications que j'espere de lui. Ainsi, ma chere, la politique devoit me soutenir comme la droiture; & je conclus que dans cette occasion je suis une heureuse fille.

Miss Grandisson vient de raconter, à sa sœur, tout ce qui s'est passé entre nous. Mylady déclare agréablement qu'elle n'auroit pas voulu être Miss Grandisson, en prenant la Lettre; mais que si quelqu'un la lui avoit présentée toute ouverte, elle doute qu'elle eût été Miss Byron. Là-dessus, elle m'a serrée dans ses bras. Elle a répété dix fois que je serois Mylady Grandisson, que j'étois faite pour son Frere & lui pour moi. En doutez-vous ! a dit la chere Charlotte. Quelque tour que prennent les évenemens, convenez, chere Lucie, qu'avec cette pré-

cieuse approbation des deux Sœurs, il est bien doux d'avoir su vaincre sa curiosité. Miss Grandisson n'a pas laissé de parler, à Mylady, de plusieurs voyages que son Frere médite en France, pour terminer les affaires de M. Danby; à Florence, à Boulogne, & d'une visite au Château de Grandisson, où il paroît qu'elle doit l'accompagner. Vous voyez, chere Lucie, que le temps de mon départ approche. Pourquoi ne m'a-t-on pas fait souvenir que les trois mois, qui me sont accordés, étoient prêts d'expirer? Etes-vous disposés à recevoir une fille, qui ne retournera pas peut-être avec le cœur qu'elle avoit apporté? Et comment reparoître néanmoins dans une si chere Famille, avec un cœur, qu'on n'y reconnoîtra plus?

Mais quel heureux naturel, que celui de Miss Grandisson! Vous avez vu combien elle a parue touchée de notre derniere scene; cependant il ne lui en reste aucune trace. Un air de Clavessin l'a remise dans sa situation. Elle a recommencée à badiner, avec autant de vivacité & d'enjouement, que si rien ne l'avoit chagrinée. Et moi, si je m'étois laissée engager à lire la Lettre, quelle figure aurois-je fait à mes propres yeux, pendant un mois entier? Mais n'a-t-elle pas aussi facilement oublié la mortification que son Frere lui a causée, par la découverte de son intrigue? Dès le même jour, ne m'a-t-elle pas fait la guerre sans pitié? Cependant elle a des qualités charmantes. On ne peut se dé-

fendre de l'aimer. Je me sens pour elle une vive tendresse. N'est-ce pas une foiblesse de voir sans refroidissement, dans une personne, des fautes qu'on trouveroit inexcusables dans une autre? Non, Lucie, ne dites pas que c'en soit une, dans le cas de Miss Grandisson. Quelle différence à mes yeux! Cependant elle vient de m'avouer qu'elle s'étoit reproché sa démarche, avant que de m'avoir apporté la Lettre, mais qu'elle avoit espéré de couvrir sa faute, en me la faisant partager. Je lui ai dit que c'étoit le rolle d'un petit Satan. Après tout, la chere Charlotte pensoit plus à m'obliger, qu'à se satisfaire elle-même. Il n'y a point d'amitié, direz-vous, qui puisse justifier une mauvaise action. J'en conviens, Lucie; rien n'est moins douteux: mais si vous connoissiez Miss Grandisson, vous l'aimeriez malgré vous.

[N. *La Lettre de Sir Charles, qui fait le sujet de la précédente, est un long détail de ses affaires, dans lequel il ne s'explique néanmoins qu'à demi, parce que le Docteur, auquel il écrit, est informé du fond. Il parle des raisons pressantes, qui l'appellent en France & en Italie. Il nomme quelques Dames Etrangeres, sans faire connoître dans quelle espece de liaison il est avec elles. Il s'étend sur une Eglise neuve qu'il fait bâtir dans sa Terre de Grandisson, & prie le Docteur de se disposer à faire le Sermon de la Dédicace, pour lui épargner les louanges excessives qu'il craint dans la bouche de son Curé. Miss Byron est nommée plusieurs fois dans la Lettre,*

Lettre, & toujours avec quelque éloge. Emilie fait le sujet d'un long article. Sir Charles, embarrassé de la situation de cette jeune personne, pendant le voyage qu'il médite, demande au Docteur ce qu'il pense du dessein qu'il a de la confier, jusqu'à son retour, à Miss Byron, pour l'éloigner d'une Mere dangéreuse; elle sera tranquille en Northampton-Shire; elle y recueillera, pour son éducation, tous les fruits du plus vertueux exemple. Ce projet donne occasion à Sir Charles de faire une vive peinture du mérite extraordinaire de Miss Byron, mais sans y faire entrer d'autres sentimens que ceux de l'admiration & du respect. Enfin il propose au Docteur de se joindre à lui, pour l'exécution d'un article du Testament de M. Danby, qui regarde l'emploi de trois mille livres sterling en œuvres de piété; & dans les principes de sa vertu, il trouve que les premiers soins doivent tomber sur tout ce qui se rapporte au bien public, comme les mariages des pauvres Filles avec d'honnêtes gens de leur état, les secours nécessaires aux Artisans industrieux, l'assistance qu'il croit due aux personnes laborieuses, qui se trouvent réduites à l'indigence par l'âge, l'infirmité, les accidens, ou par des maladies incurables, &c.]

❃

LETTRE XLIX.

Miss BYRON, à Miss SELBY.

18 Mars au soir.

LEs deux Dames & Mylord doivent être satisfaits de ma confiance. Je leur ai livré toutes mes Lettres, sans les relire, & dans l'ordre où vous me les avez renvoyées. Ils ont à présent mon cœur entier devant les yeux. Je m'en inquiéte peu. L'homme est Sir Charles Grandisson. Leur badinage n'est plus le même, depuis qu'ils ne m'accusent plus de réserve. Il y auroit eu de la cruauté à le continuer; & je n'aurois pas fait un long séjour à Colnebroke.

Vous me faites plaisir de m'assurer que vous avez trouvé la conduite des deux Sœurs un peu dure pour moi. Elle n'a pu manquer de me le paroître aussi. Mais j'y ai trouvé cette consolation pour mon orgueil, qu'en y réfléchissant, il m'a semblé que, les situations changées, j'aurois gardé plus de ménagement. Au fond, je commence à me croire plus proche de l'égalité avec elles, que je n'avois osé me le figurer. Mais elles sont d'un caractere excellent, & je leur pardonne, & vous devez leur pardonner comme moi. Je suis fachée même que la délicatesse de ma Grand-Maman ait été jusqu'à pleurer

pour moi de cette avanture. Est-il possible qu'elle en ait pleuré? La tendre, l'indulgente Mere! Mon Oncle n'a pas été si compatissant. Il est charmé de cette scene. Il croit, dites-vous, que les deux Sœurs n'ont rien fait qu'il n'eût fait lui-même. C'est un compliment, sans doute, qu'il prétend faire à leur délicatesse. Mais je suis persuadée, comme ma Tante, que leur généreux Frere ne les auroit pas remerciées de la frayeur que leurs railleries m'ont causée.

N'est-il pas tems, ma chere Lucie, que je pense à vous rejoindre? Je rougis dix fois le jour de me voir ici comme dans l'attente d'une favorable ouverture, & dans la crainte néanmoins qu'elle n'arrive jamais. J'y trouve une apparence de dessein, une affectation qui ressemble... je ne saurois dire à quoi; mais il y a des momens où j'ai peine à me supporter moi-même. Cependant, tandis que le goût de la vertu, peut-être un peu trop personnel, fera le fondement de ces desseins, de cette attente, de ces agitations, je ne me croirai pas tout-à-fait inexcusable. Je suis sûre que je n'aurois pas cette estime pour leur Frere, s'il avoit quelques vertus de moins.

Pourquoi M. Dean m'est-il venu mettre dans la tête, que Miss Jervins flatte & nourrit, peut-être sans le savoir, une flamme qui deviendra funeste à son repos? Assurément cette petite Créature ne peut espérer... Cinquante mille Guinées néanmoins sont

une belle fortune ! Mais il eſt impoſſible qu'elles tentent ſon Tuteur. Un homme tel que Sir Charles ne ſe mettra jamais à prix. J'obſerve la contenance, les diſcours, l'air de cet Enfant, lorſqu'on parle de lui, & je vois avec compaſſion qu'elle ne peut l'entendre nommer, ſans que ſes yeux s'en reſſentent. Elle perd toute attention pour ce qui l'occupoit ; & ſes regards s'attachent ſur la perſonne qui parle, comme s'ils cherchoient à voir le jour au travers. Elle ne ſauroit, dit-elle, entendre & travailler à la fois. Enſuite elle ſoupire. En vérité, chere Lucie, il n'y a plus moyen de le louer devant elle. Ce ſont des ſoupirs continuels. A cet âge encore ! Mais qui l'avertira du danger ?

Ce qui me rend un peu plus attentive à toutes ſes actions que je ne l'aurois été, malgré l'obſervation de M. Dean, c'eſt un mot ou deux hazardés par Mylady L.... qu'elle tient peut-être de ſa Sœur, & que Miſs Grandiſſon a tirés vraiſemblablement de la Lettre dérobée ; car elle m'en avoit touché quelque choſe, quoique j'euſſe cru alors que c'étoit dans la ſeule vue de piquer ma curioſité. Il s'agit d'une propoſition qu'il eſt plus que probable qu'on doit me faire, d'emmener cette jeune perſonne avec moi dans ma Province..., avec moi, qui ai beſoin moi-même d'une Gouvernante. Mais qu'on me la faſſe, cette propoſition.

Dans une converſation qui vient de finir, entre nous autres femmes, & qui a roulé

sur l'amour, sujet favori des jeunes filles, la petite créature a donné son opinion sans en être priée, & n'a pas manqué de babil pour son âge. Ordinairement, elle parle moins qu'elle n'écoute. J'ai dit à l'oreille de Miss Grandisson; ne trouvez vous pas, Mademoiselle, que Miss Jervins parle plus qu'à l'ordinaire? C'est ce qu'il me semble, m'a répondu cette bonne Ame, à qui rien n'échappe. Pardon, Charlotte, ai-je ajouté un peu malicieusement. Je vous l'accorde, a-t-elle répliqué du même ton. Mais laissons-la babiller à son aise. Elle n'est pas souvent de cette humeur-là. J'aime beaucoup Miss Jervins, ai-je repris; mais je m'apperçois que ses habitudes changent; & dans ces temps critiques, je crains toujours que les jeunes personnes ne s'exposent. Miss Jervins, qui nous a vues parler secrettement, a dit d'un ton plus décisif que jamais, qu'elle n'aimoit point les *chuchoteries*, mais qu'étant sûre que son Tuteur l'aime & que nous l'aimons aussi, elle avoit le cœur tranquille. Le cœur tranquille! Qui pensoit à son cœur? Et son Tuteur l'aime! Emilie ne viendra point avec moi, ma chere.

19 Mars au matin.

O Lucie! nous sommes ici dans une vive alarme pour Miss Jervins, à l'occasion d'une Lettre de Sir Charles au Docteur

Barlet, arrivée d'hier au soir, mail qu'il n'a pu nous faire voir qu'aujourd'hui. La Mere, cette malheureuse femme dont je vous ai parlé, a rendu une visite à Sir Charles. Pauvre Emilie ! Chere Enfant ! Quelle Mere le Ciel lui a donnée !

Le Docteur est si sensible à la complaisance que j'ai eu de lui abandonner mes Lettres, après les avoir retirées des mains de nos Amies & Amis, dont l'approbation m'a réellement flattée, qu'il ne s'est pas fait presser pour m'accorder la permission de vous envoyer la Lettre de Sir Charles. Je lui ai demandé cette grace, dans l'opinion que vous lirez volontiers tout ce qui regarde Emilie. Mais ne manquez pas de me renvoyer, par la premiere occasion, ce que le Docteur a la bonté de me confier.

Vous trouverez, dans la derniere partie de sa Lettre, que M. Barlet lui a communiqué le desir, que ses Sœurs ont depuis long-temps, de l'engager quelquefois à leur écrire. Il y consent, mais à des conditions, comme vous verrez, auxquelles il y a peu d'apparence qu'aucune de ses trois Sœurs veuille se soumettre ; car il me met du nombre. Ses trois Sœurs ! Sa troisieme Sœur ! Cette répétition a quelque chose de si obligeant ! J'ai mille raisons d'admirer sa bonté : cependant je remarque qu'il peut être sévere pour notre sexe. Il n'est pas au pouvoir des femmes d'être sans réserve : vous

verrez que c'eſt une des réflexions de ſa Lettre. Il ajoute, que peut-être ne le doivent-elles point. Pourquoi donc? Ne seroit-ce pas un avis qu'il me donne? Mais il ne ſe donne guere à lui-même l'occaſion d'obſerver ce que je ſuis. Quoiqu'il en ſoit, Lucie, on n'aura point de baſſeſſe à me reprocher, je le répete pour la vingtieme fois. Je ne lui donnerai pas ſujet de me mépriſer, non, fût-il le plus grand Monarque de l'Univers. Fiez-vous, là-deſſus, à votre

HENRIETTE BYRON.

LETTRE L.

SIR CHARLES GRANDISSON à M. BARLET.

18 *Mars.*

J'Ai reçu, cher Docteur, une viſite de la Mere d'Emilie. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle en fera une auſſi à Colnebroke, avant que je puiſſe être aſſez heureux pour y retourner. Elle ſait que ſa fille y eſt, & que mes affaires me retiennent encore à la Ville. Je vous dépêche un exprès dans cette crainte, & je crois devoir vous informer de ce qui s'eſt paſſé entre elle & moi.

Elle s'eſt fait annoncer ſous le nom de Madame Jervins. Je l'ai reçue civilement. Il m'a paru qu'elle s'attendoit au ſalut or-

dinaire de notre ſexe; * mais j'ai pris, ou plutôt j'ai reçu ſa main, qu'elle ma préſentée; & je me ſuis contenté de la conduire vers un Fauteuil. Vous ne l'avez jamais vue. Elle ſe croit encore belle; & ſi ſes vices, qui ſemblent répandus ſur ſon viſage, ne la rendoient pas odieuſe, elle pourroit encore prétendre à la beauté.

Comment ſe porte Emilie, Monſieur? (en jouant de l'Eventail.) Eſt-elle ici? Prenez la peine de la faire appeller. Je veux la voir.

Elle n'eſt point ici, Madame.

Où eſt-elle donc? Elle a quitté, depuis quelque temps, Madame Lane.

Elle eſt, Madame, ſous la meilleure protection du monde; ſous celle de mes deux Sœurs.

Et de grace, Monſieur, quelles ſont vos vues ſur elle? ſon âge n'eſt plus celui d'un Enfant. (en souriant, & me faiſant voir ſa penſée dans ſes yeux.) Dites-moi ce que vous avez deſſein de faire d'elle. Vous ſavez, a-t-elle ajouté, en affectant un air plus ſérieux, que Miſs Jervins eſt ma fille.

Si vous mérité, Madame, d'être reconnue pour ſa Mere, vous devez être contente de la voir dans de ſi bonnes mains.

Hò! Monſieur, je n'ai jamais eu de foi pour la bonté des hommes. Lorſqu'une jolie fille ſe trouve dans leur chemin.... Je con-

* *Nota.* L'uſage des hommes, en Angleterre, eſt de baiſer les femmes ſur la bouche.

nois le monde, Monſieur, (en riant d'un air folatre, & riant encore.)

Et moi je ne connois rien, Madame Jervins, qui m'oblige à des explications ſérieuſes avec vous. Mais qu'avez-vous à dire à ma Pupille ?

A dire ? Monſieur. Mais vous n'ignorez pas que je ſuis ſa Mere ; & je penſe à me charger d'elle. Son Pere vous a confié le ſoin de ſon bien ; mais je penſe à la tirer, pour ſa réputation, des mains d'un Tuteur de votre âge. J'eſpere, Monſieur, que vous ne vous y oppoſerez point.

Si c'eſt-là, Madame, le ſeul motif de votre viſite, je vous demande la permiſſion de l'abréger. Mes affaires me preſſent de ſortir.

Où eſt Emilie ? Je veux la voir.

Si cet empreſſement, Madame, vient de l'amour maternel, vous la verrez à ſon retour ; quoique juſqu'à préſent vous ne l'ayez pas traitée avec l'affection d'une Mere. Mais ſa perſonne & ſa réputation ne m'ont pas été moins confiées que ſa fortune.

Je ſuis mariée, Monſieur, & mon Mari eſt homme d'honneur.

Votre mariage, Madame, eſt une nouvelle raiſon pour ne pas vous charger d'Emilie.

Apprenez, Monſieur, que mon Mari eſt un homme d'honneur, auſſi brave que vous l'êtes vous-même, & qu'il eſt capable de ſoutenir mes droits.

Quel qu'il ſoit, Madame, il n'a rien à

démêler avec Emilie. Seriez-vous venue pour m'apprendre que vous êtes mariée ?

Oui Monsieur. Et vous ne m'en faites pas compliment ?

Compliment ? Madame. Je souhaite que vous méritiez d'être heureuse, & je ne doute point alors de votre bonheur. Mais pardonnez, s'il vous plaît. Mes Amis m'attendent.

J'avois peine à contenir mon indignation. Cette femme se marie, dit-on, deux ou trois fois tous les ans.

Hé bien, Monsieur, vous apprendrez peut-être ce que c'est que le Major Ohara. Sachez de moi, dès aujourd'hui, qu'il est d'une des meilleurs Maisons d'Irlande, & qu'il ne souffrira point qu'on me dérobe ma fille.

Le Major Ohara, Madame, n'a rien de commun avec la fille de mon malheureux Ami. Emilie est sous ma protection ; & je suis faché de vous dire qu'elle n'auroit pas eu besoin d'un secours étranger, si la personne qui prend le nom de sa Mere étoit plus propre à lui tenir lieu de l'excellent Pere qu'elle a perdu. Permettez, Madame, que je vous offre la main jusqu'à votre voiture.

Elle s'est emportée vivement, & dans des termes auxquels je la crois fort exercée. Elle m'a menacé du ressentiment de son Major Ohara ; & pour conclusion, elle m'a dit qu'il avoit été vainqueur dans une demie

douzaine de duels. Je lui ai présenté la main, qu'elle n'a pas refusée, & je l'ai conduite à sa chaise. Nous nous reverrons demain, m'a-t-elle dit d'un air menaçant, & peut-être serai-je accompagnée du Major. Je ne lui ai marqué mon mépris que par mon silence. Vile & scandaleuse femme !

Il ne faut pas, mon cher Docteur, qu'il vous échappe un mot de cette avanture devant Emilie. Je crois qu'elle ne doit la voir qu'en ma présence. Les propos injurieux de cette mauvaise Mere lui causeroient une frayeur mortelle, comme il est arrivé la derniere fois. Mais peut-être ne la reverrai-je point, d'un mois ou deux. Comme j'ai le pouvoir de lui faire une pension annuelle de cent, ou deux cens guinées, à ma discrétion, & suivant la satisfaction que j'aurai de sa conduite, son Mari, si elle est mariée réellement, qui n'a pu l'épouser que par ce motif, ne souffrira point qu'elle s'expose à des réductions chagrinantes; car vous savez que je l'ai payée jusqu'à présent sur le pied de deux cens guinées. La menace, qu'elle m'a faite en partant, n'est peut-être qu'un badinage, par lequel elle a cru m'embarrasser. C'est une Coquette des plus folles, que son goût pour l'intrigue ramene toujours à l'artifice.

Je reçois, dans ce moment, votre Lettre de ce matin, & j'y trouve un article fort intéressant. Vous me faites entendre, que mes Sœurs, quoique mes absences soient

fort courtes, souhaiteroient de recevoir quelques Lettres de moi. Depuis long-tems, cher Ami, vous m'avez engagé dans une espece d'habitude, qui me fait prendre la plume avec autant de facilité que de plaisir pour vous écrire. A vous & à notre cher Belcher, je puis communiquer tout ce qui me vient à l'esprit. L'usage, à la vérité, me feroit trouver autant de plaisir à faire une Lettre pour mes Sœurs. Je ne voudrois pas qu'elles pussent penser qu'il y aït un Frere au monde, qui aime plus ses Sœurs que moi. Et vous savez qu'à présent j'en ai trois. Mais pourquoi ne m'ont-elles pas témoigné ce desir elles-mêmes? Refuser, à quelqu'un qui m'est cher, un plaisir qui ne sauroit me couter beaucoup de peine, c'est ce que je ne me pardonnerois pas.

Je m'engagerois volontiers dans une correspondance réguliere avec mes Sœurs, si elles le souhaitoient sérieusement; mais je désirerois alors que ce fût une vraie correspondance, c'est-à-dire, qu'on écrivît des deux côtés. Croyent-elles qu'il ne me seroit pas aussi fort agréable d'être quelquefois informé de ce qui les occupe, & d'apprendre ce qu'elles pensent des personnes & des choses? Si leur demande n'est point une idée passagere, & si vous retrouvez l'occasion d'en parler, proposez-leur ma condition. Mais assurez-les, que si je découvre que leur franchise ne réponde pas à la mienne, je romps aussitôt la correspondance.

Mes trois Sœurs sont d'une franchise fort aimable, pour des femmes, mais, après ce défi, oseront-elles entrer dans la lice, à termes égaux, avec un homme assez clairvoyant, avec un Frere ? Non ; j'en suis presque sûr. Il n'est pas au pouvoir d'une femme d'être sans réserve sur certains articles ; & peut-être ne le doit-elle point. Cependant on rencontre quelquefois des hommes, des Freres, chez lesquels on est sûr que la confiance n'est pas mal placée.

Si ma proposition étoit agréée, je pourrois écrire, à mes Sœurs, la plûpart des choses que je vous communique. J'ai peu de secrets. Mes précautions ne pourroient regarder qu'un petit nombre d'occasions, dans lesquelles je craindrois de leur causer de l'inquiétude ou du chagrin. Lorsque je vous écris, mon cher Docteur, je sais que je puis me reposer sur votre jugement, des endroits de mes Lettres qui peuvent leur être montrés. Quelquefois, à la vérité, je me fais un amusement de la curiosité de Charlotte, qui semble se plaire, comme je lui disois dernierement, à supposer des secrets où il n'y en a point, pour se faire honneur de sa pénétration, lorsqu'elle croit les avoir découverts. J'aime alors à la voir dans l'embarras, & souvent en défaut, comme une punition du silence qu'elle affecte. Mais c'est assez aujourd'hui, sur un sujet que je pourrai reprendre avec vous. Vous ne sauriez vous imaginer combien je suis impatient de

me voir à Colnebroke. Il est dur de faire violence à ses inclinations, mon cher Docteur, & je l'éprouve souvent.

LETTRE LI.

Miss Byron, à Miss Selby.

19 au soir.

QUe je plains Emilie ! elle est accablée de chagrin. Dans quelles bassesses ma vile passion a failli de me jetter ! Oui, ma chere, je veux l'appeller vile & ignoble. M'avez-vous reconnue ? Il ne s'en est rien fallu qu'elle n'ait fait de moi une Créature envieuse, dure, injuste, & ce qu'il y a de pire au monde, pour une pauvre Orpheline, qui a besoin de protection ; contre qui ? contre une Mere. Situation terrible ! Cependant j'étois prête à lui envier son Tuteur, & le plaisir innocent qu'elle trouve à parler de lui. Mais puisse-t-il ne me revoir que pour me mépriser, si je n'étouffe pas, dans sa naissance, ce monstre, cette odieuse jalousie, & si l'infortune d'Emilie ne sert pas à me la rendre plus chere ! Tendre Fille ! Vous viendrez avec moi, si l'on m'en fait la proposition. Mon Oncle, ma Tante y donneront leur consentement. Ils sont généreux. Ils n'ont point de petite passion qui puisse offusquer leur penchant à faire du bien. Ils

sont ce que j'espere d'être, à présent que je me suis retrouvée moi-même. Eh quoi ? si la tendresse de son cœur avoit changé sa reconnoissance en amour, n'auroit-elle pas une excuse, comme je me flatte d'en avoir ?

[*Miss Byron fait le récit d'une visite que la Mere de Miss Jervins a rendue le même jour au Château de Colnebroke, accompagnée du Major Obara & du Capitaine Salmonet, pour y voir sa Fille. Les circonstances en sont bizarres. Ces deux prétendus Officiers font les Matamores. Mylord L..., qui les reçoit, garde assez peu de ménagement avec eux. Cependant l'obstination de la Mere à demander sa Fille, & l'idée qu'il n'a pas droit de s'y opposer, le portent à faire dépendre cette entrevue de la volonté d'Emilie. Il consent à la faire avertir. Mais la crainte l'avoit déja fait disparoître. Elle avoit supplié Miss Byron de monter avec elle dans un Carrosse de Mylady L..., qui ramenoit cette Dame de l'Eglise ; & , sous prétexte de prendre l'air avant le dîner, les deux Demoiselles s'étoient éloignées du Château. On vient dire à la Mere que sa Fille est absente. Elle s'emporte. Ses Braves veulent prendre le même ton. Mylord les exhorte à se retirer tranquillement, s'ils n'aiment mieux le mettre dans la nécessité de les y forcer. Ils partent, en se promettant de voir Sir Charles, & d'en tirer raison.*

Miss Byron représente l'effroi de sa Compagne, la pitié qu'elle en ressent, les tendres

instances avec lesquelles cette jeune personne lui demande son amitié, & sa naïveté dans le récit qu'elle lui fait des mauvais traitemens qu'elle a reçus de sa Mere. Le résultat est que Miss Byron s'affectionne beaucoup pour Emilie; qu'elle lui accorde la liberté de la voir souvent en particulier, & d'entrer le soir librement dans sa Chambre; de lui écrire, & de lui faire toutes ses ouvertures de cœur. Miss Byron ne dissimule point à Miss Selby que dans cette communication, elle se flatte de pénétrer les sentimens d'Emilie pour Sir Charles. Mais, supérieure comme elle veut l'être à la jalousie, elle ne voit rien à se reprocher dans sa curiosité. Dès le même jour, Emilie s'étant présentée à la porte de sa Chambre, elle n'a pu la recevoir, parce qu'elle avoit une Lettre à finir; mais elle se propose de l'en dédommager, par une visite qu'elle veut lui rendre le soir dans son propre appartement, pour lui confirmer tous les sentimens d'amitié qu'elle lui a promis dans leur promenade.]

LETTRE LII.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

Lundi 20 de Mars.

HIer au soir, lorsque toute la Compagnie se fut retirée, j'allai frapper à la porte d'Emilie, qui me fut ouverte aussi-tôt par

sa femme de Chambre. Est-ce vous, ma très-chere Miss Byron ? s'écria-t-elle, en venant à moi les bras ouverts; quelle extrême bonté!

Je viens, ma chere, lui dis-je, passer agréablement une demie-heure avec vous; du moins si je ne vous suis pas incommode.

Ah! jamais Miss Byron ne peut l'être à personne.

Commencez-donc, chere Miss, par donner à votre femme de Chambre la liberté de se coucher; sans quoi j'abrégerois ma visite. J'ai fait la même grace à la mienne. Si vous avez besoin de quelques petits services, je vous les rendrai moi-même.

Ah! Mademoiselle, vos attentions s'étendent à tout le monde. Anne me dit que tous les Domestiques vous adorent dans cette maison; & je sais assez combien vous êtes chere aux Maîtres. Anne, vous pouvez vous aller coucher.

La mienne m'a dit plus d'une fois que Miss Jervins aime à se coucher tard, & qu'elle lit, ou se fait lire par Anne, qui n'a pas trop de passion pour cet office, quoiqu'elle lise fort bien. Les Domestiques sont aussi sensibles que leurs Maîtres & leurs Maîtresses. Ils expriment naturellement ce qu'ils sentent. Je ne doute pas qu'ils n'aiment aussi Miss Jervins. Je jugerois aussi volontiers des Maîtres par l'affection de leurs Domestiques, que par toute autre regle. L'assiduité parfaite & respectueuse de ceux

de Sir Charles ne fait-elle pas voir combien ils adorent leur Maître ?

Je suis fort jalouse de l'affection des miens, depuis que j'observe en effet ceux de mon Tuteur, & depuis qu'Anne m'a raconté tout ce qu'ils disent de vous, autant qu'ils sont ici. Mais il y a tant de ressemblance entre vous & mon Tuteur, que vous paroissez nés l'un pour l'autre.

(Elle poussa un soupir involontaire, sans faire aucun effort néanmoins pour le retenir.)

Pourquoi ma chere Amie soupire-t-elle ? d'où viennent les soupirs de mon Emilie ?

Quelle bonté, Mademoiselle, de m'appeller votre Emilie ! Mon Tuteur m'appelle aussi son Emilie. Je suis fiere, lorsqu'il me donne ce nom... Mais je soupire encore. En vérité, je ne sais pas pourquoi. C'est une habitude, qu'il me semble que j'ai prise depuis peu. Peut-elle nuire à ma santé ? Anne me dit que c'est un mauvais signe, & que je dois m'en défaire. Elle prétend qu'il n'est pas joli, pour une jeune personne, de soupirer comme je fais. Mais je ne vois pas où est le mal.

On assure que les soupirs sont une marque d'amour ; & vous savez que les jeunes personnes...

Ah ! Mademoiselle, (en m'interrompant) vous ne laissez pas de soupirer souvent aussi.

(La rougeur me monta au visage.)

Il eſt vrai, ma chere, que je m'en ſuis quelquefois apperçue moi-même. C'eſt une habitude, comme vous dites; & je ne voudrois pas vous y voir tomber.

Mais, Mademoiſelle, j'ai des raiſons de ſoupirer que vous ne ſauriez avoir. J'ai une Mere... Hélas! une Mere à qui je dois moins ſouhaiter de la bonté pour moi, que pour elle-même; une Mere ſi malheureuſe, que je me vois obligée de la fuir! Mon Pere, dont tout le monde a connu la bonté, en eſt mort de chagrin. Ah! Mademoiſelle, (en jettant ſes bras autour de moi, & cachant ſa tête dans mon ſein,) n'ai-je pas ſujet de ſoupirer?

Je verſai quelques larmes ſur ſon cou. Je ne pus les retenir; une douleur ſi juſte & ſi tendre!- Qui n'en auroit point été touché?

Et ce qui ſe paſſa hier ici, reprit-elle en levant la tête. Pauvre femme! Elle n'en a pas remporté beaucoup de fruit. Croyez-vous que cette ſeule avanture ne ſuffiſe pas pour me faire ſoupirer?

Charmant naturel! (en lui baiſant les deux joues.) Je vous aimerai trop, Emilie.

Vous avez trop de bonté pour moi, Mademoiſelle. Ne la pouſſez pas ſi loin. Vous voyez qu'elle me fait encore ſoupirer. Celle de mon Tuteur me fait ſoupirer auſſi. Je crois réellement que mes ſoupirs ſont plus fréquens que jamais, depuis qu'ayant quitté Madame Lane, je connois mieux ſa bonté, je vois de plus près l'admiration que

tout le monde a pour lui, & la reconnoissance que chacun croit lui devoir. Un Etranger, comme je puis le dire, un homme de ce mérite, qui m'accable de bienfaits; & une malheureuse Mere qui lui cause tant d'embarras; comment retenir mes soupirs, avec deux raisons si fortes!

Chere Miss! (Je me sentois le cœur pénétré de pitié) nous lui devons la même estime, vous & moi, par les plus puissans motifs de la reconnoissance.

Ah! Mademoiselle, vous serez un jour la plus heureuse de toutes les femmes; & vous le méritez bien.

Que veut dire mon Emilie?

Ne vois-je pas, n'entends-je pas ici tous les jours ce que Mylord L... & les deux Dames ont entrepris de faire réussir? Et ma femme de chambre ne m'apprend-elle pas quels sont les vœux & l'attente de toute la Maison?

Et qu'attend-on, que desire-t-on, mon Emilie?

Ne vois-je pas que mon Tuteur vous aime?

Vous le croyez, Emilie?

Si je le crois! Il faudroit ne pas voir combien chaque mot paroît l'attacher, lorsqu'il vous entend.

Pure imagination, ma chere.

Hò, vous n'avez pas observé ses yeux comme moi, lorsqu'il est avec vous. Il m'est arrivé aussi d'observer quelquefois les vôtres;

mais je n'y ai pas remarqué les mêmes mouvemens que dans les siens. Je suis sure qu'il vous aime. [Ces derniers mots furent encore suivis d'un soupir.]

Mais pourquoi soupirez-vous, mon Emilie ? Si j'avois le bonheur d'être, aussi bien que vous le pensez, dans l'estime de ce charmant homme, me porteriez-vous envie, ma chere ?

Envie ? Moi ! Moi vous porter envie ? non, en vérité. Quelle raison en aurois-je ?..... Mais, chere Byron, dites-moi à présent... Je vous en prie, dites-moi si vous aimez mon Tuteur.

Vous savez qu'il est aimé de tout le monde. Vous, mon Emilie, ne l'aimez-vous pas ?

Oh ! Je l'aime pafaitement. Mais vous, Mademoiselle, vous l'aimez avec des espérances qui ne conviennent qu'à vous. De grace, un peu de confiance pour votre Emilie. Mon Tuteur n'en saura jamais rien. Je vous conjure de me l'avouer. Vous ne sauriez croire combien vous m'obligerez par cette faveur. Elle me donnera une plus haute idée de moi-même.

Voulez-vous, Emilie, me promettre autant de franchise que vous m'en demandez ?

Je vous le promets.

J'avoue, ma chere, que j'ai beaucoup d'estime pour votre Tuteur.

D'estime ! Est-ce là le terme ? Ah ! Miss

Byron, toute jeune que je ſuis, je ſais bien que l'eſtime n'eſt pas de l'amour.

Eh bien, je veux être ſincere avec mon Emilie; mais à condition que perſonne ne ſaura jamais que je vous fais une confidence de cette nature. Je préférerois votre Tuteur, ma chere, à un Roi, dans toute ſa gloire.

Et je le préférerois auſſi, Mademoiſelle, ſi j'étois Miſs Byron. Je voudrois vous reſſembler en tout.

Aimable innocence! Mais dites-moi, Miſs Jervins, voudriez-vous que je n'euſſe pas ces ſentimens pour votre Tuteur? Vous ſavez qu'il eſt le mien auſſi, & qu'il m'en a tenu lieu dans la plus importante occaſion qui pût jamais arriver pour moi.

Le vouloir! Souhaiter que Miſs Byron fût une ingrate? Non, non. (Un ſoupir ſuivit encore.)

Pourquoi donc mon Emilie ſoupire-t-elle? Elle m'avoit promis de la franchiſe.

Je vous le promets encore. Mais, dans la vérité, j'ignore moi-même pourquoi je ſoupire. Je ſouhaiterois que mon Tuteur fût le plus heureux des hommes: je voudrois, Mademoiſelle, que vous fuſſiez la plus heureuſe de toutes les femmes: & c'eſt ce que vous ne pouvez être tous deux que l'un dans l'autre. Il me ſemble néanmoins qu'il y a quelqu'obſtacle, qui s'oppoſe à votre bonheur mutuel; & je m'imagine que ma peine vient de là. Je ne ſuis pas ſure néanmoins qu'elle en vienne uniquement. Non,

je ne fais pas d'où elle vient. Si je le savois, je vous le dirois, Mademoiselle. Mais j'ai quelquefois des palpitations de cœur, qui me coupent la respiration, je n'y comprens rien. Je me sens ici comme un poids, qui me fait soupirer; & mes soupirs me font plaisir, apparemment parce qu'ils me soulagent. D'où cela peut-il venir? (elle s'arrêta en me regardant.)

Continuez, ma chere. Votre description est charmante.

J'acheverai volontiers. Si quelqu'un s'empresse, comme il est arrivé la derniere fois à ma femme de chambre, de me venir dire, Miss, Miss, Miss, votre Tuteur est arrivé; je tombe aussi-tôt dans une agitation! Il me semble que mon cœur s'enfle, jusqu'à ne pouvoir tenir dans mon sein. Je suis forcée de m'asseoir, & l'haleine me manque, comme si j'avois monté, en courant, par un chemin difficile. Pendant une demie-heure entiere, je demeure si tremblante, que je n'ai pas la force d'aller au-devant de mon Tuteur, quoique je sois fort impatiente de le voir. Et puis, l'entendre, qui me plaint d'un ton si doux d'avoir une malheureuse Mere; qui m'appelle son Emilie.... Ne trouvez-vous pas que le son de sa voix est d'une douceur extrême? La votre est si douce aussi, Mademoiselle! Tout le monde dit que dans vos plus simples discours, votre voix est une mélodie... Anne m'assure alors...

Petite flatteuse ! vous me charmez.

Je ne sais point flatter, Mademoiselle. Ne m'appellez point flatteuse. Non, je suis la sincérité même.

Oui, je vous crois sincere : mais vous excitez ma vanité, chere Miss. Je ne vous reproche pas de me dire ce qu'on pense de moi, mais je me fais un reproche à moi-même d'y être trop sensible. Continuez, s'il vous plaît. Anne, disiez-vous, assure alors . . .

Elle m'assure que toutes ces émotions extraordinaires sont des signes d'amour. Folle créature. Ce qu'elle dit néanmoins n'est pas impossible : mais ce n'est pas un amour tel qu'elle paroit l'entendre, tel qu'elle prétend l'avoir senti dans ses jours critiques ; c'est le nom bizarre qu'elle leur donne ; & par lesquels elle dit qu'elle a passé, deux ou trois ans plus tard que moi. Premierement, je suis fort jeune, vous le savez, Mademoiselle ; je ne fais que sortir de l'enfance. Je n'ai jamais eú de Mere, ni de Sœur, ni de Compagne de mon sexe. Les Filles de Madame Lane, qu'étoient-elles pour moi ? Elles me regardoient comme un Enfant, & je n'étois rien de plus. D'ailleurs, j'aime à la vérité mon Tuteur ; mais c'est avec autant de respect, que s'il étoit mon Pere. Jamais je n'ai eu la moindre pensée, qui n'ait été accompagnée d'une profonde vénération pour lui, telle que je me souviens de l'avoir eue pour mon Pere.

Cependant

Cependant, ma chere, vous n'avez jamais senti aucune de ces palpitations, dont vous avez parlé, lorsqu'on vous avertissoit du retour de votre Pere après quelques jours d'absence?

Non. Je conviens que cela n'est jamais arrivé. Et quoique je me sois toujours réjouie de voir mon Tuteur, lorsqu'il venoit chez Madame Lane, je ne me souviens pas que mes agitations ayent jamais été si violentes que les dernieres. Aussi, j'en suis surprise moi-même. Ne pourriez-vous pas m'en dire la cause?

N'êtes-vous pas pénétrée, chere Lucie, de tendresse & de pitié pour cette aimable fille?

Ma chere Emilie, ne doutez pas que ce ne soient des symptômes....

De quoi, Mademoiselle? [en m'interrompant] Dites-le moi sincerement, je ne vous cacherai pas une seule pensée de mon cœur.

Oui, si je vous encourage, ma chere.

Dites donc, Mademoiselle!

Des symptômes d'amour, je n'en doute point; & d'un amour capable de troubler votre repos....

Non, [en m'interrompant encore] non, Mademoiselle; il est impossible. Si c'étoit ce que vous pensez, Mademoiselle, je n'aurois plus la hardiesse de paroître devant vous. Le Ciel m'est témoin que c'est vous, vous seule, que je voudrois voir Milady Gran-

diffon. Je n'ai qu'une crainte.....

Eh, quelle crainte ?

Que l'amitié de mon Tuteur ne diminue pour moi, lorsqu'il fera marié.

Craignez-vous que sa femme ne s'efforce de resserrer un cœur aussi vaste que le sien?

Non, si cette femme étoit vous. Mais, Mademoiselle, [en baissant les yeux] excusez ma folie! Il ne me prendroit plus la main, avec autant de bonté qu'il fait à présent. Ses regards n'auroient plus cette tendresse, que je dois à la pitié qu'il a de ma situation. Il ne m'appelleroit plus son Emilie. Il n'exigeroit plus, de tout le monde, les mêmes égards pour sa Pupille.

Ma chere, vous n'êtes plus un enfant. S'il demeure quelque temps sans se marier, comptez que toute l'affection, que vous avez vue jusqu'à présent pour vous sur ses levres, se retirera bientôt au fond de son cœur. Vous devez attendre ce changement de sa prudence. Et vous-même, ma chere, vous lui en donnerez l'exemple; vous serez plus réservée, à l'extérieur, que vous ne l'avez été dans un autre âge.

Ah, Mademoiselle! que me dites-vous ? Quand j'aurois vingt ans, je mourrois de chagrin, s'il cessoit de me traiter avec la même tendresse. Si je lui donne sujet de me croire indiscrette, téméraire, importune, je consens alors qu'il m'appelle l'Emilie de tout autre, & qu'il me renonce pour la sienne.

Vos idées, ma chere, changeront auparavant.

Hé bien, je ne souhaite pas de vivre lorsque ce changement doit arriver. Songez, Mademoiselle, que ma seule consolation, dans le malheur où m'a jettée ma Mere, est d'avoir un Tuteur si aimable & si vertueux, de m'entendre nommer son Emilie, de me voir aimée de lui comme sa Fille. Dites-moi, Mademoiselle, si vous étiez Mylady Grandisson, m'envieriez-vous ces témoignages de sa compassion & de son amitié?

Non, ma chere; non, si je connois bien mon propre cœur.

Et m'accorderiez-vous la permission de vivre avec vous? Dites, Mademoiselle, à présent que vous savez tout: me permettriez-vous de vivre avec vous & mon Tuteur? C'est une question que j'avois déja pensé à vous faire; mais la crainte & la confusion m'ont retenue, jusqu'à ce que vous ayez eu la bonté de m'encourager.

Je vous assure que j'y consentirois volontiers, si vôtre Tuteur n'y faisoit pas d'objection.

Hà! Ce n'est point assez, ma chere Miss Byron. Seriez-vous ma sincere, mon ardente Avocate auprès de lui? Il est certain qu'il ne vous refuseroit rien. Seriez vous disposée... Je vais vous dire, Mademoiselle, comment il faudroit s'y prendre... Seriez-vous disposée à lui dire: " Voyez-vous, " Sir Charles, cette petite fille, cette Emilie

„ eſt d'un fort bon naturel. Sa fortune eſt
„ conſidérable. Ou peut lui tendre des pié-
„ ges. Elle n'a point d'autre Pere que vous.
„ La pauvre Petite, [je ſuppoſe que pour
„ l'attendrir vous me donneriez des noms
„ touchans] la pauvre Petite n'a point de
„ Mere, ou ſe trouve plus malheureuſe
„ que ſi elle n'en avoit point. Quel meilleur
„ parti voyez-vous pour elle, que de la laiſ-
„ ſer vivre avec nous? Je ſerai ſa Protectrice;
„ ſon Amie, ſa Maman. Oui, Mademoi-
„ ſelle, [en s'interrompant] permettez que
„ je me choiſiſſe une Maman. Ne laiſſez
„ point une malheureuſe Fille ſans Mere,
„ ſi vous pouvez lui en donner une. Je ſuis
„ ſûre que toute mon étude ſera de vous
„ donner du plaiſir; & que jamais je ne
„ vous causerai de peine. Vous direz donc
„ à Sir Charles; j'inſiſte là-deſſus, M. Gran-
„ diſſon. Nous ferons le bonheur de cette
„ pauvre Orpheline. On lui a parlé des ar-
„ tifices des hommes, pour faire tomber
„ les riches Héritieres dans leurs piéges.
„ Cette crainte & celle qui regarde
„ ſa Mere la font trembler continuelle-
„ ment. Elle ſeroit tranquille avec nous. „
Chere, chere Miſs Byron! vous êtes touchée en ma faveur... [Qui ne l'auroit point été de ſes tendreſſes enfantines? Elle jetta ſes bras autour de moi.] Je vois que vous êtes touchée... Je ferai gloire d'être à votre ſuite. Je ſerai votre femme de chambre, s'il le faut. J'aiderai à vous parer, & à vous

rendre chaque jour plus aimable aux yeux de mon Tuteur.

Je ne pus ſoutenir toutes ces idées. C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, mon aimable, ma tendre & généreuſe Emilie! Si mon ſort devenoit tel que vous le dites, vous ne me demanderiez rien que mon cœur ne fût toujours prêt à vous accorder; vous n'auriez pas un deſir dont le ſuccès ne me devînt auſſi cher qu'à vous-même. Je l'ai preſſée contre mon ſein, tandis qu'elle continuoit de me ſerrer de ſes deux bras.

Je vous fatigue peut-être, reprit-elle. Pour le monde entier, je ne voudrois pas cauſer la moindre peine à ma jeune Maman. Permettez qu'à l'avenir je vous donne ce nom. Maman, comme on me l'a expliqué, eſt un nom plus tendre que celui même de Mere. L'infortunée Madame Jervins, ou Madame Ohara, ſi cette qualité lui fait plaiſir, ne ſera que Mere. Un Enfant ne doit pas renoncer la ſienne, quoiqu'elle renonce elle-même, ou qu'elle faſſe pis que de renoncer ſon Enfant.

Il eſt tems que je me retire, Emilie.

Dites-donc, *mon Emilie*.

Mon Emilie; ma très-chere Emilie! Vous m'avez guérie de l'envie de dormir pour toute cette nuit.

Oh! je ſuis donc fachée.....

Non, ne le ſoyez de rien. Vous m'avez cauſé quelque peine, il eſt vrai; mais c'eſt

la plus douce peine qui soit jamais entrée dans un cœur. J'admire tant de bonté, tant d'innocence, des sentimens si généreux ! C'est un bonheur pour moi, de connoître un cœur tel que le vôtre.

Que vous augmentez mon ravissement ! (& ses bras recommencerent à me serrer.) Mais pourquoi vous retirer sitôt ?

Il le faut, ma chere. Je ne puis demeurer plus long-temps. Mais comptez qu'Emilie sera toujours chere à mon cœur. Je m'efforcerai de contribuer au bonheur de sa vie, & tous ses desirs seront secondés par les miens.

Je suis donc bien sure de vivre avec vous & mon Tuteur. (Et tombant à genoux, les bras en cercle autour des miens.) Fasse le Ciel, pour mon intérêt comme pour le vôtre, que vous soyez bientôt la plus heureuse des femmes, par votre mariage avec le meilleur des hommes, avec mon Tuteur ! Joignez votre priere à la mienne. Dites *Amen*, Mademoiselle, & que le Ciel vous comble de tous ses biens.

J'eus peine à me tirer de ses bras. O mon Amour ! Je ne puis soutenir vos charmans transports. Et je me hâtai de reprendre le chemin de ma chambre. Elle me suivit. Elle prit ma main, pour la baiser ardemment. Vous n'êtes point fachée, Mademoiselle ? Dites que vous ne l'êtes point. Je ne vous quitterai pas, sans cette assurance.

Fachée, mon Amour! Eh! qui pourroit l'être contre vous? Que vous m'avez causé d'émotion par vos tendres...

Je suis contente, si je ne vous ai point offensée... Mais dites encore une fois *mon Emilie*. Dites, bon soir, *mon Emilie*, *mon Amour*, & tous ces tendres noms que vous prononcez d'un ton si charmant. Donnez-moi votre bénédiction, comme si vous étiez ma chere Maman; & je vous quitterai, & je m'imaginerai que je vais dormir avec les Anges.

Les Anges devroient être sans cesse autour de mon Emilie. Que le Ciel bénisse mon Emilie! Bon soir. Que votre sommeil soit doux & paisible! Je lui donnai un, deux, trois baisers, avec toute la tendresse qu'elle m'avoit inspirée pour elle, & je doublai le pas pour m'éloigner. Mais elle demeura sur sa porte, me conduisant des yeux, avec de profondes révérences, chaque fois que je tournois la tête pour la voir encore.

En réfléchissant, dans ma retraite, sur tout ce que cette chere Fille m'avoit dit, & sur l'incertitude de mon sort, je me trouvai la tête remplie de tant de pensées différentes, que pendant toute la nuit je n'ai pu fermer les yeux. Je me suis levée avant le jour; & dans l'agitation d'un sujet si touchant, qui ne cessoit point de.... je n'ai point eu d'autre ressource que ma plume.

Vous, chere Lucie, & vous, ma chere Grand-Maman, ma Tante, mon Oncle,

faites plus que de me permettre, ordonnez-moi, pressez-moi de vous mener mon Emilie, si l'on m'en fait la proposition. Cependant je ne vous la menerai point, si vous ne me promettez tous de prendre pour elle autant de tendresse & de bonté, que vous en avez pour moi.

LETTRE LIII.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

Lundi 20 de Mars.

L'Active, l'infatigable bonté de Sir Charles Grandisson, me jette, chere Lucie, dans un étonnement que je ne puis exprimer. Je vous envoie deux nouvelles Lettres que le bon Docteur Barlet nous a communiquées, & qui contiennent le récit de ce que Sir Charles a fait pour son Oncle. Il vient de lui rendre un service de Pere. Connoissez-vous rien de plus étrange? Mais il est né pour obliger tout le monde. Le Docteur nous a dit qu'ayant obtenu de lui, depuis que Miss Grandisson a paru le désirer, la liberté de nous faire voir quelques endroits de ses Lettres, il n'en pouvoit faire un meilleur usage que pour nous lire les deux dernieres, parce qu'elles regardent proprement une affaire de famille. Après nous les avoir lues, il est passé dans son cabinet, où je l'ai

ſuivi, & j'ai obtenu la permiſſion de les tranſcrire pour vous. Je ne pouvois vous donner une juſte idée de la prudence, de la générοſité, de la juſtice & du déſintéreſſement, qui régnent dans ces Lettres, ſans les tranſcrire entiérement. Mais, Lucie, que je trouve d'autres obſervations à faire! Et malheureuſement elles ſont plus mortifiantes. N'en faiſons qu'une aujourd'hui: c'eſt que ſi Sir Charles m'offroit volontairement ſa main, je ne ſais ſi je devrois l'accepter. Croyez-vous que ſi j'étois à lui, je ne vécuſſe pas dans la crainte continuelle d'en être ſéparée; ne fut-ce que par le coup inévitable qui menace tous les enfans des hommes? Et quel tourment qu'une telle vie!

N. [*Les Lettres, qu'on ſupprime, contiennent tout ce que Sir Charles a fait pour délivrer Mylord W... ſon Oncle d'une vieille Maîtreſſe qui le tyranniſoit, & le récit d'une viſite qu'il a reçue de la Mere d'Emilie, accompagnée de ſes deux Braves. Dans l'affaire qui regarde ſon Oncle, il ſe conduit en effet avec une prudence & une nobleſſe admirables. Ses diſcours répondent à ſa conduite. Il parvient, par différentes ſcenes, à renvoyer Madame Giffard, aſſez contente d'une bonne penſion qu'il lui fait accorder. Le caractere de cette femme, qui eſt tout-à-la-fois hautaine & fort intéreſſée, & celui de Mylord W..., qui eſt dégouté d'un long & facheux commerce, mais qui eſt foible & lié par une forte habitude*

de complaisance & d'esclavage, donnent lieu à des incidens fort bizarres. Sir Charles propose ensuite un mariage à son Oncle, pour rendre sa vie également douce & honnête. Il se charge de trouver une femme qui lui convienne; & Mylord W..., charmé de la générosité d'un Neveu qui, étant son héritier naturel, sacrifie par conséquent ses propres intérêts à son bonheur, s'abandonne entiérement à lui, en exigeant néanmoins que la femme qu'il lui donnera n'ait pas moins de cinquante ans.

La visite de la Mere d'Emilie forme une scene plus vive & plus dangéreuse. Delà viennent apparemment les craintes, qui font envisager à Miss Byron un tourment continuel dans ce qui pourroit lui arriver de plus heureux. Le Major Ohara & le Capitaine Salmonet, s'étant flattés d'intimider Sir Charles, poussent l'insolence jusqu'à la menace; & sur une réponse ferme qu'il leur fait, ils portent tous deux la main à l'épée. Il est forcé de tirer la sienne; & par la supériorité de son courage & de son adresse, il fait sauter celle de l'un, il désarme l'autre; il les met tous deux dans la nécessité de sortir de sa maison, & de remonter dans leur voiture sans armes & sans chapeau. Ils lui disent des injures, qu'il méprise; & dans la rage où ils sont, il arrive fort plaisamment que l'un, qui parloit en penchant la tête à la portiere, se releve brusquement, tandis que l'autre veut se baisser avec la même chaleur, & que se rencontrant tous deux, ils se donnent un furieux coup, qui leur fait tourner leurs injures

l'un contre l'autre. Ils partent, & la Dame avec eux. Bien-tôt après, on vient promettre, de leur part, à Sir Charles plus de modération, s'il veut seulement rendre les épées & les chapeaux, & payer les deux cens guinées de pension à Madame Ohara. Il rend les chapeaux & les armes; mais il répond que pour la pension, il se réglera sur la conduite de cette Femme, sans que rien puisse le faire manquer aux loix de la plus exacte justice.

Enfin l'on supprime une autre Lettre, qui contient le récit des arrangemens que Sir Charles & les Patrons des Enfans de M. Danby prennent pour le mariage & l'établissement de la jeune Fille & des deux Freres. Le Docteur Barlet, qui s'étoit trouvé à Londres dans cette occasion, revient charmé de ce qu'il a vu, & joint à sa relation quelques autres exemples de la générosité de Sir Charles, qui font leur impression ordinaire sur le cœur de Miss Byron.]

LETTRE LIV.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

Vendredi, 24 de Mars.

SIr Charles est arrivé ce matin. Au moment qu'il est entré, un rayon de lumiere a paru se répandre sur tous les visages.

Il a fait à tout le monde des excuses d'une si longue absence, sur tout pendant que je

ſuis à Colnebroke ; ce ſont ſes expreſſions, qu'il a civilement accompagnées d'une profonde inclination vers moi. Je me ſuis figuré qu'elles avoient été ſuivies d'un ſoupir & d'un regard tendre. Mais je n'ai pas eu la hardieſſe de demander à Miſs Grandiſſon, ſi elle avoit apperçu quelque choſe de particulier dans les complimens qu'il m'a faits. Je m'imagine que c'eſt ſa politeſſe, qui ne lui a pas permis de m'adreſſer directement ſes excuſes, parce qu'il n'a pas voulu faire ſuppoſer que j'euſſe attendu ſon retour. Je n'ai pas été fachée non plus qu'il ne m'ait pas nommé ſa troiſieme Sœur. Voyez, Lucie, comment le doute fait péſer ſur les moindres circonſtances.

Au fond, je n'étois pas contente que ſon abſence durât ſi long-tems ; & dans les réflexions que je faiſois là-deſſus, je me ſuis ſentie portée une fois à retourner à Londres : & peut-être m'y ſerois-je déterminée, ſi je m'étois crue aſſez importante pour lui cauſer un peu de chagrin par mon départ. Femmes ! femmes ! s'écriera ici mon Oncle : je ne me vante point d'être ſupérieure à tous les petits foibles de mon ſexe. Mais auſſi-tôt que je l'ai vû, tous mes dégoûts ſe ſont diſſipés. Après l'affaire d'Anderſon, celle de Danby & celle de Mylord W..., il a paru dans un jour plus brillant à mes yeux, qu'un Héros couvert de lauriers, qui retourneroit dans ſon Char de triomphe, avec une foule de Princes captifs à ſa ſuite. Combien le carac-

tere d'Ami du genre humain n'eſt-il pas plus glorieux, que celui de Vainqueur des Nations !

Ma chere Emilie n'a pu ſe défendre d'un généreux embarras, en ſe rappellant les peines qu'elles a cauſées à ſon meilleur Ami, quoiqu'elle ignore encore la viſite que ſa Mere lui a rendue avec Ohara & Salmonet. Il m'a remercié de ce qu'il nomme la bonté que j'ai eue de dérober Emilie à ſa Mere, dont la vue l'auroit jettée dans une exceſſive frayeur; & Mylord a reçu auſſi des remercimens, de la tendreſſe qu'il a marquée dans cette occaſion pour ſa pupille.

On lui a donné la Lettre que Madame Jervins avoit laiſſée pour ſa Fille. Il l'a préſentée à Miſs Emilie, ſans la lire. Mais elle la lui a rendue auſſi-tôt, avec tant de grace, que ne pouvant refuſer de la prendre, il lui a dit qu'ils la liroient donc enſemble. Cette Lettre a donné occaſion au Docteur de lui apprendre qu'il nous avoit communiqué pluſieurs endroits des ſiennes. J'approuve, ſans doute, a-t-il répondu, tout ce que le Docteur a fait; mais que penſent mes Sœurs, des conditions que j'ai miſes à la correſpondance qu'elles deſirent? Mylady a déclaré naturellement qu'elle ſeroit charmée de voir tout ce qu'il écrivoit au Docteur, mais qu'elle ne pouvoit s'engager à rendre Lettre pour Lettre. Pourquoi donc? a-t-il demandé. Miſs Charlotte s'eſt hâtée de répondre que

la lecture des Lettres de Miss Byron leur avoit ôté le courage d'écrire. J'ambitionne beaucoup, a-t-il répliqué, d'obtenir une faveur qui n'a pas été refusée à Mylord L... De deux Freres, Mademoiselle, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, exclurez-vous l'un d'une confiance que vous avez eue pour l'autre ?

Des Freres, Lucie ! Je ne l'ai pas trouvé si aimable dans ce moment, que lorsqu'il est arrivé.

Cependant je suis demeurée dans quelque embarras, & je ne sais quelle auroit été ma réponse, si Miss Grandisson ne m'avoit soulagée, en lui offrant d'obtenir pour lui la communication de mes lettres, s'il vouloit s'engager aussi à nous laisser voir celles qu'il avoit écrites à M. Barlet dans le même espace de tems, & Lettre pour Lettre. Il a demandé, si mon consentement étoit sûr à cette condition. Je me suis défendue assez long-temps ; mais les instances de ses Sœurs, & peut-être ma curiosité, l'ont emporté sur ma résistance. Miss Grandisson s'est chargée de l'exécution de ce Traité.

On est revenu à la Lettre de Madame Jervins. Il a poussé sa chaise près d'Emilie, qu'il a nommée sa chere Fille, & l'Enfant de sa compassion. Vous êtes appellée, lui a-t-il dit, à de glorieuses épreuves ; & jusqu'à présent, elles vous ont fait honneur. Je souhaiterois que cette Infortunée fût capable

de la moitié ſeulement de l'honnêteté qu'elle eſt ſure de trouver dans vos diſpoſitions. Mais liſons ſa Lettre.

Il l'a tirée de ſa poche. Emilie qui s'étoit levée, étoit debout près de lui, s'eſſuyant les yeux, & s'efforçant de vaincre ſon émotion. Après avoir ouvert la Lettre, il a paſſé le bras autour de ſa Pupille. Surement, Lucie, il eſt le plus tendre, comme le plus brave des hommes. Que ne donnerois-je pas d'une peinture, qui repréſenteroit une partie du feu & de la tendreſſe qui brilloient dans ſes regards, pendant qu'il les jettoit, tantôt ſur la Lettre, & tantôt ſur Emilie ? Malheureuſe femme ! a-t-il dit deux ou trois fois, en liſant des yeux. Après avoir achevé; vous la lirez, ma chere, a-t-il repris. J'y trouve quelques ſentimens maternels. Vous reconnoitrez une Mere, dans toutes les occaſions où vous aurez le bonheur de la retrouver.

Je l'ai crue prête à lui jetter les deux bras autour du cou; & je ſuis ſure que ſa ſeule modeſtie l'a retenue. O mon cher Tuteur ! s'eſt-elle écriée, d'un ton auſſi tendre que ſes regards & ſes larmes. Vous voulez donc que je la liſe ! Je vais me retirer dans ma chambre, pour vous obéir.

Il s'eſt levé, il a pris ſa main; & s'approchant de moi, il l'a miſe dans la mienne. Ayez la bonté, Mademoiſelle, m'a-t-il dit, de fortifier le cœur de cette chere Fille, pendant une lecture qui ne peut manquer de

l'attendrir. Il m'a donné la Lettre. Son compliment m'a rendue fiere. Je suis passée avec Emilie dans le cabinet voisin, où elle a lu la Lettre de sa Mere; mais ce n'a pas été tout d'un coup, ni sans être souvent interrompue par ses larmes; & plus d'une fois, elle m'a jetté les bras autour du cou, dans le transport d'une douleur muette, qui lui faisoit chercher comme un refuge. Je lui ai donné mille noms tendres. Mais je ne pouvois parler beaucoup. La Lettre me touchoit vivement moi-même. On m'accorde la permission de vous l'envoyer.

MA CHERE EMILIE.

S'il vous reste un peu d'amour & de respect pour une malheureuse Mere, dont les fautes ont été barbarement exagérées, dans la vue de justifier le mauvais traitement qu'elle a reçu d'un Mari qui n'étoit pas sans reproche, je vous conjure de me venir voir dans ma nouvelle demeure de Dean-Stret, ou de me faire dire dans quel autre lieu je puis vous aller voir moi-même. Cette priere suppose qu'on ne m'accorde point la liberté de vous entretenir à Colnebroke, où je sais que vous êtes depuis quelques jours. Je ne puis me persuader que votre Tuteur, qui passe pour honnête homme, soit capable de vous refuser une permission qu'il doit à la justice autant qu'à son honheur; du moins si vous la demandez avec un peu d'instances,

comme vous y êtes obligée, si vous avez pour moi la moitié de la tendresse que j'ai pour vous, puis-je douter que vous n'y soyiez diposée ? Je ne le puis. L'impatience que j'ai de vous voir est extrême. Il me tarde de vous serrer dans mes bras ; & j'ai promis au Major Ohara que vous ne ferez pas difficulté de le nommer votre Pere. C'est un homme d'une des meilleures Maisons d'Irlande, un brave & digne Officier, qui est capable de soutenir les droits d'une Femme injuriée, s'il y est forcé ; mais qui souhaite de terminer par des voies paisibles.

On me parle avantageusement de vos progrès, Emilie ; & j'apprends que vous êtes fort bien partagée du côté de la taille & de la figure. O chere Emilie ! n'est-il pas bien douloureux pour moi que ces lumieres me viennent de la bouche d'autrui, & qu'il ne me soit pas permis de vous voir, d'admirer les perfections de ma Fille, qui doivent répandre tant de joie dans mon cœur, & qui produiront surement cet effet, malgré les indignes traitemens qu'on ne m'a point épargnés ? Mais vous, Emilie ! mépriserez-vous celle qui vous a portée dans son sein ? Il est bien terrible, qu'avec une fortune telle que votre Pere l'a laissée, je sois réduite à la pauvreté & à la dépendance, & qu'ensuite on en prenne droit de me mépriser. Ma fille ! ma chere fille ! si vous êtes du nombre de ceux qui méprisent votre Mere, si vous êtes élevée dans ces cruelles maximes, quel sera

mon ſort, malgré les heureuſes eſpérances que je dois concevoir de mon nouveau mariage ? quelle autre attente ſera la mienne, que celle d'une vie amere, & d'une mort que votre ingratitude ne manquera point de hâter. Une Mere n'a pas long-tems la force de ſoutenir les mépris de ſa Fille ; & dans cette triſte ſuppoſition, votre grande fortune ne vous mettra point à couvert des jugemens de Dieu. Mais j'eſpere mieux de mon Emilie, pour ſon indulgente & malheureuſe Mere,

HELENE OHARA.

Miſs Grandiſſon eſt venue à nous. Elle a ſerré dans ſes bras la Pupille de ſon Frere ; & nous appellant ſes deux amours, elle nous a fait rentrer dans la chambre voiſine. Il m'a paru que Sir Charles avoit avoué, dans notre abſence, la viſite qu'il avoit reçue de M. & Madame Ohara, & qu'il ſe reprochoit de s'être laiſſé un peu emporter par ſon juſte reſſentiment. Miſs Jervins lui a rendu la Lettre de ſa Mere ; & tournant derriere lui, elle s'eſt appuyée ſur le dos de ſon fauteuil, tandis que reliſant la Lettre, il a fait quelques obſervations, dont je crois pouvoir me rappeller les termes.

„ Une malheureuſe Mere, dont les fautes „ ont été barbarement exagérées..... „ Le Pere de mon Emilie étoit un Mari fort indulgent. Il avoit pardonné à cette malheureuſe femme des crimes que peu d'hommes ſe-

roient capables d'oublier. C'étoit un mariage d'inclination. Il étoit passionné pour elle. La facilité, avec laquelle il avoit fermé les yeux sur ses premiers égaremens, n'avoit servi qu'à l'endurcir. Lorsqu'il eut reconnu l'impossibilité de vivre avec elle, il changea plusieurs fois de demeure, dans la seule vue de l'éviter. Enfin, menacé de plusieurs attentats, qu'il eut le bonheur de découvrir, il prit le parti de quitter l'Angleterre, pour continuer son Commerce dans les Pays étrangers, après avoir eu, néanmoins, l'attention d'assurer à sa Femme une honnête subsistance.

Elle profita de son absence pour se livrer à toutes sortes de désordres. Ensuite, elle entreprit de le suivre. Je l'avois connu à Florence. Il m'avoit paru fort honnête homme, capable des meilleurs sentiments, & toujours prêt à marquer cette disposition par ses services & ses bienfaits. De tous ceux dont il étoit connu, sa femme étoit la seule qui ne l'aimât point. Elle le pressoit alors d'abandonner leur fille à ses soins, en promettant de répondre à cette complaisance par une meilleure conduite. Son motif étoit l'intérêt. On commençoit à juger que cette jeune personne seroit une riche Héritiere. J'étois avec M. Jervins, dans la premiere visite qu'elle lui rendit à Livourne; & quoiqu'on ne m'eût pas fait une peinture avantageuse de son caractere, je me sentis porté à la servir. Elle avoit les dehors imposans,

Je m'imaginai que la plus mauvaise femme ne pouvoit être une mauvaise Mere ; & la bonté de M. Jervins ne le faisoit parler d'elle qu'avec beaucoup de ménagement. Mais elle ne sauva pas long-temps les apparences. Tout le Comptoir Anglois de Livourne fut témoin de ses excès. Elle étoit livrée particulierement à celui qui laisse une femme sans défense, & qui entraîne tous les vices, en faisant disparoître une grace qui est non-seulement la gloire, mais comme la sauvegarde de son sexe. On m'assure qu'elle est aujourd'hui moins sujette à l'ivresse. Je serois charmé de lui voir donner la moindre espérance de réformation. L'effet de cette odieuse habitude fut de la rendre insensible à la honte ; elle se déshonnora ouvertement par les débauches les plus emportées.

Il n'y avoit que l'intérêt d'un Ami & la justice que je dois à son caractere, qui pussent m'engager dans cette fâcheuse explication. Pardonnez, mon Emilie. Mais ne prendrai-je pas la défense de votre Pere ? Je n'ai pas dit tout ce que je sais de sa femme. Cependant elle a la hardiesse d'écrire „ que ses fautes ont été barbarement „ exagérées, dans la vue de justifier le mau- „ vais traitement qu'elle a reçu d'un Mari, qui n'étoit pas, dit-elle, sans reproche. Le mauvais traitement d'un Mari ! L'effrontée ! D'où lui vient cette audace ? Elle savoit que je lirois sa Lettre. Elle sait que j'ai sous ma

garde des aveux d'ingratitude & de méchancetés, signés de sa propre main, & des témoignages authentiques de la bonté de M. Jervins.

Il s'est levé en voyant le visage de sa Pupille inondé de larmes ; il lui a pris la main. Mais, mon Emilie, a-t-il continué, vous n'avez que des sujets de joie dans le souvenir de votre Pere. C'étoit un honnête homme, dans le sens le plus étendu de ce terme. A l'égard de sa femme, il n'a jamais eu qu'un défaut, qui est l'excès de son indulgence. Dirai-je, qu'après l'avoir vu plusieurs fois au pouvoir d'un autre, abandonnée, rejettée par des Amans aussi méprisables qu'elle, il ne fit pas difficulté de la reprendre ? Elle obtint de sa pitié ce qu'elle ne pouvoit plus attendre de son amour ; & dans cette humiliation même, elle n'en usa pas mieux avec un homme, auquel il étoit plus facile de pardonner que de punir. C'est avec douleur que je rappelle d'affreuses circonstances ; mais la mémoire de mon Ami, je le répete, ne doit pas être blessée par des impostures. Combien de fois l'ai-je vu pleurer des excès de sa femme, pendant qu'elle en faisoit gloire ? Je ne condamne point vos larmes, chere Emilie ; mais je veux les essuyer.

Il a pris le mouchoir de sa Pupille, & lui en a tendrement essuyé les joues. J'en ai dit assez, a-t-il repris, pour la justification de votre Pere. Passons à d'autres en-

droits de la Lettre qui vous affligeront moins.

Votre Mere vous demande une visite. Elle est, dit-elle, dans une extrême impatience de vous voir & de vous serrer dans ses bras. Elle vous félicite sur vos progrès. Elle vous recommande pathétiquement de ne pas la mépriser.... Ma chere Fille, vous recevrez sa visite. Le choix du lieu dépendra d'elle-même, pourvu que je sois présent. Je vous ai toujours dit que vous devez mettre de la distinction, entre le crime & celle qui s'en est noircie. L'un mérite votre horreur, l'autre a droit à votre pitié. Dites, ma chere, êtes-vous disposée à voir votre Mere? Je le souhaite... Que les coupables mêmes ne se plaignent point que nous manquions de bonté pour eux. Il y a des fautes dont la punition appartient au Ciel, & contre les suites desquelles il nous suffit d'être en garde. Vous êtes ici sous une protection qui ne vous laisse rien à redouter. Mon Emilie peut-elle oublier les terreurs de la derniere entrevue, & se sent-elle capable, en ma présence, de se mettre paisiblement aux genoux de sa mere?

Miss Emil. J'exécuterai, Monsieur, tout ce que vous m'ordonnerez.

Sir Ch. Il faut que vous répondiez à sa Lettre. Invitez-là respectueusement à se rendre chez votre Tuteur. Mon avis n'est point que vous alliez chez elle. Cependant, si votre inclination vous y porte, & si c'est

absolument sa volonté, je consens à vous accompagner.

Miss Em. Mais, Monsieur, dois-je reconnoître son Mari pour mon Pere ?

Sir Ch. Laissez-moi ce soin, ma chere. Les petites difficultés nous arrêteront peu. Nous ne donnerons rien à l'orgueil. Mais je veux être sûr qu'ils sont réellement mariés. Il n'est pas impossible que d'un côté, l'amorce de la Pension annuelle, & de l'autre l'espérance d'une sorte de protection, ne leur ayent fait envisager à tous deux quelque avantage, dans les apparences d'une vie plus réguliere. Si votre Mere commence à sauver les dehors, c'est un point gagné pour l'avenir.

Miss Em. Je suivrai fidélement tous vos ordres.

Sir Ch. J'ai, ma chere, un conseil à vous donner. S'ils sont mariés en effet, & si l'on peut se promettre d'eux une conduite supportable, vous leur ferez, s'il vous plaît, un présent honnête, tel que votre fortune vous le permet; & vous leur ferez espérer qu'il sera renouvellé tous les ans, si M. Ohara continue d'en user civilement avec votre Mere. Elle se plaint d'être pauvre & dépendante : *Pauvre* ! C'est donc sa faute. Elle n'a pas apporté deux cens livres sterling à votre Pere. L'ingratte ! Je crois vous avoir dit qu'il l'épousa par inclination. Avec deux cens guinées, qui lui sont payées réguliérement, elle ne doit pas être pauvre. Mais,

dépendante; elle doit l'être. Votre Pere lui auroit fait une pension plus forte, s'il n'eût appris, par une longue expérience, que c'étoit lui donner de nouvelles armes contre elle-même. J'ai trouvé, depuis sa mort, cette déclaration dans ses Papiers; & c'est la connoissance que j'ai de ses intentions, qui me porte à vous donner le conseil que je répete : s'il y a quelque espérance de réformation, je vous ouvrirai les voies, ma chere, pour vous faire honneur à vous-même de votre générosité; & je prendrai sur moi l'avis de la restraindre à la supposition d'une bonne conduite, autant pour leur propre intérêt que pour le votre.

Miss Em. O Monsieur! que j'admire votre bonté! Vous m'inspirez du courage. Je souhaite à présent de voir ma malheureuse Mere, dans l'espérance qu'elle me donnera le pouvoir de contribuer au bonheur de sa vie. Fasse le Ciel qu'elle soit mariée, & qu'elle ait les plus justes droits à tout ce que vous me conseillerez de faire pour elle!

Sir Ch. Je doute que son M. Ohara soit l'homme pour lequel il se donne. Mais il peut avoir vécu assez long-temps, pour reconnoître ses folies. A l'égard de votre Mere, quels efforts n'ai-je pas déja faits pour la servir? J'avois perdu l'espoir de la faire rentrer dans elle-même : mais je souhaite que nous la trouvions réellement mariée. Cette tentative sera la derniere. Ecrivez-lui, ma chere. Cependant ne lui dites rien de notre intention

intention. Si elle n'est point mariée, les choses demeureront sur le même pied.

Emilie s'est hâtée de monter à sa chambre, d'où elle est bientôt revenue avec le billet suivant.

MADAME.

Je vous supplie de croire que j'ai pour ma Mere tout le respect que je luis dois. Vous réjouissez mon cœur, en m'assurant que vous m'aimez. Mon Tuteur est si bon, qu'il n'a point attendu que je lui aie demandé la permission de vous écrire pour me la donner, avec celle de vous faire savoir qu'il me présentera lui-même à vous, le jour qu'il vous plaira de choisir pour m'accorder l'occasion de vous rendre mes devoirs dans sa Maison de St. James-Square.

Permettez-moi d'espérer, ma chere Maman, que vous ne serez pas aussi fâchée contre moi que vous avez paru l'être, la derniere fois que je vous ai vue chez Madame Lane. Vous me trouverez tous les sentiments qu'un Enfant doit à sa Mere; car je suis & je serai toujours, Votre très-humble & très-respectueuse Fille,

EMILIE JERVINS.

La générosité de Sir Charles lui a fait marquer quelque scrupule, sur le dernier article du Billet. Il n'a pas jugé qu'après une Lettre, telle que celle de la Mere, il fallût lui rappeller des emportements qu'elle souhaitoit peut-être d'oublier. J'étois de son

avis : mais les deux Sœurs ont demandé si instamment qu'Emilie ne changeât rien à ces quatre lignes, ne fût-ce que pour la garantir d'une nouvelle Scene, en faisant honte à Madame Jervins de la derniere, que Sir Charles s'est rendu à leur opinion.

Emilie s'est retirée, pour aller transcrire son Billet ; & les deux Dames étant appellées par leurs soins domestiques, je suis montée au cabinet du Docteur, à qui je dérobe quelquefois un quart d'heure, pour tirer de lui quelques nouvelles connoissances d'Histoire & de Géographie. Je n'y avois pas été long-temps, lorsque Sir Charles y est entré. Il vouloit sortir, après m'avoir apperçue. M. Barlet l'a pressé de s'arrêter un moment. Je suis demeurée interdite. Je ne m'attendois point à cette surprise. Pourquoi rougir, s'il vous plaît, d'être surprise avec le Docteur ? Mais je dois ajouter que Sir Charles m'a paru aussi dans quelque embarras. Vous me retenez, a-t-il dit au Docteur ; j'y consens : cependant si vous étiez sur quelque sujet que ma présence interrompe, je me croirai incommode, & je vais me retirer.

Nous avions fini notre sujet, a répondu le Docteur, & nous en commencions un autre. J'allois parler de Miss Jervins. Ne lui trouvez-vous pas un excellent naturel ? m'a demandé Sir Charles. Je l'ai assuré que je ne connoissois rien de plus aimable. La conversation à duré quelques momens sur les chagrins que lui cause sa Mere ; & m'at-

tendant à quelque ouverture, sur le dessein de nous la confier en Northampton-Shire, mon cœur palpitoit de la maniere dont ce plan seroit proposé & de celle dont je devois le recevoir ; sur-tout lorsqu'on ne devoit pas supposer que j'en eusse la moindre connoissance. Qu'auroit-ce été, si j'avois eu la foiblesse de lire la Lettre ? Mais on n'a pas dit un mot qui regardât mon voyage.

Je commence à craindre, chere Lucie, qu'il n'ait changé de résolution, s'il a jamais eu cette idée. Il me semble que je souhaite plus vivement d'avoir Emilie avec nous, que je ne m'en serois jamais crue capable. Que l'apparence des choses est différente, lorsqu'elles ne sont point en notre pouvoir, & lorsque nous sommes persuadés qu'elles dépendent de nous !

Mais je ne vois pas la moindre raison d'espérer que ce qui vous flatteroit le plus arrive jamais. Je ne puis qu'y faire.

Cette petite flatteuse d'Emilie me disoit qu'elle avoit remarqué, dans ses yeux & dans ses manieres, tous les signes d'un vif attachement pour moi ! Mais je n'y vois aucun fondement. Il me paroît certain que ses affections sont engagées. Qu'il soit heureux, quels que puissent être ses engagemens ! Pendant son absence, encouragée, comme je l'étois par ses Sœurs & par Mylord L.... je pensois assez avantageusement de moi-même : mais à présent que je l'ai devant les yeux, je lui vois tant de qualités bril-

lantes, que mon humilité l'emporte sur mon ambition.

Mon ambition, ai-je dit. Oui, ma chere. N'est-ce pas le propre de cette passion, que nous avons la folie d'appeller noble, de nous faire exalter son objet, tandis qu'elle nous porte à nous ravaller nous-même? La fortune me manque, du moins! A la vérité, j'entends dire à Sir Charles que ce n'est pas le point capital pour lui, & qu'il est assez riche de son propre bien. Il ne faut pas douter que les devoirs n'augmentent avec les richesses. On peut être aussi bon, par conséquent, avec un bien médiocre qu'avec une fortune plus considérable; & la bonté n'est-elle pas une partie essentielle du bonheur? Dans quelque degré de la vie qu'on se suppose, a-t-on d'autre intérêt que de savoir s'y renfermer humblement & d'en remplir les devoirs? Mais qui peut souhaiter, par de vaines considérations d'amour propre, de resserrer le pouvoir d'un homme si généreux? Son bonheur doit croître, à chaque occasion qu'il aura d'exercer sa bonté. Non, chere Lucie, je ne vois aucune raison de nous flatter.

Sir Charles se réjouit d'un Billet qu'il vient de recevoir, par lequel Sir Hargrave remet, à la semaine prochaine, la partie de diner dans sa Maison de la Forêt de Windsor.

LETTRE LV.

Miss BYRON à Miss SELBY.

LE temps ne m'ayant pas permis d'achever ma Lettre, il me reste de la matiere pour en faire une seconde.

J'ai laissé Sir Charles avec le Docteur Barlet. Ils vouloient me retenir plus long-temps; mais j'ai fait réflexion qu'il pouvoit paroître étrange aux Dames, de me trouver avec lui dans le Cabinet du Docteur. Mylord & les deux Sœurs s'étoient déja rassemblés. Henriette, m'a dit Miss Grandisson, en me voyant arriver, nous sommes résolues de faire aujourd'hui tous nos efforts pour pénétrer dans le cœur de mon Frere. Il faut que vous soyiez présente, & que vous y mêliez quelques mots. Nous verrons si le Docteur nous trompe, lorsqu'il nous assure que mon Frere est le moins réservé des hommes. M. Barlet est entré au même moment. Je crois, Docteur, lui a dit Mylady L... que nous suivrons votre conseil, & que nous ferons à mon Frere toutes les questions qui nous viendront à l'esprit, sur ses engagemens dans les Pays étrangers. Elle n'avoit point achevé, lorsque Sir Charles a paru. Il s'est assis près de moi; & je crois avoir observé qu'il me regardoit avec

un mélange de respect & d'amitié.

Miss Grandisson a commencé fort adroitement par rappeller la Lettre qui regarde Mylord W.. dont elle a dit à son Frere que le Docteur nous avoit lu quelques articles. Elle souhaitoit beaucoup, a-t-elle ajouté, de savoir sur qui Sir Charles avoit jetté les yeux pour en faire la femme de leur Oncle.

Il a répondu qu'avant que de la nommer, il souhaitoit lui-même d'avoir quelques moments d'entretien avec elle; qu'il étoit sûr qu'elle seroit approuvée de ses Sœurs, si elle acceptoit les offres de Mylord; & que son dessein étoit de lui rendre une visite, en revenant du Château de Grandisson. Ensuite il a proposé à Miss Charlotte de l'accompagner dans ce voyage, qu'il ne pouvoit différer plus long-temps, parce qu'il devoit assister à l'ouverture de sa nouvelle Eglise. Cette Partie sera si courte, a-t-il dit à Mylord & Mylady L.... que je ne vous propose pas d'en être aussi. Je compte partir Vendredi prochain, pour revenir le Mardi d'après.

Miss Grand. Je crois, mon Frere, que je vous prierai de m'excuser. Si vous deviez passer huit ou quinze jours dans votre Terre je vous accompagnerois volontiers, & je m'imagine que Mylord & Mylady L.... seroient aussi du voyage.

Sir Ch. Je suis obligé de me trouver à Londres, d'aujourd'hui en huit jours. Mais

vous pourriez passer, au Château de Grandisson, le temps que vous desirez. Vous trouverez des amusements dans le voisinage. Votre Cousin y sera. Il sera les honneurs du Canton; & si je juge de vos sentiments, par la liberté avec laquelle vous le traitez, peut-être est-il mieux dans votre cœur que vous ne le pensez vous-même.

Miss Grand. Votre servante, Monsieur. Mais j'aurai mon tour. De grace; Sir Charles, puis-je vous demander . . . nous sommes ici entre Freres & Sœurs.

Sir Ch. (En souriant.) Doucement, Charlotte. Si c'est par représailles que vous me faites des questions, je ne réponds point.

Miss Grand. Par représailles! . . . pas tout-à-fait non plus. Mais, suivant la Lettre que M. Barlet nous a lue, lorsque Mylord W . . . vous a proposé de penser au mariage, vos réponses nous ont fait craindre que vous n'y ayiez point d'inclination.

Mylady L. . . Vous n'êtes pas cérémonieuse, Charlotte.

[Sérieusement, Lucie, elle m'a fait trembler.]

Miss Grand. Pourquoi des cérémonies entre de si proches Parens!

Sir Ch. Ecoutons Charlotte.

Miss Grand. Je voudrois donc vous demander, Monsieur, si votre dessein n'est pas de vous marier un jour?

Sir Ch. Oui, Charlotte, c'est mon des-

sein. Je ne me croirai point heureux, si je n'obtiens, quelque jour, la main d'une femme aimable.

(Je crains bien, Lucie, d'avoir marqué visiblement du trouble. Je ne savois...)

Miss Grand. Fort bien, Monsieur... Et de grace encore, n'avez-vous pas vu, soit en Angleterre, soit ailleurs, la femme que vous souhaiteriez de pouvoir nommer la votre? Soyez sans crainte, mon Frere. Vous m'avertirez lorsque je deviendrai impertinente.

Sir Ch. Vous ne sauriez l'être, Charlotte. Si vous voulez savoir quelque chose de moi, la plus agréable voie que vous puissiez prendre est d'aller droit au but.

Miss Grand. Hé bien, si je ne puis être impertinente, si vous aimez qu'on aille au but par le plus court chemin, & si vous avez de l'inclination pour le mariage, pourquoi, s'il vous plaît, vous êtes-vous refusé aux propositions de Mylord W... en faveur de Mylady Françoise N.... de Mylady Anne S... & de je ne sais combien d'autres?

Sir Ch. Les Amis de la premiere de ces deux Dames ont manqué de générosité avec mon Pere. Toute sa famille a trop fait valoir le crédit & le titre du sien. Je n'ai pas voulu me mettre dans la dépendance d'un homme public. Mon bonheur, autant qu'il est possible, sera fixé dans ma sphere. J'ai des passions vives. Je ne suis pas sans ambition. Si j'avois lâché les rênes à la derniere,

tout jeune que je suis, ma tranquillité dépendroit à présent des caprices d'autrui. Cette réponse, Charlotte, vous satisfait-elle pour Mylady Françoise?

Miss Grand. Assez; & d'autant plus qu'il y a une jeune personne que j'aurois préférée à Mylady Françoise.

(J'ai pensé, ma chere, que je ne devois pas être présente à cette conversation. Mylord L... m'a regardée. Mylord L... n'auroit pas dû me regarder. Les Dames ne l'ont pas fait.)

Sir Ch. Eh! qui est-elle?

Miss Grand. Mylady Anne S..., vous le savez. Puis-je demander, Monsieur, pourquoi cette ouverture n'a pas eue de succès?

Sir Ch. Mylady Anne est une personne de mérite, je n'en doute point; mais sa fortune auroit été mon principal motif, si je lui avois adressé mes soins; & jamais cette seule vue ne m'a conduit deux fois chez une femme.

Miss Grand. Ainsi, Monsieur, je suppose que c'est à quelque Dame Etrangere que vos soins se sont adressés.

Sir Ch. J'avois cru, Charlotte, que votre curiosité ne s'étendoit qu'aux Dames d'Angleterre.

Miss Grand. Pardonnez-moi, Monsieur; elle regarde toutes les femmes, sans distinction de Pays, s'il y en a quelqu'une en effet qui ait donné de l'éloignement à mon Frere.

pour les offres qu'on lui a faites ici, & contre lesquelles nous ne connoissions point d'objection. Mais vous me laissez entrevoir que quelque Etrangere....

Sir Ch. (L'interrompant.) J'espere, Charlotte, que si votre tour revient, vous serez aussi naturelle dans vos réponses que vous l'êtes dans vos questions.

Miss Grand. Votre exemple, Monsieur, sera ma regle.

Sir Ch. N'ai-je pas répondu nettement sur toutes les personnes que vous avez nommées?

Miss Grand: Je ne m'en plains pas, Monsieur. Mais n'avez-vous pas vu de Femmes, dans les Pays Etrangers, pour lesquelles vous ayez eu plus de goût que pour celles que j'ai nommées? Répondez à cette question.

Sir Ch. J'en ai vu, Charlotte; non-seulement dans les Pays Etrangers, mais en Angleterre aussi.

Miss Grand. Je ne sais ce que je dois dire là-dessus....; mais de grace, Monsieur, n'avez-vous pas vu d'Etrangere, qui ait fait plus d'impression sur vous qu'aucune Dame d'Angleterre?

Sir Ch. Non. Mais apprenez-moi, Charlotte, à quoi tendent toutes ces questions?

Miss Grand. Uniquement, mon Frere, à vous faire connoître que nous sommes impatientes de vous voir heureusement marié, & que nous craignons que votre éloigne-

ment, pour les propositions qu'on vous fait, ne vienne de quelqu'autre attachement. Voilà tout.

Mylord L... Voilà tout, cher Frere.

Mylady L... A présent, si Sir Charles vouloit satisfaire notre curiosité!

[Croyez-vous, Lucie, que toute ma présence d'esprit m'ait jamais été plus necessaire? Sir Charles a soupiré. Il est demeuré quelques momens sans répondre.]

Sir Ch. Vous êtes trop bonnes, trop généreuses, de souhaiter si ardemment de me voir marié. J'ai vu la personne que je crois seule capable, entre toutes les femmes du monde, de me rendre véritablement heureux.

(Il a rougi. Il a baissé la vue. Pourquoi rougir, Sir Charles? Pourquoi baisser la vue? L'heureuse personne n'étoit pas présente.... L'etoit-elle? Ah! non, non, non.)

Sir Ch. Vous reste-t-il d'autres questions à me faire?

Miss Grand. Une seule. Cette personne est-elle Etrangere?

Avec quel empressement tout le monde, excepté moi, l'a regardé ici pour attendre sa réponse! Il a réellement hésité. Enfin il a dit à Charlotte, qu'il la prioit de l'excuser, s'il se dispensoit de répondre à une question qui lui causoit quelque embarras, parce qu'elle conduisoit à d'autres explications qu'il ne pouvoit actuellement se donner à lui-même, & sans lesquelles la réponse seroit

inutile. Pourquoi donc ai-je pensé.

Mylord L... Nous serions fâchés, Sir Charles, de vous causer la moindre peine. Cependant...

Sir Ch. Hé bien, cependant... Continuez, cher Mylord.

Mylord L... Tandis que j'étois à Florence, on parla beaucoup...

Sir Ch. D'une Dame de cette Ville, qui se nomme Olivia? J'en conviens. Elle a mille qualités estimables. Mais je n'ai jamais rien desiré d'elle. Elle m'a fait trop d'honneur. Je ne la nommerois pas si facilement, si elle avoit apporté plus de soin elle-même à cacher la distinction dont elle m'honoroit. Mais j'ose m'assurer, Mylord, que vous rendrez justice à sa réputation, & que vous n'avez jamais entendu blâmer, dans sa conduite, qu'un excès de prévention pour un Etranger.

Mylord L... Votre caractere, Sir Charles, faisoit honneur à son goût.

Sir Ch. Partialité fraternelle, Mylord. Mais indépendamment de cette Dame, avec laquelle je n'ai pas eu la moindre liaison, j'avoue que mon repos a beaucoup souffert d'un tendre défaut que la nature a mis dans ma constitution, & sans lequel néanmoins je ne voudrois pas être.

Emilie, touchée du ton dont il a prononcé ces derniers mots, n'a pu retenir ses larmes. Un soupir qu'elle s'est efforcée d'étouffer, ayant attiré notre attention sur elle, Sir

Charles s'est levé ; il a pris sa main ; il a voulu savoir pourquoi son Emilie pleuroit ? Parce que vous, lui a-t-elle répondu, qui méritez si bien d'être heureux, vous ne le paroissez pas. Les tendres exemples, Lucie, sont contagieux ; j'ai eu beaucoup de peine à ne pas pleurer aussi.

Il a consolé son Emilie avec une vive bonté. Mon malheur, lui a-t-il dit, ne vient que de celui des autres. Sans cet obstacle, je serois heureux dans moi-même, parce que je m'accommode aux maux que je ne puis éviter, & que je me fais, autant qu'il est possible, une vertu de la nécessité. Mais, Charlotte, voyez combien vous nous avez rendus graves. Il est tems de quitter un sujet trop sérieux.

Il est tems de le quitter ! La derniere question lui cause quelque embarras, parce qu'elle conduit à d'autres explications, qu'il ne peut se donner actuellement à lui-même !

Quoiqu'il en soit, je vous demande, ma chere, avant que de continuer mon sujet, ce que vous croyez pouvoir conclure de tout ce que vous avez lu jusqu'ici. S'il est lui-même dans les tourmens de l'incertitude, il mérite moins de blâme que de pitié. Mais ne pensez-vous pas qu'il auroit dû nous dire, si la Dame étoit Etrangere ou non ? Comment pouvoit-il savoir quelle seroit la question qui viendroit après ?

J'ai eu l'assurance de demander ensuite à Miss Grandisson, s'il y avoit eu quelque

chose à recueillir de ses yeux, lorsqu'il a parlé de cette femme qu'il préféreroit à toutes les autres ? J'étois assise près de lui, & Miss Grandisson vis-à-vis de nous. Elle m'a dit qu'elle ne savoit quel jugement porter ; mais que soit Etrangere ou Angloise, son Frere avoit une femme dans le cœur, & qu'elle croyoit lui voir tous les symptômes de l'Amour.

Je suis de l'opinion de Charlotte. Des sentimens si tendres, tant de douceur dans les manieres, tant d'harmonie dans la voix ! c'est à l'amour qu'il a toutes ces obligations ; & ne doutez point que la Dame ne soit une Etrangere. Il seroit bien étrange que dans l'espace de sept ou huit ans, un homme tel que lui n'eût point engagé son cœur, surtout à l'âge qui est proprement le regne des passions. Mais que veut-il dire, lorsqu'il se plaint " de ce que son repos a souffert par „ un tendre défaut dans sa constitution ? „. Il parle sans doute de sa compassion pour quelque malheureux objet. Je retournerai dans peu de jours à la Ville ; je m'y préparerai à me jetter incessamment dans les bras de mes chers Amis de Northampton-Shire ; sans quoi j'augmenterois peut-être le nombre de ceux qui ont troublé son repos.

Mais n'est-il pas bien surprenant qu'il n'ait pu dire, si la Dame est Etrangere ou non ? Docteur Barlet, vous êtes dans l'erreur. Sir Charles n'est pas aussi peu réservé que vous le pensez. Et vous, Emilie, chere

petite Flatteuse ! comment avez-vous pu me dire que vous avez observé ses yeux, & que vous les avez toujours vus tendrement inclinés vers moi ? Oui ; peut-être s'occupoit-il alors à faire, entre les traits de son Etrangere & les miens, des comparaisons qui n'étoient point à mon avantage.

Mais cette Olivia, chere Lucie. Il faut que je me procure un peu plus d'information. Rien, dit-il, à desirer d'elle. Malheureuse femme ! il me semble que je suis portée à la plaindre.

Passons, passons à la suite de mon sujet. Je voudrois lui trouver quelque défaut. C'est une chose cruelle de se voir comme forcée de se fâcher contre un homme, dans lequel on ne voit rien à blâmer. Cependant vous l'allez voir de mauvaise humeur. N'êtes-vous pas impatiente, Lucie, de savoir comment Sir Charles s'y prend, lorsqu'il est de mauvaise humeur ?

A présent, Charlotte, a-t-il repris, (comme s'il eût pleinement répondu aux questions de sa Sœur ; Oh ! ces hommes, Lucie !) permettez que je vous interroge à mon tour. Je reçus hier une visite de Mylord G.... Quelles sont vos vues, ma chere, par rapport à lui ? Mais peut-être aimeriez-vous mieux que cette affaire fût traitée en particulier. Passons dans le Cabinet.

Miss Grand. Je regrette, Sir Charles, de

ne vous avoir pas proposé aussi de passer dans le Cabinet. Peut-être m'auriez-vous donné plus d'éclaircissement que je ne puis me vanter d'en avoir reçu.

Sir Ch. Je suis prêt à sortir avec vous, si vous le souhaitez; & j'écouterai avec plaisir toute autre question.

Miss Grand. Pour moi, Monsieur, il n'y en a point à laquelle je ne sois prête à répondre devant cette chere Compagnie.

Sir Ch. Vous savez, Charlotte, ce que je vous ai demandé.

Miss Grand. Que me conseilleriez-vous dans cette affaire?

Sir Ch. Je n'ai qu'un conseil à vous donner: c'est de refuser ou d'agréer les offres de Mylord G...., si vous êtes sure de vos propres dispositions.

Miss Grand. Je crois, mon Frere, que vous avez envie de vous défaire de moi.

Sir Ch. Vous agréez donc la recherche de Mylord G...?

Miss Grand. Cette conséquence est-elle juste, Monsieur?

Sir Ch. Vous ne supposeriez pas autrement, que je pense à me séparer de vous. Mais venez, chere Charlotte, passons dans le Cabinet. Je conçois qu'il est difficile à une femme de répondre directement à ces questions en compagnie, sans excepter celle de ses plus chers Amis.

Miss Grand. Je puis répondre ici à toute

question qui regardera Mylord G...

Sir Ch. Votre dessein n'est donc pas de rejetter ses offres?

Miss Grand. Je ne vois pas que cette conséquence soit plus juste que l'autre.

Sir Ch. Elle est juste, du moins si j'entends quelque chose au langage des Femmes.

Miss Grand. J'avois cru mon Frere trop poli, pour faire des réflexions injurieuses à mon sexe.

Sir Ch. Quoi? c'est une injure, de dire que j'entends quelque chose au langage des Femmes?

Miss Grand. C'en est une, dans le sens que vous l'avez dit.

Sir Ch. Hé bien, employez-donc un langage, qui ne vous expose pas à ces interprétations.

Miss Grand. Je crains, cher Frere, que vous ne soyez mécontent du mien. Je répondrai plus directement.

Sir Ch. C'est ce que je desire, chere Charlotte. J'ai promis à Mylord G... de lui procurer une réponse.

Miss Grand. La veut-il concise, Monsieur? Est-ce oui ou non qu'il demande?

Sir Ch. Prenez un peu de confiance à moi, Charlotte. Vous le pouvez, malgré toutes vos délicatesses.

Miss Grand. Me refusez-vous votre conseil?

Sir Ch. Je vous en donne un; c'est de suivre votre inclination.

Miss Grand. Supposez que si je connoissois la vôtre, elle emporteroit la balance.

Sir Ch. Cette balance est-elle égale ?

Miss Grand. C'est ce que je ne dis pas non plus.

Sir Ch. Congédiez-donc Mylord G. . .

Miss Grand. En vérité, mon Frere, vous êtes fâché contre moi.

Sir Ch. [S'adressant à moi.] Je suis sûr, Miss Byron, que sur les points de cette nature, je trouverai en vous une Sœur bien différente, quand j'aurai le plaisir de lire vos Lettres. M. Reves m'a dit un jour qu'après avoir une fois consulté votre cœur, vous ne teniez jamais personne en suspens.

Miss Grand. Mais que sais-je, mon Frere, si j'ai consulté le mien.

Sir Ch. Alors tout change. Je n'ajoute point un mot. Seulement, lorsque vous vous serez consultée, je vous demande en grace de me communiquer vos intentions, pour me donner le pouvoir de vous servir.

Miss Grand. Je suis avec les meilleurs Amis que j'aie au monde. Mylord, quel est votre avis ? Sir Charles ne paroît pas disposé à me donner le sien.

Sir Ch. C'est uniquement par égard pour vos inclinations.

Mylord L. . . J'ai très-bonne opinion de Mylord G. . . Quelle est la vôtre, ma chere ? [en s'adressant à sa Femme.]

Mylady L. . . Je juge très-bien de lui. Qu'elle est la vôtre, Miss Byron ?

Miss Byron. Il me semble que Miss Grandisson ne doit consulter qu'elle-même dans cette occasion. Si son cœur n'objecte rien contre Mylord G..., je m'imagine qu'elle ne doit craindre les objections de personne.

Miss Grand. Expliquez-vous, expliquez-vous, chere Henriette.

Sir Ch. Miss Byron s'explique avec la pénétration & la prudence qui ne l'abandonnent jamais. Si je suis assez heureux pour interpréter son sentiment en donnant le mien, les voici tous deux : Mylord G... est d'un excellent naturel & d'une humeur fort douce ; il fera le bonheur d'une femme, qui aura quelque prudence, quand elle y joindroit un peu de caprice. Charlotte est d'une vivacité extraordinaire. Elle aime la plaisanterie, presqu'autant qu'elle aime ses Amis...

Miss Grand. Comment, mon Frere !

Sir Ch... & Mylord G... ne la contraindra point là-dessus. Les jalousies de mérite ne conviennent point à l'état du mariage. J'ai connu un Poëte, dont la haine commença pour sa femme, sur ce qu'il entendit assurer qu'elle faisoit mieux des vers que lui. Mais que Charlotte reconnoisse les bonnes qualités de son Mari, je lui réponds qu'il lui accordera celles qu'elle possede, & que leur bonheur naîtra de cette déférence mutuelle.

Miss Grand. Ainsi, je comprends que si je devenois la femme de Mylord G..., il ne

faudroit rien lui contester sur les Insectes & les Papillons. [*]

Sir Ch. Mylord pourra perdre le goût de ces *Colifichets*, lorsqu'il en aura un plus précieux pour s'amuser. Pardon, Charlotte; mais tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent ne sent-il pas un peu le colifichet?

Miss Grand. Les épithetes de *précieux*, de jeune, de joli, font passer les termes les plus durs.

Sir Ch. Mais le Chevalier Watkins est-il plus de votre goût que Mylord G....?

Miss Grand. Je ne le crois pas. Je n'ai pas si bonne opinion de son naturel.

Sir Ch. Je suis ravi, Charlotte, que vous fassiez ces distinctions.

Miss Grand. Parce que vous les croyez nécessaires apparemment pour une femme qui pense au mariage.

Sir Ch. J'ai reçu de lui une Lettre, à laquelle je ne puis me dispenser de répondre. Il me presse de le servir auprès de vous. Me direz-vous, chere Sœur, [en lui donnant la Lettre] ce que je dois lui écrire?

Miss Grand. [Après l'avoir parcourue.] Comment? Le pauvre homme est fort amoureux. Mais j'aurois trop de peine à lui apprendre l'Ortographe. Cependant il se vante de savoir le François & l'Italien sur le bout du doigt.

N. (*) On a déja vu qu'elle l'avoit raillé de ce goût.

[Elle commençoit à mettre la Lettre en pieces.]

Sir Ch. Je m'y oppose, Charlotte. Rendez-moi, s'il vous plaît, cette Lettre. Une femme n'a jamais droit de tourner en ridicule un Amant qui lui déplaît. Si son indifférence pour lui vient de la haute opinion qu'elle a d'elle-même, elle lui doit de la pitié ; mais quelles que soient ses idées, celle qui blesse doit guérir. M. Watkins peut s'adresser à cent femmes, auxquelles ses richesses & la figure qu'il fait dans le monde, feront pardonner son Ottographe.

Miss Grand. La saison de la joie s'approche. On n'est pas fâchée d'avoir quelquefois en public un ou deux soupirans à sa suite. Peut-être n'ai-je pas encore assez vu les deux miens, pour me déterminer en faveur de l'un ou de l'autre. N'est-il pas permis, puisqu'aucun des deux n'est d'un mérite brillant, de chercher à les voir sous différens jours, pour se mettre en état de juger lequel est le plus supportable ; & pour attendre s'il ne s'offrira pas quelqu'autre personnage, qui me deplaise encore moins ?

[Elle a fait cette réponse de son air le plus folâtre, quoique le sujet fût si sérieux, & que son Frere ne souhaitât pas moins sérieusement de connoître ses inclinations.] Sir Charles s'est tourné vers Mylord L..., & lui a dit gravement qu'il s'étonnoit que leur Cousin Everard fît un si long séjour au Château de Grandisson, Miss Charlotte a

Oui, oui, Henriette, m'a dit Miss Grandisson, vous brillerez aux dépens de la pauvre Charlotte; mais puisque j'ai perdu les bonnes graces de mon Frere, puissiez-vous en jouir à ma place! Ce que j'ose bien promettre, c'est que je ne lui donnerai jamais sujet de me reprocher que je le prends pour mon Cousin Everard. Mais ai-je poussé l'extravagance bien loin? Parlez franchement, Henriette. Ai-je été fort extravagante? Je lui ai répondu qu'elle s'étoit égarée depuis le premier mot jusqu'au dernier: que j'avois d'abord tremblé pour elle, mais qu'en l'entendant parler des soupirans qu'elle vouloit avoir à sa suite, & des nouvelles conquêtes qu'elle sembloit se proposer, je l'aurois volontiers grondée si je n'avois été retenue par la présence de son Frere. Me le pardonnerez-vous? lui ai-je dit à l'oreille; votre langage étoit celui d'une fiéfée coquette, & l'air y répondoit parfaitement. En vérité, chere Charlotte, vous ne vous êtes jamais tant oubliée.

Ainsi, tout le monde est contre moi, a-t-elle repris. Il faut que je sois bien coupable en effet.

Le temps, l'occasion, ma Sœur, lui a dit Mylord L... étoient mal choisis. Si le sujet avoit été moins important, Sir Charles auroit tourné vos vivacités en plaisanterie, comme il a toujours fait. C'est-à-dire, a-t-elle repliqué, que tout ce qui lui déplait, ou qui ne lui ressemble pas, est blâmable.

Il

Il est fort heureux, du caractere qu'il s'est établi.

Mylady L... a fait remarquer qu'au milieu de son mécontentement, il n'avoit point oublié qu'il étoit Frere; & qu'en disant qu'il s'agissoit du bonheur de Charlotte, il avoit ajouté, *& par conséquent du mien.*

Je dois faire une autre remarque à l'honneur de Sir Charles, a repris Mylord L... & j'espere, ma Sœur, qu'elle ne vous offensera point. Il n'a pas touché le moins du monde à l'avanture dont il vous a tirée, quoiqu'étant si récente, le souvenir doive lui en être fort présent. C'est une marque évidente qu'il ne pense point à blesser, & qu'il n'a pas d'autre vue que de vous servir.

Il me semble, Mylord, a-t-elle répondu, en rougissant, que vous auriez pu m'épargner cette réflexion. Je ne vois point ce qui oblige l'un de mes deux Freres, à rappeller ce que l'autre a la bonté de laisser dans l'oubli. En un mot, Mylord, je n'ai point de remercîments à vous faire pour votre remarque.

Cette réponse a touché l'excellente Mylady L... Elle a prié Charlotte de ne pas blâmer son Mari. Vous perdriez ma pitié, lui a-t-elle dit. Ne sommes-nous pas unis, tous quatre, dans une même cause? & nos cœurs ne doivent-ils pas s'ouvrir avec liberté?

Bon! s'est écriée l'autre. J'ai donc à présent la Femme & le Mari sur les bras. Plût



au grand Dieu du Ciel que je fusse mariée, pour avoir quelqu'un dans mon parti! Mais dites, Henriette; ai-je tort encore une fois?

Je m'imagine, chere Miss Grandisson, lui ai-je répondu, que ce que vous avez dit à Mylord, n'étoit qu'un badinage; & dans cette supposition, votre seul tort est de l'avoir dit d'un air trop sérieux.

Fort bien, fort bien, a-t-elle interrompu. Prêtez-moi du moins votre secours, pour me tirer de ce nouvel embarras. Je ne suis pas heureuse aujourd'hui. Il est fâcheux pour moi que mon badinage n'ait pas l'air badin. Cependant Mylady n'est-elle pas tombée dans la même faute? Ne m'a t-elle pas corrigée d'un air trop grave?

Je passe volontiers condamnation, lui a répondu Mylady L... Mais, chere Sœur, vous ne devez pas vous priver, par vos saillies, des avis tendres & sinceres d'un des meilleurs cœurs du monde. [Mylord, qu'elle a regardé avec complaisance, a baissé la tête vers elle avec la même affection. Heureux couple!]

Comme j'espere de vivre, a repris Miss Grandisson, je me suis flattée, pendant que la main de Sir Charles s'appesantissoit sur moi, que vous aviez tous pitié de ma situation. Ce qu'il a dit, en sortant, semble marquer qu'il le pensoit lui-même. Mais vos yeux m'ont furieusement détrompée.

Mylord L... Je vous assure que j'ai eu sincérement pitié de vous. Mais pourquoi

de la pitié pour ma Sœur, si je n'eusse pas cru qu'elle avoit tort?

Miss Grand. Votre servante, Mylord. Vos distinctions sont délicates.

Mylady L... ne sont-elles pas justes, Charlotte?

Miss Grand. Sans doute, Mylady; & je vois que votre motif étoit le même. Je vous supplie donc tous deux de *ne me pas priver* de votre pitié. J'ai la vôtre aussi, Henriette, & par le même motif.

Miss Byr. (Pour faire passer cette réponse.) J'aime ce ton, chere Charlotte. Il vous sied à merveille. C'est ce qui s'appelle une aimable plaisanterie.

Là-dessus, Mylady L... a dit, en riant, que c'étoit une jolie preuve du repentir de Charlotte. Mais quoiqu'elle parût de fort bonne humeur, sa réflexion n'a pas été bien reçue. Charlotte est sortie aussitôt. Nous l'avons entendue à son Clavessiin; & nous nous sommes levés tous pour la suivre. Emilie est survenue. Miss Grandisson s'est avancée vers elle, & lui a demandé si toutes ses fautes ne lui avoient pas été proposées pour leçon? En vérité, Mademoiselle, a répondu cette chere Petite, mon Tuteur ne m'a dit qu'un mot qui vous regarde, & le voici.
„ J'aime ma Sœur; elle a de charmantes
„ qualités. Qui n'a pas quelques défauts?
„ Vous venez de voir, Emilie, qu'en vou-
„ lant un peu la gronder, je lui ai parlé
„ trop durement moi-même.

Que le Ciel béniſſe à jamais mon Frere! s'eſt écriée Miſs Grandiſſon, dans une eſpece de tranſport. A préſent, ſa bonté me rend odieuſe à moi-même.

Elle a prié Emilie de donner un air de Claveſſin, qui nous a bientôt ramené Sir Charles. Il eſt entré, d'un viſage auſſi ſerein que s'il n'étoit rien arrivé. Miſs Grandiſſon a voulu commencer des apologies. Il lui a dit tendrement; oublions nos fautes mutuelles, chere Charlotte: & lorſqu'on eſt venu avertir que le dîner étoit ſervi, il lui a préſenté la main pour la conduire juſqu'à ſa chaiſe.

Quelle ſupériorité! Je la trouve inſupportable. Cet étrange homme ne fera-t-il rien mal à propos? Rien qui bleſſe la bonté, la juſtice, ou la décence? Si je lui voyois faire du moins quelque effort, pour ſe contraindre, pour étouffer ſes mouvements, je lui ſuppoſerois des intervalles de foibleſſe. S'il eſt homme, s'il eſt né comme nous avec les défauts de ſon eſpece, ne peut-il prendre un air de Maître & des manieres impérieuſes, dans un lieu où il eſt reſpecté juſqu'à la crainte, & où il n'a beſoin que d'un ſigne de tête pour être obéi? Ne peut-il être hautain avec les domeſtiques, pour faire appercevoir qu'il eſt mécontent des Maîtres? Non! Il lui eſt naturel d'être bon, comme d'être juſte. Toutes ſes penſées, tous ſes ſentimens, ſe rapportent à faire le bien; & jamais il ne lui eſt entré, dans l'eſprit, de bleſſer ou de nuire.

Après le dîner, Miss Grandisson m'a mis, entre les mains, le paquet de Lettres que j'avois consenti de laisser lire à Sir Charles. En le recevant de moi, il l'a baisé, avec un air de galanterie, qui m'a paru convenir à l'occasion. O vanité de ma Niéce! crois-je entendre dire à mon Oncle. Je ne sais, Lucie; mais je crois m'appercevoir que Sir Charles prend un plaisir extrême à m'entendre louer; & Mylord, & les deux Sœurs, ne perdent aucune occasion de parler de votre Henriette avec bonté. Mais ne pouvoit-il répondre à Miss Charlotte, lorsqu'elle lui a demandé si sa favorite étoit Etrangere ou non?

Il nous a quitté de fort bonne heure après le souper; & Miss Grandisson, me voyant un peu rêveuse, m'a dit qu'elle pariroit sa vie, que je croyois son Frere parti pour lire mes Lettres. Vous ne vous trompez-pas, a-t-elle ajouté; car il me l'a fait entendre en se retirant. Mais soyez sans crainte, Henriette; vous ne courez aucun risque.

Mylady prétend que sur toutes sortes de sujets, les notions de son Frere & les miennes sont exactement semblables. Cependant, Lucie, lorsqu'on a sa cause sous les yeux du Juge, le cœur n'est pas sans un peu d'agitation. D'un autre côté, d'où pourroient venir mes craintes? Si son cœur est au pouvoir d'une étrangere, que m'importe l'opinion qu'il aura de mes Lettres? Elle m'importe, néanmoins: on est sensible à l'estime

de ceux auxquels on ne peut refuser la sienne.

[N.] *Plusieurs Lettres d'une monstrueuse longueur, comme l'Auteur les appelle lui-même, offrent ici des conversations ingénieuses, où le caractere des Acteurs se soutient avec beaucoup d'agrément & de variété. Le Chevalier Grandisson, charmé des Lettres de Miss Byron, lui en fait des complimens si flatteurs, qu'elle en est surprise, elle qui n'y voit qu'un simple récit de ce qui lui est arrivé à Londres, pendant un séjour de quelques semaines, & de l'attentat du Chevalier Hargrave Pollexfen, dont Sir Charles savoit déja les principales circonstances; car on s'imagine bien que parmi ces Lettres, elle n'avoit pas communiqué celles qui contiennent l'aveu de sa passion. Sir Charles recommence à presser Miss Charlotte sur les dispositions de son cœur. Elle continue de se défendre par mille détours, qui donnent lieu à de nouveaux reproches, tantôt enjoués & tantôt sérieux. Enfin l'on convient qu'elle s'expliquera nettement avec Miss Byron, que Sir Charles prie de lui apprendre alors les sentimens de sa Sœur dans un entretien particulier. D'autres incidens lui donnent lieu de raconter le service qu'il avoit rendu à M. Danby. C'est une avanture assez bizarre, où sa vie & celle de son Ami étant menacées par des Voleurs nocturnes, il avoit employé heureusement la prudence & la valeur. Dans la derniere de ces longues conversations, on s'apperçoit qu'il est agité. Il avoue qu'il a reçu des*

*Lettres ; qui lui causent de l'inquiétude, & bientôt il se retire avec le Docteur Barlet. Miss Byron finit toutes ses dépêches par une apostille du Vendredi matin. Elle sait tous les secrets de Miss Charlotte. Elle s'attend le même jour à la conférence que Sir Charles lui a demandée. Cette pensée l'agite beaucoup ; mais elle n'a pas moins d'inquiétude sur les nouvelles qui causent l'agitation de Sir Charles. Des Lettres Etrangeres, dit-elle à sa Cousine. En doutez-vous ? Pourquoi ce mot d'*Etranger *ne peut-il sortir de ma mémoire ? Jamais je ne me suis senti le cœur si étroit que dans ces derniers tems. Mais c'est un aveu que je vous ai fait vingt fois. Adieu. Cette énorme Lettre ne sera peut-être pas la seule que je ferai partir aujourd'hui. Je tremble pour la matiere qui va s'offrir.*

LETTRE LVI.

Miss BYRON *à* *Miss* SELBY.

Vendredi, 24 Mars.

LA conférence, ma chere, cette conférence que j'attendois en tremblant, vient de finir. Et quel est le résultat ? Vous en jugerez par toutes les circonstances que vous allez lire. Miss Grandisson & ses Amans n'ont pas été nos seuls sujets. Comptez que je vous reverrai bientôt, chere Lucie. Mais, malgré

tout ce qui s'est passé, je ne laisserai pas d'être exacte sur les détails. Eh! que s'est-il passé? Lisez, ma chere.

Sir Charles nous a tenu compagnie à déjeuner. Il est entré d'un air fort grave ; mais bientôt la gravité a fait place aux accompagnemens ordinaires de son visage, qui sont la douceur & la bonté.

Mylord lui a témoigné l'inquiétude où nous étions depuis hier au soir, sur les nouveaux sujets de peine qu'il avoit trouvés dans ses Lettres. Emilie, sans ouvrir les levres, a fait lire la sienne dans ses yeux. Miss Grandisson a pris une contenance sérieuse. Mylady L... avoit l'impatience peinte sur son charmant visage ; & le Docteur Barlet s'est tenu assis, de l'air d'un homme qui est déterminé au silence. Pour moi, je suppose qu'on auroit lu dans mes traits la crainte & l'espérance, partagée comme j'étois entre l'une & l'autre, & ne sachant si je devois souhaiter la conférence annoncée. Aussi me suis-je senti les joues brulantes.

Sir Charles a répondu : n'admettons rien que d'agréable, Mylord, dans cette délicieuse compagnie. Il s'est informé civilement de ma santé, & de la maniere dont j'avois passé la nuit, à l'occasion d'un rhume fort leger, qui changeoit un peu ma voix. Il a voulu savoir d'Emilie, pourquoi elle paroissoit triste ; de Mylord & Mylady L..., quand ils se proposoient de retourner à la Ville ; de Miss Grandisson, ce qui lui don-

noit l'air si *méditatif*; c'est son expression. Ne voyez-vous pas, Miss Byron, a-t-il dit en souriant vers moi, que Charlotte n'a pas encore achevé de se déterminer sur l'humeur qu'elle prendra dans le quart-d'heure qui va suivre ?

Je lui ai répondu que Miss Charlotte me paroissoit déterminée à régler son humeur, sur celle qu'il prendroit lui-même. Je me garderai donc bien, a-t-il répliqué, d'en prendre une sérieuse; car je souhaite que tout le monde ne connoisse ici que la joie. Et continuant de s'adresser à moi: puis-je espérer, Mademoiselle, que vous me permettrez de vous conduire à la Bibliotheque ?

Assurément, Monsieur, ... assurément, je ne ferai pas difficulté de vous suivre.

Telle est la réponse de l'innocente, qui ne l'a pas finie sans hésiter; mais elle ne peut vous dire, Lucie, quelle figure elle faisoit alors.

L'engagement n'a pas été plus difficile. Il m'a présenté la main. Je me suis laissée conduire à la Bibliotheque. Quels efforts n'ai-je pas faits en chemin, pour rappeller toute ma présence d'esprit ? & quel mélange de tendresse & de respect n'ai-je pas cru voir dans ses regards & dans ses manieres ?

Il m'a priée de m'asseoir. Ensuite il s'est placé devant moi. Je crois que j'ai commencé par baisser la vue. Ma contenance trahissoit mon cœur. Mais il y avoit dans ses regards une si respectueuse modestie, qu'on

pouvoit les voir attachés sur soi sans en être gênée, sur-tout avec l'air de langueur que je croyois y découvrir ; & chaque fois que mes paupieres se levoient pour jetter un coup-d'œil sur lui, j'étois sure de lui voir détourner les yeux. J'en suis devenue plus libre que je n'aurois pu l'être autrement. Quelle hardie créature, que celle qui préfere un homme hardi ! & si la hardiesse lui manque, quel doit être son embarras sous les regards d'un œil fixe, où elle voit briller la confiance ? Que sa timidité doit augmenter le courage d'autrui, & donner davantage sur elle !

Il a fait l'ouverture de notre sujet dans ces termes : Je ne vous fait point d'excuses, Mademoiselle, de la liberté que j'ai prise de vous demander cette conférence, parce que je connois la franchise de votre cœur ; & peut-être aurai-je l'honneur de vous entretenir de plus d'un sujet. [Que mon cœur a palpité, chere Lucie !] Mais permettez que je commence par ce qui regarde ma Sœur Charlotte. Je crois pouvoir conclure de quelques-unes de ses expressions, & du témoignage de Mylady L..., qu'elle approuve la recherche de Mylord G...; cependant il est aisé de voir qu'elle n'a pas une haute opinion de lui. Ma crainte est qu'elle ne soit plutôt portée à souffrir ses soins, par l'opinion qu'elle a de mon penchant, que par la force du sien. Je lui ai dit plus d'une fois que son goût sera le mien. Mais elle est d'une vivacité, qui ne permet gueres de pénétrer

ses véritables sentimens. Cependant je suppose qu'elle préfere Mylord G... au Chevalier Watkins.

Il s'est arrêté.

Je le crois, Monsieur. Mais pourquoi dire *je le crois*, lorsque Miss Grandisson m'a permis de vous avouer que sa préférence est entiérement pour Mylord G...?

Etes-vous bien persuadée, Mademoiselle, qu'elle le préfere en effet, non-seulement à M. Watkins, mais à tout autre homme? En d'autres termes, croyez-vous qu'il n'y ait point d'homme qu'elle puisse préférer à Mylord G...? J'ai le bonheur de sa vie fort à cœur; d'autant plus que sa vivacité m'inquiéte, & que je crains cette qualité dans une femme, de quelque agrément qu'elle puisse être avant le mariage.

J'ose assurer, Monsieur, que si Miss Grandisson ne préféroit pas Mylord G... à tout autre homme, elle ne consentiroit pas à recevoir ses soins.

Je ne m'attends point, Mademoiselle, qu'une fille du caractere de Charlotte, qui n'a pas trouvé le mérite qu'elle supposoit dans l'objet de ses premieres affections, prenne une passion fort vive pour un homme qui n'a pas des qualités extraordinaires. Elle peut à présent se faire un jeu de l'amour. Mylord G... est un homme de mérite, sans être un homme fort brillant. Les Femmes ont des yeux, & les yeux veulent être satisfaits. Delà vient que les dehors l'emportent souvent sur le

mérite intérieur. Si Charlotte ne consultoit que son bonheur, peut-être ne feroit-elle aucune objection coutre Mylord G...; toutes les qualités ne se trouvent pas réunies dans le même homme. Mais si Mylord suivoit la même regle, je ne sais s'il devroit souhaiter Charlotte pour sa femme. Pardon, Mademoiselle, vous savez ce que je pense des deux Partis qui se présentent. Laissons M. Watkins, puisqu'il n'a plus de part à nos délibérations. Mylord G... ne manque point d'esprit. Il est homme d'honneur, vertueux même, & c'est une qualité qui mérite beaucoup de considération dans un jeune homme de son rang. Il est aussi d'un caractere fort doux; je le crois capable de patience. Mais où trouver un Mari, qui puisse souffrir dans sa femme des airs méprisans, ou tout ce qui leur ressemble? Je craindrois beaucoup plus, pour elle, les ressentimens invétérés d'un homme doux, que les emportemens soudains d'un homme passionné.

Miss Grandisson m'autorise, Monsieur, à vous assurer que si vous approuvez la recherche de Mylord G..., & si vous avez la bonté de prendre vous-même la conduite de cette affaire, elle se gouvernera uniquement par vos conseils. Miss Grandisson a vu pendant quelque tems Mylord G... Elle connoit la bonté de son caractere; & j'ose répondre qu'elle est capable de remplir, avec autant de prudence que d'honneur, toute sorte d'engagemens, sur-tout celui qui tient

le premier rang entre tous les devoirs d'une femme.

M'eſt-il permis, Mademoiſelle, de vous demander quelles ſont ſes vues, dans les queſtions qu'elle me fait quelquefois ſur M. Belcher? Je crois qu'elle ne l'a jamais vu. Mais ſuppoſe-t-elle, ſur les éloges qu'elle m'entend faire de lui, qu'elle pût le préférer à Mylord G...

Je m'imagine, Monſieur, que ce qu'elle en a dit n'eſt qu'un effet de ſa vivacité. Si Miſs Grandiſſon avoit réellement quelques vues, je ſuis perſuadée qu'elle y auroit apporté plus de meſures.

Je le crois auſſi. J'aime ma Sœur, & j'aime M. Belcher. Je connois de la délicateſſe à mon Ami. Si Charlotte avoit les vues que je ſoupçonnois, je ne pourrois ſoutenir qu'il crût trouver une raiſon de refuſer ſon eſtime à ma Sœur, dans le malheur qu'elle a eu d'entretenir une correſpondance ſecrette avec un homme abſolument indigne d'elle.

[Mes eſprits étoient un peu abattus. J'ai été forcée de tirer mon mouchoir. O chere Miſs Grandiſſon! ai-je dit aſſez haut pour être entendue. Je tremblois qu'elle n'eût perdu, en partie du moins, un bien qu'elle ne peut trop eſtimer; la bonne opinion de ſon Frere.]

Pardon, Mademoiſelle. C'eſt une peine bien généreuſe, que je vous fais ſouffrir ici. Elle me fait adorer votre bonté. Mais je crois pouvoir vous révéler tous les ſecrets de mon

cœur. Votre noble franchise excite la mienne. Elle m'en inspireroit, si j'en avois moins. Ma Sœur, comme vous me l'avez entendu dire à elle-même, n'a rien perdu de mon affection. Je l'aime, avec tous ses défauts; mais je ne dois point m'aveugler. La justice n'a-t-elle pas également ses droits, dans le blâme & dans les éloges? J'ai mes défauts aussi : que penserois-je d'un homme qui les traiteroit de vertus? A quel danger ne m'exposerois-je pas, si je faisois céder la juste opinion que j'ai de moi-même aux impostures de la flatterie?

Cette maniere de penser, Monsieur, est digne de Sir Charles Grandisson.

Elle est digne de tout le monde, chere Miss Byron.

Mais, Monsieur, il seroit bien dur qu'une simple indiscrétion exposât les femmes au reproche, sur-tout lorsque leur vertu n'a rien souffert, & lorsqu'elles sont rentrées promptement en elles-mêmes.

J'en conviens; & c'est aussi par tendresse pour Charlotte, que j'aurois peine à favoriser une alliance avec un homme aussi délicat que M. Belcher, quand les deux Parties y auroient la même inclination.

J'espere, Monsieur, que Miss Grandisson ne sera jamais en danger d'être méprisée de personne, pour une démarche qui a coûté si cher à son repos.

J'ai hésité, chere Lucie, j'ai baissé la vue.

J'entends, Mademoiselle. Quoique j'aime M. Belcher plus que tous les autres hommes, je ne veux pas rendre moins de justice à Mylord G... qu'à lui. J'étois si persuadé de l'indifférence de Charlotte pour ce jeune Seigneur, & de la différence de leurs caracteres, quoique fort estimables tous deux, que j'ai fait tous mes efforts pour le guérir de sa passion; & lorsque je l'ai vu obstiné dans ses sentimens, je lui ai raconté l'avanture du Capitaine Anderson, & le bonheur que j'ai eu de la terminer. Il se flatte que la difficulté qu'il a trouvée jusqu'à présent à faire agréer ses soins à ma Sœur, est venue de l'embarras où elle s'étoit jettée; & que sa situation étant changée, il la trouvera plus disposée à les recevoir. Il ajoute que, s'il réussit, il ne doute pas qu'elle ne lui fasse un mérite de sa constance. C'est à présent, Mademoiselle, que je vous demande votre opinion. Croyez-vous que Charlotte puisse être gagnée par l'amour & par l'indulgence? Aurez-vous la bonté de lui dire, qu'en épousant un homme dont elle croit les talens inférieurs aux siens, elle doit apporter plus de soins à réprimer sa vivacité, que si la différence du mérite étoit à l'avantage de son Mari? Permettez-moi d'ajouter que, si je la croyois capable, après s'être engagée par des sermens, de payer sa tendresse de mépris, de prendre, avec un homme dont elle est aimée, des libertés qui pussent l'avilir, & qui l'aviliroient elle-même aux yeux du Public,

je serois tenté d'oublier que j'ai plus d'une Sœur ; car lorsqu'il est question de justice, les droits du sang & de l'amitié disparoissent.

Cet exemple ne prouve-t-il pas, Lucie, que grandeur & bonté sont des termes synonimes ?

Je suis persuadée, Monsieur, ai-je repliplqué, que si Mylord G... est d'aussi bon naturel qu'il le semble, & s'il n'est pas fâché de trouver, dans sa femme, une vivacité à laquelle il ne paroît point aspirer lui-même, Miss Grandisson le rendra parfaitement heureux. N'a-t-elle pas des qualités charmantes ? N'est-elle pas généreuse, tendre, compatissante ? Vous lui connoissez toutes ces vertus. Et peut-on supposer que son aimable vivacité l'emporte jamais assez loin au-delà des bornes de la prudence & de la discrétion, pour lui faire oublier la nature des devoirs qu'elle pense à s'imposer ?

Hé bien, Mademoiselle, je puis donc réjouir le cœur de Mylord G..., en lui annonçant qu'il a la liberté de voir ma Sœur, lorsqu'elle sera retournée à Londres ; ou si ce départ est retardé, car je prévois son impatience, à Colnebroke.

J'ose dire, Monsieur, que vous le pouvez.

A l'égard des articles, je me charge de ce soin. Mais ayez la bonté de répéter à Charlotte, que de ma part elle est absolument libre. Si dans les occasions qu'elle aura de connoître mieux que jamais le caractere &

la conduite de Mylord G..., elle ne se sent point capable de lui accorder l'estime qu'une Femme raisonnable doit à son Mari, je ne la blâmerai point de renoncer à lui, pourvu qu'elle ne le tienne point en suspens, lorsqu'elle sera sure de ses propres dispositions; & qu'elle prenne pour exemple le modele de son sexe.

Je ne pouvois ignorer à qui ce compliment étoit adressé; & peu s'en est fallu que je ne l'en aie remercié par une inclination. Mais je me suis applaudie de ne l'avoir pas fait.

Il me semble, Mademoiselle, qu'il ne nous reste rien à dire sur ma Sœur Charlotte. J'ai déja écrit au Chevalier Watkins, pour le prier, dans les termes les plus civils, de renoncer à ses espérances. Mylord attend impatiemment mon retour à la Ville. Je partirai avec d'autant plus de joie, que je suis sûr de lui en causer beaucoup.

Vous devez être extrêmement heureux, Monsieur, puisqu'au plaisir continuel de faire du bien, vous joignez celui de partager si vivement la satisfaction d'autrui.

Sa modestie, ma chere, est si noble, que je pouvois lui parler avec plus de hardiesse que je ne me l'étois figuré en le suivant à la Bibliothèque. D'ailleurs la présence d'esprit m'étoit revenue, depuis que nos discussions sur l'amour d'une autre avoient fait de moi une personne importante. Mais mon attention devoit être bientôt engagée dans

un sujet bien plus intéressant pour moi, comme vous allez l'entendre.

En vérité, Mademoiselle, je suis fort éloigné d'être heureux en moi-même. Ne convient-il pas que je m'efforce de contribuer au bonheur des autres, pour me donner quelque droit de le partager ?

Si vous n'êtes pas heureux, Monsieur.... Je me suis arrêtée. Je crois avoir soupiré. J'ai baissé les yeux. J'ai pris mon mouchoir, dans la crainte d'en avoir besoin.

Je crois appercevoir, m'a-t-il dit, un mélange de généreuse compassion & de curiosité obligeante, sur un des plus aimables visages du monde. Mes Sœurs m'en ont marqué beaucoup en votre présence. Si je n'avois pas été fort incertain d'un événement, qui doit influer beaucoup sur ma destinée, j'aurois pris plaisir à les satisfaire, sur tout depuis que Mylord L... a secondé leurs instances. Je n'ai pas laissé de leur dire, comme vous vous en souvenez peut-être, que la crise n'étoit pas éloignée.

Je m'en souviens, Monsieur.

En effet, Lucie, le peut-être étoit de trop. Loin de l'avoir oublié, rien n'étoit revenu si souvent à ma mémoire.

Oui, Mademoiselle, la crise approche. Mon dessein n'étoit pas, jusqu'au dénouement, de m'ouvrir à d'autres qu'au Docteur Barlet, qui sait toutes les circonstances de cette affaire, & qui n'ignore aucun événement de ma vie. Mais je me sens le cœur

ouvert par la franchise du votre. Si vous voulez m'accorder un moment d'attention, je vous exposerai une partie de mes embarras, & je vous laisserai la liberté d'en faire le récit à Mylord L... & à mes Sœurs. Vous paroissez, tous quatre, animés du même esprit.

Je prends, Monsieur, un intérêt fort vif à vos peines... un intérêt fort vif, [a répété l'Innocente en tremblant, les joues successivemenr froides & brulantes, tantôt rouges & tantôt pâles, avec d'autres symptômes dont il n'a pu manquer de s'appercevoir.] Mais je regarderai votre confiance comme une faveur.

On m'interrompt, ma chere, à l'entrée de cette intéressante narration. Ne soyez point impatiente. Je souhaiterois volontiers de ne l'avoir pas entendue moi-même.

Je ne vous fatiguerai point, Mademoiselle, par le récit de cette partie de ma jeunesse, que j'ai passée, hors de ma Patrie, depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à vingt-cinq. Elle contient néanmoins autant d'événemens sérieux qu'il en puisse arriver, dans cette premiere saison, & dans la vie d'un jeune homme qui n'a jamais pris plaisir à marcher par des chemins tortueux. Mais après l'ouverture que je vais commencer, le Docteur Barlet, avec qui j'ai vécu pendant quatre ans, dans la plus étroite correspondance dont il y ait peut-être aucun exemple

entre deux perſonnes d'un âge ſi différent, ſera libre de ſatisfaire plus particulierement votre curioſité. Je dois reconnoître ici les avantages que j'ai tirés de ſon amitié. Dans l'opinion que j'ai de ſa probité & de ſes lumieres, je me ſuis accoutumé à ne rien entreprendre d'important ſans me faire les queſtions ſuivantes, dont j'éprouve continuellement l'utilité pour la conduite de ma vie: „ Quel compte rendrai-je de cette action „ au Docteur? Si je me laiſſe emporter par „ cette paſſion, en ferai-je l'aveu au Doc- „ teur? ou, devenant un lâche hypocrite, „ ne lui préſenterai-je que le bon côté, & „ lui déguiſerai-je honteuſement le mau- „ vais? Ainſi, le Docteur Barlet me tient lieu d'une ſeconde conſcience. Si j'ai fait quelques bonnes actions dans ma vie, & ſi je me ſuis ſoutenu dans la haine du vice, c'eſt pour l'avoir établi comme un ſurveillant ſur ma conduite. Ce ſecours m'étoit d'autant plus néceſſaire, que je ſuis naturellement paſſioné, fier, ambitieux; & que dès ma premiere jeuneſſe, ſi vous me pardonnez, Mademoiſelle, cette apparence de vanité, j'ai eu quelque part à l'attention d'un ſexe, pour lequel on n'a jamais eu plus d'admiration que moi: c'eſt une faveur que je crois devoir à l'éloignement que j'ai toujours eu pour les femmes trop libres, ſans me laiſſer éblouir par le rang & la beauté, qui ſont les amorces ordinaires de la plupart des jeunes gens.

Vous ne ſerez pas ſurpriſe, Mademoiſelle, que ſous de ſi bons auſpices, j'aie obtenu dans mes courſes, des avantages dont tous les Voyageurs n'ont pas le même ſujet de s'applaudir. Ma longue réſidence dans les principales Cours, & les fréquens voyages que je faiſois dans les grandes Villes, m'ont fait regarder comme un habitant naturel du Pays; tandis que la diſtinction, avec laquelle j'y ai toujours paru, m'attiroient les égards que les François & les Italiens ont naturellement pour les Etrangers. La générosité de mon Pere m'a ſoutenu avec diſtinction. J'étois conſidéré de mes Compatriotes, auxquels j'ai trouvé mille occaſions de me rendre utile. Ils ont vanté de toutes parts l'affection que mon Pere avoit pour moi, ſes inclinations magnifiques, & l'ancienne Nobleſſe de notre Maiſon. J'ai vu les meilleures Compagnies, j'ai fui l'intrigue, je me ſuis aſſervi aux préjugés des Nations, mais ſans pouſſer ma complaiſance juſqu'à l'eſclavage, & ſans déguiſer, dans l'occaſion, mes véritables principes. Cette conduite m'a fait reſpecter au-delà de mes deſirs, & j'ajoute même, au-delà de ma condition.

Je ne vous ferois pas, Mademoiſelle, une ſi flatteuſe peinture de mes avantages, ſi je ne la croyois néceſſaire pour vous expliquer la faveur où je me ſuis vu dans pluſieurs Maiſons du premier rang, & pour fournir une excuſe à quelques-unes, où l'on

n'a pas fait difficulté de désirer mon alliance. Mylord L.. vous a parlé d'une Dame de Florence, qui se nomme Olivia. Elle possede assurément des qualités distinguées. Sa naissance est illustre. Elle a de l'esprit, de la beauté, de l'agrément dans les manieres, avec un bien considérable, dont la mort de son Pere & de sa Mere, qui n'avoient point d'autre Enfant, l'a laissée seule héritiere. Je la vis, pour la premiere fois, à l'Opéra. Une occasion, que j'eus sous ses yeux, de prendre la défense d'une autre Dame, qui avoit reçu quelque insulte, m'attira beaucoup d'applaudissemens; & la Signora Olivia fit retentir ses éloges. J'eus l'honneur, ensuite, de la rencontrer deux ou trois fois, dans une Maison dont on m'accordoit l'entrée. J'étois fort éloigné de cette présomption, qui fait naître trop facilement des espérances: mais une personne à laquelle on connoissoit quelque amitié pour moi, me fit entendre que j'étois Maître de ma fortune avec cette jeune Dame. Je me retranchai sur la différence des Religions. On m'assura que cet obstacle seroit facile à lever. Mais pouvois-je approuver un changement, qui n'avoit pour motif qu'une aveugle passion? Il n'y avoit aucune autre objection contre la Signora Olivia; sa vertu n'étoit pas soupçonnée, mais on lui attribuoit un naturel impérieux & violent. Mes notions d'Amour ont toujours été les mêmes: je n'aurois pu me croire heureux avec elle, quand

elle m'auroit apporté l'Empire du Monde. J'eus le chagrin de me voir forcé de lui faire cette déclaration. Il fallut m'éloigner, pour quelque tems, de Florence. J'appris que le desir de la vengeance avoit pris la place d'une passion plus douce, & qu'il m'exposoit à quelque danger.

Combien ne regrettai-je point alors, de me voir privé de mon asyle naturel, dans le sein de ma Patrie & dans les bras de mon Pere ! Je me trouvois menacé, dans une saison si tendre, de toutes les disgraces qui peuvent être le partage d'un Banni ! aussi me considérois-je souvent dans ce jour; & je déplorois d'autant plus ma situation, que non-seulement je n'avois point à me reprocher de m'être rendu indigne de l'affection de mon Pere, mais qu'au contraire les marques que je recevois constamment de sa bonté paternelle me faisoient souhaiter plus ardemment de pouvoir les reconnoître à ses pieds.

Devois-je empêcher ici mes yeux, chere Lucie, de montrer de la sensibilité pour cette vive expression de la tendresse filiale ? Si je le devois, je suis fâchée de n'avoir pas eu plus de pouvoir sur moi-même. Mais considérez, ma chere, combien le sujet étoit touchant.

Il a continué : cette violente Signora m'a suscité depuis divers embarras; & jusqu'aujourd'hui... Mais je laisse au Docteur la relation de cette partie de mon Histoire. Je ne m'y suis arrêté, que pour vous donner une

légere connoiſſance de l'événement qui paroît piquer la curioſité de Charlotte.

Je paſſe à celui qui cauſe mes plus vives inquiétudes, & qui excitant toute ma compaſſion, quoique mon honneur n'y ſoit point engagé, me tourmente réellement juſqu'au fond de l'ame.

Je me ſuis trouvée mal, ma chere Lucie. Je me ſuis crue prête à m'évanouir. La crainte qu'il ne prît cette altération autrement que je ne l'aurois ſouhaité, car je ne crois pas qu'elle vînt de-là, n'a ſervi qu'à l'augmenter. Quand j'aurois été ſeule, le même accident me ſeroit arrivé. Je ſuis ſure qu'il ne venoit pas de-là. Mais il ne pouvoit arriver plus mal-à-propos, me direz-vous.

Il m'a pris la main, avec tout l'empreſſement du plus tendre intérêt. Il a ſonné. Miſs Emilie eſt accourue. Chere Miſs! lui ai-je dit, en penchant la tête ſur elle... Pardon, Monſieur..., & me levant, j'ai marché juſqu'à la porte. A peine ai-je pris l'air, que ſentant revenir mes forces, je me ſuis tournée vers lui, qui m'avoit ſuivie pas-à-pas. Je ſuis déja mieux, Monſieur, lui ai-je dit; je vous rejoins à l'inſtant, pour entendre la ſuite de votre intéreſſante narration. En effet, je m'étois trouvée bien, au moment que j'étois ſortie de la Bibliothéque. Le feu y étoit trop ardent, ou peut-être en étois-je trop près. C'étoit cela, n'en doutez pas, Lucie; & je l'ai dit à mon retour, après avoir bû un verre d'eau fraîche.

Que

Que j'ai cru voir de tendresse dans toutes ses attentions pour moi! Il ne m'a pas humiliée, en attribuant mon incommodité à son récit, ou en m'offrant de l'interrompre, & de le remettre à quelqu'autre tems. De bonne foi, Lucie, ce n'étoit point cela. Je l'aurois distingué facilement. Au contraire, comme il ne m'arrive gueres d'être aussi affectée des événemens fâcheux dans le moment qu'ils arrivent, qu'après avoir eu le tems de les étendre, de les comparer par mes réflexions, & d'en peser les conséquences, je me sentois le cœur très-ferme. Rien, disois-je, n'est pire que l'incertitude. A présent, ma constance aura l'occasion de s'exercer; & je réponds de soutenir aussi courageusement que lui, un mal que je croirai sans remede. C'est du moins la disposition où je me suis sentie en revenant. Ainsi, ma chere, vous pouvez être persuadée que mon altération n'est venue que de la trop grande chaleur.

Je me suis donc armée de tout mon courage, & je l'ai prié de reprendre son histoire; mais j'ai eu soin de tenir le bras de mon fauteuil, pour m'affermir contre de petits tremblemens qui pouvoient augmenter. Il m'en étoit resté un peu de mon accident; & vous vous imaginez bien, Lucie, que je n'aurois pas voulu qu'il les eût attribués à l'impression que son récit pouvoit faire sur moi. Il l'a repris dans ces termes:

Boulogne & le voisinage d'Urbin contien-

nent deux branches d'une maison fort noble, sous les titres de Marquis & de Comtes della Porretta, qui doivent leur origine à des Princes Romains, & qui ont donné plusieurs Cardinaux à l'Eglise. Le Marquis della Porretta, qui fait sa résidence à Boulogne, est un homme du premier mérite. Sa femme n'est pas d'une naissance moins illustre, & joint à la noblesse du sang beaucoup de douceur & de bonté, avec une prudence distinguée. Ils ont quatre Enfans, trois Fils & une Fille.

(Ah! cette Fille! ai-je dit en moi-même.)

L'aîné des Fils est Officier Général au service du Roi des deux Siciles. Il passe pour homme d'honneur & de courage; mais passionné, hautain, rempli de lui-même & de son origine. Le second a pris le parti de l'Eglise, & n'a pas été long-tems sans obtenir un Evêché. On ne doute point que le crédit de sa Famille & son propre mérite ne l'élevent quelque jour à la pourpre. Le troisieme, qui porte le titre de Baron della Porretta, & qu'on nomme plus ordinairement le *Signor Jeronimo*, commande un Régiment au service du Roi de Sardaigne. La Sœur est l'idole de cette belle famille. Avec tous les agrémens de la figure, elle est d'un naturel fort doux. Elle a de hautes, mais justes idées, de la noblesse de sa Maison, de l'honneur de son sexe, & de tout ce qui est dû à son propre caractere. Elle est pieuse, charitable, obligeante. Ses trois Freres paroissent l'aimer

plus qu'eux-mêmes. Son Pere la nomme l'honneur de ſa vie. Sa Mere ne reſpire que pour elle, & ne connoît de bonheur que dans ſa chere Clémentine.

(*Clémentine* ? Ah ! Lucie, quel aimable nom !)

J'avois formé à Rome une étroite liaiſon avec le Seigneur Jeronimo, environ dix-huit mois avant que d'être connu du reſte de ſa famille, autrement du moins que par le témoignage de mon Ami, qui n'avoit pas ménagé les éloges en ma faveur. Il poſſédoit mille bonnes qualités; mais ſon malheur le fit tomber dans une ſociété de jeunes Libertins du même rang, dans laquelle il s'efforça de me faire entrer avec lui. J'eus la complaiſance d'aſſiſter quelquefois à leurs aſſemblées; non que j'ignoraſſe la diſſolution de leurs mœurs, mais j'eſpérois de lui faire ouvrir les yeux, & de le dégouter inſenſiblement d'une ſi dangéreuſe liaiſon. L'amour du plaiſir l'emporta ſur mes conſeils & ſur ſes meilleures inclinations. Notre amitié ne pouvant pas ſe ſoutenir, avec cette différence de goûts, nous nous ſéparâmes; & notre correſpondance ceſſa tout à fait dans l'éloignement. Mais le hazard nous rejoignit à Padoue. Jeronimo, qui avoit eu de fâcheuſes occaſions de reconnoître ſes erreurs, m'avoua qu'il avoit changé de principes; & l'amitié fut renouée de bonne foi.

Cependant elle dura peu. Uue femme de condition, moins célebre par ſa vertu que

par sa beauté, prit sur lui un ascendant, contre léquel mes avis & ses promesses n'eurent pas la force de le défendre. Je lui en fis des plaintes. Je le rappellai à sa parole. Il s'offensa d'une liberté pardonnable à l'amitié; & l'aveuglement de sa passion le faisant sortir de son caractere naturel, il s'emporta jusqu'à défier outrageusement son Ami. Cher Jeronimo! Avec quelle générosité a-t-il reconnu, dans un autre tems, la conduite que je tins alors avec lui! Nous nous quittâmes pour la seconde fois, dans la résolution de ne nous revoir jamais.

Il suivit l'avanture qui avoit causé notre séparation; & quelques mois se passerent dans cet oubli de lui-même. Un autre Amant de la même Dame, jaloux d'une si longue préférence, entreprit de se défaire de son Rival par une voie trop ordinaire en Italie; & prenant le tems d'un voyage, auquel ses affaires l'obligeoient, il loua quelques Bandits de Bresce pour l'assassiner. Cet attentat fut exécuté dans le Cremonois. Ils l'attendirent dans un petit Bois, à peu de distance du grand chemin. Une de ces rencontres, qu'on nomme vulgairement d'heureux hazards, mais qui reçoivent un meilleur nom de ceux qui reconnoissent une Providence, me fit passer dans le même tems sur cette route, avec deux Valets qui couroient devant ma Chaise. J'apperçus un cheval effrayé, qui traversoit le chemin, sa bride rompue, & la selle ensanglantée. Ce spectacle me faisant

craindre quelque accident pour le Cavalier, je tournai vers l'ouverture du Bois; & je découvris bientôt une homme à terre, qui se défendoit de toutes ses forces contre deux Brigands, dont l'un s'efforçoit de boucher le passage à ses cris, pendant que l'autre le poignardoit. Je sautai de ma Chaise, & je courus vers eux l'épée à la main, en criant à mes gens de me suivre, & feignant même, par la maniere dont je les appellois, qu'ils étoient en plus grand nombre autour de moi. Les Assassins prirent aussi-tôt la fuite; & je les entendis, qui se disoient l'un à l'autre, *sauvons-nous, il est mort*. Cette lâcheté m'échauffant, je les poursuivis, & j'en joignis un, qui se tourna pour me présenter le bout d'une espece d'arquebuse. Mais je fus assez prompt pour la baisser d'une main, & saisissant le Meurtrier de l'autre, je le terrassai à mes pieds. Mon espérance étoit de l'arrêter. Cependant la vue du plus éloigné, qui retournoit au secours de son compagnon, & celle de deux autres Scélérats qui parurent tout d'un coup à cheval, me fit prendre le parti de la retraite. Mes gens accoururent vers moi bien armés, & le Postillon même avoit quitté ma Voiture pour les seconder. Alors les *Braves*, qui jugerent au moins le péril égal, parurent aussi contens de pouvoir se retirer, que je le fus de leur voir prendre cette résolution. Je me hâtai d'approcher du malheureux Voyageur, qui étoit étendu sur l'herbe & couvert de sang. Quelle fut ma

ſurpriſe, de reconnoître le Baron della Porretta !

Il donna quelques ſignes de vie. Je dépêchai auſſi-tôt un de mes gens à Crémone, pour amener un Chirurgien ; & dans l'intervalle, j'employai tous mes ſoins à bander ſes bleſſures. Il en avoit une à l'épaule, une à la poitrine, & une troiſieme, qui me parut la plus profonde, à la hanche droite. L'habileté me manquant pour celle-ci, je fus réduit à me ſervir de mon mouchoir pour arrêter le ſang. Les gens qui me reſtoient m'aiderent à le tranſporter dans ma Chaiſe, où je continuois de l'aſſiſter, lorſqu'on m'avertit qu'à peu de diſtance, dans le même Bois, ils venoient de trouver ſon Valet, couvert auſſi de bleſſures, & lié au tronc d'un arbre, avec ſon cheval mort à ſon côté. Je me le fis amener ; & le voyant dans un état qui ne lui permettoit pas de ſe ſoutenir, je lui cédai ma place auprès de ſon Maître. Nous nous mîmes en chemin vers Crémone, pour rencontrer plutôt le Chirurgien, & je marchai à côté de la Chaiſe.

Jeronimo continuoit d'être ſans connoiſſance ; mais à l'arrivée du Chirurgien, qui lui donna auſſitôt tous les ſecours de l'art, il ouvrit les yeux, il parut me regarder avec étonnement, & il ne fut pas long-tems à me reconnoître. Le Chirurgien lui ayant appris qu'il me devoit ſa conſervation ; ô Grandiſſon ! me dit-il, que n'ai-je ſuivi vos conſeils ! que n'ai-je été plus fidele à mes promeſſes ! J'ai

eu l'indignité de vous insulter : mon Libérateur me pardonnera-t-il ? Vous disposerez de ma vie, vous en serez le guide, si le Ciel me la rend.

Ses blessures ne se trouverent pas mortelles, mais il ne reviendra jamais ce qu'il étoit; soit pour n'avoir pas reçu des secours assez prompts, soit pour en avoir retardé l'effet par son imptience; sur-tout à la blessure de la hanche, dont il n'est point encore rétabli. Pardonnez ce détail, Mademoiselle; il appartient nécessairement au sujet, & le Signor Jeronimo est dans une situation qui mérite toute votre pitié.

Je le conduisis à Crémone, où sa foiblesse l'obligea de s'arrêter. Il y reçut la visite de toute sa famille, qui vint de Boulogne avec le plus vif empressement. On n'a jamais vu plus d'affection entre des personnes du même sang. La disgrace de l'un est celle de l'autre. Jeronimo étoit excessivement aimé de son Pere, de sa Mere, de sa Sœur; & la douceur de ses manieres, son caractere liant, l'enjouement & la vivacité de son esprit, faisoient rechercher son amitié de tout le monde. Vous jugerez aisément, Mademoiselle, du prix qu'on attacha au service que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Je fus comblé de carresses & de bénédictions; & plus encore, lorsqu'on eut appris que j'étois le même, dont Jeronimo avoit fait tant de fois l'éloge à sa Sœur & à ses Freres, dans le tems de notre liaison. Il leur raconta l'occasion de

la froideur qui avoit succédé, dans des termes aussi honorables pour moi qu'humilians pour lui-même. L'état déséspéré, où il se voyoit réduit, lui fit regarder ces aveux comme une condition nécessaire à son repentir. Dans les soins que je continuois de lui rendre, il me prioit souvent de lui répéter les conseils & les maximes qu'il se reprochoit d'avoir méprisés. Il me demanda mille fois pardon, de la conduite qu'il avoit tenue avec moi, & lorsqu'il en parloit à sa famille, il la supplioit de me regarder, non-seulement comme le conservateur de sa vie, mais comme le restaurateur de sa raison & de ses mœurs. Il poussa ses généreux regrets, jusqu'à faire voir une Lettre que je lui avois écrite avant notre séparation, & qui contenoit ce que l'amitié m'avoit fait imaginer de plus touchant, contre les emportemens du plaisir. Toutes ces circonstances firent prendre une haute opinion de mes principes. Aussi la reconnoissance ne peut-elle aller plus loin dans une famille. Le Pere s'affligeoit de ne savoir comment témoigner la sienne, à un homme que sa naissance & sa fortune mettoient au-dessus de ce qu'il pouvoit lui offrir. La Mere, avec une liberté plus aimable qu'on ne la trouve ordinairement dans les Dames d'Italie, donna ordre à sa Fille de me regarder comme un quatrieme Frere, qui lui avoit conservé le troisieme. Le Baron déclara qu'il se croiroit malheureux toute sa vie, & que sa santé ne se rétabliroit jamais,

s'il ne satisfaisoit pas les sentimens de son cœur par quelque retour éclatant, auquel j'attachasse moi-même de l'honneur & du plaisir.

Lorsqu'il fut en état de se faire transporter à Boulogne, toute la famille chercha des prétextes pour m'engager à le suivre, & pour me retenir dans cette Ville. Le Général me fit promettre qu'aussi-tôt que son Frere pourroit consentir à se priver de moi, je ferois avec lui le voyage de Naples. L'Evêque, qui passe à Boulogne tout le tems qu'il peut dérober à ses fonctions, & qui est homme de Lettres, me pria de lui donner les premieres leçons de la Langue Angloise. La réputation de notre Milton commençoit à se répandre en Italie. Milton devint notre principal auteur. Nos lectures se faisoient ordinairement dans la chambre du Malade, pour contribuer à son amusement. Il voulut être aussi mon Ecolier. Le Pere & la Mere étoient souvent avec nous, & Clémentine prenoit plaisir à les accompagner. Elle me nomma aussi son Précepteur; & quoiqu'elle n'assistât pas à mes lectures aussi souvent que ses Freres, elle fit beaucoup plus de progrès qu'eux.

(En doutez-vous, Lucie!)

Si j'étois en Italie contre mon inclination & mes desirs, je ne regrettois pas l'emploi de mon tems, dans une si douce Compagnie. J'étois honoré particuliérement de la confiance de la Marquise, qui m'ouvroit son

cœur ſur toutes ſes affaires, & qui n'entreprenoit rien ſans me conſulter. Le Marquis, dont je ne puis trop louer la politeſſe, n'étoit jamais plus ſatisfait que lorſqu'il me voyoit au milieu de ſa famille ; & dans les momens mêmes où nous n'étions point occupés de nos lectures, la belle Clémentine s'attribuoit le droit d'accompagner ſa Mere. Vers ce tems, on apprit que le Comte de Belvedere étoit revenu à Parme, pour s'établir dans le lieu de ſa naiſſance. Son Pere, qui avoit joui d'une grande faveur auprès de la Princeſſe de Parme, & qui l'avoit ſuivie à la Cour d'Eſpagne, y étant mort depuis peu, ce jeune Seigneur n'avoit rien eu de ſi preſſant que de retourner dans ſa Patrie, avec les immenſes richeſſes qui compoſoient ſa ſucceſſion. Dans un voyage qu'il fit bientôt à Boulogne, il vit Clémentine ; & rapportant d'Eſpagne un cœur libre, il en devint amoureux. Le Comte de Belvedere eſt un homme aimable. Sa fortune & ſes qualités naturelles ne pouvoient donner d'éloignement pour ſon alliance. Le Marquis parut diſpoſé à l'approuver. La Marquiſe me fit l'honneur de m'en parler pluſieurs fois. Elle ſe croyoit peut-être obligée de ſavoir là-deſſus mes ſentimens, parce que Jeronimo avoit déclaré, ſans ma participation, qu'il ne connoiſſoit pas d'autre moyen, pour reconnoître les ſervices que j'avois rendus à la famille, que de m'y faire entrer par une alliance. Le Docteur Barlet vous convaincra,

Mademoiselle, par la lecture de mes Lettres & par des détails que je vous épargne aujourd'hui, qu'en Italie, comme dans les autres Pays du monde, il y a de l'honneur, de la bonté, de la générosité, & qu'il s'y trouve des caracteres supérieurs à la dissimulation, à la vengeance, à la jalousie, en un mot, aux passions odieuses qu'on attribue trop généralement à toute la Nation.

Pour moi, qui me voyois traité avec tant de distinction par une famille dont je connoissois la noblesse & la vertu ; qui avoit l'occasion d'admirer sans cesse une jeune personne remplie d'excellentes qualités, & qui m'étoit conservé jusqu'alors dans une grande liberté de cœur, il étoit impossible que ma vanité ne fût pas quelquefois réveillée, & qu'entre mes desirs il ne m'en échappât jamais un pour le trésor que j'avois devant les yeux. Mais je l'étouffai, aussi-tôt que je crus le reconnoître. Je me serois reproché, comme une noire infidélité, pour toute une famille qui se reposoit sur mon caractere, de marquer la moindre prétention, par des soins secrets ou par mes regards. La fierté d'une Maison si distinguée, ses richesses extraordinaires, du moins pour le Pays dont elle faisoit l'ornement, ma qualité d'Etranger, le mérite d'une Fille, qui avoit été recherchée avant l'arrivée du Comte de Belvedere, par divers jeunes gens d'une haute naissance ; dont aucun n'avoit obtenu son cœur, ni les suffrages de sa famille ; mais plus que tout le

reste, la différence de Religion, l'attachement si remarquable de Clémentine à la sienne, qu'on avoit eu peine à lui ôter la pensée de prendre le voile, & qu'un jour, m'entendant avouer les principes de la mienne, elle avoit dit, avec une espece de colere, qu'elle regrettoit qu'un la Poretta dût la vie au courage d'un Hérétique; toutes ces considérations l'emportoient trop sur l'espérance qu'un cœur aussi sensible que le mien auroit pu concevoir, des faveurs qu'on me prodiguoit continuellement.

Ce fut vers le même temps, que les derniers troubles éclaterent en Ecosse. On ne s'entretenoit que de cette nouvelle en Italie. J'eus à soutenir la joie & le triomphe de tout ce qu'il y avoit de personnes de considération dans les intérêts du jeune Prétendant. Chaque avis, qui venoit de la part des rebelles, sembloit annoncer le rétablissement de la Religion Romaine; & Clémentine se réjouissoit de l'espérance de voir bien-tôt rentrer son précepteur Hérétique dans le sein de son Eglise. J'essuiai, du matin au soir, des félicitations de cette nature, dont elle prenoit plaisir à me tourmenter dans la Langue que je lui avois apprise, & qu'elle commençoit à parler facilement. Mon zéle, pour le Gouvernement sous lequel j'étois né, me fit prendre la résolution de quitter pour quelque temps l'Italie, & de me retirer à Vienne, ou dans quelqu'une des Cours d'Allemagne qui s'in-

téressoient moins au succès du Prétendant. Je fus confirmé dans ce dessein par des Lettres de Florence, qui m'apprenoient ce que j'avois à craindre de la Signora Olivia: son ressentiment, que je croyois étein depuis que j'avois quitté cette Ville, s'étoit rallumé sur les informations qu'elle avoit eus de mon séjour à Boulogne. M. Jervins, qui me donnoit cet avis, ajoutoit qu'avec moins de discrétion qu'il ne convenoient à la fierté de son caractere, elle parloit ouvertement de sa vengeance. La Marquise fut la premiere à qui je communiquai le projet de mon départ. Elle en parut affligée; & ne consultant d'abord que ce sentiment, elle me pressa de lui accorder du moins quelques semaines. Mais elle me fit bientôt entendre, avec une franchise qu'elle crut devoir à la mienne, la crainte qu'elle avoit, elle & son Mari, que je n'eusse pris de l'amour pour leur Clémentine. Je l'assurai que l'honneur m'avoit servi de défense; & de son côté, elle en convainquit si parfaitement le Marquis, que sur l'éloignement qu'ils trouverent à leur fille pour les offres du Comte de Belvedere, ils pousserent la confiance jusqu'à me prier de lui parler en sa faveur. Je ne pus leur refuser ce service, & j'eus avec elle une conférence, dont M. Barlet vous fera lire le récit, si vous en prenez la peine. Le Pere & la Mere ne m'avoient pas dit qu'ils devoient se placer dans un Cabinet, voisin de la Chambre où j'eus la li-

berté d'entretenir leur Fille. Mais cette curiosité ne leur fit rien entendre qui pût leur déplaire.

Le temps de mon départ n'étant éloigné que de quelques jours, & Clémentine s'obstinant à rejetter le Comte de Belvedere, Jeronimo, toujours sans m'en avertir, & dans la persuasion que je recevrois avec joie l'honneur qu'il pensoit à me procurer, se déclara ouvertement en ma faveur. On lui fit les objections qui se présentoient d'elles-mêmes, c'est-à-dire, celles qui regardoient mon pays & ma Religion. Il demanda la commission de s'expliquer avec moi sur ces deux points, & d'approfondir les motifs qui faisoient refuser le Comte de Belvedere à sa Sœur. On ne lui permit point de me mettre à l'épreuve qu'il désiroit; mais la Marquise entreprit de parler elle même à sa Fille, & de lui demander les raisons qui sembloient lui donner du dégoût pour tous les Partis qui s'offroient.

Le même jour, elle la fit appeller dans son Cabinet. Elle ne put tirer d'elle que des larmes.

Un silence, dont on ignoroit la cause, avoit paru marquer, depuis quelques jours, que son cœur étoit dans une profonde mélancolie. Elle s'offensoit, lorsqu'on l'attribuoit à l'amour. Cependant sa Mere me dit, qu'elle la soupçonnoit d'être engagée dans cette passion sans le savoir. Elle me fit remarquer qu'on ne lui voyoit plus de gaieté,

que dans les momens qu'elle employoit à prendre des leçons d'une langue, qui vraisemblablement, ajouta cette Dame, ne devoit jamais être d'aucun usage pour elle.

[Ajouta cette Dame... ah Lucie!]

Sa mélancolie ne fit qu'augmenter. On pria le précepteur de faire quelques tentatives pour découvrir le sujet de ses peines. Il eût cette complaisance, quoiqu'il en sentît les difficultés. Elle n'eut aucun succès. Tout le monde croyoit s'apperçevoir que Clémentine prenoit un air serein, lorsqu'elle étoit avec lui; mais elle parloit peu. Cependant elle paroissoit prendre plaisir à l'entendre; & quoiqu'il ne lui parlât qu'Italien ou François, les courtes réponses qu'il obtenoit d'elle étoient toujours dans la nouvelle langue qu'elle avoit apprise. Au moment qu'il la quittoit, elle changeoit de visage, & toute son étude étoit à trouver l'occasion de se dérober à la compagnie.

(Que pensez-vous de mon courage, chere Lucie? Mais la curiosité me soutenoit. Lorsqu'il sera temps de réfléchir, disois-je en moi-même, je rappellerai tout sur mon oreiller.)

Ses Parens étoient dans la plus profonde affliction. Ils consulterent les Médecins, qui prononcerent tous, que sa maladie étoit l'Amour. On lui fit cette déclaration, en lui promettant toute l'indulgence que son cœur pouvoit désirer pour l'objet: mais elle

ne put encore ſupporter l'imputation. Un jour ſa femme de Chambre lui ayant dit qu'elle aimoit, elle répondit : eſt-ce de la haine, que vous voudriez que j'euſſe pour moi-même ? Sa Mere lui parla de l'amour dans des termes favorables, & comme d'une paſſion légitime. Elle parut l'écouter avec attention ; mais elle ne fit aucune réponſe.

La veille de mon départ pour l'Allemagne, on donna dans la Famille un ſomptueux ſouper, à l'honneur d'un homme ſur lequel on avoit répandu tant de faveurs. On conſentoit enfin à le voir partir, avec d'autant moins de peine, qu'on vouloit éprouver ſi ſon abſence feroit quelque impreſſion ſur Clémentine. Sa Mere lui laiſſa le choix d'être de la Fête, ou de s'en diſpenſer. Elle en voulut être. Tout le monde ſe réjouit, de lui voir plus de gaieté qu'elle n'en avoit eu depuis long-temps. Elle prit part à la converſation, avec la vivacité & le bon ſens qui lui étoient naturels, juſqu'à me faire regretter de n'être pas parti plutôt. Cependant il me ſembla étrange qu'ayant toujours paru me voir avec plaiſir, depuis le changement même de ſon humeur, elle témoignât de la joie d'un départ que tous le monde avoit la bonté de regretter, & qu'elle parût même lui devoir ſon rétabliſſement. On ne remarqua d'ailleurs aucune affectation, dans ſes manieres, ni dans ſes regards. Lorſqu'on me fit des remercimens du plaiſir que j'avois fait à toute la Famille, elle y joignit

civilement les siens. Lorsqu'on me souhaita de la santé & du bonheur, elle fit les mêmes vœux. Lorsqu'on me pressa de repasser à Boulogne avant mon retour en Angleterre, elle me tint le même langage. Mon cœur en fut soulagé. J'étois charmé d'une si heureuse révolution. Enfin, lorsque je pris congé pour la derniere fois, elle reçut mes complimens d'un air libre. Je voulus porter mes levres sur une de ses mains : elle me dit que le Libérateur de son frere devoit la traiter plus familierement ; & se baissant vers moi, elle me présenta la joue. Que le Ciel, ajouta-t-elle, conserve mon Précepteur ! (Et qu'il vous convertisse, Chevalier) me dit-elle aussi en Anglois. Puissiez-vous ne manquer jamais d'un agréable Ami, tel que vous l'avez été pour nous !

Le Signor Jeronimo n'étoit point en état de quitter sa chambre. J'allai lui faire mes adieux. O cher Grandisson ! s'écria-il en me serrant dans ses bras ; il est donc vrai que vous nous quittez ! Que toutes les bénédictions du Ciel vous accompagnent ! Mais que deviendront le Frere & la Sœur, après vous avoir perdu ? Vous me comblerez de joie, lui dis-je, si vous me faites l'honneur de m'écrire quelques mots, par un de mes gens, que je laisse ici pour quelques jours, & qui doit me rejoindre à Inspruck. Donnez-moi des nouvelles de toute cette chere Famille, & marquez-moi si la santé de votre Sœur se soutien. Elle sera, elle doit être à vous,

reprit-il ; du moins ſi tous mes efforts ont quelque pouvoir. Pourquoi, pourquoi nous quitter ?

Je fus ſurpris d'une explication qu'il ne m'avoit jamais donnée ſi clairement. Vaine, vaine eſpérance, lui dis-je. Il y a mille obſtacles... que je me flatte de vaincre, interrompit-il, du moins ſi votre cœur n'eſt point à Florenee ? Comme ils ſavoient tous, par l'indiſcretion d'Olivia, les propoſitions que cette Dame m'avoit fait faire, & le parti que j'avois pris de les refuſer, je l'aſſurai que javois le cœur libre. Nous réglames une correſpondance, & je pris congé du plus reconnoiſſant de tous les hommes.

Mais avec quelle douleur appris-je, par ſa premiere Lettre, que les eſpérances de ſa Famille n'avoient duré que juſqu'au jour ſuivant ? La maladie de Clémentine étoit revenue avec une nouvelle force. Vous expliquerai-je en peu de mots, Mademoiſelle, les circonſtances de ce funeſte accident ?

Elle s'enferma dans ſa chambre, ſans ſavoir, ou ſans faire attention que ſa Femme de Chambre y étoit. Elle ne répondit pas même à deux ou trois queſtions de cette femme : mais s'aſſeiant, le dos tourné vers elle, & le viſage vers un Cabinet qui touchoit à la Chambre, elle demeura quelques momens dans un profond ſilence. Enſuite, étendant la tête, comme pour écouter mieux quelqu'un qui lui auroit parlé du Cabinet, elle dit d'une voix baſſe : „ Il eſt parti, m'a-

„ ſurez-vous : Parti pour jamais ! Oh ! non,
„ non !

Qui donc, Mademoiſelle ? lui dit ſa Femme de Chambre. A qui parlez-vous ?

Elle continua : „ Nous lui avons, ſans
„ doute, de grandes obligations. Sauver ſi
„ généreuſemeut mon Frere ; pourſuivre les
„ Aſſaſſins ; & comme mon Frere le raconte,
„ le mettre dans ſa propre voiture, pour le
„ ſuivre à pied... Les Brigands, comme
„ vous dites, pouvoient l'aſſaſſiner lui-
„ même. Leurs Chevaux auroient pu l'écra-
„ ſer ſous leurs pieds.

Elle paroiſſoit toujours prêter l'oreille, comme ſi quelqu'un lui eût parlé de loin. La femme de Chambre paſſa devant elle, ouvrit la porte du cabinet, & la laiſſa ouverte, pour détourner ſon attention en rompant le cours de ſes idées. Mais elle ne laiſſa point de ſe baiſſer encore, comme pour ne rien perdre de ce qu'on lui diſoit, & de répondre tranquillement à ce qu'elle croyoit entendre. Enſuite, pouſſant un éclat de rire forcé : „ De l'amour ! Hà ! l'idée eſt plai-
„ ſante ! On ne ſe trompe pas, néanmoins,
„ ſi l'on veut dire que je chéris tout le
„ monde, & plus que moi-même.

L'inquiétude fit prendre ce moment à ſa Mere, pour entrer dans ſa Chambre. Elle ſe leva d'un air empreſſé, elle ferma la porte du Cabinet, comme pour y enfermer quelqu'un ; & ſe jettant aux pieds de la Marquiſe, elle la ſupplia de lui accorder une

grace néceſſaire à ſon bonheur ; la permiſſion d'entrer dans un couvent.

On a ſu, depuis, que ſon Confeſſeur, alarmé mal-à-propos pour ſa Religion, par quelques aveux qui regardoient le Précepteur Anglois, avoit rempli cette ame tendre de terreurs qui avoient affecté ſa tête. Je crois vous avoir déja dit, Mademoiſelle, qu'elle eſt d'une piété & d'une modeſtie exemplaires. Mais je m'arrête trop à cette triſte ſcene. Elle fait trop d'impreſſion, je le vois, ſur le tendre cœur de Miſs Byron.

En effet, chere Lucie, croyez-vous que j'ai pu retenir mes larmes ? Non, non. Malheureuſe Clémentine ! Mais je me ſentois, dans ce moment, du gout pour les ſujets mélancoliques, & j'ai prié Sir Charles de continuer ſon récit. Je vous le demande en grace, Monſieur ; continuez, lui ai-je dit. Quel cœur ne ſaigneroit pas d'une ſi déplorable avanture !

Il m'a répondu que je trouverois dans ſes Lettres, que le Docteur Barlet avoit gardées, toutes les explications que je pouvois déſirer ; mais qu'il alloit être plus court, pour ménager ſa propre douleur.

Tous les ſecours de la Médecine furent tentés ſans ſuccès. Son Confeſſeur, qui étoit d'ailleurs homme de bien, entretenoit les terreurs qu'il avoit inſpirées. Il avoit vu le Précepteur Anglois dans une haute faveur à Boulogne ; il ſavoit que Jeronimo s'étoit expliqué ſur ce qu'il croyoit devoir à la

reconnoissance; & dans plusieurs conversations qu'il avoit eues lui-même avec cet homme favorisé, il l'avoit reconnu fort attaché à ses principes de Religion. La crainte d'une séduction, qu'il jugeoit inévitable, lui avoit fait susciter dans l'esprit de sa jeune Pénitente, un combat entre la reconnoissance & la piété, auquel sa tendre constitution n'avoit pu résister.

Il y avoit alors à Florence une Dame Angloise, qui s'y étant trouvée sans fortune, après la mort de son Mari, étoit tombée heureusement dans une des plus nobles Familles de cette Ville, où son esprit & sa conduite lui avoient fait obtenir tant d'estime & de considération, qu'elle y avoit été retenue depuis plusieurs années. Quoiqu'elle fût née Protestante, l'espérance d'en faire une conquête à l'Eglise Romaine s'étoit jointe à l'amitié, pour engager les Dames de cette Maison à se l'attacher, par leurs caresses & leurs bienfaits. Madame Bemont, c'étoit le nom de la Dame Angloise, étoit devenue leur compagne inséparable, & sembloit acquérir de jour en jour de nouveaux droits sur leur affection. Un jour qu'elles avoient fait le voyage de Boulogne avec elle, pour rendre une visite à la Marquise della Porretta, cette Mere affligée leur fit la confidence de ses peines. Dans lopinion qu'elles avoient de la prudence de Madame Bemont, elles souhaiterent que Clémentine fût confiée pour quelque temps

à ses soins, dans leur Maison de Florence. La Marquise y consentit, & sa fille n'y fit pas d'opposition. Les deux Familles vivoient dans une étroite amitié, & la réputation de l'Angloise étoit bien établie. Clémentine partit pour Florence, avec les trois Dames.

Permettez, Mademoiselle, que pour abréger mon récit, je remette encore ce détail au Docteur Barlet. Madame Bemont pénétra jusqu'à la racine du mal, & se hâta d'en informer la Famille. On se détermina, sur les nouvelles instances du Seigneur Jeronimo, à se gouverner par cet avis. Clémentine fut assurée qu'on auroit de l'indulgence pour tous ses désirs. Ce fut alors qu'elle en fit l'aveu. Cette déclaration l'ayant beaucoup soulagée, elle retourna plus tranquille à Boulogne. Toute la Famille conclut à rappeller le Précepteur. Les propositions qu'on devoit faire à cet heureux homme furent réglées de concert; mais on attendoit à s'expliquer avec lui, qu'il eût vu Clémentine, & c'étoit manquer de prudence.

Il étoit alors à Vienne. Jeronimo le félicita dans sa Lettre, avec toutes les expressions d'un cœur tendre & pénétré de reconnoissance, qui croyoit avoir enfin trouvé l'occasion de s'acquitter. Il lui faisoit entendre que les conditions seroient au-dessus de ses espérances, il vouloit dire, apparemment, pour la fortune. L'Ami, pour lequel on marquoit tant de considération, ne put manquer d'y être extrêmement sen-

ſible. Cependant, comme il connoiſſoit Clémentine & ſa Famille, il craignit qu'on n'eût de la peine à s'accorder ſur l'article de la Religion & de la réſidence. Cette idée lui laiſſa des doutes, l'obligea de ſuſpendre ſes réſolutions.

Il ſe rendit à Boulogne. On lui permit, à ſon arrivée, de voir Clémentine, en préſence de ſa Mere. Qu'il trouva de charmes dans la noble franchiſe de l'une & de l'autre! Qu'il fut touché des tendres embraſſements de Jeronimo, qui ne fit pas difficulté de lui donner d'avance le nom de Frere! Le Marquis n'eut pas moins d'empreſſement à le reconnoître pour ſon quatriéme Fils. On propoſa de joindre une groſſe dot, aux biens qui étoient aſſurés à Clémentine par les diſpoſitions de ſes deux Grands-Peres. La cérémonie du mariage ne devoit être différée que juſqu'à l'arrivée de mon Pere, qu'on vouloit engager à faire le voyage d'Italie, pour augmenter la joie par ſa préſence.

Je ne m'étendrai point ſur le reſte. Il fut impoſſible de convenir des moyens. Je devois renoncer formellement à ma Religion, & fixer mon établiſſement en Italie, avec la liberté ſeulement d'aller paſſer, de trois en trois ans, quelques mois dans ma Patrie, & d'y mener une ſeule fois leur Fille, ſi ſon inclination l'y portoit, pour le temps qu'ils ſe réſervoient le pouvoir de limiter.

Quel dut être mon chagrin, de me voir

forcé de répondre si mal à l'attente d'un grand nombre d'honnêtes gens, auxquels je connoissois pour moi les plus vrais sentimens de l'estime & de l'amitié! Vous ne sauriez-vous figurer, Mademoiselle, quels furent les tourmens de mon cœur. Mais lorsque ce Frere, avec qui j'étois uni si tendrement, implora ma complaisance... lorsque cette excellente Mere me conjura d'avoir pitié de sa Fille & de son propre cœur; & lorsque l'aimable Clémentine, sans dire un mot d'elle-même, me pressa, pour l'intérêt de mon ame, d'embrasser la Doctrine de son Eglise, que pensez-vous, Mademoiselle..... Je m'apperçois que ce récit vous cause trop d'émotion.

(Il s'est arrêté. Il a fait usage de son mouchoir, & moi du mien. Quelle scene, chere Lucie!)

Et quoi, Monsieur, lui ai-je dit, d'une voix entrecoupée;... Avez-vous pu résister?

Persuadé, comme je le suis, de la vérité de ma Religion; attaché par mille raisons au lieu de ma naissance, pouvois-je me rendre, sans faire le double sacrifice de mon Dieu & de ma Patrie! Mais je m'efforçai de trouver des conciliations. J'offris de passer alternativement une année en Angleterre, & l'autre en Italie, si la chere Clémentine vouloit y consentir; ou si le séjour de ma Patrie la révoltoit, je me réduisis à n'y passer que trois mois de chaque année. Je proposai de lui laisser une liberté entiere sur l'article de la

Religion ; & si le Ciel accordoit d'heureux fruits à notre mariage, je promis de lui abandonner l'éducation des Filles, en me réservant celle de mes Fils, condition pour laquelle j'espérois le consentement du Pape même, parce qu'elle n'étoit pas sans exemple. C'étoit sacrifier beaucoup à la compassion, beaucoup à l'amour. Que pouvois-je de plus ?

Et trouvâtes-vous, Monsieur, trouvâtes-vous de l'opposition à ces offres, de la part de Clémentine ?

Ah ! malheureuse Fille ! c'est cette réflexion même qui fortifie ma douleur. Elle y auroit consenti. Elle n'épargna rien pour obtenir le consentement de sa famille à ces conditions. Cet empressement en ma faveur, dévouée comme elle étoit à sa Religion, excita vivement ma reconnoissance & ma pitié. Quels tristes événemens ont succédé ! Le Pere oublia l'indulgence qu'il avoit promise. La Mere à la vérité sembla demeurer neutre ; & le plus jeune des trois Freres demeura ferme dans mes intérêts ; mais le Marquis, le Général, l'Evêque, & toute la Branche d'Urbino, furent inflexibles, sur tout lorsque s'offençant de mes difficultés, ils commencerent à me traiter d'homme obscur, d'Avanturier, pour qui leur alliance étoit aussi glorieuse, que la mienne l'étoit peu pour une famille si distinguée. En un mot, on me permit, on me pressa même de quitter Boulogne, sans m'accorder la liberté de dire adieu à la malheureuse

Clémentine, quoiqu'elle demandât cette graceà genoux. Et quelles furent les ſuites? Vous les apprendrez de M. Barlet. Infortunée Clémentine! Ils me propoſent aujourd'hui de retourner à Boulogne. Malheureuſe fille! Quelles peuvent être leurs eſpérances?

En finiſſant, il m'a paru trop pénétré pour répondre à mes queſtions, quand j'aurois eu la force de lui demander d'autres éclairciſſemens.

O Lucie! O mes chers Amis! vous voyez à préſent le fond du myſtere. Puis-je être auſſi malheureuſe que lui, auſſi malheureuſe que ſa Clémentine! M. Barlet peut bien dire que Sir Charles n'eſt pas heureux. Il peut bien aſſurer lui-même qu'il a beaucoup ſouffert, & de la part des plus vertueuſes Femmes. Il peut ſe plaindre des nuits qu'il paſſe ſans dormir. Infortunée Clémentine! je le répete après lui. Diſons auſſi, malheureux Sir Charles! Et qui, ma chere, qui connoiſſez-vous d'heureux? Ce n'eſt pas aſſurémemt votre

HENRIETTE BYRON.



LETTRE LVII.

Miss Byron, à Miss Selby.

Même jour.

MEs tristes sentimens m'ont forcée de quitter la plume. Il faut que je commence une seconde Lettre. Je ne m'étois pas proposé de finir l'autre, à l'endroit où je me suis arrêtée.

Sir Charles, voyant combien j'étois attendrie, a paru oublier sa propre douleur, pour applaudir à ce qu'il a nommé mon humanité. Je vous ai renvoyée plusieurs fois, m'a-t-il dit, aux explications du Docteur Barlet. Je le prierai de vous communiquer tous les détails qu'il a reçu de moi, dans une correspondance sans réserve. Vous, Mademoiselle, qui vous faites un si doux amusement d'entretenir vos Amis par vos Lettres, peut-être trouverez-vous, dans une histoire de cette nature, de quoi satisfaire leur curiosité. Je puis me reposer sur leur discrétion. Ne sont-ils pas du même sang que vous? C'est un bonheur pour moi, de contribuer à leur satisfaction comme à la vôtre.

Je l'ai remercié par une inclination. Je n'étois pas capable d'autre chose.

Je vous ai dit, Mademoiselle, que je suis engagé fort loin par la compassion, mais que

mon honneur est libre. C'est ce que je pense de ma situation. Lorsque vous aurez vu tout ce que le Docteur Barlet peut vous communiquer, vous jugerez plus aisément du fond & des circonstances. Il n'y a point de femme au monde, dont l'estime me soit plus précieuse que celle de Miss Byron.

Ce que je viens d'entendre, lui ai-je dit, ne suffiroit-il pas à tout le monde, pour souhaiter que la malheureuse Clémentine... Ah, Lucie! la voix m'a manqué. J'allois me noircir d'une fausseté. Cependant ne devois-je pas être capable, au fond du cœur, d'achever ce que je voulois dire? Comptez, chere Lucie, que l'amour rétrécit le cœur. Je l'ai vérifié par des expériences répétées. Ne m'a-t-on pas toujours crue bonne, généreuse, supérieure aux petits détours de l'amour-propre? Que suis-je à présent?

Enfin, Mademoiselle, a-t-il reprit... & sans continuer lui-même, il alloit prendre ma main, mais d'un air qui sembloit marquer de l'embarras, avec une tendresse qui parloit dans ses yeux, un respect qui étoit répandu dans toute sa contenance... Il n'a fait que la toucher néanmoins; & retirant la sienne, que dirai-je de plus, Mademoiselle? Je ne sais ce que je dois ajouter. Mais je vois que vous êtes capable de me plaindre. Vous plaignez aussi la malheureuse Clémentine. L'honneur me défend.... cependant l'honneur m'ordonne... mais je ne puis être injuste, ingrat, intéressé! Il s'est levé de sa

chaise : Quels remercimens ne vous dois-je pas, Mademoiselle, pour la complaisance que vous avez eue de m'écouter ! J'en abuse. Pardonnez le trouble que j'ai répandu dans un cœur qui est capable d'une sympathie si tendre ; & me faisant une profonde révérence, il s'est retiré avec précipitation, comme s'il eût appréhendé de me laisser voir toute son émotion.

Je suis demeurée, pendant quelques momens, immobile, vraie statue ; regardant d'un côté & d'autre, comme pour chercher mon cœur, & le jugeant perdu sans ressource ; un torrent de larmes, qui est sorti fort à propos de mes yeux, m'a rendu la connoissance & le mouvement. Miss Grandisson, ayant vu sortir son Frere, avoit attendu quelques momens, dans la crainte qu'il ne revînt sur ses pas ; mais m'entendant soupirer, elle est accourue les bras ouverts. O chere Henriette ! m'a-t-elle dit en m'embrassant, que s'est-il passé ? Est-ce ma Sœur que j'embrasse ? ma Sœur réelle, ma Sœur Grandisson ?

Ah, ma Charlotte ! il faut renoncer à toute espérance. Point de Sœur. Il est impossible. Il n'y faut plus penser. Je connois..... Mais aidez-moi, aidez-moi à sortir de cette chambre. La vue m'en déplait, (en étendant une main devant mes yeux, & sentant mes larmes qui couloient entre mes doigts... des larmes, ma chere, que je ne donnois pas seulement à moi, mais à Sir Charles, à

la malheureuſe Clémentine ; car, ne concluez-vous pas de tout ce que vous avez lu, qu'il eſt arrivé quelque choſe de funeſte à Boulogne ?) & me ſoutenant ſur le bras de Miſs Grandiſſon, je me ſuis hâtée de ſortir de la Bibliotheque, pour monter à ma chambre. Miſs Grandiſſon vouloit me ſuivre. Non, non, lui ai-je dit ; laiſſez-moi, laiſſez-moi pour un quart d'heure. Je vous rejoindrai moi-même dans votre cabinet.

Elle a eu la bonté de ſe retirer. Je me ſuis jettée dans un Fauteuil. Je me ſuis abandonnée quelques moments à mes larmes ; & j'en ai tiré du ſoulagement, pour recevoir les deux Sœurs, qui ſont venues, en ſe tenant par la main, dans l'impatience de me conſoler.

Mais je n'ai pu leur raconter, avec la moindre liaiſon, ce qui venoit de ſe paſſer : je leur ai dit ſeulement que tout étoit conſommé ; que leur Frere étoit digne de pitié ; qu'il ne méritoit aucun blâme ; que ſi elles vouloient m'accorder quelques heures pour me rappeller ce que j'avois entendu de plus touchant, je les rejoindrois, & qu'elles en auroient un récit plus exact. Elles m'ont quittée, lorſqu'elles m'ont vue un peu plus tranquille.

Sir Charles eſt ſorti dans ſon Carroſſe, avec le Docteur Barlet. Il s'eſt informé pluſieurs fois de ma ſanté, en diſant à ſa Sœur Charlotte, qu'il craignoit de m'avoir cauſé trop d'émotion par les triſtes récits qu'il

m'avoit faits. Avant son départ, il a fait demander la permission de ne pas revenir pour dîner. Qu'il est à plaindre! Quelle doit être son affliction! N'être pas en état de nous voir, de s'asseoir avec nous! Je me serois excusée aussi, dans le désorde où j'étois encore. Mais on a refusé d'y consentir. Je suis descendue; je me suis mise à table. Que le temps du dîner m'a paru long! Les yeux des Domestiques m'étoient à charge. Ceux d'Emilie ne me gênoient pas moins, brillans de curiosité comme je les voyois; sans qu'elle sût elle-même pourquoi, mais par une espece de sympathie apparemment, & dans la seule supposition que tout n'alloit pas à son gré.

Elle m'a suivie, lorsqu'elle m'a vue remonter à ma chambre. Un mot, ma chere Miss Byron (en tenant la porte d'une main, & passant seulement la tête pour me voir.): Dites-moi qu'il n'y a point de mésintelligence entre vous & mon Tuteur. Je ne vous demande qu'un mot.

Non, ma chere, il n'y en a point. Non, non, ma chere Emilie!

Le Ciel en soit loué! (en joignant affectueusement les deux mains.) Le Ciel en soit loué! Si vous étiez mal ensemble, je n'aurois pas su pour qui prendre parti. Mais je ne veux pas vous interrompre. Je me retire.

Demeurez, demeurez, ma chere petite amie! demeurez ma bonne Emilie. Je suis

allée vers elle. J'ai pris sa main. Eh bien, chere fille ! vous dites donc que vous souhaitez de vivre avec moi ?

Si je le souhaite ! C'est le plus cher de tous mes désirs.

M'accompagnerez-vous en Northampton-Shire, mon Amour ?

Au bout du monde, Mademoiselle. Je serai votre premiere Suivante, & je vous aimerai plus que mon Tuteur, s'il est possible.

Ah ma chere ! Mais comment pourrez-vous vivre, sans voir quelquefois votre Tuteur ?

Quoi donc ? Il vivra sans doute avec nous.

Non, non, ma chere. Et vous aimerez mieux, alors, vivre avec lui qu'avec moi. N'est-il pas vrai ?

Pardonnez-moi, Mademoiselle. Je souhaite, en vérité, de vivre & de mourir avec vous ; & je suis sûre que la bonté de son cœur l'amenera souvent pour nous voir. Mais, vous pleurez, ma chere Miss Byron ! dites-moi donc d'où viennent vos larmes. Pourquoi parlez-vous si vite, avec une prononciation si courte ? Vous paroissez dans un embarras...

Je parle vite, ma prononciation est courte, & je parois dans un embarras... Mille graces, mon Amour, pour votre observation. J'en profiterai. Faites-moi le plaisir, à présent, de me laisser.

L'aimable fille est sortie sur la pointe des

pieds. C'étoit sincerement que je la remercîois. Son observation m'a servi réellement: Mais vous jugez bien, ma chere Lucie, que je devois être un peu agitée. La maniere dont il m'avoit quittée... N'y trouvez-vous pas quelque chose de singulier? Se retirer si brusquement, en quelque sorte! Et ne m'avoir rien dit qui n'ait été accompagné de regards si tendres; de regards, qui sembloient exprimer beaucoup plus que ses paroles! Et s'être retiré sans m'offrir de me reconduire, après m'avoir amenée! comme si... je ne sai pas comme quoi; mais vous me donnerez votre opinion sur toutes ces circonstances. Ce que je puis dire, c'est que je crois mes incertitudes finies, & que ma situation n'en est pas plus désirable. Cependant.... Mais pourquoi cette confusion d'idées? Ce qui doit arriver n'est-il pas déterminé par l'ordre du Ciel?

Dans l'après midi, Sir Charles & le Docteur n'étant pas revenus, j'ai fait à Mylord & aux deux Dames un récit abrégé de ce qui s'étoit passé entre leur frere & moi, sans m'embarrasser qu'Emilie fût présente. A peine avois-je fini, & lorsque je me disposois à remonter, les deux Amis sont entrés: Sir Charles s'est adressé d'abord à moi, par de nouvelles excuses de la peine qu'il m'avoit causée. A chaque mot qu'il prononçoit, son émotion étoit visible. Il hésitoit. Il trembloit. Pourquoi hésiter, ma chere, & pourquoi trembler?

Je lui ai répondu que je ne faisois pas difficulté d'avouer combien sa triste Histoire avoit excité ma compassion, & je l'ai prié de se souvenir de sa promesse. Il m'a dit qu'il avoit chargé M. Barlet de remplir ses engagemens ; & le bon Docteur a témoigné que rien ne lui étoit plus agréable que cette commission. Comme j'étois proche de la porte, dans le dessein de remonter à mon Cabinet, j'ai suivi ma premiere intention. A mon passage, Sir Charles m'a saluée d'une profonde révérence, sans me dire un mot ; & j'ai cru remarquer qu'il s'étoit attendu à me voir demeurer. Mais non, en vérité.

Cependant, je le plains du fond du cœur. Quelle bizarrerie, par conséquent, d'être fâchée contre lui ! Jamais tant de bonté, tant de sensibilité, tant de compassion, qui est, je crois, la principale source de ses peines, ne s'est trouvé ensemble dans un cœur si mâle.

Dites, dites ma chere Lucie.... Mais non, ne me dites rien, avant que nous ayons lû les Lettres que je dois recevoir du Docteur Barlet. C'est alors que nous aurons toutes les piéces devant nous.

Samedi 25 au matin.

Il est (Mais pourquoi cet *il*, qui est un terme peu respectueux ? La petitesse de mon cœur me fait honte.) *Sir Charles* est parti

pour Londres. Ne pouvant être heureux dans lui-même, il va se procurer le plaisir de contribuer au bonheur des autres. Il en jouit comme eux. Quel présent du Ciel, qu'un cœur bienfaisant! Que toutes les disgraces possibles tombent sur un homme de ce caractere, elles ne le rendront jamais tout-à-fait malheureux.

Samedi à Midi.

Sir Charles est parti, & je sors d'un long entretien avec Mylord L.. & les deux Dames. Que direz-vous, Lucie? Ils sont tous persuadés que le grand combat de Sir Charles, sa peine la plus vive, vient de ... Son grand combat (en vérité je ne sais ce que j'écris ... mais je n'y changerai rien, ma chere) est, ou vient, n'ai-je pas dit? d'un partage entre sa compassion pour la malheureuse Clémentine & son amour pour une autre.

Mais qui se contentera de la moitié d'un cœur, tout grand, tout vif & tout sensible que je suppose le sien? La compassion, Lucie! La compassion du cœur de Sir Charles! Ce ne peut être que de l'amour. Et n'en doit-il pas à une femme de ce caractere? Vous-même, Lucie, n'êtes-vous pas pénétrée de compassion pour la malheureuse Clémentine? Quelle fatalité dans son amour! Elle aime, contre sa Religion, c'est-à-dire, contre son inclination, du moins à cet égard, un homme qui ne peut être à elle sans blesser

ſa conſcience & ſon honneur. Aimer contre ſon inclination ! Que ſignifient ces termes ? Qu'il y a d'abſurdité dans cette paſſion qu'on appelle amour ! ou plutôt, qu'elle produit d'effets abſurdes, dans ceux qui s'y laiſſent entraîner ! Je veux que la mienne ſoit toujours réglée par les loix de la raiſon & du devoir. Alors, alors mes ſouvenirs & mes réflexions ne me cauſeront jamais de chagrin durable.

Fin du quatrieme Volume.



